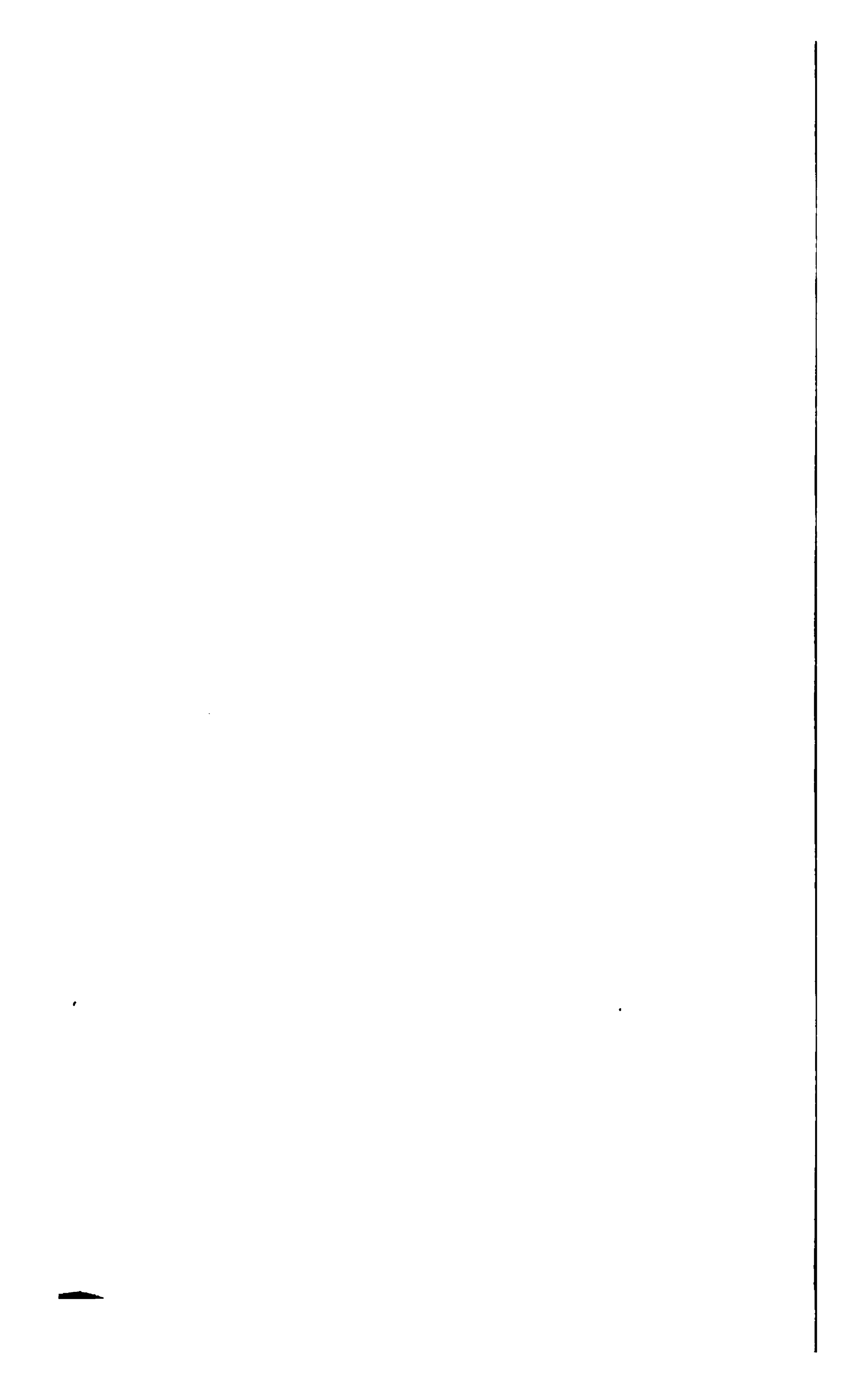


LETTRES

DES

MISSIONS DU JAPON.

Continuò ponunt leges moremque sacroru
Urbibus : infectum genti lustralibus und
Eluitur scelus, et veteris contagia culpa
Relligioque novas nova passim exsuscit
Protinùs hinc populos Christi de nomine di
Christiadas : toto surgit gens aurea mundo,
Seclorumque oritur longè pulcherrimus ordo.

(Vida.)

LYON. IMPRIMERIE DE RUSAND.

LETTRES

DES

MISSIONS DU JAPON,

OU

SUPPLÉMENT

AUX LETTRES DE S. FRANÇOIS XAVIER;

PAR M.r A. F.

> Horum nuncia vox, orbis ad ultimas
> Christum vox resonans intonuit plagas.
> (SANTOL.)

A LYON,

CHEZ M. P. RUSAND ET C.ie, LIBRAIRES.

A PARIS,

A LA LIBRAIRIE ECCLÉSIASTIQUE DE RUSAND ET C.e,

Rue du Pot-de-Fer St-Sulpice, n.° 8.

1830.

Jesuits. Letters from missions (The E

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

> Ecce gentem quam nesciebas, vocabis : et gentes quæ te non cognoverunt, ad te current, propter Dominum Deum tuum et sanctum Israel, quia glorificavit te.
> *Isaï*, LV, 5.

En donnant au public les Lettres de St. François Xavier, notre but a été de mettre ce héros apostolique en face de ses détracteurs, comme il s'étoit lui-même placé en face des bonzes japonois ; de faire connoître ce conquérant évangélique d'une manière plus vraie, plus exacte et plus étendue, que l'histoire ne l'avoit fait : parce que son burin ne pourra jamais qu'esquisser un héros ; et que c'est à lui seul qu'il est réservé de se reproduire et de se graver aux yeux de la postérité.

L'historien, a-t-on dit, doit être véridique, et pour cela dégagé de toute passion et de toute prévention ; il ne doit jamais être assez téméraire pour avancer le faux, jamais assez lâche pour déguiser ou altérer la vérité. Mais où trouvera-t-on cet écrivain fidèle et consciencieux, à qui on n'ait pas reproché, tantôt une négligence coupable dans le choix, dans l'étude de ses documens, tantôt une criminelle complaisance, ou pour un

système favori, ou pour sa patrie, ou pour son siècle; qui n'ait pas dénaturé, torturé les faits pour les accommoder à des opinions qu'il lui importoit d'accréditer ?

C'est donc rendre service à la postérité et aux écrivains qui seront tentés de travailler un jour à nouveaux frais sur l'histoire du Japon, que de rendre publics les matériaux qu'ils devront mettre en œuvre. Lorsque tout le monde sera à même de juger de leur véracité, ils s'abandonneront moins à la séduction de leur imagination ; ils écouteront moins la voix de la partialité. D'ailleurs, plus les faits historiques sont merveilleux, plus la narration a besoin d'être appuyée de témoignages authentiques, incontestables et connus.

Si les Lettres que nous publions eussent été plus tôt mises au jour, l'auteur de l'*Esprit des Lois*, qui a joui d'une certaine célébrité, n'auroit pas hasardé des jugemens aussi téméraires, qu'il l'a fait, (1) sur les mœurs, le caractère, la législation, la religion des Japonois, et cela sur la foi des relations hollandaises. C'est encore à ce défaut de publicité qu'on est forcé d'attribuer les erreurs graves et fréquentes qu'on rencontre dans l'*Histoire du Japon* du P. Charlevoix. Cet écrivain dit avoir consulté plus de soixante auteurs, dont il donne l'indication; mais il paroît que c'est dans ce grand nombre même qu'il s'est égaré, et que sans s'attacher à aucun en particulier, il les a

(1) Voyez surtout le livre XXV, chap. 14.

tous compilés indifféremment. Il est hors de doute que s'il eût lu les lettres que nous publions, par exemple celles du P. Froez, il ne seroit pas tombé dans les erreurs graves que nous signalons dans le cours de cet ouvrage; il n'eût pas entr'autres donné le nom de *Wala* au P. *Valignan*. Au reste, il faut le dire, les lettres que nous tenons de Maffey, que Charlevoix a connues, mais qu'il n'a pas lues, sont dans un désordre de chronologie si complet, que c'étoit un travail rebutant que celui de les classer.

L'histoire de François Xavier et celle des Missions du Japon sont incontestablement ce que les annales modernes de l'Eglise offrent de plus merveilleux et de plus prodigieux. Si tous ceux qui ont lu les lettres de l'Apôtre des Indes ont été contraints d'avouer qu'autre chose étoit de voir son portrait tracé par un historien, autre chose étoit de le voir lui-même; nous leur dirons encore que la connoissance qu'ils en ont, ne sera pleine et parfaite, que lorsqu'ils l'auront étudié dans ses disciples et dans les prolongateurs de sa vie évangelique. C'est pourquoi nous avons donné à cette collection le titre de *Supplément aux Lettres de St. François Xavier.*

C'est à Cosme de Torrez que ce nouvel Elie avoit laissé son manteau, c'est-à-dire son ministère; c'est à lui qu'il avoit légué l'administration de ce royaume conquis sur le prince des ténèbres. Nous allons donc retrouver dans Cosme et ses compagnons tout le zèle et toute la charité de

Xavier; celui-ci va revivre tout entier dans ses disciples; car c'est sur leurs têtes que son esprit s'est reposé; et ce sera toujours la même ame qui animera plusieurs corps: *Et requievit spiritus Eliæ super Elisæum.* Nous verrons donc Cosme et ses compagnons remplir, comme des serviteurs fidèles le mandat de leur maître par la prédication de l'Evangile; honorer leur mandat par leurs vertus; confirmer leur mandat en présence des infidèles par des œuvres de toute-puissance, et par le sacrifice de leur vie au milieu des persécutions.

Des hommes dociles à la voix de Jésus-Christ, pénétrés de l'esprit de Xavier, renonceront aux biens du siècle, aux honneurs, aux richesses, aux aisances de la vie domestique; renonceront à tout ce qu'ils possédoient, ou étoient capables de posséder, de désirer, ou d'espérer sur la terre; renonceront enfin à eux-mêmes, à leur propre volonté, et diront comme le Prince des Apôtres: *Ecce, nos reliquimus omnia.*

Les disciples de Xavier, sous des vêtemens grossiers, transformés en conquérans chrétiens, courront sur les pas de leur modèle, de l'occident à l'orient, affronteront de longues et de périlleuses navigations, avec un évangile sous le bras, chercheront de nouveaux cieux et de nouvelles terres, un peuple que la nature a relégué aux extrémités de la terre, au sein d'une vaste mer toujours orageuse, et semée d'innombrables écueils, comme pour le soustraire à la connoissance des autres nations; des îles

où le prince des ténèbres, pourchassé partout ailleurs par la lumière de l'Evangile et le zèle de l'apostolat, avoit cru pouvoir régner sans trouble jusqu'à la fin des siècles. Nous les verrons se présenter à une nation que l'orgueilleuse Rome eût jadis appelée barbare, mais qui ne lui cédoit ni en sciences, ni en férocité, ni en civilisation, ni en cruauté; et qui l'eût peut-être emporté sur elle en grandeur d'ame et en générosité; qui, comme cette fière dominatrice de la terre, croupissoit depuis une longue série de siècles dans la fange du paganisme, à la honte de douze sectes philosophiques; qui, dans sa misère, ne connoissoit, comme Rome et Athènes, d'autres dieux que les auteurs mêmes de ses maux, que des démons, que des êtres malfaisans, acharnés à la perte de l'homme, image terrestre de la Divinité.

Comme Xavier, vêtus d'un surplis et d'une étole, ces ambassadeurs du Très-Haut se présenteront dans les palais des Rois, sous les lambris dorés, à la face des bonzes organes accrédités du mensonge et de la philosophie japonoise. Là, ils proclameront Jésus crucifié: *Ubì non nominatus est Christus ;* ils découvriront à leurs yeux cette même croix qui est au milieu d'eux ce qu'elle étoit jadis à Rome, c'est-à-dire le supplice le plus infâme; sur ce bois de la croix, sur ce bois *maudit* de toutes les nations, sur ce bois, objet d'horreur pour le Japonois lui-même, ils lui feront voir, comme Moyse dans le désert le fit voir au peuple

hébreu, le salut et l'unique espoir de toutes les intelligences; ils leur apprendront que c'est du haut de ce *bois maudit*, chargé des iniquités de tant de milliers de générations, que *Dieu règne* dans le ciel, sur la terre et dans les enfers (1); que c'est du haut de ce bois *béni* et régénéré par la mort d'un Dieu rédempteur que la *justice régnera* désormais (2).

C'est à la face des Rois, des grands, des riches, des pauvres, que ces étrangers que l'Océan semble avoir jetés sur ces plages lointaines comme une vile écume, qui sont un objet de mépris, d'insultes pour une nation orgueilleuse, spirituelle, fière de son antiquité, de son indépendance, de ses sciences, de ses arts et de ses richesses; c'est à la face de ces peuples, que balbutiant à peine un idiôme nouveau, ils osent déclarer la guerre à cette race d'hommes que l'Apôtre des nations a si bien signalés (3); à ces hommes bouffis d'orgueil, que nous appellerions ici philosophes, qui à Méaco, comme partout ailleurs, se disoient les seuls dépositaires du goût, du génie, des talens et de l'érudition; mais qui, divisés par sectes, s'étoient partagé l'empire de toutes les erreurs et de tous les vices. C'est avec de tels hommes que ces étrangers osent se mesurer et entrer en lice. Ce sont des dialecticiens rusés; mais ils les poursuivront sans répit dans le labyrinthe de leurs sophismes; ils les terrasseront et

(1) *Dicite gentibus: Regnavit* à ligno *Deus*. Ps. XCV, 10. Bib. LXX.
(2) *Benedictum est enim lignum per quod fit justitia*. Sap. XIV, 7.
(3) II. *Ad Timoth*. III, 2 *et seq*.

forceront comme des démons à confesser en rugissant, le triomphe de la croix : *Rugient quasi ursi omnes.*

C'est enfin à toutes les passions, à tous les vices, à toutes les puissances infernales qu'ils déclarent la guerre. Partout où ils paroissent, ils combattent, ils triomphent. A leurs voix, toutes les classes de la société, depuis le trône jusqu'à la chaumière, se hâtent de briser et de fouler aux pieds ce qu'elles avoient adoré, et d'adorer ce qu'elles avoient blasphémé.

Avec eux on vit accourir sur ces plages des vertus jusqu'alors ignorées. La charité, cette mère des malheureux, vint pour la première fois jeter des regards de tendresse et d'inquiétude sur des enfans qui ne l'avoient jamais connue. Les pauvres, qui jusqu'alors avoient été regardés par leurs frères comme des êtres frappés de malédiction, se sentirent pour la première fois serrés dans ses bras, réchauffés sur son sein, mouillés de ses larmes, nourris enfin de sa propre substance. Aux pieds de la croix les malheureux trouvèrent la charité assise qui leur tendoit les bras, comme Marie sur le Calvaire.

Si l'on voit au Paraguai les enfans d'Ignace attirer à eux et apprivoiser au son du flageolet, le Sauvage des rives de *la Plata*, ainsi que le serpent à sonnette, on les voit ici dompter et subjuguer l'esprit altier et farouche du Japonois à l'aide de la musique et de la poésie. Ils savent qu'on ne gagne bien sûrement les cœurs que par l'appât

du plaisir, qu'on facilite les devoirs en leur associant l'agrément ; qu'il faut parer les vertus, égayer les leçons, dérider la sagesse, orner la raison, prêter des graces à des lois qui sont austères pour un peuple néophyte. Ils sauront donc mettre à profit ce goût naturel de l'homme pour l'harmonie ; Cosme de Torrez et Fernandez purifieront la musique et la poésie des souillures qu'elles ont contractées dans les assemblées profanes, et lui donneront une première place dans le sanctuaire.

Mais, ô prodige de toute-puissance ! c'est dans le camp même des Bonzes qu'ils iront implanter la croix. Ils triompheront de ces fiers et redoutables ennemis des Chrétiens. Que dis-je ? C'est au milieu d'eux, c'est dans les rangs de la philosophie japonoise que les Apôtres de l'Evangile se recruteront ; c'est du sein de la philosophie païenne qu'on verra encore surgir de nouveaux Paul, des hommes qui, comme Paul, auront d'abord persécuté Jésus-Christ, et qui, comme Paul, en deviendront les Apôtres. De toutes ces sectes, qui ne sont d'accord entr'elles que pour tromper les peuples, on verra encore sortir des Justin, des Athénagore, des Lactance, des Arnobe, des apologistes, des confesseurs et des martyrs de la vérité. C'est ainsi que se réaliseront au Japon les paroles du Roi prophète : *Un peuple que je ne connoissois pas m'a servi ; il m'a obéi, aussitôt que mon nom a eu frappé ses oreilles* (1).

(1) *Populus quem non cognovi, servivit mihi, in auditu auris obedivit mihi.* Ps. XVII, 45.

Tels sont les prodiges que l'Eglise toujours féconde, a enfantés dans ces derniers temps. Ils ne sont pas obscurcis à nos yeux par un laps de dix-neuf siècles; ils touchent presque à notre âge; et les hérétiques de nos jours, les incrédules les plus éhontés, ne peuvent pas les rejeter sur les siècles d'ignorance et de barbarie. Le divin auteur du christianisme peut encore aujourd'hui, en leur montrant les lettres des enfans d'Ignace, leur adresser ces paroles : *Ipsa opera quæ ego facio, testimonium perhibent de me, quia Pater misit me* (1).

Un fleuve qui se précipite du haut d'un rocher escarpé, ne trouve d'abord point d'obstacles qu'il ne surmonte, point de barrières qu'il ne franchisse en écumant, point de digues qu'il n'entraîne; mais arrivé dans la plaine, sa course n'est plus bruyante; il roule majestueusement ses eaux à travers les campagnes qu'il fertilise; et s'il rencontre de nouveaux rochers, il se détourne pour porter ailleurs l'abondance et les richesses. Telle est l'image de l'Eglise: comme un torrent elle inonda l'empire romain, elle franchit et abattit toutes les barrières que les puissances de l'enfer lui opposèrent. Victorieuse d'abord à travers les rochers et les écueils de la persécution, on la vit quelquefois ralentir son cours dans les plaines et le calme de la prospérité. Mais lorsque l'hérésie, cette hydre à cent têtes, vint au commencement

(1) Joan. V, 36.

du seizième siècle jeter une digue au travers de ses ondes bienfaisantes, détruire sa doctrine, ses dogmes, sa discipline, pour lui substituer un fantôme de religion qui caressoit les passions, qui flattoit les sens, qui, sous prétexte d'une impossibilité imaginaire dans la pratique des lois évangéliques, conduisoit les hommes au libertinage; ses eaux se détournèrent, et le torrent des ouvriers apostoliques courut féconder de nouvelles terres. D'ailleurs un nouveau monde venoit d'éclore et sembloit demander une nouvelle race d'Apôtres.

Que Mahomet, Luther, Calvin, etc., en faisant un appel à toutes les passions qui déshonorent l'humanité, aient perverti une partie du globe, je le conçois; mais que cinq ou six étrangers, en refoulant, en anathématisant toutes les passions qui ont servi de véhicule au génie du mal, aient, dans moins d'un demi-siècle, amené plus d'un million d'idolâtres au sein du christianisme, voilà un miracle dont l'évidence seule doit confondre et atterrer tout incrédule.

La dispersion des Juifs sur le globe, plusieurs siècles avant l'avènement de Jésus-Christ; la traduction des livres saints dans la langue grecque, langue alors universelle; la domination de Rome sur l'univers connu; la paix dont jouissoit le monde entier sous Auguste et sous Tibère, ont été considérés avec raison comme un prodige de la Providence qui avoit aplani les voies de l'Evangile.

Les Juifs dispersés sur la surface du monde connu, avoient, sans le vouloir, préparé les peuples à un grand évènement ; les prophéties traduites alors dans la langue universelle, étoient lues par tout le monde, expliquées à tout le monde par les Juifs : l'Asie, l'Europe, l'Afrique attendoient de l'orient un grand Roi qui devoit ramener l'âge d'or sur la terre, et comme un pasteur ranger tous lés peuples sous sa houlette bienfaisante. Mais les Apôtres du Japon n'ont eu aucun de ces heureux antécédens; ils n'avoient aucune teinture quelconque, ni de la langue, ni de l'écriture du pays (1). Ils n'ont donc pas pu aux

(1) Le don des langues fut dans tous les temps un des caractères distinctifs de l'apostolat, soit que par un prodige l'apôtre parlât *subitò* une langue qu'il n'avoit jamais apprise, soit qu'il parlât sa langue naturelle, et fût compris par ceux-là d'une autre nation, qui étoient étrangers à son idiôme. Ce miracle s'est reproduit plusieur fois dans l'Apôtre des Indes ; et ses disciples ont joui de ce privilége par la merveilleuse facilité avec laquelle ils apprenoient en très-peu de temps les langues les plus difficiles.

Celle du Japon est grave, élégante et riche ; elle surpasse, dit-on, le grec et le latin, tant par l'abondance de ses mots que par la variété de ses expressions. Comme la langue allemande, elle se modifie suivant les qualités, le rang, l'âge, le sexe de celui à qui on parle, ou de celui qui parle. Tel mot est une expression noble dans la bouche d'un Prince, qui est un terme de mépris dans celle d'un bourgeois. Un mot a tel sens dans la bouche d'une femme, et tel autre dans celle d'un homme.

Ce peuple parle tout autrement qu'il n'écrit ; et son écriture particulière diffère, quant aux termes, de l'écriture imprimée.

Quelques lettres même ont la valeur d'un mot, comme les glyphes chinois ou françois, comme si j'écrivois, par exemple *croix* avec le signe X. Quelle difficulté cette langue-là ne présente-t-elle pas aux étrangers ? Et si on ne la sait pas parfaitement, comment parler en public sans s'exposer à la risée d'un peuple railleur et

yeux de ces peuples produire les livres saints; ils n'ont pas pu surtout leur montrer ce peuple juif, ennemi irréconciliable et témoin irréfragable, qui, dans sa haine contre le christianisme, confesse aux yeux des nations son crime déïcide; qui, dans ses livres et dans sa dispersion, dépose contre lui-même en faveur de ses ennemis.

La paix qui assista au berceau du christianisme, ne régnoit certes pas au Japon. Car François Xavier, tout en y débarquant, trouva la

délicat? Car, nous le répétons, une parole signifiera toute autre chose en un lieu qu'en un autre, devant des personnes de qualité que devant le peuple; prononcée d'un ton plus élevé ou plus bas, dite par un étranger ou par un naturel du pays, parce que l'accent en change entièrement le sens.

Quant à leur écriture, autre difficulté non moins sérieuse. Le peuple possède deux sortes d'alphabets: l'un ne contient que les lettres; l'autre est glyphique comme celui des Chinois.

Jusqu'à l'âge de quatorze ans, les enfans de qualité vont à l'école chez les bonzes, où ils apprennent à écrire quatorze sortes de lettres, toutes différentes les unes des autres, non-seulement en figures, mais en signification: de l'une ils écriront à un Roi, de l'autre à un sujet; le caractère d'un écrit particulier ne sera pas celui d'un ouvrage public. Quoiqu'ils écrivent, leur style sera toujours ferme, laconique, et surtout très-pur, pour ne pas être taxés d'ignorance ou d'imprudence. La tournure de leurs pensées est souvent fort ingénieuse; ils expriment par écrit ce qu'ils ne sauroient dire de vive voix.

Quelque riche que soit cette langue, elle manque de mots pour exprimer les mystères de la religion; et c'est là ce qui a jeté les premiers prédicateurs de l'Evangile dans un grand embarras; car le sens équivoque d'un mot rendoit leur discours ou ridicule ou inintelligible. Par exemple, le mot d'*iumogi*, qui signifie *croix*, signifie aussi une lettre d'alphabet, et le nombre dix. Quand ils parloient de l'*ame*, on croyoit qu'ils parloient du *démon*, parce que l'un et l'autre s'expriment par le même mot et le même caractère.

guerre civile allumée tout autour de lui; et ce fut en vain qu'il chercha une contrée où le bruit des armes ne se fît pas entendre, partout il rencontra la discorde et ses fureurs.

Après avoir traversé une vaste mer très-périlleuse, les missionnaires arrivoient sur une terre volcanique, constamment agitée, ébranlée par des révolutions subites et inattendues; et souvent dans une nuit, dans un instant, la ville où ils avoient espéré se reposer et se fixer, étoit tout à coup surprise par les flammes, livrée au pillage, noyée dans le sang.

Dans le paganisme qu'eurent à combattre les Apôtres, le culte et la morale étoient deux choses bien séparées et bien distinctes. Les sacrificateurs avoient abandonné aux philosophes le soin d'instruire les peuples, et ne s'occupoient que du rit et du culte de leurs idoles; chez les Japonois, le culte et la morale, les sciences, et l'éducation, tout étoit cumulé entre les mains des bonzes. Et je crois que les prêtres japonois étoient contre les missionnaires dans une position plus forte que ne l'étoient ceux de Rome.

Si on en croit le protestant Kœmpfer et quelques autres écrivains, tels que Montesquieu, le succès des missionnaires seroit venu de l'affinité qu'il y avoit entre le rit catholique et le rit des bonzes, dans les rapports qui existoient entre l'ombre et le corps, entre la fiction et la réalité; mais je n'en crois rien. Suivant ce principe, les anglicans qui, comme un corps gelé, ont con-

servé chez eux les formes principales de l'Eglise catholique, seroient les plus faciles à raviver et à ramener au giron de l'Eglise-mère, toujours plein de vie et de chaleur, et toujours fécond; les Grecs, qui paroissent n'en être séparés que par un point imperceptible, sembleroient donc être de tous les hérétiques et de tous les schismatiques les plus aisés à ramener au centre d'unité. Eh bien ! l'expérience a dit que non : elle a dit qu'un Sauvage de l'Amérique arriveroit bien plus tôt, et de bien meilleure foi à la connoissance de l'Evangile, qu'un demi-savant européen; que les Anglais et les Grecs étoient plus difficiles à débusquer de leurs erreurs qu'un luthérien suédois, parce que la lumière à laquelle ils ont résisté n'a plus d'action sur leurs organes paralysés. En effet, amener un peuple des ténèbres du paganisme à la lumière de l'Evangile, c'est le *créer* en quelque sorte; mais ramener à la vertu une nation qui l'a connue et qui l'a abjurée, c'est la *convertir*. Or, la *conversion* des nations est un prodige infiniment au dessus de celui de la *création*. Car *créer* n'est que le jeu de la toute-puissance; *convertir*, c'est l'effort de cette toute-puissance; *créer* a le néant pour obstacle; *convertir* a l'enfer à vaincre et à surmonter. Ce miracle n'est certainement pas au dessus de la toute-puissance divine, mais elle ne l'a pas encore opéré. Elle le réserve sans doute pour le dernier acte de sa manifestation. Voilà pourquoi, comme on le verra dans le cours de ces lettres, les bonzes argumentoient de cette

conformité apparente de doctrines, pour engager les peuples à repousser les docteurs européens, comme n'enseignant rien de nouveau dans ce qui étoit essentiel pour le salut.

Il seroit sans doute à désirer qu'on pût donner au public toute l'histoire de l'Eglise du Japon, écrite par ceux-là mêmes qui en ont été les fondateurs et les pères; qui l'ont élevée, qui l'ont formée et qui l'ont assistée dans ses derniers momens. Mais nous n'avons pu découvrir, ni nous procurer d'autres matériaux originaux que ceux que nous donnons ici au public; et nous n'avons cependant pas cru que cette insuffisance fût un motif légitime pour en dérober plus long-temps la connoissance au public, puisque c'est le moyen de les soustraire à la négligence, à l'infidélité, à la perfidie de tout historien. Nous aurons fait assez, si l'intérêt que ces lettres doivent inspirer, peut déterminer d'autres écrivains plus heureux que nous, à faire les recherches nécessaires et à continuer notre ouvrage. Nous aurons au reste rempli notre principal but, qui étoit celui de faire connoître par eux-mêmes les enfans d'Ignace et les disciples de Xavier. Car c'est de toutes les apologies celle qui nous a paru la plus naturelle, la plus efficace et la plus irréfragable qu'on pût opposer aux préjugés du jour.

Nous avons d'ailleurs envisagé notre siècle et son goût prédominant; nous avons, avec l'auteur du deuxième livre des Machabées, considéré la

multitude de livres qui inondent la société (1), et la difficulté qui se présente d'abord en face de la jeunesse qui veut s'instruire, dans le choix des historiens qui viennent, pour ainsi dire, en foule se placer d'eux-mêmes sous sa main, et se disputer l'honneur de la tromper, et même de la pervertir.

N'examinant donc notre ouvrage que du côté de l'agrément, nous doutons que la fiction romanesque puisse jamais offrir à la jeunesse un attrait égal à celui qui résulte de la variété, de la singularité des points de vue qu'on rencontre à chaque page dans la collection de ces lettres. C'est l'histoire politique et religieuse d'un vaste empire civilisé, qui est resté ignoré des autres peuples jusqu'au commencement du seizième siècle; qui ne s'est manifesté au dehors que pendant un court espace de temps; qui s'est ensuite renfermé chez lui, pour ne plus communiquer avec les autres nations. Au milieu des scènes les plus variées, des tableaux les plus pittoresques, souvent tragiques, et toujours imprévus, le lecteur s'édifiera, s'instruira, et se remplira l'esprit de connoissances aussi utiles que curieuses. Jamais il ne sera rebuté par la crainte d'être trompé. Si les relations des aventuriers nous amusent quelquefois, souvent aussi

(1) *Considerantes enim multitudinem librorum, et difficultatem volentibus aggredi narrationes historiarum propter multitudinem rerum, curavimus volentibus quidem legere, ut esset animi oblectatio: studiosis verò, ut faciliùs possint memoriæ commendare: omnibus autem legentibus utilitas conferatur.* Lib. II, Mach. c. II, v. 25, 26.

notre plaisir est refroidi par le proverbe : *A beau mentir*, etc., qui se présente à notre pensée malgré nous. Ce ne sont pas ici de ces ambassadeurs marchands, qui tous les ans sont traînés de Nangazachi à Jedo, c'est-à-dire du port du Japon à la capitale, dans des cages roulantes, comme des animaux rares, mais malfaisans, qui ne voient rien qu'à travers les barreaux de leurs cages; qui n'entendent, qui ne parlent que ce que des interprètes imposés leur font entendre et dire; qui ne peuvent jamais être seuls, même pour satisfaire aux besoins les plus secrets; qui tous les ans sont présentés à l'audience du Cubo comme des esclaves bouffons, pour divertir Sa Majesté Japonoise; qu'on fait habiller, chanter, danser ou sauter, pour amuser les femmes du sérail (1). Telles sont cependant les autorités que le scepticisme philosophique prétend mettre en parallèle avec une centaine de religieux qui ont donné à diverses époques, tous séparément, leurs relations, sans qu'aucune fût contradictoire; qui ont vécu non pas quelques jours, ou seulement quelques mois, mais vingt ou trente ans, dans une familiarité intime avec les Rois, les Princes, les

(1) Ce que nous disons ici ne concerne pas seulement les relations des ambassades hollandaises; mais encore celles d'un Sonnerat qui n'est jamais sorti de Canton; celle de l'anglais Marcarthnai, qui n'est allé à Peckin et qui n'en est revenu avec toute sa suite que comme un criminel d'état, et qui en Chine a été traité comme le Directeur de la Compagnie hollandaise l'est à *Jedo*, c'est-à-dire avec le plus grand mépris.

grands, le peuple; qui ont blanchi au milieu d'eux dans les travaux apostoliques; qui ont parlé, écrit, prêché dans la langue du pays, sans interprètes; qui, dans leurs disputes publiques avec les bonzes, ont dû apprendre à les connoître; à qui les bonzes convertis n'ont rien dû laisser ignorer de leur doctrine soit publique, soit secrète, de leur mythologie, de leur philosophie et de leurs traditions.

Nous terminerons cet ouvrage par quelques réflexions sur les causes qui ont amené la chute et l'extinction de cette Eglise qui, dans sa vigoureuse jeunesse, sembloit devoir consoler sa mère des ravages que le schisme et l'hérésie avoient faits dans ses domaines.

SUPPLÉMENT

AUX LETTRES

DE S. FRANÇOIS XAVIER.

LETTRE PREMIÈRE.

COSME DE TORREZ A LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

Goa, 25 mars 1549.

1. Ayant eu le bonheur de me rencontrer, ces temps derniers, en la compagnie de nos frères que le zèle du salut des ames a amenés dans ces contrées, de m'entretenir surtout avec le P. François Xavier, et d'apprendre de leur bouche des choses merveilleuses sur Jésus-Christ et son Eglise, je ne puis résister au plaisir, mes T. C. F., de vous faire part en peu de mots de la joie dont mon ame vient d'être comblée, et de vous raconter les moyens dont Dieu s'est servi pour m'appeler en la Compagnie de son Fils. Jusque-là, quoique je fusse naturellement porté à la piété, mille objets, mille passions diverses m'en avoient détourné.

2. En 1538 je partis d'Espagne, sans trop savoir où j'allois et ce que je cherchois. Je vins d'abord aux îles Canaries, ensuite à St-Domingue; de là je parcourus plusieurs autres îles dont il est inutile de

du repos nulle part ; dans cette cruelle anxiété, je vins au collége de St-Paul et je liai une étroite amitié avec le père Nicolas, qui en étoit alors recteur. Après avoir pris connoissance du genre de vie, de la discipline intérieure de la Compagnie, je fus enchanté ; d'ailleurs, l'exemple de Xavier m'avoit fortement prévenu en sa faveur. M'étant donc tant soit peu séquestré des affaires pour me conformer au vœu de l'institut, après m'être recueilli et avoir dégagé mon ame de ses sens, autant qu'il étoit en mon pouvoir, je portai, je dirigeai toutes mes pensées sur les bienfaits dont Dieu avoit été prodigue à mon égard : je me rendis compte de ma vie passée. Après trois jours d'exercice, je fus surpris de me trouver tout à coup l'esprit serein, libre et dégagé de tout ennui, soulagé des inquiétudes, du malaise qui jusque-là n'avoient pas cessé de me fatiguer. Surpris de l'étrange changement qui venoit de s'opérer en moi, j'étois disposé à me fixer désormais et à m'attacher de corps et d'ame à la Compagnie, de vivre et de mourir dans son sein : voilà où j'en étois, lorsque le 20 mars de l'année dernière arriva François Xavier à Goa ; sa présence me confirma dans ma résolution. Il sembloit que la Providence avoit voulu faire dépendre mon salut éternel de son arrivée.

6. En partant pour le cap de Comorin et pour les missions de cette côte, il me confia la direction particulière et journalière des enfans qu'on élève dans la maison de Goa, et le soin de faire tous les dimanches le catéchisme au peuple et de lui expliquer l'Evangile selon S. Matthieu. Il me chargea encore de faire un exposé topographique du Japon et de ses mœurs, opuscule que je vous envoie séparément ; il

me manifesta en même temps l'intention où il étoit de partir pour ces îles si tôt après son retour de Comorin, et de m'emmener avec lui. Je reçus cette nouvelle comme une grâce singulière de la Providence. Prêt à aller, à voler partout où il lui plaira de m'appeler, je ne redoute qu'une chose, c'est que ma reconnoissance envers le Père de toute consolation ne soit bien au dessous des bienfaits immenses dont il m'a comblé. Venez donc, mes Frères ; venez, mes Pères en Jésus-Christ, au secours de mon impuissance ; aidez-moi à remercier le Seigneur de ce qu'il m'a appelé en sa Compagnie et de ce qu'il m'a destiné pour le Japon.

7. Nous avons près de nous, dans ce collége, un jeune Japonois nommé Paul (surnom qu'il a reçu au baptême en cette maison), plein de connoissances, de génie et de mémoire, mais surtout très-instruit de la religion. Il y a six mois qu'il est baptisé ; je ne lui ai expliqué que deux fois l'Evangile selon S. Matthieu, et il le sait imperturbablement d'un bout à l'autre.

8. Notre départ pour le Japon est fixé au mois d'avril prochain ; nous avons l'espoir de nous y rendre d'autant plus utiles à la religion, que c'est une opinion très-accréditée dans le pays, fondée, dit-on, sur un oracle de la plus haute antiquité, qu'un jour viendra où les Japonois recevront une loi très-sainte bien supérieure à celle dont ils jouissent.

Nous nous recommandons instamment à vos prières, et surtout à vos suffrages dans le Saint Sacrifice de la Messe.

LETTRE II.

PAUL ANGER A LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

Cangoxima, 5 novembre 1549.

1. Le désir d'arracher au culte impie des démons ma mère, mon épouse, ma fille, mes parens et mes amis, et de les amener à la connoissance du vrai Dieu et à la religion de Jésus-Christ, étoit le motif qui me faisoit souhaiter avec tant d'ardeur mon retour dans mes foyers. Le Seigneur, dans son infinie miséricorde, a déjà comblé mes vœux; il ne me reste qu'un souci, mais il est cuisant, c'est que leur conversion soit aussi ferme, aussi stable qu'elle a été sincère et réelle. Voilà ce que je demande maintenant au Seigneur. Je viens à cet effet vous conjurer, au nom de Jésus-Christ, de m'assister auprès de Dieu de vos saintes prières, et de vous souvenir de moi et des miens dans le Saint Sacrifice des autels; puisque pour être sauvé il ne suffit pas d'avoir bien débuté, si la fin ne répond pas au commencement. C'est avec un vif plaisir que mes compatriotes m'entendent parler de Jésus-Christ; j'espère qu'à l'aide de Dieu, beaucoup entreront dans le bercail de l'Eglise.

2. Nous nous portons tous bien ici quant aux corps; plût à Dieu que notre esprit fût dans un égal bien-être! et quoique séparés de vous par une prodigieuse distance, il nous semble que nos ames soient toujours au milieu de vous. Mais il viendra ce moment

où *nos* corps se trouveront à jamais réunis; ce sera, s'il plaît à Dieu, lorsqu'au jugement dernier nous secouerons la poussière des tombeaux pour régner éternellement avec lui.

LETTRE III.

COSME DE TORREZ A LA COMPAGNIE DE JÉSUS, A GOA.

Japon, le jour de la fête de St-Michel, 29 sept. 1551.

1. C'EST le besoin que j'ai de votre assistance, mes très-chers Frères, c'est la nécessité même où je me trouve, qui m'engage à vous entretenir des affaires du Japon. Le père Xavier est entré déjà dans de longs détails sur notre voyage, sur le pays que nous habitons, autant que la connoissance de la langue et des mœurs, après un an de séjour, a pu le lui permettre. Après avoir résidé un an à Cangoxima, où nous avions d'abord débarqué et fait quelques prosélytes, nous sommes venus à Firando, ne pouvant aller à Méaco qui étoit alors en proie aux horreurs de la guerre.

2. C'est de Firando que Xavier s'est décidé à aller trouver le Tone ou Seigneur souverain du pays, qui tenoit alors sa cour à Amanguchi, capitale de la province, éloignée de Firando d'environ cent lieues. Nous étions porteurs de lettres de la part du Vice-roi, de Mgr. l'Evêque; le Préfet de Malaca nous avoit aussi chargés de divers présens, entr'autres d'une épinette (*manuchordium*) et d'une horloge. Xavier, après les avoir embarqués, partit pour

Amanguchi, avec Jean-Ferdinand et deux Japonois. Ces présens firent un extrême plaisir au Prince; c'étoit, au reste, la nouveauté qui les rendoit précieux à ses yeux, car ces objets n'étoient pas d'un grand prix, mais on n'en avoit jamais vu de pareils dans le pays.

3. Il rendit aussitôt un édit qu'il fit publier par les rues, dans lequel il déclaroit que sa volonté étoit que la loi de Dieu fût annoncée non-seulement dans sa capitale, mais dans toute l'étendue de ses états; qu'il fût libre à chacun de l'embrasser; et défense fut faite d'en troubler les interprètes et les prédicateurs. Pour donner encore à Xavier une plus grande preuve de son estime, il lui fit la concession, à lui et à ses compagnons, d'un monastère pour y habiter. A peine eûmes-nous pris possession de cette maison qu'elle devint aussitôt le rendez-vous de toutes les classes de la société; les uns y étoient attirés par les charmes de la vérité, les autres par ceux de la nouveauté; beaucoup y venoient conduits par un esprit de contradiction, et les bonzes en formoient le plus grand nombre. Car, quoiqu'ils eussent paru d'abord se réjouir de notre arrivée, ils conçurent bientôt pour nous une haine violente, lorsqu'ils virent que le christianisme condamnoit leurs exécrables mœurs.

4. Le génie japonois est au reste très-propre à recevoir la semence de l'Evangile et à lui faire porter d'heureux fruits. Ce peuple écoute volontiers le langage de la raison, il se fait une affaire importante de son salut éternel et du culte qu'il doit à Dieu; son commerce est doux et facile. Ces insulaires ont beaucoup d'égards et de respect les uns pour les autres; ils affectent même entre eux une politesse

de cour. On ne les entend jamais médire des absens ; les jeux de hasard et le vol y sont également punis de mort. Ils mettent leur plaisir à manier les armes et ils y excellent; ou à chanter des poèmes, et c'est la passion dominante des Seigneurs.

5. On distingue parmi eux plusieurs espèces d'idolâtrie ; les uns adorent sous le nom de Xaca une idole dont voici en peu de mots la mythologie.

Il est né huit mille fois avant qu'une femme en accouchât, et avant la conception de sa mère, en raison de sa sainteté ; il avoit déjà procuré aux hommes l'usage du bois, de l'eau et des autres choses nécessaires à la vie.

D'autres portent leur culte aux pieds d'une idole qu'ils appellent *Amida*. Beaucoup adorent le soleil et la lune, mais tout le pays est plongé dans de nombreuses et de grandes erreurs. Il est donc de toute nécessité d'envoyer ici des sujets très-lettrés pour combattre et réfuter toutes ces absurdités.

6. Ce sont les bonzes qui sont les principaux fauteurs de ces superstitions, dans le but de se procurer tout à la fois du crédit et de l'argent.

Ils font un commerce de certaines lettres de change, dont doit être porteur tout homme qui meurt et passe à une autre vie. Moyennant ce passeport il n'a rien à redouter des démons, et malgré l'énormité du prix qu'ils attachent à ces billets, la plupart en achètent au lit de mort.

Ils prêchent aux peuples l'abstinence de tout animal à sang rouge, et prétendent en donner l'exemple ; en effet, jamais en public ils ne mangent de chair, même de poisson ; au reste, il n'y a que la crainte du Souverain qui les retient ; car il les chas-

seroit de leur couvent avec de fortes amendes s'il savoit qu'ils ont enfreint cette loi ; mais, lorsque le secret leur garantit l'impunité, ils se dédommagent amplement de cette contrainte.

7. Le Japonois est naturellement hautain, fier de l'épée qu'il porte au côté depuis l'âge de quatorze ans, et du poignard dont il est toujours armé ; il est habile tireur d'arc. Son adresse, son courage lui font regarder avec mépris et dédain toutes les autres nations.

Toute espèce de vol ici est puni de mort, parce que, disent-ils, celui qui s'est laissé tenter par une chose de peu de valeur, volera également un objet important si l'occasion s'en présente.

Tout maître a droit de vie et de mort sur ses esclaves, pour les motifs les plus légers. Aussi sont-ils servis au clein-d'œil. L'esclave ne reçoit les ordres de son maître que la face prosternée et les mains contre terre.

Ces peuples sont du reste très-dociles, d'un commerce aisé ; ils entendent volontiers le langage de la raison ; c'est ce que nous avons éprouvé souvent et toutes les fois que bouillans de colère ils venoient à nous.

8. Du moment qu'on leur a démontré que les ames ont un principe d'existence, qu'elles sont immortelles, qu'elles ne peuvent espérer de salut que de celui-là seul qui les a créées ; ils désertent aussitôt les idoles, qui jusqu'alors ont été l'objet de leur culte, et au moment même se déclarent Chrétiens. L'inconstance n'a point de prise sur leurs résolutions ; la plupart de nos néophytes dont le nombre est déjà considérable, me paroissent en

état d'affronter toute espèce de maux pour conserver leur foi.

Vous voyez, mes Frères, quel vaste champ nous avons devant nous à défricher, quelle espérance il nous donne, d'y voir un jour fructifier la foi catholique.

9. Le Japonois est si curieux et si importun, que depuis l'arrivée du père Xavier en cette ville (voici le sixième mois qui court), il ne s'est passé aucun jour qu'il n'ait été assailli depuis le matin jusque fort avant dans la nuit, d'une foule de questionneurs ou bonzes ou laïques. Quel est l'état de Dieu? Où est-il? Pourquoi ne le peut-on pas voir? Comment se fait-il que les ames ont un principe et n'ont pas de fin? Il faut apporter beaucoup de dextérité et de prudence dans les réponses qu'on leur fait. Il faut être avec eux tantôt sévère, tantôt humble et soumis, mais toujours patient; car le japonais doué d'un génie fin et subtil se croit supérieur à toutes les nations, en sagesse et en mérite. Aussi, c'est avec un air, un ton et des gestes de hauteur et de dédain qu'il accueille et humilie les étrangers.

Il a des notions justes du bien et du mal, et c'est pour cela qu'il méprise intérieurement les bonzes, dont l'état et la profession sont en apparence respectables; mais qui font un hideux contraste avec leurs mœurs dissolues.

10. Le seigneur de qui relève le pays que nous habitons, nous a assigné un vaste terrein pour y ériger un collége. Puisse l'Esprit-Saint nous indiquer la vraie route que nous devons tenir, la vraie manière d'aimer et de servir Dieu, pour atteindre un jour cette félicité parfaite pour laquelle nous avons été créés!

LETTRE IV.

JEAN FERNANDEZ A FRANÇOIS XAVIER (1).

Amanguchi, 20 octobre 1551.

1. A peine nous eûtes-vous quittés, que les habitans de cette ville, persuadés qu'en votre absence aucun de nous ne pourroit faire face à leurs objections, vinrent fièrement nous assaillir de questions. Mais le père Cosme de Torrez a su, avec l'aide de Dieu, réprimer leur pétulance. Car il a répondu par mon entremise à toutes et chacune de leurs questions, de manière à les satisfaire. Comme j'ai traduit les réponses en japonois, je ne puis moins faire que de vous faire part de quelques-unes de leurs demandes et des réponses qui leur ont été faites (2).

2. Ils demandèrent d'abord de quelle matière Dieu avoit créé l'esprit, *l'ame intelligente* de l'homme (3); car, quant au corps, ils savoient fort bien que les quatre élémens en constituoient l'essence.

A cela nous répondîmes, que de même que Dieu n'avoit eu besoin de rien autre que de sa volonté pour créer les élémens, le soleil, la lune et tout ce

(1) Xavier étoit alors à Funay, capitale du Bungo. Voyez la notice, n.os 119 et 120, tome I.er Voyez lettre XCIV, n.o 36.

(2) Voyez la lettre XCIII, n.o 17.

(3) Le texte dit *animus* et non pas *anima*. Dans le latin, le mot *animus* signifie cette ame *quâ sapimus*; c'est l'intelligence : *anima* est l'ame animale, *quâ sentimus, vivimus et sumus*.

qui constitue l'univers, de même il n'avoit eu besoin d'aucune matière pour créer les intelligences.

Ils s'enquirent de quelle couleur, de quelle forme étoit l'ame? Notre réponse fut, que la couleur et la forme n'étoient que des accidens propres aux corps; mais comme de notre réponse ils concluoient, que puisque l'ame n'est pas un corps, elle n'étoit rien; Cosme, pour les convaincre par leur propre bouche, leur demanda à son tour s'il y avoit de l'air dans le monde; puis, sur leur affirmative, de quelle couleur il était; d'aucune, répondirent-ils. — Si une chose qui est materielle n'a point de couleur, reprit-il, pourquoi voulez-vous qu'une chose immatérielle en ait une? A cela, ils ne surent que dire.

3. D'autres survinrent, et demandèrent ce que c'étoit que les démons; on leur répondit que c'étoit une multitude d'anges qui, enflés d'orgueil, ayant Lucifer à leur tête, avoient voulu s'égaler à Dieu, et qui, en punition de leur audace, avoient été bannis à jamais du ciel, privés de la vue de Dieu et de sa céleste gloire. — Mais pourquoi, le diable tente-t-il les hommes, et s'acharne-t-il à leur perte? — C'est, répond Cosme, parce qu'il sait que l'homme est créé pour jouir d'un bonheur dont il est à jamais déchu; sa jalousie conspire à entraîner l'homme dans sa propre ruine.

4. Pourquoi, dirent quelques-uns, si Dieu a tout fait, a-t-il créé Lucifer esprit méchant et rebelle? Dieu, répondit Cosme, en créant Lucifer et tous ceux qui le suivirent dans sa révolte, les avoit doués d'intelligence, capables de discerner le bien d'avec le mal, et libres dans le choix qu'ils pouvoient faire de l'un ou de l'autre; afin que de leur liberté et de

leur choix dépendissent leur gloire, s'ils choisissoient le bien, et leur malheur, c'est-à-dire le supplice éternel des enfers s'ils choisissoient le mal.

Lucifer et ses sectateurs abusant de cette liberté, ambitionnèrent les hommages dus à la divinité; mais ils reçurent la peine due à leur audacieuse révolte et à leur orgueil; ceux des anges qui, au contraire, étoient demeurés fidèles à leur Créateur, reçurent également la récompense éternelle qui leur étoit due.

Les uns demandèrent ce qu'étoit Dieu, où il étoit, s'il étoit visible; d'autres, pourquoi, puisqu'il est si clément, il a hérissé de tant de difficultés les avenues de sa gloire. Le concours des questionneurs étoit si grand, depuis l'aube du jour jusqu'à la nuit, que la maison étoit toujours pleine; mais, comme je vous l'ai dit, le père Cosme les a tous satisfaits.

5. Nous ne cessons pas d'être en butte aux calomnies des bonzes, dont nous mettons au jour les fourberies et les crimes. Quelques-uns d'entr'eux ont imaginé de répandre le bruit que le démon avoit dit, par la bouche d'une de leurs statues, que nous étions ses disciples, et qu'au vu et su de plusieurs d'entr'eux, il avoit lancé la foudre sur la famille royale, pour la punir de l'accueil qu'elle nous avoit fait; d'autres nous accusent de manger de la chair humaine.

6. A tout cela il faut encore ajouter un surcroît d'ennuis, ou plutôt de bienfaits de la Providence.

Une guerre civile (1) a tout d'un coup éclaté au milieu de cette ville; elle n'a été apaisée que par

(1) Voyez le XCIII, n.° 17; XCIV, n.° 36.

la mort du roi. Pendant huit jours entiers Amanguchi a été la proie des flammes et un théâtre de carnage; le sang des habitans ruisseloit dans les rues, pendant qu'un vaste incendie dévoroit leurs habitations. Le crime régnoit impunément et triomphoit du silence des lois, on ne voyoit partout que meurtres et pillage. Au milieu de ce désordre nous étions exposés à la fureur de tous les partis, et à celle de nos propres ennemis, et à celle des brigands qui convoitoient nos chétives dépouilles; nous courûmes souvent les plus grands dangers de perdre la vie, et nous ne la dûmes qu'à la protection spéciale de la sainte mère de Dieu, protection toujours efficace pour ceux qui se vouent sincèrement à son culte. Dans ces entrefaites, Cosme de Torrez, dépêcha Antoine vers l'épouse de Naetondo pour lui demander conseil (1); elle nous manda aussitôt de venir sur-le-champ près d'elle; ce que nous fîmes sans perdre de temps. Mais dans notre route nous tombâmes souvent au milieu des bandes armées; et nous les entendîmes plusieurs fois en traversant leurs rangs, se dire entr'elles : « Que n'exterminons-nous ces *cengeca* (2), puisque c'est eux qui, en supposant que les statues de pierre ou de bois ne peuvent se garantir elles-mêmes de la destruction, bien moins encore sauver les autres, ont soulevé contre nous la colère des dieux, ont attiré sur nous les fléaux de la guerre civile, et les désastres qui pèsent sur le peuple ? »

7. Au reste, ce qui donnoit lieu à ces propos, c'est que plusieurs couvens de bonzes venoient d'être la

(1) Voyez lettre XCIV, tome II, n.° 30.

(2) Nom que les Japonois donnent aux Européens.

proie des flammes avec leurs idoles, et que le crédit des temples et de leurs prêtres avoit reçu un cruel échec, n'ayant pu soustraire à la mort leur prince, d'ailleurs très-superstitieux, comme vous le savez, zélé adorateur de ces dieux imaginaires.

C'est à travers ces périls que, arrivant au domicile de Naetondo, son épouse nous fit aussitôt conduire dans un couvent de bonzes qu'elle entretenoit à ses frais. Mais ceux-ci furieux contre nous, nous repoussèrent d'abord avec mépris, nous traitèrent de démons, et nous dirent qu'il n'y avoit point de place chez eux pour une race d'hommes aussi perverse que la nôtre. Pourquoi, nous disoient-ils ironiquement, le Dieu dont vous prêchez la loi, et qui habite au ciel, ne vous soustrait-il pas à ces périls ? Pourquoi ne vous donne-t-il pas un abri dans son paradis ? Cependant, soit la crainte d'encourir l'indignation de leur protectrice, soit les prières de notre conducteur, ils finirent par nous donner un asile dans un coin de leur temple. Deux jours après, la femme de Naetondo nous fit revenir chez elle, et nous donna sur les derrières de sa maison un petit terrein pour nous loger et prendre l'air.

8. Pour en finir, je ne vous dirai pas tout ce que nous y avons enduré, ni ne vous parlerai pas des périls que nous y avons courus.

Nous nous recommandons expressément aux prières et aux *Memento* de vous et de tous nos Pères et Frères, dans le Saint Sacrifice de la Messe. J'espère au premier jour en voir plusieurs accourir au secours de cette nation, lui apporter le flambeau de la foi, et la connoissance de son Dieu et de son Créateur.

LETTRE

LETTRE V.

EXTRAIT D'UNE LETTRE DE GASPARD VILLELE A LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

Cochin, le 24 avril 1554.

1. Le Japon, autant que nous pouvons en juger d'après les relations qui nous sont parvenues, est un pays pauvre et plus froid que le Portugal; il est montueux et couvert de neige; les habitans sont policés, et ne sont pas étrangers au langage de la raison. Ils se nourrissent de pain d'orge; la noblesse jouit parmi eux d'une grande considération. On en voit beaucoup qui, privés des avantages de la fortune, étouffent leurs enfans au berceau en leur mettant le pied sur la gorge; car pour eux la mort est préférable à la pauvreté.

Ce pays est dans une extrême disette d'huile, de beurre, de fromage, de lait, d'œufs, de sucre, de miel et de vinaigre; il ne produit ni saffran, ni cannelle, ni poivre. En guise de sel on emploie le son d'orge. On n'y rencontre aucune plante médicinale (1).

Voilà, mes très-chers Frères, voilà le pays où nous appelle la miséricorde infinie de Dieu, où nous allons au nombre de treize et de quatorze, pleins de joie et de gaieté, et si nous y rencontrons de plus rudes travaux que ceux auxquels nous nous disposons, notre joie en sera plus grande encore, pourvu

(1) Sans doute de celles qui sont connues dans les autres climats.

qu'avec notre ministère nous arrachions de la gueule des loups ravisseurs, les ames de ces malheureux Japonois qui, comme nous, sont les enfans du Dieu Sauveur.

2. Voyez, mes Frères, y eut-il jamais une plus belle carrière ouverte à votre zèle ? Ah ! donnez-lui un libre cours ; ne vous laissez pas subjuguer par la crainte. Ces ames qui réclament votre secours, ne sont-elles pas aussi le fruit de la rédemption ? Venez, mes Frères, venez, accourez au secours de ces nations qui sont si éloignées de la connoissance de leur Créateur. Venez ici serrer la croix dans vos bras; le courage, la valeur guerrière trouveront ici un vaste champ de lauriers à moissonner. Donnez un libre essor à votre zèle; faites-lui passer les mers ; venez contempler ces nouveaux cieux, ces nouveaux climats, pour de là prendre votre course vers le royaume éternel où siége J. C.

LETTRE VI.

PIERRE ALCACEVA A LA COMPAGNIE DE JÉSUS, EN PORTUGAL (1).

Goa, ... 1554.

1. C'est de Goa que je vous écris, où je suis venu du Japon par l'effet d'une mission spéciale. J'ai pensé que, connoissant parfaitement la situation de la province Japonoise, je vous ferois plaisir si je vous en

(1) Voyez lettre CXXIV, n.° 1, de S. François Xavier, tome II.

donnois des nouvelles; c'est dans ce dessein que je prends la plume. Lorsque vous connoîtrez la carrière immense qui est ouverte à notre zèle, l'esprit qui anime cette nation, son excellent génie, vous serez convaincus que vos Frères séparés de vous par d'aussi immenses distances, n'ont cependant avec vous qu'un même cœur, qu'une même ame, et que vous leur devez le secours de vos prières.

2. Le 17 avril 1552, Edouard de Silva et moi, nous arrivâmes à Malaca, ville éloignée des Indes d'environ 700 lieues, en la compagnie de François Xavier, qui des Indes se rendoit sur les côtes de la Chine; il emmenoit avec lui Balthasar Gago, et un de nos Frères; quant à nous notre destination étoit pour le Japon.

3. Xavier s'arrêta à Malaca pour reprendre sa route vers la Chine. Pour nous, nous fîmes voile pour le Japon, le 6 juin, avec Balthasar Gago que Xavier nous adjoignit.

Arrivés sur les côtes de la Chine, nous trouvâmes un navire qui mettoit à la voile pour le Japon; cette rencontre fut d'autant plus heureuse que son incertitude nous avoit fort inquiétés pendant notre traversée. Le 2 août nous nous remîmes en mer, et douze jours après nous prîmes terre dans l'île de Cangoxima où le père Xavier avoit d'abord séjourné. Nous y fûmes très-bien accueillis du Prince régnant; le 21 septembre, nous nous dirigeâmes vers le royaume de Bungo, et nous eûmes à soutenir une navigation très-orageuse et très-périlleuse.

4. Nous avons là un hospice que nous tenons de la munificence royale. Le lendemain de notre arrivée, le Prince daigna nous admettre à son audience,

c'est alors qu'au nom du Vice-roi des Indes, nous lui fîmes hommage de divers présens. Enchanté de leur magnificence, il nous fit assigner sur le fisc, outre le logement, des vivres, tant en poissons de mer qu'en productions du pays. Ce Roi est très-puissant, et son empire très-étendu.

5. Cosme de Torrez étoit alors à Amanguchi ; dès qu'il eut appris notre arrivée à Bungo, il nous dépêcha aussitôt Jean Fernandez qui parle très-bien le japonois, pour être auprès du Souverain notre interprète dans la commission dont le Vice-roi nous avoit chargés, et profiter de cette occasion pour lui exposer les besoins de la religion.

S'étant présenté avec nous à la cour, le Roi lui prêta une oreille très-favorable.

Son discours fut en substance, « que Sa Majesté japonoise, ayant manifesté au Vice-roi des Indes le plaisir qu'elle auroit de voir au sein de ses états des docteurs de la loi de J. C., nous nous étions rendus à son invitation ; qu'il seroit à désirer qu'un des nôtres qui est à Amanguchi, vînt se réunir à nous, afin de nous aboucher et de nous entendre sur les moyens les plus propres et les plus efficaces pour répondre aux vues de Sa Majesté, soit parce qu'il nous instruiroit de beaucoup de choses, soit parce que son séjour nous rendroit plus familier l'usage de la langue japonoise. » Il ajouta que venant d'apprendre que Sa Majesté envoyoit dans le moment même un exprès à Amanguchi, nous la suppliions de nous permettre de l'accompagner et de faire le voyage avec lui. »

Le Roi dit en réponse, « qu'il n'ignoroit pas que Cosme de Torrez étoit à Amanguchi et qu'il voyoit

avec peine les Chrétiens ne pas jouir dans cette ville de la même liberté dont il prétendoit gratifier les néophytes dans ses états; que, quant à lui, il accorderoit à chacun la faculté d'être et de se dire chrétiens, à nous celle d'enseigner et de prêcher, et à tout le monde celle de nous suivre; qu'il rendroit un édit conçu dans ces mêmes termes, lequel seroit publié à Amanguchi, et que nous pourrions afficher à notre porte ».

7. Sur cette réponse, nous prîmes congé de Sa Majesté, et dans le courant d'octobre 1552, nous arrivâmes à Amanguchi où nous fûmes accueillis avec une joie extrême par Cosme de Torrez et une charité sans bornes par tous les Chrétiens. Nous y célébrâmes la fête de Noël, aussi solennellement que les circonstances le permettoient; et quoique la musique ne fût pas des meilleures, les Chrétiens n'en furent pas moins ravis. Deux de nos Prêtres dirent chacun leurs trois messes après qu'ils eurent expliqué au peuple la raison de cet usage particulier.

8. Nos Pères, après avoir délibéré sur les intérêts de la nouvelle chrétienté, jugèrent à propos de me renvoyer à Goa.

Je repris donc la route de Bungo, le 31 janvier 1553, accompagné de Balthasar Gago, et de Jean Ferdinand; j'allai en arrivant présenter mes respects au Civan (nom du roi de Bungo), le prévenir de mon retour aux Indes, et lui demander ses lettres pour le Vice-roi, s'il avoit à lui écrire. Il me les remit en effet, et en voici le principal contenu.

« Il promettoit au Vice-roi son affection, et sa protection à ceux de nos Pères qui étoient près de sa personne, surtout à Balthasar Gago qu'il es-

timoit infiniment. Il souhaitoit toutes sortes de prospérités à sa Majesté Portugaise ; il témoignoit le désir de voir arriver dans ses états des prédicateurs évangliques, et de voir augmenter parmi ses sujets le nombre des Chrétiens. »

9. C'est avec ces lettres que je me mis en route et me rendis à Firando, qui est à 60 lieues environ de Bungo. Vous pouvez juger de l'embarras que j'éprouvai dans ma route, ne sachant pas un mot de japonois ; je ne pus donc me faire entendre que par signes.

10. Deux jours après mon départ de Bungo, Balthasar Gago et Jean Ferdinand coururent le plus grand danger. Car, le lendemain du jour des Cendres, on découvrit une conjuration tramée par trois des principaux seigneurs du pays ; toute la ville courut aux armes. Des Chrétiens prévinrent nos Pères d'avoir à se mettre en sûreté, ainsi que leurs maisons, vu que la ville étoit menacée d'un incendie et d'un pillage général. Alors Balthasar, prévoyant le danger qui menaçoit le Civan, envoya Jean, dans le cas où il pourroit arriver jusqu'à lui, pour lui inspirer du courage et de la fermeté, et lui dire que Dieu l'abandonneroit d'autant moins qu'il avoit montré plus de zèle pour la conversion de ses sujets. Quoique la cour fût assiégée par une noblesse séditieuse, Dieu permit néanmoins à Jean de se frayer un chemin à travers la multitude jusque vers la personne du monarque, pour le tranquilliser et le rassurer ; et celui-ci se recommanda avec instance à nos prières. Nos Pères de leur côté, voyant tous les faubourgs inondés d'hommes armés, prirent le parti de se tenir renfermés chez eux, et de se confier à

la Providence. Bientôt on apprit que trois des principaux conjurés, personnages distingués dans l'état, venoient d'être égorgés avec leurs femmes, leurs enfans, leurs parens et leur nombreuse clientelle; que leurs maisons venoient d'être livrées aux flammes. Mais l'incendie ne s'arrêta pas là, et dans quelques heures, 300 maisons particulières appartenantes partie à la noblesse, partie au commerce, furent consumées. Comme notre hospice étoit précisément au centre de ce quartier de la ville, Gago avoit déjà perdu l'espoir de sauver notre petit mobilier, et celui de l'église; mais Dieu nous conserva sains et saufs au milieu de cette mer de feu.

11. Dans la nuit même, Balthasar reçut un message du Civan, qui lui annonçoit la part qu'il avoit prise aux embarras que nous avions eus dans la journée, qu'il se doutoit bien que tout notre mobilier étoit perdu, mais que nous devions être sans inquiétude, qu'il nous dédommageroit amplement de toutes nos pertes, et qu'il avoit heureusement triomphé de ses ennemis.

Balthasar remercia l'envoyé, et le chargea d'annoncer à Sa Majesté que nous n'avions essuyé aucune perte quelconque.

12. Trois ou quatre jours après il se rendit lui-même à la cour, et eut avec le Roi un entretien analogue aux circonstances critiques du moment.

Il faut, mes très-chers Frères, savoir supporter toutes ces misères, et se résoudre surtout à endurer toutes sortes d'avanies de la part des bonzes, qui sont d'une perversité et d'une opiniâtreté sans égale. C'est de cette patience que naissent les fruits que nous recueillons, c'est elle qui fortifie les néophytes, qui leur

inspire du courage et du zèle. Il en est un parmi eux, qui est si ardent, si zélé pour la gloire de Dieu, qu'il n'est aucune maison dans son voisinage où il n'ait implanté la croix, où il n'ait fait un chrétien, où il n'ait ébranlé beaucoup de monde.

13. Un homme vint un jour demander à Balthasar Gago des remèdes pour son fils qui étoit très-malade; Balthasar lui répondit qu'il lui procureroit volontiers ceux de l'ame; celui-ci aussitôt s'en retourna peu satisfait, et ne fit point part à son fils de la réponse qu'il avoit reçue. Peu de jours après le malade qui avoit déjà connu l'explication de nos mystères, mourut sans se convertir. Le père fondant en larmes vint à notre maison. Eh! de quoi pleurez-vous, lui dit Balthasar, puisque c'est votre faute? C'est votre négligence qui a précipité votre fils dans les abîmes éternels. A ces mots, il fut si frappé de douleur et de confusion, qu'aussitôt il présenta au baptême son épouse et sa fille, qui avoient été précédemment instruites. Cette dernière fut quelques jours après atteinte de la même maladie à laquelle son frère venoit de succomber. Balthasar rassura le père, et lui promit la guérison de sa fille, si la foi animoit son cœur; et le lendemain elle fut convalescente.

14. Un autre Chrétien vint trouver Gago, et le prier de se transporter dans sa maison, à une lieue de la ville; à son arrivée il y baptisa trente personnes. Au milieu du paganisme, Dieu se plaît à signaler par de nombreux prodiges l'efficacité et la sainteté du baptême. A peu de distance de Bungo, parmi un grand nombre de personnes que nous venions de baptiser, il se trouva un jeune homme aveugle, d'environ treize ans; au moment même de son baptême, il

recouvra la vue. Ce prodige servit merveilleusement à confirmer dans la foi tous nos néophytes.

15. Il est parmi eux un forgeron qui est animé d'un si grand amour de Dieu, qu'il est infatigable pour travailler à la conversion des gentils; et dès qu'il en a ébranlé un, aussitôt il l'amène à notre hospice. Un jour que ses compatriotes célébroient une bruyante solennité païenne, il se transporta sur le lieu de la scène, et y établit sa forge et ses soufflets; lorsqu'on lui demanda pourquoi il ne chômoit pas un jour si solennel, il répondit : Vous êtes fous, vous autres; mais moi j'ai reconnu la loi du Créateur de toutes choses, et je travaille ici pour la maison des Pères portugais.

16. Nous vîmes dans le même temps plusieurs personnes hors de la classe du peuple, qui pour se distraire des superstitions païennes, se livroient à des arts mécaniques auxquels elles avoient été jusqu'alors étrangères; elles venoient travailler à la construction de la maison que nous bâtissons sur un fort bon terrein que le Roi nous céda le douze juin dernier, et dont on jeta les fondemens le jour de Ste. Magdeleine, sur le soir, en présence de tous les néophytes, et de deux Portugais qui se trouvoient là par hasard; Gago en surplis fit sur les lieux la cérémonie de la plantation de la croix. Les Chrétiens, au nombre de six à sept cents, et qui deviennent de jour en jour plus nombreux, y assistèrent avec la plus grande dévotion et le recueillement le plus profond; leur constance, leur fermeté est en vérité admirable, et au dessus de tout éloge.

17. Il est trois sophismes dont l'esprit de ténèbres a coutume de paralyser l'intelligence des Japonois;

mais tous nos Chrétiens sont au dessus de ces subtilités. Le premier, c'est de dire : *Qu'est-ce qui sait ce qui se passe dans l'autre monde? quelqu'un en est-il revenu?* Le second : *C'est que les lois japonoises sont de temps immémorial reconnues pour l'œuvre des hommes de la plus éminente sainteté; que leur subversion est un monstrueux sacrilége; enfin que la loi de Dieu est tardive, puisqu'elle n'a pas trois mille ans de publication.* Mais, grâces à Dieu, il est facile de répondre à de pareilles futilités.

A en juger par la bienveillance que nous portent le Roi et la noblessse, on peut espérer avec confiance que la religion fera dans ce royaume de vastes progrès.

Pendant mon séjour à Amanguchi, où l'on rencontre beaucoup de Chrétiens, j'ai reconnu en eux une délicatesse de probité qui est incroyable. Ils regardent tous les Portugais comme leurs frères; ils ont pour leurs concitoyens une telle affection qu'ils ne négligent aucune occasion pour les affranchir de leurs erreurs et les amener à la vérité; ils y travaillent avec constance, assiduité et avec un zèle d'autant plus étonnant que dans la même famille on voit communément le père d'une secte, la mère d'une autre, et les enfans encore d'une autre; aucun d'eux n'est cependant travaillé de l'esprit de prosélytisme en faveur de sa secte particulière. Mais à peine sont-ils baptisés qu'on les voit aussitôt animés d'un zèle ardent pour le service de Dieu, et pour amener les autres au bercail de l'Eglise.

19. A Noël, après la messe de minuit, les néophytes passèrent tout le reste de la nuit à entendre la parole de Dieu. Jean Ferdinand et un jeune Chrétien

à qui nous avons appris notre langue, leur faisoient tour à tour des lectures pieuses; la lecture cessoit à peine qu'ils demandoient des conférences sur des sujets pieux : malgré le long office de la nuit, on les revit dès le matin à celui du jour. Oh! admirable bonté de Dieu qui sait manier avec tant de douceur des cœurs jusqu'alors si inflexibles! car en général tout ce qui n'est pas Chrétien est ici travaillé de l'orgueil le plus extravagant.

20. Les bonzes avoient répandu le bruit que les Japonois ne se faisoient chrétiens que pour se soustraire aux aumônes qu'exigeoient les idoles; les néophytes l'ayant appris, vinrent nous trouver pour nous demander la permission d'établir entre eux une collecte en faveur des pauvres, et la distribuer eux-mêmes, puisque nous ne voulions manier aucun denier. Plusieurs fois j'ai été émerveillé lorsqu'en ma présence ils présidoient au repas des pauvres.

21. Ils ont établi et construit avec beaucoup de goût un cimetière pour leur sépulture. Dans les funérailles ce sont toujours des personnes de distinction qui sont désignées pour porter le cercueil; toutes ces œuvres de miséricorde leur font un plaisir infini.

22. Lorsque nous changeâmes de domicile, plusieurs Chrétiens venoient nous chercher dans notre ancien local, et les voisins les renvoyoient en leur disant que les Portugais étoient retournés dans leur pays; beaucoup de gens se trouvoient alors privés de la parole de Dieu, surtout dans une ville aussi vaste et aussi peuplée. Pour parer à cet inconvénient, Gago et son compagnon parurent tout à coup sur la place publique, vers midi; et là, Jean adressa au peuple, un discours que Gago avoit préparé pour

cette circonstance. Depuis ce jour ils n'ont pas cessés d'avoir autour d'eux une affluence immense de peuple.

23. Un Chrétien, depuis deux ou trois mois, étoit tombé en paralysie ; ses proches employèrent pour sa guérison tous les remèdes que la magie pouvoit leur suggérer, comme c'est leur usage. Mais le mal empira, et bientôt il fut muet. Un Chrétien de ses amis, touché de compassion, vint faire sur lui une aspersion d'eau bénite, qu'il avoit prise dans notre maison; le malade aussitôt se leva, marcha, parla et vint nous trouver. Tels sont les remèdes que Dieu, dans sa miséricorde, emploie pour soutenir et faire prospérer au milieu de cette nation, la religion chrétienne.

24. Nous lui en devons des actions de grâces, d'autant plus vives que l'aveuglement de tous les Japonois et surtout des bonzes, est très-profond. On en voit quelques-uns se retirer sur une montagne près d'une chapelle dédiée aux idoles, et là se livrer à toutes les austérités du jeûne. Il est difficile de se faire une idée du nombre de martyrs que le démon compte dans ce pays. Sur une pointe de rocher extrêmement élevée, se trouve une idole d'une taille monstrueuse; du pied de cette idole, on voit des hommes se précipiter la tête en bas, en l'honneur de cette divinité. C'est par de tels actes de folie qu'ils acquièrent, dans l'opinion du peuple, le titre de Saint. D'autres, après avoir amassé beaucoup d'argent, montent sur une nacelle, et s'abandonnent au gré des vents sur l'Océan; puis tout à coup, font un trou à leur navire et s'engloutissent avec leurs trésors dans les abîmes de la mer. Tels sont les genres de mort par lesquels ces mal-

heureux courent au devant du bonheur éternel : le démon a persuadé à cette nation que le suicide étoit la mort la plus honorable. C'est pourquoi on prône, on vante, on chante les louanges des personnages distingués qui, condamnés à mort, ont prévenu la main du bourreau ; comme aussi, leur mémoire est flétrie s'ils appellent à leur secours la main meurtrière d'un étranger.

25. La sainteté est, dans l'opinion du peuple, le partage de celui qui est en possession du trône, quel qu'il soit, et jamais il ne foule la terre de ses pieds. Un individu apporta à Méaco, pendant que Xavier y étoit, de l'eau dont le Roi s'étoit servi, disoit-on, pour se laver les pieds, et chacun s'en mettoit sur la tête. On voulut engager Xavier à en faire autant.

26. Tout l'empire est, dit-on, divisé en soixante-quatre provinces ; on y compte treize mille temples. On voit à la cour de Méaco des idoles de toutes les espèces, près desquelles les dévots montent la garde nuit et jour, à tour de rôle ; car ils croient que leurs idoles veillent avec eux. Si par hasard Sa Majesté Japonoise a été incommodée pendant la nuit, ils chassent leur divinité hors du palais à coups de bâton, la condamnent à un exil de cent jours, et ce n'est qu'au bout de ce temps qu'ils lui permettent de revenir prendre sa place.

27. Ce pays est au reste rempli d'innombrables monstruosités de cette espèce ; elles feront place, s'il plaît à Dieu, à la lumière de l'évangile. Déjà Amanguchi compte plus de quinze cents Chrétiens ; le royaume de Bungo, six à sept cents. Il nous est permis d'y prêcher la foi dans toute son étendue, en

vertu de lettres-patentes dont nous vous envoyons ci-joint une copie : et nous espérons que sous peu tout ce royaume sera conquis à l'empire de Jésus-Christ. On compte à Firando, ville distante de Bungo d'environ huit jours de marche, deux cents néophytes qui soupirent ardemment après un pasteur. Pendant quinze jours que Balthasar Gago y a demeuré, il a converti beaucoup de monde, entre autres trois puissans seigneurs.

28. Le souverain de Firando (*Taqua Nombo*) est un allié intime du Portugal (1); il s'est adressé au Vice-roi des Indes, pour lui demander des prédicateurs de l'Evangile; et dans des entretiens particuliers que j'ai eus plusieurs fois avec lui, il m'a assuré qu'il étoit presque chrétien dans le fond du cœur.

On compte à Cangoxima, ville où débarqua d'abord François Xavier, cinq cents néophytes, mais qui étoient, lorsque j'y passai, dépourvus de pasteurs; ainsi ce n'est donc qu'au défaut d'ouvriers évangéliques qu'on peut attribuer la non conversion de tout cet empire.

29. Vous donc qui voyez une conquête si brillante, si bien commencée, priez le Seigneur qu'il vous destine pour cette nouvelle province de son Eglise; car de tous les peuples que j'ai vu plongés dans les ténèbres de la barbarie, il n'en est aucun qui présente plus d'espérance et de consolations.

30. C'est le dix-huit octobre 1553 que j'ai quitté ce pays; je vins toucher aux côtes de la Chine pour y apprendre des nouvelles de François Xavier; c'est

(1) Nous verrons bientôt que ce prétendu allié n'étoit qu'un roi fourbe et dissimulé.

là que j'appris sa mort arrivée le 2 décembre 1552 (1). Vous comprendrez, mes Frères, dans quelle profonde douleur cette nouvelle me jeta. Cependant la pensée du bonheur dont il étoit en possession, vint tarir mes larmes. Oh! les admirables choses que Dieu a opérées par l'entremise de son serviteur. Je me tairai, je suis indigne d'en parler; il faut une autre bouche que la mienne, pour publier dignement ses hauts faits.

J'ai passé sept à huit jours dans l'île où cet apôtre a terminé ses jours; c'est un terrain pierreux et stérile; j'ai vu le lieu qui lui a servi de tombeau, et d'où il a été retiré. Dieu veuille nous accorder à tous au milieu de nos travaux, les talens, la patience et la gaîté dont il l'avoit favorisé!

31. Voilà ce que j'avois à vous mander de la situation de la chrétienté japonoise, pour qu'en attendant que Dieu vous appelle vous-mêmes à cette vigne, vous secondiez de vos suffrages ceux qui déjà portent le poids du jour. Ah! je vous en conjure, mes très chers Frères, je vous en supplie, ne m'oubliez pas dans vos saints sacrifices et dans vos oraisons.

(1) Voyez la lettre IX, n.° 5.

LETTRE VII.

TAQUA NOMBO, ROI DE FIRANDO, AU P. MELCHIOR NUGNEZ, VICE-PROVINCIAL DES INDES, A GOA.

Firando.

1. Lorsque le grand et vénérable père François Xavier aborda sur mes terres, il convertit à la religion chrétienne plusieurs de mes sujets, et cela à ma grande satisfaction; j'ai pour eux tous les égards possibles, et je les protége contre toute espèce d'avanie.

Le Père qui réside à Funai, est venu deux fois à ma cour; il a baptisé plusieurs de mes parens et des grands de mon royaume.

2. J'ai entendu quelques-unes de ses prédications; sa doctrine a été tellement de mon goût, elle est si profondément gravée dans mon cœur que je suis très-résolu d'embrasser la religion du Christ. C'est pourquoi je désire singulièrement vous voir dans mes états. J'ai autrefois menti, mais je ne mentirai plus désormais.

Si vous vous rendez à mes désirs, vous ferez une chose très agréable à Dieu; et je vous accueillerai avec tous les honneurs et la générosité qui sont en mon pouvoir (1).

(1) Cette lettre, qui est sans date dans la collection de Maffey, doit se placer ici, puisqu'elle est antérieure au départ de Melchior Nugnez pour le Japon. Voyez la lettre XIII, *in fine*.

LETTRE

LETTRE VIII.

MELCHIOR NUGNEZ A LA COMPAGNIE DE JÉSUS, A LISBONNE.

Malaca, 30 novembre 1554.

1. Au mois de mai dernier (1), lorsque je partis de Goa pour le Japon, je vous entretins de la mort de François Xavier, et je vous fis en même temps le tableau de l'état malheureux de ces contrées, qui réclamoient à grands cris les secours de notre Société, et des motifs qui me déterminoient à prendre la route du Japon. Je remis à Cochin cette lettre à François Pérez, avec prière de vous la faire parvenir. Je vais maintenant reprendre le fil de mon histoire, parce que le même amour ne fait de nous tous qu'un corps en Jésus-Christ, et ne nous laisse qu'un sentiment en un même esprit; et, comme dit l'apôtre : *Parce que si un membre souffre, tous les membres souffrent avec lui; et que, si un membre est glorifié, tous se réjouissent avec lui* (3).

2. A notre départ de Cochin pour Malaca, nous eûmes d'abord à lutter contre les vents, les bourrasques et les tempêtes; ensuite contre la disette des

(1) Si l'ordre des dates l'eût permis, cette lettre eût dû être à la suite de la IX.me, car la lettre du mois de mai 1554, n'est pas venue à notre connoissance, mais la X.me y supplée.

(2) Voyez tom. II, lettre XCVII, CI, CVII, n.° 2; CXIV, n.° 25.

(3) I Cor. XII. — 26.

vivres et de l'eau douce; cette dernière calamité eût été supportable, quelque dispendieuse qu'elle fût, si nous n'eussions pas encore été tourmentés de la crainte de ne pouvoir arriver à temps, c'est-à-dire avant la mousson qui devoit nous porter au Japon. *L'espérance*, dit le sage, *qui éprouve un délai est affligée ; le désir est tourmenté s'il n'est pas satisfait* (1). Grâces à Dieu, pendant la navigation, notre ministère n'a pas été oisif; outre le saint sacrifice de la messe, nous avons été occupés à prêcher, à confesser, à faire les prières. Tous les jours nous faisions le catéchisme, nous lisions quelque chose des Actes des apôtres pour nous soutenir et nous animer au milieu des peines qui pouvoient nous surprendre.

3. Arrivés à Malaca, on se mit en devoir de préparer tant bien que mal le navire qui devoit nous porter au Japon; mais pendant ces préparatifs la saison du départ s'écoula; on fut forcé de désagréer le vaisseau; et nous, nous fûmes contraints d'hiverner en cette ville et de nous résigner aux décrets de la Providence, malgré l'excès de notre douleur.

4. Notre Frère Ferdinand de Mendoza est ici un modèle sublime d'édification, d'autant plus prodigieux qu'avant d'entrer dans notre Compagnie il étoit très connu dans le pays par ses grandes richesses et le bonheur dont il paroissoit jouir dans le monde. Pour mieux servir le meilleur des maîtres il a tout abandonné, tout sacrifié; on le voit aujourd'hui foulant aux pieds toutes les richesses dont il faisoit auparavant un pompeux et magnifique usage, couvert de haillons, mendier de porte en porte, servir les

(1) Prov. XIII, 12.

malades dans les hôpitaux, lui qui jadis n'auroit pu en soutenir la vue. Un tel exemple frappe d'étonnement les enfans du siècle ; ils commencent à croire qu'il pourroit bien y avoir au delà du tombeau une félicité plus grande, félicité que trouvent même en cette vie ceux qui préfèrent la pauvreté aux richesses, les ignominies aux honneurs, les austérités de la pénitence, les fatigues d'une vie pénible aux délicès de la volupté, qui crucifient le monde et toutes ses vanités pour servir J. C. nu, pauvre et même crucifié. Ce tableau vivant frappe plus vivement les gens du monde que tous les raisonnemens de la théologie et de la philosophie. C'est sur lui que le Vice-roi des Indes a jeté les yeux, pour l'envoyer en ambassade près d'un des plus puissans souverains du Japon, avec des présens magnifiques et des armes du plus grand prix.

5. Nous partirons pour notre destination, si Dieu le permet, au commencement d'avril prochain. Antoine Norogna, gouverneur de Malaca, nous a frêté un navire qui nous transportera jusqu'à Bungo, où réside en ce moment Balthasar Gago. De cette ville l'évangile peut aisément se propager dans toutes les autres parties de l'empire. Le Roi de Bungo, passe pour être très-disposé à professer le christianisme, mais il redoute une conspiration des grands de son royaume ; il attend que quelques-uns d'entr'eux se fassent baptiser.

Mes Frères, insistez auprès du Seigneur dans vos prières, pour qu'il fasse tomber la rosée de sa grâce sur le cœur de ce Roi, et le détermine à faire bientôt une profession ouverte du nom de J. C. ; car cet exemple seroit important et entraîneroit toute l'île dans la voie de l'évangile.

6. Ceux qui ont fréquenté ces îles nous annoncent beaucoup de dangers à courir, beaucoup de persécutions et de calomnies à souffrir de la part des bonzes ou prêtres des idoles ; nous aurons, disent-ils, beaucoup à endurer du froid, de la faim, de la soif. Mais l'infinie bonté de Dieu nous dispose à préférer aux supplices éternels, la faim, la soif, les misères, les vexations de toute espèce ; c'est elle qui nous excite, qui nous anime à parer de notre corps les traits dont l'ennemi veut percer notre ame. C'est dans les souffrances, les fatigues corporelles que cette noble partie de nous-mêmes puise ses forces. Si elle met en parallèle les faux témoignages, les calomnies, la faim, la soif, les fatigues qu'elle souffre dans sa chair, avec le fiel, le vinaigre, les clous, les épines, les ignominies du Dieu Sauveur, c'est alors qu'elle apprend à se glorifier dans la croix, qu'elle se trouve rassasiée dans la faim, rafraîchie au milieu des ardeurs de la soif, qu'elle triomphe au sein des injures et des affronts ; parce qu'elle comprend alors qu'elle ne peut se sauver qu'aux dépens de son corps. C'est ainsi que dans la mort elle trouve la vie, dans les fatigues le repos, dans l'infamie l'honneur, dans la croix la gloire, dans les opprobres le témoignage d'une bonne conscience, enfin dans les afflictions la joie et le contentement.

7. Nos Frères qui résident à Goa, et dans les autres parties de l'Inde, vous feront connoître quelle bénédiction Dieu daigne répandre sur leurs travaux apostoliques. Nous avons reçu des lettres des îles du Maure et d'Amboine; je vous en envoie le précis, ainsi qu'un détail sur la situation des affaires en Chine, pour que vous compreniez com-

bien il est malheureux de voir un si bon peuple exclus des biens célestes, et chez qui profiteroit aujourd'hui abondamment le grain de froment, s'il ne fut pas péri à la porte de cet empire : vous entendez bien, que je parle ici de notre Xavier. Au reste, si Dieu nous permet d'y arriver, nous espérons y recueillir de riches et d'abondans épis.

IX LETTRE.

ARIAS BLANDONI A LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

Goa, le 24 décembre 1554.

Que la grâce et l'amour de notre Seigneur soit toujours avec nous.

1. Deux fois nous vous avons adressé un compte détaillé de tout ce que le Seigneur a daigné opérer dans ces contrées par l'entremise de nos Pères. Le capitaine Oregidius Ferdinand Carvallo, qui étoit porteur d'une de ces relations, et notamment de celle qui étoit la plus circonstanciée, fut contraint par le mauvais temps de rentrer au port, et de nous rendre nos lettres. Mais comme il est possible que vous n'ayez pas reçu celle que nous vous avions adressée l'année précédente, et comme elle étoit trop concise, Melchior Nugnez m'a chargé de vous faire connoître les principaux évènemens qui se sont passés dans l'intérêt de la gloire de Dieu; car nos Frères qui sont répandus sur ces plages, suppléeront de leur côté à ce que je pourrois passer sous silence.

2. Parlons d'abord de Melchior Moralès. Après avoir consacré pendant quelque temps toutes ses forces à la gloire de Dieu dans l'île de Ceylan, il vint ici dans l'espoir de restaurer sa santé, mais peu de jours après son arrivée il expira plein de joie en prononçant le nom de Jésus au milieu de ses Frères qu'il chérissoit tendrement.

3. Balthazar et Alexis Diaz, que la flotte nous a amenés de Lisbonne, depuis environ deux mois, nous ont remplis de joie et de consolations. En même temps arriva de Bazin Melchior Nugnez; son apparition fut pour nous un surcroît de bonheur et de contentement; il se mit aussitôt en devoir de remplir les fonctions qu'avoit exercées le père Gaspard Barzée (1), c'est-à-dire de prêcher le matin tous les dimanches et toutes les fêtes dans la chapelle de la confrérie de *Jésus*, le lundi et le mardi dans celle des *onze mille Vierges*, le mercredi chez les confrères de la *Miséricorde*, et de faire des conférences le vendredi soir sur le sacrement de Pénitence. Il a interrompu pendant quelque temps ce travail, pour aller voir quelques-uns de nos Frères dispersés en divers lieux, entr'autres le P. François Perez qui habite Cochin distant de Goa de plus de quatre cents lieues, et le P. Nicolas qui réside à Colan. C'est dans cette dernière ville, que des navires qui revenoient de la côte de Pégu lui annoncèrent la mort de François Xavier, et les évènemens qui l'ont accompagnée, qui sont tous pour nous, mes très-chers Frères, d'amples motifs de remercier Dieu, d'adorer sa sainte volonté et de nous y soumettre.

(1) Gaspard Barzée étoit mort depuis le 18 octobre 1553.

4. Je vais entrer dans quelques détails que j'ai appris sur ce triste évènement.

Xavier, à son retour du Japon à Goa, se décida à partir pour la Chine, voulant profiter d'une ambassade que le Vice-roi des Indes envoyoit vers le Souverain de cet empire, et des recommandations pressantes dont Son Altesse l'avoit en même temps chargé auprès des gouverneurs portugais. Il s'embarqua avec l'ambassadeur. Arrivé à Malaca distant de Goa d'environ sept cents lieues, il commença à éprouver des traverses dans ses projets. Car, l'ambassadeur qui étoit tout à la fois propriétaire et capitaine du navire, et en qui, après Dieu, Xavier avoit mis toute sa confiance, dans l'espoir de pénétrer dans l'intérieur du pays, unique objet de ses désirs, à l'aide de cette ambassade, celui-ci, dis-je, fut tout-à-coup arrêté dans sa course, et contraint de rester à Malaca. Mais Xavier abandonné de tout le monde, excepté des matelots, conduit par le seul amour de Dieu pour qui il désiroit ardemment de souffrir, et de beaucoup souffrir, ne continua pas moins seul sa route, et vint aborder à une île proche de Canton port de la Chine. A peine eût-il pris terre, qu'il traita avec un marchand chinois pour l'introduire dans la ville, moyennant une quantité considérable de poivre, denrée très-précieuse dans ce pays. Ce prix étoit proportionné à la rigueur des lois qui ferment l'entrée de cet empire à tous les étrangers, et qui menacent des peines les plus sévères ceux qui seroient surpris à favoriser leur introduction.

Le marchand promit de revenir dans quelques jours exécuter ces conventions. Mais Dieu, en avoit

autrement disposé ; il permit que dans cet intervalle Xavier fut assailli d'une fièvre violente à laquelle il succomba.

Des négocians Portugais étoient alors retenus sur cette côte par leurs affaires de commerce; quelques-uns d'entr'eux lui portoient un vif attachement et un profond respect, soit à cause de la sainteté de sa vie, soit pour la science éminente dont il étoit doué. Ils l'inhumèrent avec tous ses habits sur le lieu même où il venoit d'expirer, et couvrirent le corps de chaux vive, dans l'intention d'en hâter la fusion, et de retirer ensuite de la terre les ossemens au moment où ils reprendroient la route des Indes, pour les rapporter avec eux.

L'instant de partir fut celui de réaliser leurs projets ; mais ils trouvèrent le corps avec ses vêtemens tout aussi sain, tout aussi entier que lorsqu'ils l'avoient déposé dans la terre. Stupéfaits à la vue de ce prodige, ils tiennent conseil sur le parti qu'ils doivent prendre ; leur embarras étoit extrême ; il falloit partir, la mousson étoit fort avancée ; d'un autre côté, ils ne pouvoient se résoudre à abandonner des restes aussi précieux sur un sol étranger, au milieu des barbares. Ils se décident enfin, à les mettre sur leur navire, si toutefois ils ne donnent point d'odeur. Mais un d'entr'eux, qui avoit vécu avec Xavier dans une étroite intimité, et qui lui avoit porté une affection particulière, avoit résolu d'enlever le corps dans quelque état qu'il fut. Voyant sa résolution ils viennent tous sur le lieu où il gissoit, l'examinent, et trouvent que non-seulement il ne répand aucune infection, mais qu'il exhale au contraire une odeur suave. Alors ils transpor-

tent sur leur vaisseau le cercueil tout entier, avec la chaux vive qui enveloppoit le corps, ne doutant pas que celle-ci ne parvînt à dissoudre les chairs, et ne laissât la carcasse dans une nudité parfaite, comme ils l'avoient pensé dès le principe.

5. A l'arrivée du vaisseau à Malaca, tous les habitans pénétrés de respect pour le nom de Xavier, sortirent en grande pompe et vinrent processionnellement à la rencontre des précieuses reliques. C'est dans cette ville qu'il fut de nouveau inhumé, et reposa jusqu'à l'arrivée d'un de nos Frères (1) que *Melchior* Nugnez avoit envoyé pour avoir des nouvelles de Xavier, et pour visiter nos Pères qui résident au Japon. Il le fit de nouveau exhumer, et le reconnut dans le même état où il avoit été d'abord trouvé à Saucian, au moment de l'embarcation, c'est-à-dire, sain, entier, sans aucun signe de putréfaction. Il sortit le corps de son cercueil pour le mettre dans un autre que Jacques Pereira (2) avoit fait faire en bois précieux, doublé intérieurement de damas, et recouvert d'un drap d'or; il le garda près de lui dans un ermitage qu'il habitoit, jusqu'à l'arrivée de Pierre Alcaceva qui revenoit du Japon avec une mission particulière de Cosme de Torrez (3); tous les deux saisirent la première occasion de mettre à la voile, et de s'embarquer avec les dépouilles mortelles de l'Apôtre des Indes. Pour nous qui étions à Goa, nous ne savions autre chose, sinon, que Xavier étoit mort. Les navires de Malaca n'étoient

(1) Jean Beira. V. la notice n.° 136.

(2) C'est le nom de celui qui, comme ambassadeur en Chine, devoit emmener à sa suite François Xavier.

(3) V. la lettre VI, n.° 30.

pas encore arrivés; et les premiers ne nous apprirent rien sinon que le corps avoit été déposé à Malaca. Nous sûmes ensuite que le vaisseau chargé de ce précieux dépôt, s'étoit arrêté à Cochin. Mais arrivé là, le capitaine s'embarqua sur un esquif pour nous donner de ses nouvelles, avec le détail des horribles dangers dont il avoit été miraculeusement sauvé par la protection du Saint.

6. Melchior courut aussitôt chez le Vice-roi, lui demanda un canot à deux rames, pour aller au-devant du vaisseau marchand dont la charge et les vents contraires ralentissoient la marche, et pour prendre à son bord le dépôt dont il étoit porteur. C'étoit avec un vif chagrin que le capitaine Lopez (1) voyoit faire ces dispositions; il prioit, il demandoit en grâce qu'on ne dépouillât pas son navire au moment où il touchoit au terme de son voyage, du puissant Palladium qui l'avoit garanti de tant de périls. Mais Melchior et tous nos Frères brûloient d'un trop violent désir de posséder au plutôt les précieux restes de leur Père, pour écouter ses prières; il s'embarqua sans perdre de temps, avec trois de nos frères, quatre enfans élèves de la maison, et un négociant portugais qui (*Mindez Pinto*), pendant qu'il trafiquoit au Japon, avoit vécu en grande intimité avec Xavier.

7. Le Vice-roi fit dire à Melchior, avant qu'il s'embarquât, de ne pas rentrer dans la ville sans l'avoir fait prévenir de son retour. Après avoir erré sur la mer pendant quatre jours et quatre nuits, ils rencontrèrent enfin le navire de Lopez près de

(1) *Lopez Norogna*. V. la notice n.° 137.

Baticala, à vingt lieues de Goa; ils y entrèrent aussitôt, et firent transporter sur leur chaloupe la châsse ou cercueil de Xavier, avec tous ses ornemens. Pendant ce temps, les enfans couronnés de fleurs, tenant en main des rameaux, chantoient le *Gloria in excelsis*. Les matelots pavoisoient le vaisseau, déchargeoient leur artillerie, et remplissoient l'air de cris de joie et d'acclamations. Le corps étoit revêtu de son surplis qui étoit d'un blanc éclatant, quoiqu'il eut séjourné dans la chaux vive; il étoit si propre et si entier que *Melchior* résolut de le réserver pour s'en revêtir, lorsqu'il iroit se présenter au souverain du Japon. La face étoit couverte, les mains placées en croix sur la poitrine; la couleur du ruban qui les tenoit attachés, étoit aussi fraîche que s'il fut sorti immédiatement des mains de l'ouvrier; ses pieds étoient chaussés de sandales.

8. Melchior revint avec son précieux dépôt, aborder à un ermitage consacré à la sainte Vierge (à Rebendar), situé à la distance d'environ une demi lieue de la ville; il y passa la nuit avec ses compagnons. Malgré que l'on fût en carême, nos Frères ne laissèrent pas d'orner les autels et de décorer l'église. Plusieurs personnes vouloient même que l'on mit en branle toutes les cloches de la cathédrale, et de toutes les autres églises, pour donner à l'allégresse publique tout l'élan dont elle étoit susceptible; mais nos Pères furent d'avis que l'on sonnât deux fois seulement comme pour un service funèbre.

9. Le lendemain matin, le Vice-roi, le chapitre, la confrérie de la Miséricorde, une immense multitude de bourgeois, enfin nous tous, nous sortîmes processionnellement au devant du corps. Les rues étoient

si encombrées de spectateurs de toutes classes et de toutes conditions, que le cortége à son retour pouvoit à peine se frayer un passage; toutes les portes étoient obstruées, toutes les fenêtres étoient garnies de curieux.

Quatre-vingt-dix enfans vêtus de surplis, portant des cierges, ouvroient le cortége; dans toutes les rues où il passoit, bruloient des parfums; deux ensensoirs toujours fumans étoient placés sur les côtés du cercueil. C'est dans cet ordre que le corps fut apporté dans notre maison, et déposé dans une chapelle où il resta couvert; l'affluence du peuple étoit si grande qu'on ne pût l'exposer; et le Vice-roi qui avoit lui-même un très-grand désir de le considérer, ne put, par ce motif, satisfaire sa dévotion.

10. La foule ayant enfin perdu l'espérance de le voir s'étoit écoulée petit à petit; comme il ne restoit plus que quelques hommes et quelques femmes qui supplioient les larmes aux yeux qu'on le leur montrât, protestant d'ailleurs qu'ils ne se retireroient pas qu'on n'eût satisfait à leurs désirs, Melchior ne put résister à leurs instances. Il fit donc disposer une barrière à l'entrée de la chapelle, pour que de dehors les assistans pussent satisfaire et leur curiosité et leur dévotion. Tous frappés d'étonnement se disoient les uns aux autres, en reconnoissant sa figure et ses traits : Voilà cependant 16 mois qu'il est mort. A peine ces spectateurs eurent-ils répandus dans le public le prodige dont ils avoient été émerveillés, qu'une affluence si prodigieuse de monde vint assiéger notre maison, qu'il fût impossible de lui résister plus long-temps; et pendant quatre jours et quatre nuits consécutifs la foule ne

désempara pas un instant; tel qui l'avoit déjà vu, revenoit encore, et puis encore.

Melchior jugeant enfin avoir assez fait pour la satisfaction du public, fit placer la châsse près du maître-autel, sous la sauve-garde d'une barrière.

11. Quant à nous, si nous ressentons une grande joie de posséder le corps de François Xavier, nous en éprouvons une bien plus grande encore, en pensant qu'il est auprès de Dieu pour nous un protecteur et un puissant intercesseur.

En effet, mes très-chers Frères, combien ne lui sommes nous pas redevables pour avoir frayé, à travers tant de travaux, tant de fatigues et tant d'ignominies, la route de la vérité à une si grande multitude d'ames. Il nous a laissé d'admirables exemples de patience et de constance, depuis le commencement de sa carrière jusqu'à la fin; nous avons vu en lui une si grande vigueur d'esprit, une si grande ardeur, que ceux-là même qui en faisoient le rapport pouvoient à peine en croire à leurs propres sens, tant ce qu'ils racontoient eux-mêmes comme témoins oculaires, surpassoit les forces humaines.

C'est ainsi qu'il a terminé sa vie à la porte de la Chine, comme nous l'avons dit, sur une montagne déserte, dans une cabane couverte de paille, construite à la hâte avec des branches d'arbres, privé, dénué de toutes les commodités de cette vie, mais inondé des consolations du Dieu qu'il avoit servi avec tant de fidélité.

12. Les Portugais qui trafiquoient sur le rivage, ayant appris sa maladie, vinrent le visiter sur la montagne, mais ils le trouvèrent abattu, épuisé et sans force quelconque, et c'est en leur présence même qu'il expira.

Pierre Alcaceva qui, à son retour du Japon, avoit examiné les lieux, dit que la montague est fort élevée, très-boisée. La mort de François Xavier date du 2 décembre 1552.

13. Venons maintenant à ce qui s'est passé depuis cette époque dans notre Compagnie.

Le Portugais (1) qui avoit autrefois connu François Xavier au Japon, qui s'étoit considérablement enrichi dans le commerce qu'il avoit fait pendant plusieurs années aux Indes, au Japon, au Pégu et à la Chine, avoit été, comme je vous l'ai dit, du nombre de ceux qui allèrent au devant du navire qui portoit le corps du saint; depuis ce moment il rechercha avec assiduité notre amitié, mais surtout la compagnie et l'intimité de Melchior Nugnez.

Nous avons à Goa une église dédiée à la sainte Vierge, qui est située au delà du fleuve; Melchior y allant un jour y mena son ami, et pendant leur

(1) Le négociant dont il est ici question est *Fernand Mindez Pinto*, auteur d'une histoire de ses voyages, sous le titre de *Peregrinaciam de Fernam Mindez Pinto par elle escrita*, *etc. en Lisboa*, 1618, *in-f.°* Pinto donne à entendre qu'il a été trois fois au Japon: il passe même pour en avoir fait la première découverte. Il est certain qu'il se trouva avec François Xavier à la cour du roi de Bungo. Il a été un des témoins ouïs dans le procès de la canonisation du Saint Apôtre. Et c'est ce qui donne un grand poids à ses mémoires. Cet homme né à Montesorvelho en Portugal, d'abord laquais d'un gentilhomme, voulut ensuite courir des aventures. Il s'embarqua pour les Indes, en 1537. Pris par les Turcs, il fut vendu à Moka à un renégat qui le revendit à un juif, et racheté par le gouverneur Portugais d'Ormutz.

Il revint en Portugal, en 1558, après avoir été treize fois esclave, et seize fois vendu. Ce sont ces aventures dont M. de Surgi a formé une histoire intéressante sous le titre de *Vicissitudes de la fortune*, Paris, 2 v. in-12.

séjour il questionna le négociant sur le Japon, sur les mœurs et sur le climat. Celui-ci après avoir satisfait Melchior sur toutes ses questions, s'ouvrit à lui sur les grandes espérances que ce pays offroit d'après les mœurs et le caractère de la nation, d'y voir un jour fleurir la religion chrétienne. On eut dit qu'il étoit inspiré; car il ajouta qu'il ne voyoit nulle part sur le globe entier, un pays plus propice pour recevoir la semence de l'évangile. J'ai consacré, dit-il encore, la majeure partie de ma vie à augmenter ma fortune; je me proposois de me retirer en Portugal pour y jouir du fruit de mes peines; cependant je vois dans l'intérêt de la religion un si grand profit à faire dans ces contrées, que je renoncerois sans hésiter à mes projets, et je reprendrois la route du Japon pour consacrer le reste de mes jours à cette œuvre apostolique, si vous, Melchior, vous vous décidiez à venir prendre en personne le gouvernement de cette province; je ne prendrois sur ma fortune que trois ou quatre mille ducats, que je destine à construire une maison dans la ville où réside Cosme de Torrès à qui le Roi vient déjà de faire la concession d'un édifice dans ce dessein.

14. Melchior voyant devant lui un homme opulent qui renonçoit tout à coup à d'immenses richesses acquises avec tant de fatigues, et cela dans le seul but de travailler à la gloire de Dieu, reconnut ici un de ces traits par lesquels la Providence manifeste ses desseins. Il prit à l'instant son parti, et se décida à prendre la route du Japon, après avoir établi un lieutenant dans le gouvernement de sa province. Il ne redoutoit qu'une chose, c'étoit que le Vice-roi ne s'opposât à son départ. Pour lever cet

obstacle, il revint aussitôt en ville avec son ami, et se transporta au palais; alors comme si la Providence eût voulu se manifester d'une manière plus évidente encore, il rencontra sur le seuil de la porte le Vice-roi occupé à lire les dépêches qu'il venoit de recevoir d'un Prince japonois (*Taqua Nombo*) qui lui témoignoit la satisfaction que lui donnoient les travaux des membres de notre Société, le plaisir qu'il éprouvoit de voir la lumière de l'évangile se répandre autour de lui et dans ses états.

Le Vice-roi n'eut pas plutôt aperçu le père Melchior qu'il lui dit « Eh bien, que faites-vous ici? Quoi! vous ne partez pas pour le Japon, pour cette terre fertile qui n'attend que des ouvriers ? » — C'est précisément ce qui m'amène auprès de Votre Altesse, répartit le Père Recteur, et du moment qu'elle approuve mon dessein, je vais sans délai me disposer à partir.

En effet, de retour à la maison après avoir promptement mis ordre à ses affaires, pris congé du Vice-roi, et nous avoir fait les plus touchans adieux, il partit, n'ayant pour compagnon qu'un prêtre (1), cinq Frères et cinq enfans élèves de notre maison.

Depuis ce moment, la mission du Japon se compose de douze membres de notre Compagnie, et cinq enfans destinés à être catéchistes. Vous verrez par la lettre de Cosme de Torrez, quels progrès la religion a fait dans ces îles, depuis le moment où Xavier y aborda; quelles espérances elles offrent

(1) C'était Gaspard Villéle, dont nous trouverons bientôt les lettres.

pour

pour l'avenir, de quelle prudence et de quelle constance sont doués les habitans. Vous connoîtrez les dispositions où sont les grands et les Rois pour accueillir chez eux la foi et l'évangile, et en favoriser la propagation.

LETTRE X.

ÉDOUARD DE SYLVA A LA SOCIÉTÉ DE GOA.

Bungo, 20 septembre 1555.

1. Je vais dans cette lettre vous entretenir, pour la plus grande gloire de Dieu, d'abord de la mission d'Amanguchi, et ensuite de celle de Bungo.

Lorsque Pierre Alcaceva se sépara de nous pour retourner aux Indes (car il nous a quitté dans le courant d'octobre, 1553), je vins à Amanguchi avec Cosme de Torrez ; là, nous baptisâmes plusieurs membres de la famille royale, plusieurs seigneurs, et environ quinze ou vingt de leurs cliens. Dans le nombre il faut compter deux bonzes de Meaco, dont un, très-versé dans les lois, fatigua le P. Cosme de mille et mille questions. Après lui avoir exposé de son côté tout ce qu'il pensoit sur la création et l'ame de l'homme, sa philosophie se réduisoit à ne reconnoître aucun Créateur primitif et universel. Cependant ce souverain Créateur de toutes choses ne dédaigna pas d'avoir compassion de lui, quelque prodigieuse que fût son erreur, et de lui faire connoître la vérité de tout ce que lui expliquoit

Cosme. Dès qu'il l'eût aperçue, il prit la résolution de servir Dieu de toutes ses forces et de tout son cœur; renonçant à toutes ses habitudes passées, il se construisit à l'aide de son ami Barnabé, une cellule pour y vivre en retraite; nous les aidâmes d'abord dans leurs travaux. Maintenant ils vivent ensemble, et leur travail manuel suffit à leurs besoins. Ils ne reçoivent de secours alimentaires de personne, ni de notre maison, ni d'ailleurs; ils ne nous demandent qu'une grâce, c'est de leur indiquer la voie du salut; et ils courent dans cette voie, comme de jeunes athlètes, avec tant d'ardeur, que je rougis de moi-même en me comparant à eux.

2. A la même époque, un autre Japonois fort bien élevé, d'un très-grand sens, âgé d'environ cinquante ans, embrassa la religion chrétienne; et quoiqu'avant son baptême le démon l'eût fatigué au point de le jeter dans une forte maladie, du moment qu'il eut pris la résolution de se faire baptiser et de se livrer tout entier au service de Dieu, il fut comblé de consolations intérieures; et maintenant il ne tarit plus, lorsqu'il parle de ses anciennes impiétés et de l'excellence de la loi de Dieu. Il a reçu au baptême le nom de Paul. Comme il est très-connu par sa rare prudence et la supériorité de son génie, et comme il n'avoit jamais rien adoré (car l'absurde et le ridicule des superstitions japonoises lui avoient constamment répugné), son exemple en a entraîné un grand nombre au giron de l'Eglise. C'est très-sérieusement qu'il travaille maintenant à la conversion de ses compatriotes, soit en traduisant dans sa langue maternelle des ouvrages de controverse (car il excelle à manier la plume, et son style est géné-

ralement goûté), soit en les leur expliquant de vive voix, et en les exhortant à le suivre dans le sentier de la vérité. Mais son zèle se manifeste surtout dans les peines qu'il se donne pour confirmer et retenir dans la foi les néophytes, dont il avoit été auparavant un ardent persécuteur. C'est ainsi qu'il a amené au bercail de l'Eglise ses enfans, son épouse, son frère qui n'a pas moins d'esprit et d'instruction que lui, tous ses parens et ses amis.

3. Un seigneur presque octogénaire vient également de renoncer aux idoles, pour embrasser la religion chrétienne. Jusque-là ç'avoit été un zélé dévot des fétiches japonoises; son occupation journalière étoit de pétrir avec de la terre des idoles; ses mains étoient pleines de calus. Il en est maintenant si désabusé qu'il ne cesse de se moquer et de rire des peines qu'il se donnoit, et de l'aveuglement dont il étoit frappé. A la place qu'occupoient ses idoles, il a résolu d'élever une église où les Chrétiens s'assembleront pour y entendre la parole de Dieu, s'édifier les uns les autres, et s'animer à la pratique des vertus chrétiennes. Il est décidé à mettre en œuvre tous les moyens de persuasion pour déterminer tous ceux qui vivent sous sa dépendance à venir aux eaux du baptême. Quant à lui, il l'a déjà reçu, ainsi que son fils âgé de trente ans. Nous le voyons souvent dans notre maison, où il vient pour s'instruire et assister au service divin.

4. A une lieue d'Amanguchi est un village où nous comptons environ cinquante à soixante néophytes. Ce sont tous des manœuvres; mais ils sont si zélés, si ardens pour la religion, que, quoique ab-

solument illitérés, ils confondent par leurs raisonnemens leurs voisins qui ont cultivé les lettres. Cela est au point que le bonze lui-même ayant maintes fois essayé de les ébranler par ses discours et ses disputes, s'est vu vaincu, a eu la bouche close par ces mêmes hommes, simples dans leur foi et dans leurs raisonnemens; et pour mettre à couvert son honneur et sa réputation, il a enfin pris le parti d'évacuer la place et de sortir du village; ce qui a mis fort à leur aise nos néophytes. Ils s'assemblent tous dans un même lieu, où ils s'expliquent les uns aux autres la doctrine chrétienne, la manière de servir Dieu, se donnent mutuellement des avis salutaires, et se fortifient dans leur foi et leur religion.

5. Au reste, vous trouverez de plus grands détails sur la mission d'Amanguchi dans la lettre que le père Cosme de Torrez a adressée à Bungo, dont voici un fragment:

« Parmi ces pauvres beaucoup sont chrétiens, et tous les jours il s'y en convertit quelques-uns. Ils savent par cœur leurs prières, ils viennent presque tous les jours les réciter à notre porte. On leur fait à chacun l'aumône d'une caxe, espèce de monnoie; on les voit aussitôt satisfaits et contens retourner chez eux. Le dimanche, ils sont rangés à la porte de l'église, et les Fidèles qui ont assisté à l'office leur donnent quelques pièces de monnaie. Ils sont enchantés de l'ordre qui règne parmi eux. Au reste tous, pauvres et riches font un concert unanime d'actions de grâces au Seigneur qui a daigné leur déciller les yeux sur la turpitude de leur vie passée.

« Paul et Barnabé, anciens bonzes de Méaco (dont je viens de vous parler), font des progrès merveilleux dans les voies du salut. Puisse le Ciel les soutenir jusqu'au bout de leur carrière!

6. « Le jour de saint Côme et saint Damien (27 septembre), mourut sur le soir Ambroise-Eunade Faisume intendant du Roi; c'est moi qui fus chargé de faire ses obsèques, auxquelles assistèrent plus de deux cents néophytes de l'un et de l'autre sexe; un d'eux portoit la croix en tête du convoi : et comme la maison du défunt étoit fort éloignée de la nôtre, la pompe funèbre traversa nécessairement la ville. Le corps étoit porté sur un brancard très élevé; une multitude de torches sembloit rivaliser avec la lumière du jour; on y mit tout l'appareil, toute la pompe dont le pays est susceptible. Cette cérémonie fit une telle impression sur les assistans, que plusieurs des parens et une grande partie de la ville renoncèrent à leurs sectes impies; cette défection seroit encore bien plus nombreuse, s'il y avoit ici un plus grand nombre d'interprètes de la loi de Dieu.

7. « La veuve n'a pas cessé depuis ce moment de faire des aumônes; pendant quatre jours elle a nourri beaucoup de pauvres, elle a fait d'abondantes distributions d'objets nécessaires à la vie et même précieux, parmi lesquels on distingue une robe de soie dont l'argent sera employé à construire un hôpital sur un terrain qu'un néophyte nous a donné.

» Que le Seigneur daigne récompenser cette œuvre de bienfaisance, et tous les actes de charité dont cette Eglise naissante se signale envers les pauvres auxquels elle fait, deux et trois fois par mois, une distribution de vivres.

» Priez, mes Frères, priez le Seigneur de purifier ces aumônes de tout motif qui pourroit lui être odieux ou même étranger. Priez-le aussi de répandre ses bénédictions sur mon travail et sur mon ministère. »

L'hospice dont vient de vous parler le père Cosme est achevé; le 28 mai, la dernière main y a été mise; pendant quelques jours on y a célébré l'office divin et fait des discours relatifs à sa fondation.

8. En voilà assez sur la mission d'Amanguchi, je passe à celle de Bungo.

En 1553, nous fûmes ici accueillis à coups de pierres; on ne nous accusoit de rien moins que de manger de la chair humaine. Mais le Roi, après avoir pris connoissance de cette affaire, eut bientôt apaisé la sédition; et moyennant des gardes placés autour de notre maison pendant plusieurs jours, le calme s'est rétabli. Ce moment fut pour nos néophytes une occasion d'épreuve signalée. On les vit manifester une constance, une fermeté d'ame proportionnée à la grandeur du péril dont nous étions menacés. Au milieu de cette tempête nous ne laissions pas de faire nos instructions aux néophytes, d'argumenter et de controverser avec les bonzes confus et réduits au silence; il ne leur resta bientôt d'autre ressource que d'inventer un mensonge insigne par l'excès même de son absurdité, et de persuader au peuple que la religion chrétienne ne différoit en rien des dogmes japonois. Le danger étoit imminent, aussi nos pères enflammés de zèle pour la gloire de Dieu pendant tout cet orage, insistèrent dans leurs instructions à tracer les lignes de démarcation qui existoient entre les deux religions, à rendre sensibles et palpables les fables,

les mensonges, les absurdités qui servoient de base au culte japonois et à les comparer avec les documens authentiques sur lesquels repose la religion chrétienne.

9. C'est dans ce dessein que Balthasar Gago composa en langue indigène un opuscule qu'il dédia au Roi. Celui-ci se le fit lire en présence de son conseil; après l'avoir loué, approuvé et revêtu de son sceau, il le fit rendre ensuite à Balthasar, en le prévenant en même temps qu'il en gardoit par devers lui une copie; que, quant à lui Balthasar, il devoit mettre sous les yeux des magistrats l'original signé et approuvé de sa main royale pour se concilier leur estime et leur amitié.

10. Depuis cet instant nous avons été en repos; plusieurs bonzes ont ouvert les yeux à la lumière de l'évangile; nous remarquons surtout parmi eux un théologien de la secte des contemplateurs, jadis ennemi forcené du christianisme. L'éclat de la vérité l'a tellement frappé qu'il est sans cesse à méditer sur les devoirs qu'impose cette doctrine. Il jouit d'une si grande tranquillité d'ame, les bienfaits de la miséricorde divine sont si profondément gravés dans sa mémoire, qu'il ne cesse de prier pour ceux qui lui ont révélé les mystères de la religion, pour ceux qui l'ont envoyé ici et pour tous ceux qui prêchent l'évangile aux nations.

11. Anselme, seigneur d'un village voisin, vint nous trouver l'année dernière, et emmena chez lui Balthasar, pour opérer la conversion de son épouse. Le succès fut complet; Gago eut la joie d'instruire la femme, tous les domestiques, de jeter au milieu de cette famille les premiers élémens de la religion;

et eut le bonheur de les tous gagner au Seigneur. Cet exemple fit une telle sensation sur tout le village que presque tous les habitans furent en peu de temps admis au baptême.

12. Un néophyte, nommé Antoine, se rendit l'année dernière dans un autre bourg éloigné de Bungo d'environ dix lieues pour y exercer son métier; il y rencontra un homme qui depuis sept jours étoit suffoqué par le démon, de manière à ne pouvoir avaler ni nourriture ni boisson; alors Antoine prenant pitié de ce malheureux, et se rappelant le larron à qui Notre Seigneur Jésus-Christ avoit fait miséricorde en raison de son repentir, prend un vase, le remplit d'eau, fait dessus le signe de la Croix et exhorte le malade à faire un acte de contrition de ses péchés, à croire en celui de qui il tenoit l'être, et de qui il pouvoit espérer sa guérison; celui-ci, après avoir fait un signe d'adhésion, but aussitôt sans difficulté le verre rempli de cette eau bénie, et mangea sans peine un peu de riz qu'on lui présenta. Frappé de ce prodige, le malade se hâta de profiter des forces qu'il recouvroit pour venir à nous se faire instruire, abjurer les superstitions du paganisme, et se faire baptiser: il mourut peu de jours après.

Ce village fut encore témoin d'une autre conversion que Dieu opéra par le ministère de ce même Antoine. Un homme d'une illustre naissance fut, par l'entremise de cet ouvrier, amené à la connoissance de l'évangile, et conduit dans notre maison où il reçut au baptême le nom de Luc. En s'en retournant il emmena chez lui Balthasar Gago avec Jean Ferdinand et Antoine. Ils furent si occupés pendant quelques jours à instruire et à baptiser, que dans la seule famille de

Luc ils conférèrent le baptême à plus de soixante personnes du nombre desquelles étoient l'épouse et les deux fils du maître de la maison, qui étoient des hommes faits. Leur constance, leur courage fut tel au milieu des épreuves qu'ils eurent dans la suite à supporter, que leur exemple entraîna plus de trois cents personnes sur leurs pas.

14. Il y a près d'un an qu'un individu dont la vue étoit extrêmement affoiblie, fut admis au baptême. A peine l'eut-il reçu, qu'il recouvra parfaitement l'usage de ses yeux. Depuis que cette guérison s'est ébruitée, nous voyons de toutes parts venir à nous une multitude d'aveugles, de boîteux, d'estropiés, de lépreux, de fiévreux; en un mot, toutes les misères corporelles viennent près de nous chercher un soulagement. Et souvent le Seigneur, dans sa souveraine sagesse, manifeste sa toute-puissance et sa bonté à l'égard de ces malheureux. Pour vous en donner une idée plus exacte, j'entrerai à cet égard dans quelques détails, et vous citerai quelques faits de ce genre, arrivés parmi les compatriotes de ce même néophyte qui avoit recouvré la vue au sortir du baptême. Un particulier étoit possédé du démon et cruellement tourmenté; ce mal étoit héréditaire dans sa famille; il le tenoit en droite ligne de son aïeul, comme une succession légitime. Il avoit eu beau chercher sa guérison dans des victimes, dans des sacrifices; il avoit même absorbé son patrimoine dans les ressources qu'une impie superstition sembloit lui offrir, jamais il n'avoit pu apaiser les démons renfermés dans ses idoles; et plus il leur rendoit d'honneurs, plus ceux-ci paroissoient s'acharner à le tourmenter. Peu content de le torturer dans sa personne, ils lui enlevèrent un fils âgé d'en-

viron trente ans; sa douleur fut alors si grande, que pendant plusieurs jours il ne prit aucune nourriture quelconque, et ne reconnoissoit plus son père, ni aucun membre de sa famille.

Balthasar ayant appris l'état malheureux de cet homme, se rendit auprès de lui, et saisissant le moment où le démon le torturoit, il lui ordonna de prononcer le nom de St. Michel ; le malheureux obéit, mais avec des efforts, des contorsions, un tremblement si affreux, que tous les assistans étoient saisis d'horreur à la vue de ce prodige. Mais Balthasar n'eut pas plutôt prononcé ces mots sacrés : *In nomine Patris, et Filii, etc.*, qu'il fut délivré du démon; à l'instant même, il prit de la nourriture, et recouvra toutes ses facultés intellectuelles et corporelles. Depuis, il s'est fait instruire avec son père, et tous les deux ont été baptisés, le fils sous le nom de *Michel*, et le père sous celui de *Paul*.

15. Peu de jours après, la fille de Paul, sœur de Michel, vint à notre église chercher le remède contre le même mal qui avoit affligé son frère, et dont depuis trente ans elle étoit tourmentée; dès qu'elle eut dit qu'elle vouloit se faire chrétienne, elle fut saisie d'un horrible tremblement. Alors Balthasar eut recours aux exorcismes. Il commença par exiger d'elle qu'elle prononçât le St. nom de Jésus et celui de St. Michel. Alors celle-ci, au milieu des plus cruelles tortures, la bouche serrée, répondit comme si elle eût chanté, que si on rejetoit les idoles de Xaca et d'Amida législateurs du Japon, on ne devoit adorer aucun être, et qu'aucune puissance sur terre ne pouvoit la détourner de leur culte. Le lendemain, qui étoit une fête de la sainte Vierge, Balthasar

profita de ce que l'église étoit pleine de Chrétiens ; et après avoir célébré la messe il reprit les exorcismes. Alors le démon se mit à se lamenter, à vomir des injures, et à se plaindre de la violence qu'on lui faisoit, puis à tourmenter d'une manière horrible cette malheureuse femme. Pendant que cela se passoit, les Fidèles qui étoient présens se mirent en prières, et quelques instans après, l'esprit infernal sortit, la femme aussitôt soulagée et jouissant de son bon sens, demanda à boire, et but tout entier un vase d'eau bénite qu'on lui présenta. Alors, sur l'injonction qu'on lui fit, de prononcer les noms de Jésus et de Marie, elle les prononça avec une voix d'une douceur angélique ; et depuis ce moment elle n'a jamais eu d'autres signes de possession ; le démon l'a laissée en repos, et depuis elle a été admise au baptême.

16. Nous comptons trois cents Chrétiens dans le nombre de ceux que leurs infirmités nous ont amenés. Rien n'est intéressant à écouter comme leurs entretiens, lorsqu'ils parlent entr'eux des grâces qu'ils ont reçues depuis leur baptême. L'un parle de la patience qu'il a reçue pour supporter son mal sans murmure, l'autre de la santé qu'il a recouvrée. On voit ces malades travailler à la conversion des autres ; chacun d'eux en amène dix, même quinze, à la source des remèdes spirituels et corporels. Ceux-ci ne consistent habituellement que dans l'eau bénite, dont la vertu curative se manifeste ici d'une manière incontestable, surtout pour les ophtalmies, auxquels les Japonois sont sujets. De dix à douze lieues à la ronde on vient à nous pour chercher ce remède.

17. Cette année (1555), il y a eu sermon tous les

jours, avec le St. Sacrifice de la Messe, depuis le mercredi des Cendres jusqu'aux solemnités de la Semaine-Sainte. Le concours des néophytes a été si grand, que notre maison ne pouvoit les contenir; ils étoient si zélés, que plusieurs venoient des campagnes le soir, pour ne pas être des derniers lorsque l'office commenceroit le lendemain matin; d'autres étoient deux heures avant le jour à la porte de notre église. Ce spectacle faisoit une telle impression sur les peuples, que tous les jours après le catéchisme on administroit le baptême à dix, douze, et même vingt personnes; enfin pendant le carême on en a baptisé quatre cents. Depuis Pâques à la Pentecôte nos instructions ont été suivies avec une égale ferveur, avec le même zèle. Nous ne les avons même prolongées jusqu'à cette époque, qu'à la demande des néophytes. Pour se maintenir dans la grâce du baptême, ils fréquentent très-assiduement le tribunal de la pénitence. Le changement que leurs parens, leurs connoissances remarquent dans leur conduite, dans leurs mœurs après leur baptême, est si frappant, qu'il n'en est aucun qui n'affronte avec courage toute espèce de persécutions, qui ne s'estime même heureux d'avoir à souffrir quelque chose pour le nom de Jésus-Christ.

Tel qu'on voyoit dans le commencement de sa conversion se cacher, retenu par le respect humain, par une fausse crainte, se montre aujourd'hui si zélé pour le christianisme, se livre à l'instruction avec tant d'ardeur qu'il paroîtroit pouvoir plutôt se passer de nourriture que de la parole de Dieu.

18. C'est avec étonnement et admiration que les païens ont vu nos cérémonies funèbres. Plus de trois

mille personnes suivoient les premières obsèques que nous avons faites. Comme ils nous voient rendre indistinctement les mêmes honneurs aux pauvres qu'aux riches, ils sont forcés de convenir qu'il n'y a rien de comparable à la loi chrétienne. Elle fait, au reste, de vastes progrès dans le royaume de Bungo; car outre les Chrétiens que nous comptons dans l'intérieur de la ville, leur nombre s'élève à Jacal de cinquante au delà, et à Quisetan et à Siquidi (1) à plus de deux cents.

Il est un néophyte que tous les autres considèrent et vénérent comme leur père, en raison de son eminente vertu. Il assiste souvent aux offices et aux instructions; on le voit aller et venir autour de l'église, et c'est lui qui engage les autres à y entrer.

19. Ces jours derniers Balthasar Gago est parti pour Firando avec Jean Ferdinaud, dans l'intention d'y confesser les Portugais que le commerce y a amenés (2); mais le Roi, avant son départ, vint nous trouver et lui défendit de faire pour sa route aucune provision de bouche, en le prévenant qu'il lui donneroit quelqu'un pour l'accompagner, qu'il lui fourniroit tout ce qui lui seroit nécessaire, et que s'il le désiroit, le même intendant pourvoiroit également à son retour; qu'au surplus il donneroit ordre à ses intendans de disposer sur sa route les bêtes de somme dont il auroit besoin pour son bagage. Je l'attends maintenant de jour en jour. Je suis ici avec un vieillard néophyte, nommé Antoine, âgé d'environ cinquante à soixante ans, et quatre ou cinq hommes très-actifs pour le service de la maison.

(1) Villages près de Bungo.
(2) Voyez la lettre suivante.

20. Cette lettre étoit écrite lorsqu'une femme d'Ida, village peu éloigné de la ville, est venue à notre église avec son mari pour se faire baptiser. Mais l'un et l'autre ne rencontrant pas le père Balthasar, s'en retournoient chez eux comme ils étoient venus; ils avoient même changé de sentiment. Cet Antoine, dont je viens de vous parler, s'en apperçut; il m'appela pour engager tous les assistans à prier pour eux. Pendant que nous récitions à haute voix le *Pater* et l'*Ave*, on vit la femme saisie d'un si violent tremblement, qu'à peine trois hommes pouvoient la contenir; elle faisoit craquer ses dents de manière qu'on eût dit qu'elles se brisoient dans sa bouche. Cependant, après lui avoir lié les doigts de la main, Antoine faisoit sur elle le signe de la Croix avec de l'eau bénite, et nous de notre côté, nous continuions à réciter l'Oraison dominicale et la Salution angélique; la femme s'étant un peu assoupie, puis réveillée, on lui fit dire : *Jésus*, *Marie*. Elle prononça d'abord ces mots avec indignation. Après lui avoir serré plus fortement les doigts, nous nous remîmes tous ensemble à prier; bientôt la femme éprouva des douleurs aux mains, elle commença à se lamenter et à prier qu'on la déliât. Cela fait, elle prononça avec beaucoup de piété les saints noms de *Jésus* et de *Marie*, dit qu'elle connoissoit et adoroit son véritable Créateur, et s'avouoit une grande pécheresse. elle m'a affirmé dans la suite que pendant sept ans entiers elle avoit éprouvé un poids considérable sur le cœur, mais qu'elle se sentoit soulagée et pleine de gaieté. Le lendemain matin elle partit avec son mari en promettant de revenir se faire baptiser dès que le père Balthasar seroit de retour de Firando.

Cette affaire-là m'a donné bien de la satisfaction; et depuis ce moment, cette femme a été toute autre qu'elle n'étoit avant sa résolution.

Au reste, le Seigneur, dans sa miséricorde, opère ici bien des merveilles capables de faire de nous des ouvriers dignes de travailler à sa vigne.

LETTRE XI.

BALTHASAR GAGO A LA SOCIÉTÉ DE JÉSUS, A ROME.

Firando, 23 septembre 1555.

1. C'est de l'année 1552 que date mon arrivée au Japon; dans les lettres que je vous ai adressées du port de la Chine et de Bungo où je fais ma résidence, je vous ai fait connoître tous les détails de mon voyage. Je vous écris aujourd'hui de Firando, où je suis venu sur les pressantes invitations d'Edouard Gama, capitaine portugais, pour le confesser lui et son équipage, et en même temps pour consoler et fortifier les nouveaux Chrétiens, baptiser beaucoup d'infidèles qui aspiroient au baptême. Voilà le motif qui m'a fait partir de Bungo et qui m'a amené dans ce port, sur l'ordre toutefois du père Cosme de Torrez.

Je vais entrer dans quelques détails sur ce qui se passe ici, mais je serai bref, car on se hâte de mettre à la voile.

Nous possédons deux établissemens dans deux

positions importantes de ce pays : l'un est à Amanguchi, grande ville située au centre de toute l'île, vers le nord; l'autre à Bungo, distante d'Amanguchi de quarante cinq lieues vers le midi. C'est dans cette dernière ville que réside Cosme de Torrez avec Jean Ferdinand, et deux Japonois qui sont de fervens chrétiens très instruits. Pour moi, j'habite Bungo.

Quant à Cosme de Torrez qui étoit jadis fort replet, il est aujourd'hui d'une maigreur étonnante; c'est peut-être l'effet de l'âge, ou même celui de la stérilité du pays; car il ne vit que d'un peu de riz, de racines ou de légumes; le poisson est rare dans cette contrée, car Amanguchi est à trente lieues des côtes; on n'y mange presque jamais de viandes, à l'exception de celle des bêtes fauves prises ou tuées à la chasse. Celle de boucherie est donc fort rare, puisqu'on n'élève ni ne tue ici aucun animal pour en faire son aliment Mais voilà déjà long-temps que Cosme est habitué à ce genre de nourriture.

4. La chrétienté d'Amanguchi est d'environ deux mille ames qui assistent assiduement les jours de fêtes aux offices, et aux instructions dans lesquelles par la grâce de Dieu excelle Jean Ferdinand.

Cosme sait mettre à profit la faveur dont il jouit auprès du Prince, l'amitié et le dévouement que lui portent les néophytes. Le Japonois est naturellement honnête, réglé dans ses mœurs; mais c'est, au reste, un honneur qu'il croit nous faire que de nous regarder comme ses pareils. Il a un souverain mépris pour les Chinois; il est guerrier, passionné pour les armes qu'il apprend à manier dès l'âge le plus tendre.

5. Nous avons construit une maison et une église surmontée d'une haute croix sur le terrain que nous

a cédé en toute propriété le Roi de Bungo ; tous les jours on y célèbre les saints mystères, on y fait des instructions, et les néophytes qui sont au nombre de plus de quinze cents sont si assidus que la plupart ne passent pas un jour sans y assister ; mais le dimanche, leur affluence est telle que le vaisseau de l'église est beaucoup trop petit. Aux fêtes principales de l'année, la majeure partie d'entre eux font les vigiles et viennent même les y passer avec nous.

6. Mais c'est surtout parmi les pauvres que les proprès du christianisme sont le plus sensibles, vu qu'il n'ont à attendre sur cette terre que des rebuts de la part des hommes du siècle. Notre confrère Edouard de Sylva s'est chargé de leur faire des instructions en langue japonoise, et même quelques néophytes instruits l'aident dans cette importante fonction. Parmi ceux-ci est un nommé Paul, qui a reçu de Dieu un talent particulier pour cette œuvre de charité : comme il est parfaitement instruit des erreurs dont cette classe du peuple est infectée, qu'il sait toutes les ruses dont le démon se sert pour tromper ces hommes, et comme il est animé d'un grand zèle pour la défense de la religion, c'est avec une merveilleuse facilité qu'il captive l'attention de ses malheureux compatriotes, qu'il leur démontre l'absurdité de leur superstition et l'évidence de la religion chrétienne. Je l'ai amené avec moi à Firando où il m'a supérieurement secondé auprès des néophytes ; je le recommande, mes très chers Frères, je le recommande à vos prières, car c'est un excellent médecin des ames.

7. Les exercices spirituels des fidèles consistent à entendre la sainte messe tous les jours, et le

12. Il est encore une autre espèce de fourberie qu'il emploie pour subjuguer l'esprit japonois ; on le voit très-souvent à la demande des bonzes, pour de l'argent ou des vêtemens qu'on leur donne, faire cesser une fièvre, ou déloger du corps d'un malade ; de manière que de tous les côtés ses adorateurs sont sa dupe, comme qu'ils se tournent, ou dans leur fortune ou dans leurs personnes ; et quoiqu'ils n'aient que du mal à en attendre, ils ne laissent pas que de lever des yeux supplians vers ces divinités ennemies, parce qu'ils les redoutent, et dans leur crainte ils leur prodiguent les honneurs les plus dispendieux (1).

13. C'est dans les songes surtout que le démon subjugue leur croyance (2). Ses suppôts travaillent avec ardeur dans tous les sens et de toutes les manières à détruire l'édifice de la religion que nous élevons ici à grands frais. Mais, à défaut d'autres armes, ils emploient la calomnie, et s'efforcent de persuader à ce peuple que nous nous nourrissons de chair humaine. Mais Dieu qui dans sa miséricorde n'oublie pas ses enfans, nous a délivrés de tous les périls ; et jamais le démon n'est sorti victorieux du combat.

Si la démonolâtrie a jeté ici de si profondes racines, c'est à dix erreurs que les Chinois y ont im-

(1) Ce passage me paroît justifier le mot de Lucrèce, dont nos philosophes athées ont fait un adage : *Timor fecit Deos*. Lucrèce ne connoissoit que le paganisme, et il est certain que le démon n'est parvenu à se faire adorer des mortels que par le mal dont il étoit la source et l'auteur.

(2) Le paganisme ou la démonolâtrie est *un* dans ses effets. Nous trouvons chez les Grecs, chez les Romains, même chez les philosophes et chez les anciens Germains les mêmes erreurs. Nous en trouvons encore des traces chez les paysans de nos jours, *pagani,* dans la lie du peuple, et dans les familles mêmes opulentes qui ont banni la religion chrétienne de chez elles.

portées, qu'il faut en attribuer la cause. On peut néanmoins les réduire à deux principales.

14. L'une est celle des bonzes qui disent que la mort est suivie de peines ou de récompenses éternelles. On les voit se balancer au son des instrumens (1), chanter, danser en chœurs, exécuter des symphonies, dresser des festins aux mânes des défunts; ce sont eux qui se chargent des funérailles; ils vivent en communautés dans des cellules; ils ont des cloches; quelques-uns portent un habit cendré, d'autres l'ont noir. Les obsèques qu'ils font sont accompagnées de beaucoup de cérémonies superstitieuses, et ils les terminent en prononçant ce mot chinois *fombexet*, qui veut dire : *Tout cela est bagatelles* (2). C'est sur ce mot que se base l'autre hérésie. C'est celle de ceux qui comme des brutes, dépourvus de sens et de raison, nient l'existence d'un Dieu, celle de l'ame, celle des démons; et comme la conscience ne leur laisse aucun repos, ne pouvant en étouffer les remords, ils s'abandonnent sans crainte et sans pudeur à tous les excès du vice, et se vautrent dans la fange du crime et de la scélératesse. Lorsque Dieu, pour leur juste châtiment, a permis qu'ils se livrassent à tous les excès de la crapule et de la débauche, alors ces misérables qui n'ont aucune idée de la justice divine, se persuadent qu'ils sont affranchis des lois; ils se croient des saints, et pensent être parvenus au but après lequel ils ont soupiré. Ces mensonges absurdes qui n'ont aucune apparence de réalité, sont sans doute faciles à confondre, soit par des raisons morales, soit par

(1) *Choros et symphonias libris exercent.* Je prends le mot *libra, æ*, qui, au propre, signifie *balance*.

(2) *Nugæ sunt hæc omnia.*

le dégoût et l'horreur qu'inspirent de telles vies et de telles mœurs.

15. Les bonzes fauteurs de la première secte ont l'habitude de prémunir leurs sectaires contre toutes les craintes qu'ils pourroient avoir des démons au delà du tombeau, et cela au moyen de certains billets qu'ils vendent à haut prix. Celui qui le premier me donna l'hospitalité à Bungo, étoit porteur d'un de ces billets de garantie. Mais le Seigneur a pourvu à son salut d'une manière plus solide, en le délivrant des supercheries des bonzes, et en l'amenant lui et sa famille à la connoissance de sa religion, et aux eaux salutaires du baptême.

16. L'année dernière, un honnête homme habitant des montagnes, se fit Chrétien. A sa demande nous allâmes dans son pays, à neuf lieues de Bungo. Outre sa famille qui étoit composée de plus de cent personnes, trois cents autres furent baptisées. Tous ces néophytes ont en vénération celui qui nous a introduits chez eux; ils le regardent comme leur père. J'ai rencontré dans ces montagnes un intendant du Roi, homme de distinction; après avoir longtemps disserté avec lui sur la religion, il fut si ébranlé qu'il ne put se contenir davantage et dit : « Eh bien! oui, je voudrois être chrétien, et cela tout de suite et sans délai. Mais qui est-ce qui sait quel sera dans la suite le Roi mon maître; ce qu'il dira; et quelque certaine, quelqu'évidente que soit la doctrine que vous prêchez et que vous enseignez, ne pourra-t-il pas un jour éteindre dans vos mains le flambeau de la vérité? » Et comme il ne dissimuloit pas sa manière de voir et de penser, il engagea lui-même plusieurs de ses domestiques à

se faire instruire et baptiser. Parmi eux se trouvèrent deux de ses principaux conseillers. Il nous engagea à revenir toutes les années sur ses terres, en nous faisant espérer que petit à petit tout le peuple ouvriroit les yeux à la lumière de l'Evangile; c'est pourquoi il nous attend dans ce moment-ci.

17. La religion fait à l'heure qu'il est d'admirables progrès à Firando. Les néophytes assistent tous les jours à ma messe et aux instructions que Jean Ferdinand leur fait en japonois; ils mettent à profit le peu de temps qu'ils ont à en jouir; car il doit nous quitter au premier jour, et se rendre à Amanguchi, où Cosme de Torres l'attend pour y instruire les nouveaux Chrétiens. Paul le Japonois, dont je vous ai entretenus au commencement de cette lettre, restera avec moi. C'est un excellent jeune homme, doué d'une élocution si facile et si abondante, qu'il passe des jours entiers en controverses et discussions théologiques, sans fatiguer son auditoire. C'est quelque chose d'incroyable et de merveilleux que l'ardeur et le zèle de ce jeune homme pour le service de Dieu, que l'adresse avec laquelle il manie l'esprit de ses auditeurs, que l'art avec lequel il leur apprend ce qu'il faut suivre et ce qu'il faut éviter.

18. Nous comptons à Firando environ cinq cents néophytes. Le prince en qui on remarque aisément un grand penchant pour le christianisme, nous a fait la concession d'un terrein pour y établir notre cimetière; le jour même de l'Exaltation de la Ste. Croix nous y avons arboré l'étendard de J. C., à la grande satisfaction des fidèles et des Portugais qui se trouvoient ici.

19. Outre l'argent qu'on a recueilli pour l'admis-

sion des enfans, Louis Almeida envoie à Lisbonne à notre Société des parfums, pour la valeur de cent louis; l'argent qui en proviendra est destiné à faire exécuter un beau tableau sur le modèle et le dessin qu'il envoie. Apportez, je vous prie, le plus grand soin pour le faire parvenir, dès qu'il sera fait, à la chrétienté de Bungo; il est destiné pour la chapelle de Notre-Dame-de-Bon-Secours, nom que la piété des Fidèles lui a donné.

LETTRE XII.

MELCHIOR NUGNEZ A LA SOCIÉTÉ DE JÉSUS, EN EUROPE.

Canton, port de la Chine, le 21 novembre 1555.

1. L'année dernière (1) je vous fis part des motifs qui m'avoient déterminé à prendre la route du Japon; je vous annonçai mon arrivée à Malaca. Je vais maintenant vous donner des détails succincts sur la suite de mon voyage jusqu'au port de la Chine, car les mariniers me pressent et me harcèlent.

2. Divers obstacles nous contraignirent de passer l'hiver à Malaca, et d'employer ce temps aux fonctions de notre ministère; quant à moi Dieu permit que je tombasse malade. J'étois même encore convalescent, et je n'avois recouvré ni mes forces, ni ma santé, lorsque nous nous embarquâmes sur une caravelle (espèce de navire), que l'on eut beaucoup

(1) Voyez la lettre IX.

de peine à frêter et à équiper. Notre départ fut accompagné de tant de regrets et de gémissemens de la part des habitans, que ma conscience me faisoit rougir de mon indignité.

3. A peine étions-nous à douze lieues de Malaca, que nous fûmes tout à coup assaillis par une tempête si furieuse, que nous vîmes toutes nos voiles se déchirer; ce qui au reste étoit fort à propos, car autrement la violence du vent nous eût fait engloutir. Avant d'arriver au golfe de Syncapuran, nous tombâmes dans des bas-fonds que des rochers à fleur d'eau rendent très-périlleux, et qui l'étoient encore plus par la présence des pirates qui, peu de temps auparavant avoient massacré plusieurs Portugais, après avoir épuisé sur eux tous les genres de tortures les plus cruelles. Tandis que nous voguions ainsi entre la crainte et l'espérance, et que le reste de l'équipage se livroit au désespoir; de l'avis de ceux-là mêmes qui s'y abandonnoient, je pris avec moi deux de nos frères et je descendis dans un esquif pour aller à la découverte, et implorer le secours d'un autre navire qui, plus grand, plus fort et mieux équipé et meilleur voilier que le nôtre, nous avoit devancés. Mais à la tombée de la nuit, nous aperçûmes cinquante voiles mauresques Pantanates, qui furent dans un instant si près de nous, que nous entendions les cris de jubilation qu'ils poussoient à la vue d'une proie qu'ils croyoient déjà tenir. Il n'y eut pas alors à balancer, il nous fallut tout à la fois recourir à la prière et à nos armes; et pour tout au moins intimider les ennemis, et leur faire croire que nous avions avec nous quatre carabines, nous lançâmes en l'air quelques fusées artificielles. Mais le Seigneur

qui n'abandonne pas les siens lorsqu'ils sont dans la peine, vint bientôt à notre secours. Déjà les barbares étoient sur nous, déjà nous étions presque en leur pouvoir, lorsque nous atteignîmes le vaisseau que nous cherchions; alors les Maures frappés de terreur, virèrent de bord et rebroussèrent chemin.

4. Sortis de ce péril, nous tombâmes bientôt dans un troisième non moins imminent. Notre équipage étant descendu dans l'île Palotime pour y faire une aiguade, manqua d'être surpris par une embuscade, et tout notre monde eût été infailliblement percé des flèches empoisonnées des Maures, si un léger bruit ne les avoit pas trahis et fait découvrir. C'est dans cette île que nous perdîmes quatre matelots africains, qui nous étoient très-nécessaires pour la manœuvre. Leur désertion déconcerta tellement le capitaine et le commandant, que j'eus beaucoup de peine à obtenir d'eux qu'ils ne revirassent pas de bord.

5. De là nous touchâmes à l'île de Patai, dont les habitans étoient alors en guerre avec les Portugais, parce que le vaisseau qui nous avoit protégés avoit capturé un navire du gouvernement de cette île, et en avoit massacré l'équipage. C'est encore là, que deux de nos Frères qui avoient pris terre pour ravitailler coururent un nouveau et grand danger. Cependant au milieu de tous ces périls, de toutes ces fatigues, la gaieté ne nous a pas abandonnés un instant; non-seulement les Frères, mais encore les enfans que nous conduisions avec nous, ont été constamment gais et joyeux. On eût dit en vérité que Dieu d'un côté, vouloit mettre notre patience à l'épreuve, et de l'autre, nous donner des témoignages de sa tendresse, en dissipant de dessus nos têtes les orages qui nous menaçoient.

6. Dans les premiers jours de mai, nous quittâmes Patai fort joyeux, et remîmes à la voile. Nous n'avions devant nous plus d'autre port que celui de Bungo, résidence habituelle de nos Frères, et d'une nombreuse chrétienté. Mais soit nos péchés, soit la jalousie du prince des ténèbres, soit enfin un dessein de la divine Providence, nous fûmes encore assaillis au milieu même du golfe de Pulonaudare d'une épouvantable tempête; la quille du vaisseau entr'ouverte faisoit eau avec une telle abondance, que toutes les pompes réunies et travaillant nuit et jour ne pouvoient l'épuiser; alors le commandant et les passagers portugais me conjurèrent au nom de Dieu, de ne pas sacrifier leur vie au salut des Japonois, m'objectant qu'ils connoissoient si bien les mers de la Chine, et les orages qui y règnent, qu'ils étoient sûrs de ne trouver qu'une perte totale et infaillible dans l'opiniâtreté que nous mettrions à vouloir les affronter.

7. Forcés de nous rendre à leurs prières, nous revirâmes de bord, et reprîmes la route de Palotime dont je vous ai parlé. Vous pouvez, mes Frères, vous faire une idée de la douleur que nous éprouvâmes en revenant sur nos pas. A notre chagrin se joignoit la crainte que Dieu n'agréât pas nos peines et notre zèle. Comme le navire faisoit toujours eau, et que le vent ne laissoit pas de nous être contraire, il se trouva qu'en quarante jours, si je ne me trompe, nous n'avions pas fait plus de quarante à cinquante lieues. C'est alors que Dieu dont la clémence est toujours prête à venir au secours de ceux qui espèrent en lui, lorsqu'ils sont dans le plus extrême péril, nous fit éprouver les effets de sa miséricorde.

8. Il y avoit trois jours que nous étions de retour à Palotime, lorsque deux navires portugais, qui faisoient voile pour la Chine, vinrent y faire de l'eau. Les capitaines voyant notre triste position nous engagèrent à prendre place sur leur bâtiment de transport, en nous faisant espérer que nous trouverions au port de la Chine des occasions sûres et favorables pour nous diriger de là sur le Japon. Cette proposition me jeta d'abord dans une grande perplexité; j'hésitai, et je balançai longtemps; mais la pensée que je pourrois prendre connoissance d'une province de cet empire, de ses lois, et de ses usages; que je pourrois découvrir le moyen d'y pénétrer ensuite et d'y ouvrir une porte à l'Evangile, me fit aussitôt prendre mon parti; et je ne doutai plus que ce détour que la Providence me forçoit de faire, ne dût un jour tourner au profit de la religion. Mais la veille du jour où nous devions passer de la caravelle sur le vaisseau de charge, nous courûmes un péril encore plus grand qu'aucun de ceux dont nous avions été assaillis.

9. Au milieu de la plus profonde nuit, une tempête effroyable jeta sur la caravelle le vaisseau de charge, avec tant d'impétuosité, qu'elle manqua d'être engloutie; après avoir aussitôt coupé le câble qui attachoit les deux navires ensemble, et avoir jeté l'ancre, nous vînmes nous heurter contre un autre vaisseau qui étoit beaucoup plus bas que nous; contraints encore de couper le câble qui nous tenoit à l'ancre, nous nous trouvâmes ainsi livrés au gré des vents furieux et des flots irrités, flottans à travers les rochers. Un naufrage inévita-

ble, une mort certaine étoit notre unique perspective, si la divine Providence ne nous eût encore une fois arrachés d'un péril auquel nul secours humain n'auroit pu nous soustraire; et cela au momeut où beaucoup d'entre nous pleuroient tout en vie sur leur propre mort, et ne pouvoient concilier avec les vues d'une juste Providence l'idée qu'un voyage entrepris dans des vues aussi pures que les nôtres, pût éprouver tant d'obstacles et tant de traverses, ne comprenant pas que Dieu corrige ceux qu'il aime, et qu'il éprouve dans la tribulation ses vases d'élection comme l'or *dans la fournaise.*

10. Enfin, nous parvînmes à nous embarquer sur le vaisseau de charge; et vers le milieu de juillet, à travers mille périls, à travers des écueils sans nombre, nous arrivâmes à Sancian, île distante d'environ trente lieues de Canton, port célèbre de la Chine.

Par une insigne faveur de la Providence, j'ai eu le bonheur de célébrer les saints mystères sur le lieu même où les restes mortels de François Xavier avoient autrefois reposé. Et ce que de son vivant il avoit cherché à travers tant de périls, avec tant de fatigues, je l'ai obtenu sans peine et sans difficulté, et cela sans doute par son intercession; car me voici à Canton.

11. Maintenant je vais entrer dans quelques détails sur ce qui concerne ce vaste empire; ils vous feront plaisir, parce que je sais l'importance que vous y attachez. Je ne vous dirai que ce que j'ai vu de mes propres yeux.

La Chine est divisée en plusieurs provinces ou royaumes; toutes ces provinces on chacune une cé-

lèbre métropole ; on dit que la moindre de toutes c'est Canton. Cependant sa population surpasse celle de Lisbonne, de l'avis de tous les Portugais avec qui nous l'avons bien visitée ; cette ville est bien bâtie, ses remparts sont solides, les rues sont coupées entr'elles par des barrières pour arrêter les voleurs et les malfaiteurs. On rencontre de distance en distance des portes comme des arcs de triomphe avec des inscriptions ; on en compte jusqu'à mille dans toute la ville ; ce sont autant de monumens de leur administration, qu'y ont laissés à leur départ les différens gouverneurs. Les rues qui ne sont pas ornées de ces arcs, présentent l'agréable coup d'œil des vergers. On voit à la porte de toutes les maisons des arbres qui, rangées sur une ligne, se le disputent en beauté.

12. On remarque ici une prodigieuse abondance de tout ce qui est nécessaire à la vie. Toutes les rues sont très-marchandes et pleines de boutiques. On navigue tout autour de la ville, les eaux du fossé sont alimentées par un fleuve qui s'y décharge en partie. La route de Canton passe à travers une plaine immense, très-fertile, très-bien cultivée, et soigneusement arrosée, qui donne annuellement une triple récolte ; des barques en transportent les produits dans la ville. Ce pays ne le cède à notre Europe, et même au jardin royal, ni en fruits, ni en animaux, ni en plantes.

13. Les femmes sont ici rigoureusement gardées ; elles ne paroissent en public qu'en litière fermée de tout côté ; leur vêtement est très-décent. Surprises en adultère, elles sont punies du dernier supplice. Tous les vagabonds sont chassés de la ville,

toutes les classes d'artisans et d'ouvriers sont logées dans leur rue respective. Le commerce avec l'étranger consiste en soie, vases de porcelaine, camphre, cuivre, alun, bois de la Chine. Cette nation aime la bonne chère et la volupté; mais elle est admirable dans son gouvernement. Les Vice-rois sont renouvellés tous les trois ans dans chaque province et toujours ils sont par leur naissance étrangers à la province qui leur est confiée. Un nombreux cortége d'appariteurs, d'estaffiers font reconnoître en lui un représentant de la majesté souveraine. Le président de la justice que nous appellerions *Préteur*, se nomme en chinois *Hexasi*. L'intendant des finances s'appelle *Ponchasi*. L'administration de la marine et la surveillance des étrangers, sont du ressort de *l'Aitanen*. Vient ensuite le *Chaen*, dont les insignes sont un main surmontée d'un œil. Sa fonction est de faire exécuter les sentences de mort prononcées par le Souverain, et confirmées dans son conseil; de contenir dans leur devoir les ministres du Roi, et même de les déposer, s'ils malversent.

14. Le Vice-roi qui se nomme *Tutan*, est au dessus de tous ces officiers. Son pouvoir sur toute la province a quelque chose de formidable. On le reconnoît à un bonnet que le Roi lui a donné, et à ses vêtemens sur lesquels on voit le Lion, marque distinctive de l'Empire. Lorsqu'il paroît dans son costume au milieu de son cortége, il l'emporte de beaucoup en gravité, en dignité sur tous nos Rois de l'Europe. Nous n'avons pu nous et tous les officiers Portugais lui parler qu'à genoux et de fort loin. Son palais est magnifique, il faut pour

être admis à son audience que les solliciteurs disent à haute voix à chaque porte, l'objet pour lequel ils viennent. Il a une garde nombreuse, soldée aux frais de l'état. On évalue à plus de cent mille hommes le corps de troupes affectées à la garde et à la défense de la seule province de Canton, et entretenue aux frais du trésor public.

15. Les armes des licteurs sont des bâtons durcis au feu, de la longueur de dix-huit pouces, de la grosseur de quatre doigts. C'est de ces bâtons dont ils se servent pour frapper les criminels sur la plante des pieds avec une telle inhumanité et une telle barbarie, que celui qui est condamné à cinquante coups ou périt sur-le-champ, ou reste toute sa vie estropié et disloqué. J'en ai vu administrer dix coups à un individu. Oh! que je m'estimerois heureux, si pour le nom de J. C. je pouvois obtenir un pareil honneur!

16. Les gouverneurs parcourent la ville en litière, suivis de chevaux de main tout équippés et enharnachés. Ils sont précédés par des licteurs armés, les uns de bâtons, les autres de massues; quelques-uns portent flottante sur leurs épaules une tablette ornée de flocons de soie, qui sont les insignes de la dignité et du pouvoir.

Ce cortége marchant sur deux rangs, pousse de grands cris; alors le peuple fuit et se précipite dans les maisons, et même en signe de respect on en enfonce les portes. Le silence le plus profond règne sur tout le passage.

17. Je vois au reste une extrême difficulté à introduire chez cette nation la connoissance de l'Evangile, en ce que jamais le peuple ne se décidera à embrasser

une

une religion nouvelle, si les magistrats n'y prêtent pas la main, et que ceux-ci craindront toujours de la favoriser, si le Souverain ne les y autorise pas. Deux moyens me sont cependant venus dans la pensée; l'un est en quelque sorte naturel. Il faudroit pour cela que, lorsque l'ambassadeur de Sa Majesté Portugaise viendra faire un traité d'amitié et d'alliance avec l'Autocrate de la Chine, il faudroit qu'il eût à sa suite quelques prêtres de notre Compagnie qui se familiariseroient avec la langue du pays, et s'initieroient dans la connoissance des lois, pendant le séjour que l'ambassade sera forcée de faire à Canton. Je dis, pendant le séjour de l'ambassade à Canton, car on l'y retiendra pendant plusieurs mois en attendant une réponse du Souverain, qui lui permette l'entrée dans ses états. La Capitale, résidence de ce Souverain, est distante de plus de cinq cents lieues de Canton. C'est un fleuve qui y conduit, et sur lequel l'Ambassadeur devra s'embarquer. Nos prêtres profiteroient alors de cette occasion pour pénétrer jusqu'à la cour. Et là, lorsqu'ils auroient fait connoître leurs personnes, leurs mœurs et leur doctrine, ils pourroient alors travailler à obtenir un rescrit impérial qui non-seulement rassureroit les peuples contre les préjugés qu'ils pourroient avoir contre la religion chrétienne, mais encourageroit encore les magistrats à en favoriser l'extension et la propagation.

18. Il est encore une autre voie à laquelle j'ai songé; mais elle repose bien moins sur des vues humaines que sur le bras de Dieu : ce seroit celle de jeter sur ces côtes deux des nôtres, et de les y laisser seuls. Leur zèle, leur dévouement et la pré-

dication de l'Evangile leur mériteront d'abord quelques coups de bâtons sur la plante des pieds ; ils les supporteront avec une constance apostolique ; ils sortiront de cette épreuve plus forts et plus hardis ; ils prêcheront sur les places et les carrefours ; ni les prisons, ni les cachots, ni les tortures ne les détourneront de leur entreprise. Mais en cela il y a un grand inconvénient, c'est la difficulté, pour ne pas dire l'impossibilité, de trouver des interprètes, à l'exception de quelques jeunes gens du pays, dont le courage, la prudence, la vie enfin n'offriroit pas une garantie assez forte, pour qu'on puisse se reposer sur eux d'une partie de cet important ministère.

19. Quant à moi, j'aurois bien désiré pouvoir me fixer dans ce pays, ou tout au moins y laisser un de mes compagnons, pour y apprendre la langue. Mais je trouve deux obstacles pour l'exécution de ce projet : d'une part, ma mission qui regarde le Japon ; de l'autre, la crainte d'exposer à une perte sans profit ceux que je laisserois ici, sans avoir auparavant obtenu des magistrats la permission d'y séjourner. J'ai, dans ce dessein, essayé plusieurs fois de me présenter à eux, quoique les habitans du pays m'assurassent que mes efforts seroient inutiles ; en effet, ils ont toujours échoué.

Le Chinois, autant que j'ai pu l'observer depuis mon séjour ici, est spirituel et intelligent. Nul doute que ses facultés intellectuelles se perfectionneroient encore, s'il ouvroit les oreilles à l'Evangile ; il renonceroit alors aux voluptés grossières qui émoussent le génie. Il est habile ouvrier, propre au commerce ; il ne néglige rien de ce qui concerne le vêtement, la nourriture ; mais il méconnoît l'immortalité de

l'ame, l'unité de Dieu, les peines et les récompenses éternelles (1). Aussi les choses spirituelles sont pour lui d'un foible intérêt.

20. Les ministres du culte ne se font ici remarquer et reconnoître que par une espèce de mitre, et parce qu'ils ont la tête et le menton rasé; cette race d'hommes est du reste très-méprisée. Jusqu'ici, quelques peines que je me sois données, je n'ai encore pu trouver personne qui m'initiât aux cérémonies et aux mystères de cette nation. Toutes les familles ont leurs idoles (2), dont l'unique culte consiste en des parfums qu'on brûle devant elles. S'il leur prend la fantaisie de connoître l'avenir, ils jettent les sorts; et s'ils ne leur sont pas favorables, ils battent leurs idoles.

Depuis que j'ai mis le pied sur le sol de la Chine, je suis entré deux fois à Canton; j'y ai fait un séjour d'environ deux mois, pour y traiter de la rançon de trois Portugais, qui étoient renfermés dans une étroite et cruelle prison avec trois autres Chrétiens de différens pays, de la domination Portugaise. On en compte encore quelques autres, aussi malheureux, jetés çà et là dans quelques lieux de la province. Comme jusqu'ici nous avons été en guerre avec cette nation, si par malheur une tempête jette sur ces côtes un navire Portugais, tout l'équipage est ou massacré par les habitans, ou jeté dans les fers. Cependant ces hostilités ont cessé depuis que les Portugais se sont décidés à acquitter les droits de douanes pour leurs marchandises.

(1) Nugnez est ici dans l'erreur. Si les Chinois n'eussent pas cru à l'immortalité de l'ame, ils n'auroient pas eu le culte des ancêtres ou celui des tablettes.

(2) Ce sont sans doute les tablettes des ancêtres.

21. Pour en revenir à nos captifs, le Préfet fit sortir de prison et venir devant lui un d'eux, nommé Mathieu. Sa vue me fit pitié; il étoit sale et déguenillé, les pieds et la tête nue, les mains et les pieds chargés de fers, la tête prise dans une planche (1), qui indiquoit par écrit la cause de sa captivité. C'est la manière dont on dit que sont traités ceux qui sont condamnés à mort, et qui attendent l'heure de leur supplice.

Je suis venu d'abord ici avec une provision de succin cru, destinée à la rançon de ces infortunés; car l'Empereur a défendu qu'on exigeât d'autre valeur que celle-là, fût-elle même plus grande; parce qu'il est persuadé que cette espèce de gomme mêlée avec quelqu'autre drogue, prolonge la vie. J'avois encore mille cinq cents ducats que trois amis m'avoient prêtés, à cette condition que les Portugais rachetés acquitteroient cette somme en mendiant parmi les gens de mer, et chez les marchands chrétiens. Cet argent a été déposé dans la ville, pour être compté au Chaen, du moment qu'il aura mis en liberté nos hommes; nous espérons en obtenir au moins un cette année.

22. En voilà assez sur la Chine. J'espère au mois de mai, reprendre ma route pour le Japon; époque à laquelle je ne manquerai ni de compagnons portugais, ni d'occasion pour m'embarquer.

Je terminerai cette lettre par deux beaux traits de charité et de générosité de Louis Alméida, notre compatriote. Ce négociant se trouvant l'année dernière au Japon (car il fréquente beaucoup ces pa-

(1) On l'appelle *la Gangue*.

rages), et ayant appris à Bungo de Balthasar Gago, à quel excès de férocité et de barbarie se portoient les femmes du pays, celui de tuer et de détruire leurs enfans nouveaux-nés dans la crainte de ne pouvoir les élever et les nourrir vu leur pauvreté, ce négociant convint avec Balthasar que lorsque celui-ci iroit faire sa cour au Roi, il lui proposeroit de prendre des mesures pour arrêter cet effroyable désordre, en promettant de son côté d'y contribuer de tout l'argent qui seroit nécessaire.

Le Roi agréa ce projet, et s'engagea à procurer des nourrices aux enfans. Alors Louis fixa son séjour à Bungo, et construisit à la grande satisfaction du peuple un hospice de charité pour baptiser, allaiter, non-seulement tous les enfans abandonnés, mais encore ceux de tous les pauvres Chrétiens qui inondent la ville. Le même Louis Almeida voyant que nous n'arrivions pas (car nous avons mis près de deux ans à faire notre route depuis Goa), craignant qu'une pénurie d'argent ne nous retînt à Malaca, envoya à un ami deux mille écus pour lever toutes les difficultés qui pouvoient entraver notre route. Mais j'espère n'avoir pas besoin de cet acte de générosité.

J'ai reçu de lui des lettres qui me témoignent l'impatience qu'il a de nous voir pour s'entretenir avec moi sur l'état de vie qu'il lui convient le mieux d'embrasser. Il a environ trente ans. Adieu.

P. S. Cette lettre étoit close lorsque j'ai cru convenable de la rouvrir pour vous envoyer une copie de celle que m'a adressée le Roi de Firando. Car j'emporte avec moi l'original, afin de rappeler au Monarque, en cas de besoin, l'exécution de ses promesses. *Voyez la lettre VII.*

LETTRE XIII.

JEAN III, ROI DE PORTUGAL, AU VICE-ROI DES INDES.

Lisbonne, le 28 mars 1556.

Vice-roi, mon ami, moi, le Roi, je vous salue. La vie et les actions de François Xavier ont été d'un exemple si salutaire, que j'ai pensé que leur publication et leur manifestation tourneroient à la gloire de Dieu Notre-Seigneur. Pour leur donner toute l'authenticité possible, je vous enjoins de faire des procès-verbaux, de dresser des actes authentiques avec toute l'exactitude et toute la diligence qui sera en votre pouvoir, d'entendre et de faire entendre les témoins partout où ils seront; en un mot, de faire une enquête sur toutes les actions merveilleuses de cet homme, sur tous les faits qui surpassent les forces de la nature et que Dieu a opérés par son entremise, soit de son vivant, soit après sa mort, et de m'envoyer les actes originaux. Ce faisant, vous me ferez beaucoup de plaisir. Mais, quoique je ne vous demande que les procès-verbaux relatifs aux faits mêmes, vous n'aurez pas moins attention de faire inscrire toutes les enquêtes, de jour à jour, sous leurs dates respectives dans les registres publics. Cette enquête se fera de manière à ce que tout homme qui, en conscience, dans ces contrées, connoîtra des particularités sur la vie, les actions, les habitudes, la conduite de François

Xavier, dans les pays et les villes qu'il a habitées au milieu des infidèles, répondra sur la foi du serment aux questions qui lui seront faites.

Vous me ferez passer une double expédition de cette enquête, revêtue de votre signature et de celle de l'auditeur général, au nombre de trois copies par trois voies différentes.

LETTRE XIV.

COSME DE TORREZ A LA SOCIÉTÉ DE JÉSUS, EN PORTUGAL.

Funai (1), le 8 septembre 1557.

1. Depuis le moment où Xavier nous a laissés à Amanguchi, l'immortel ennemi du genre humain ne nous a point donné de relâche ; il n'a que trop bien senti les avantages que ce pays-ci alloit retirer de la prédication de l'Evangile, pour ne pas y apporter tous les obstacles que la rage pouvoit lui suggérer. Il a commencé d'abord par susciter, vingt jours après mon arrivée, une guerre désastreuse entre les sujets et le Souverain, dans laquelle celui-ci a succombé et a été tué avec ses enfans ; puis remplacé par le frère du roi de Bungo, au grand déplaisir cependant des principaux Seigneurs. Malgré ces désastres nous n'avons pas cessé de prêcher et de remplir

(1) Cettre lettre qui ne porte dans l'original aucune date de lieu, a été écrite à Funai, comme son contenu le prouvera.

toutes les fonctions de notre ministère jusqu'à l'année 1556, c'est-à-dire, pendant le laps de six ans ; nous avons même formé dans cette ville une Eglise d'environ deux mille Chrétiens. Mais ces premiers troubles étoient à peine calmés, que d'autres hommes puissans se liguèrent de nouveau contre le Roi et ses partisans, et mirent le feu dans Amangu-chi ; l'incendie fut si rapide et si effroyable, qu'en moins d'une heure, cette ville qui renfermoit plus de dix mille familles, fut réduite en cendres. Notre maison, notre église périrent avec tout le reste. La ville étoit brûlée depuis vingt jours, lorsque nous apprîmes que les révoltés étoient en marche, se dirigeoient vers nous, et que leur armée n'étoit plus qu'à une lieue. Sur cette nouvelle les Chrétiens épouvantés se réunirent, et décidèrent unanimement qu'il falloit que je songeasse à me mettre en sûreté. Je fus alors contraint de céder à leurs instances et à leurs prières, bien résolu de revenir à mon poste aussitôt que l'orage auroit cessé.

2. Mon projet de départ fut à peine connu, que les autres Néophytes accoururent vers moi de tout côté ; toute la nuit ils furent en mouvement, les uns pour se confesser et pleurer sur notre séparation, les autres dans la résolution de me suivre. Je partis enfin, après les avoir consolés du mieux que je pus. Mais la plupart m'accompagnèrent en se désolant, en se lamentant, jusqu'à plus de trois lieues hors de la ville. Vous eussiez dit que c'étoit une nombreuse famille qui suivoit un père au tombeau. Hélas ! ils sembloient prévoir les malheurs qui alloient fondre sur leur ville ; car elle fut renversée de fond en comble, et bientôt la famine et tous

les genres de misères vinrent se réunir sur cette terre infortunée. Le moment de notre séparation fut encore pour moi un nouveau crêve-cœur en voyant les larmes, en entendant les gémissemens et les sanglots des hommes, des femmes, des enfans; mon ame étoit navrée, déchirée de douleurs et d'inquiétudes. Je continuai tristement ma route du côté de Funai, tandis que mes enfans retournoient dans leurs foyers.

3. C'est à Funai que résidoit alors Balthasar Gago, à la tête d'environ deux mille Chrétiens, qu'il avoit conquis sur le prince des ténèbres. J'étois en grande faveur auprès du Roi. Ce Prince avoit depuis peu donné audience à un Ambassadeur que le Vice-roi des Indes lui avoit envoyé avec de riches présens, au nom de Sa Majesté Portugaise, pour le remercier du généreux accueil qu'il nous avoit fait. Sensible à cet honneur, il nous avoit fait la concession de superbes maisons bâties en bois de cèdre. Leurs matériaux ont servi à construire une église avec tous les édifices adjacens et nécessaires, et cela à l'aide de nos néophytes qui y ont apporté un zèle et une ardeur incroyable. Le Prince nous a de plus assigné un revenu annuel de 500 ducats.

4. Depuis que la guerre s'est ralentie, que les esprits se sont calmés, nous avons vu venir à nous beaucoup de gentils; nous baptisons chaque jour plus ou moins, tantôt dix, tantôt quinze, quelquefois plus, quelquefois moins, selon que l'Esprit saint daigne les éclairer.

Le nouveau Roi d'Amanguchi et les Grands nous ont engagés à retourner sur leurs terres; et pour cela ils nous ont fait écrire par les fidèles. Mais celui de

Bungo, dont l'amitié pour nous est indubitable, nous répondit, lorsque nous le consultâmes là-dessus, que le moment n'étoit pas encore venu, qu'il nous avertiroit lorsqu'il en seroit temps. Nous pensâmes alors qu'il n'étoit pas étranger à quelque conjuration secrète qui s'ourdissoit contre le nouveau Roi d'Amanguchi. En effet, nous ne nous trompions pas. Car un des plus puissans Seigneurs ayant attaqué cette ville qui se relevoit à peine de ses cendres, après avoir tué le frère du Roi, fit main-basse sur tous ses partisans, pilla et emmena en captivité la majeure partie des habitans. A cette nouvelle le Roi de Bungo fit marcher des troupes sur Amanguchi pour s'en mettre en possession. Le résultat en est encore incertain.

5. Le 13 septembre 1555, Sa Majesté nous fit l'honneur de venir souper chez nous. Au sortir de table nous parlâmes des affaires de la religion, sur l'intention qu'un de ses favoris nous manifesta de sa part, celle d'assigner un revenu fixe à ceux qui se consacreroient à publier et à enseigner la loi de Dieu dans ses états; nous lui répondîmes que cela n'étoit pas pour nous d'une urgente nécessité, mais que nous avions construit un hospice en faveur des pauvres, qui auroit un extrême besoin du secours pécuniaire qu'il daignoit nous offrir, et que nous priions Sa Majesté de jeter ses vues bienfaisantes sur cette maison.

C'est ce qu'il fit en effet; mais à cet acte de générosité il ajouta la concession d'un vaste terrein au centre de Facata, ville de sa domination, qui est très-étendue, très-peuplée, distante de la capitale d'environ cinq jours de marche, et où Balthasar avoit déjà jeté les

fondemens d'une chrétienté. Il va bientôt y retourner pour y établir sa résidence ; il y prêchera l'Evangile avec plus d'aisance et de sécurité.

6. Prions, mes Frères, que Notre-Seigneur Jésus-Christ daigne nous accorder les forces et les vertus qui nous sont nécessaires pour soutenir les travaux continuels qu'exige cette contrée, et pour résister aux dangers dont nous sommes continuellement menacés. Adieu, mes Frères.

LETTRE XV.

GASPARD VILLÈLE A LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

De l'île de Firando, le 14 octobre 1557.

1. Lorsqu'en 1555 j'arrivai dans ces contrées, avec Melchior (Nugnez) et d'autres compagnons, je ne vous écrivis pas, pensant que le P. Melchior qui devoit sous peu retourner aux Indes, vous donneroit assez de détails sur les mœurs de ces contrées et sur la situation de la religion. Je vais donc reprendre, depuis l'instant de son départ, le fil des évènemens dont j'ai été témoin, pour vous faire voir dans tout son éclat l'immense bonté du Maître que nous servons.

A mon arrivée on m'envoya résider à Funai avec Cosme de Torrez, soit pour le soulager, en raison de son grand âge, dans ses nombreux et pénibles travaux, soit pour apprendre à son école l'art de

traiter et de cultiver l'esprit des nouveaux Chrétiens. Quant à Balthasar qui étoit à Funai, on l'envoya à Firando, port célèbre, où nous comptons quelques Chrétiens.

2. Le Prince qui y règne est porté d'affection pour nous; il nous a mis à même d'acheter un terrain, sur lequel nous avons élevé une église en l'honneur de la sainte Vierge, pour satisfaire à la piété des fidèles Japonois, et des Portugais qui trafiquent ici.

Gago a été très-bien accueilli du Prince régnant à Firando; il étoit accompagné d'un autre de nos Frères, et d'un japonois fort instruit; nous avons connu par la suite le talent de ces deux ouvriers pour former les néophytes.

3. Après le départ de Gago, nous avons acheté un plus vaste terrain; le Roi nous ayant encore gratifiés de quelques maisons qui étoient dans le voisinage, nous les avons aussitôt mises à profit. Les matériaux nous ont servi à construire un temple, et quelques bâtimens nécessaires pour sa desserte. L'ouvrage a été terminé à l'époque de la Toussaint 1556, et Melchior Nugnez y a le premier célébré l'office.

4. Le moment étoit venu où ce Père devoit reprendre la route des Indes; c'est alors qu'il fallut nous séparer, et perdre pour toujours l'espoir de nous revoir en cette vie. Depuis cet instant nous avons continué nos travaux apostoliques à Funai, non pas sans quelques difficultés, à cause des conspirations sourdes et continuelles qui s'y tramoient contre la personne du Roi; car il existoit encore un foyer de révolte mal éteint; le feu couvoit sous la cendre, quoiqu'un mois avant notre arrivée, la justice eût frappé de mort les têtes les plus coupables, et que pour

châtier les autres avec plus de sûreté, le Monarque se fût retiré dans une île, comme dans une espèce de citadelle.

5. Ces troubles domestiques tenoient les néophytes dans une agitation et des alarmes continuelles; nous-mêmes nous ne pouvions quelquefois pas nous en défendre; car notre vie paroissoit dépendre de celle du Souverain; et si par hasard, il eût succombé sous le fer de ses ennemis, notre mort paroissoit certaine; ou du moins, cette catastrophe auroit jeté de grandes entraves dans nos travaux, et auroit eu pour nous les suites les plus funestes. Au reste, moyennant quelques concessions de la part du Roi, la paix s'est rétablie entre lui et ses sujets; un repos quelconque s'en est suivi pour nous.

6. Voici la méthode dont nous nous servons pour instruire les peuples.

On rencontre ici un très-grand nombre d'hommes assez aveugles pour rejeter l'immortalité de l'ame, pour ne croire à aucun jugement de Dieu, à aucune récompense, à aucune punition dans une autre vie des actions bonnes ou mauvaises commises ici-bas; nous employons deux mois de l'année, novembre et décembre, jusqu'à l'octave qui précède les fêtes de Noël, à faire tous les jours des instructions sur la mort, sur le jugement dernier, sur l'enfer, sur le bonheur du ciel; et presque tous les Chrétiens y assistent. Le jour des Morts est une fête que nous célébrons avec toute la solennité possible; pendant toute l'octave nous avons un cénotaphe tapissé de noir, sur lequel tous les jours nous récitons quelques prières, et expliquons au peuple le sens mystérieux de nos cérémonies. Dans cette saison le

froid est si rigoureux, qu'outre la gelée qui est habituelle le matin, il y tombe beaucoup de neige; mais Dieu dans sa clémence n'a pas cessé de nous fournir les moyens de nous abriter contre le froid.

Pour les fêtes de Noël, nous avons envoyé des émissaires dans toutes les campagnes voisines; de douze à quinze lieues à la ronde l'affluence a été si grande, que nos deux églises réunies et notre maison ne pouvoient les tous contenir; nous avons fait l'office de la nuit, chanté des hymnes et des cantiques, expliqué l'histoire sainte; les fidèles y ont eu beaucoup de consolations, et ont été confirmés dans la foi.

7. Après la solennité, comme il ne paroissoit pas juste de nous tenir renfermés dans nos murs, et de laisser périr dans des lieux déserts, faute de secours spirituels, des ames rachetées du sang de J. C., je fus envoyé avec Jean Ferdinand dans le village de Cutamen, pour y visiter quelques Chrétiens, leur porter quelques consolations et quelques secours, et y prêcher l'Evangile aux gentils.

Comme la saison étoit rigoureuse, que nous étions à pied, sans provision quelconque, nous eûmes beaucoup à souffrir du froid et de la faim. Au pied d'une montagne, nous trouvâmes l'hospitalité chez un gentil qui nous servit un peu de riz à manger. Mais comme il faisoit encore jour, nous lui demandâmes le chemin qui conduisoit au bourg voisin. Arrivés là, nous entrâmes chez un Chrétien dont la vieille femme en son absence nous fit un accueil si gracieux et si empressé, qu'au milieu de cette Eglise naissante, nous retrouvâmes l'esprit hospitalier des premiers siècles, et qui nous fit bientôt

oublier nos fatigues et nos peines. Nous préparâmes nous-mêmes notre souper, tel que la pauvreté de notre hôte le permettoit. C'étoit une herbe qu'on appelle *Jnam* et du cresson. Pendant ce temps-là, la vieille se donnoit beaucoup de mouvement pour nous réchauffer avec le peu de paille qu'elle avoit.

8. Sur le désir que nous lui témoignâmes de réunir autour de nous quelques personnes pour leur annoncer l'Evangile, elle mit tant de zèle et tant d'activité à seconder nos desseins, que, malgré l'obscurité de la nuit, la rigueur excessive du froid, elle parvint à réunir chez un vieillard plusieurs gentils. Dix d'entr'eux furent si convaincus et si persuadés de la vérité de l'Evangile, que nous jugeâmes à propos de les baptiser, à notre grande satisfaction. Dans le nombre étoit un vieillard septuagénaire, celui-là même chez qui nous venions de faire notre prédication. Ce malheureux étoit paralytique depuis huit ans ; ses membres étoient presque disloqués, et un tremblement violent et universel (1) accompagnoit chacune de ses paroles. Le cours de sa vie avoit été souillé de plusieurs homicides, et c'étoit néanmoins un zélé adorateur du démon, très-dévot, très-scrupuleux dans le culte qu'exigeoient les idoles. Deux jours après son baptême Dieu lui fit la grâce de le guérir, de le délivrer de son tremblement, et en présence de tout le monde, il jeta au feu les pactes et les compromis qu'il avoit avec le diable, et tous les gages de l'idolâtrie.

9. Au sortir de ce village la nuit nous surprit sur

(1) Maladie connue chez le peuple sous le nom de *danse de St-Guy*, et chez les médecins sous celui de *Chorée*.

la route de Cutamen. Au milieu des ténèbres, transis de froid, sans rencontrer âme vivante, nous fûmes bientôt hors d'état de discerner et de trouver notre chemin; dans cette extrémité, nous nous recommandâmes à Dieu, et notre prière fut exaucée; car il nous amena à la porte d'un gentil qui nous renvoya chez un chrétien qui jouissoit de quelque considération au milieu de ce désert; mais avant d'y arriver, nous fûmes encore quelque temps à battre les champs. Dieu permit enfin qu'au milieu même des ténèbres nous parvinssions au terme de notre voyage.

Dès que notre hôte nous vit, il se jeta à nos pieds, protestant que de sa vie il n'avoit eu, ni n'avoit osé espérer un honneur aussi grand que celui de notre visite. Nous passâmes la nuit à consoler et fortifier toute cette famille chrétienne.

10. Dès le matin nous nous remîmes en route, et arrivâmes à Cutamen. Les Fidèles qui avoient eu connoissance de notre arrivée, vinrent à notre rencontre, et nous accueillirent avec les démonstrations d'un plaisir extrême. Le peu de jours que nous nous y arrêtâmes furent employés à les confirmer dans la foi, et à prêcher l'Evangile aux païens. Dix furent convertis, et d'autres furent désabusés d'une pitoyable superstition. Ils avoient la coutume, lorsqu'ils prêtoient serment de fidélité au Seigneur du lieu, de se faire ouvrir la veine au bras en présence de leurs idoles, et de tracer avec leur sang des caractères qui ne pouvoient se déchiffrer; puis après avoir brûlé cet écrit, ils juroient d'être fidèles à leur maître. Nous avons mis tous nos soins et nous sommes parvenus, sinon à abolir totalement cette

cette coutume criminelle, du moins à leur faire promettre de ne prêter à l'avenir serment que par le Dieu Créateur du ciel et de la terre, et de plutôt mourir que de prononcer désormais celui que l'on avoit coutume d'exiger d'eux. Les Seigneurs, loin de désapprouver cette formule l'ont reçue avec plaisir, et même ont eu depuis beaucoup plus de confiance en ceux qui s'y conformoient.

11. Après avoir pris connoissance des misères et de la pauvreté qui accablent cette province, le P. Cosme a jugé à propos d'établir un hôpital dans la ville de Funai. C'est pourquoi, de concert avec Sa Majesté, nous avons construit un vaste bâtiment divisé en deux corps; l'un destiné aux lépreux dont le nombre est ici considérable, et l'autre aux maladies accidentelles et de moindre importance. A peine a-t-il été ouvert, que nous avons vu arriver aussitôt et de toutes parts une quantité de lépreux. Ils furent aussitôt confiés aux soins d'un de nos Frères, savant chirurgien qui, pour embrasser la pauvreté évangélique, a renoncé aux biens du siècle, aux plaisirs de le terre, et est venu s'adjoindre aux travaux de notre Société. Puis, comme la ville et les montagnes environnantes sont jonchées et encombrées de pauvres et de malades de toute espèce, nous avons placé dans l'autre corps d'hôpital un Japonois, jeune homme de vingt-quatre ans, d'une vertu exemplaire, qui s'est d'abord consacré à Dieu par plusieurs vœux, entr'autres celui de chasteté, pour s'occuper de la distribution qu'il fait aux pauvres et aux veuves des aumônes que les Chrétiens déposent journellement dans un tronc destiné à cet effet.

Le nombre des pauvres infirmes et malades, qui se rendent dans cet hôpital s'accroît de jour en jour, et cela au profit manifeste de la religion, à la honte de ces peuples barbares qui voient leur compatriotes malades, indigens, recevoir de nous gratuitement non-seulement les soins, mais encore tous les remèdes qu'exigent leurs infirmités.

12. A l'entrée du carême nous avons établi des instructions sur la confession. Nos Japonois s'acquittoient de ce devoir avec tant de ferveur et tant de componction qu'ils sembloient en quelque sorte nous reprocher notre tiédeur.

13. C'est vers cette époque que s'élevèrent de nouveaux orages et que nous courûmes de nombreux et d'imminens périls.

Le Roi habitoit alors un château éloigné de la ville d'environ huit lieues, lorsqu'une bande de brigands s'empara de la ville de Funai. Après avoir abattu les tribunaux, cette horde soudoyée par les bonzes, ne vouloit rien moins que se laver les mains dans notre sang. Nous passâmes tout l'hiver dans l'expectative journalière de la mort. Nous avions caché autant que possible, le peu de vin qui nous restoit pour le saint sacrifice, ainsi que quelques autres provisions; la mort pendant tout ce temps plana sur notre tête; le moment de nos repas étoit sans cesse troublé par des alarmes. Nous nous étions partagés en corps de garde, et nos heures de factions étoient et sont encore régulièrement distribuées; et ce n'est qu'à force de peines et de fatigues, que nous avons pu jusqu'ici garantir nos vies et déjouer les projets de nos ennemis. Au milieu de cet épouvantable dé-

sordre, le Roi nous fit savoir qu'il ne pouvoit dans cette circonstance nous être d'aucun secours, que nous eussions à pourvoir à notre salut comme nous pourrions; mais qu'il seroit désolé, s'il apprenoit que nous eussions été victimes des fureurs populaires. Au reste, toute la ville étoit également sur ses gardes; pour nous c'étoit dans la bonté et la miséricorde de Dieu que nous avions mis toute notre confiance.

14. C'est au milieu de ces transes et de ces terreurs que l'hiver s'écoula. Nous ne laissâmes pas néanmoins de donner aux fidèles pendant le Carême tous les jours une instruction, et plusieurs de nos néophytes ne passèrent même aucun jour de ce saint temps sans pratiquer sur leurs corps les austères exercices de la pénitence; mais la nuit du Jeudi au Vendredi-Saint, pendant le sermon de la Passion, tous nos domestiques avec une centaine de fidèles qui sont assidus à la parole de Dieu, exercèrent sur leurs corps toutes les rigueurs de la flagellation. Le discours dura environ une demi-heure; mais ensuite au moment de l'exaltation de la croix, les lumières s'éteignirent, et ils se déchirèrent la chair à coups de fouet pendant tout le temps qu'on récita le psaume *Miserere*.

15. Dans ces entrefaites on nous rappela à Amanguchi; mais comme Bungo nous offroit une moisson plus certaine, et que nous pouvions nous passer du secours du frère Jean qui étoit à Firando (car il eût fallu l'envoyer à Amanguchi), nous répondîmes aux habitans de cette ville, que nous nous rendrions près d'eux aussitôt après les fêtes de Pâques.

16. La Semaine-Sainte fut consacrée aux cérémonies de l'Eglise avec autant de pompe que les circonstances le permettoient.

Le Dimanche *in palmis*, avant la grand'messe, après la distribution des rameaux, nous sortîmes en procession, et après avoir parcouru un vaste espace, le P. Cosme qui étoit célébrant trouva, selon l'usage, les portes fermées; il frappa trois fois avec la croix, chantant : *Attollite portas;* de l'intérieur de l'église le chœur lui répondoit suivant le rit.

A la troisième fois les portes s'ouvrirent, la procession rentra en ordre, et le célébrant étant venu à l'autel, l'office commença. Après la Passion, tous les esprits furent consternés et abattus; tous furent saisis d'horreur en pensant que c'étoit le péché qui avoit nécessité une victime aussi auguste et aussi innocente. Cette douleur étoit néanmoins mêlée d'un sentiment si profond de consolation, qu'on remarquoit aisément que c'étoit l'œuvre de l'Esprit saint. Après l'office, l'église fut tendue de noir, et nous dressâmes un tombeau qui simuloit celui de Jésus-Christ, avec l'aide de cinq Portugais qui avoient passé l'hiver dans cette ville, et nous étoient venus trouver pour approcher des sacremens. Aux ténèbres du Jeudi-Saint, nous chantâmes à deux chœurs et en musique le cantique de Zacharie; nous terminâmes l'office par le psaume *Miserere*, avec de grands sentimens de componction de la part des Chrétiens, et au grand étonnement des gentils. Le lendemain nous admîmes à la sainte table lès Portugais et quelques Japonois, qui nous avoient paru suffisamment dis-

posés. Comme c'étoit la première fois qu'ils étoient admis au sacré banquet, ils furent comblés de douceurs ineffables et remplis de consolations. Nous portâmes ensuite au reposoir le sacré Corps en procession avec des cierges allumés. A la garde du sépulcre nous avions placé deux Portugais et deux jeunes garçons armés de toutes pièces.

Comme cette cérémonie sert à nous rappeler les années que Jésus-Christ notre Sauveur passa sur la terre, elle nous étoit d'un merveilleux secours pour instruire nos néophytes, et exciter en eux une vive douleur de leur vie passée.

Le concours du peuple fut extraordinaire à l'office du Vendredi-Saint. Nous chantâmes la passion, et renfermâmes dans le tabernacle le précieux corps. Après l'office, les Chrétiens se retirèrent chez eux dans un morne silence, portant sur leur figure les signes non équivoques d'une profonde tristesse. Le Samedi-Saint, tous revinrent encore à l'office; un autel avoit été dressé au milieu de l'église; le chœur étoit tapissé, orné d'un grand tableau qui représentoit la Résurrection, et éclairé par un grand nombre de cierges. Une tapisserie en forme de rideau, n'en permettoit pas la vue. Après les *Kyrie*, le voile tout à coup tomba, et offrit à la vue des assistans l'autel et l'officiant. Au *Gloria in excelsis*, on mit en branle toutes les cloches; on vit alors la joie se manifester sur toutes les figures d'une manière extraordinaire, soit parce que cela étoit nouveau pour eux, soit par l'effet du contraste du deuil précédent avec la cérémonie de ce jour. Ils ne tarissoient pas lorsqu'ils nous rendoient compte de l'effet qu'elle avoit produit sur eux; ils croyoient, disoient-ils, avoir eu

un avant-goût du bonheur céleste. Toutes ces cérémonies ne contribuèrent pas peu à les fortifier et à les confirmer dans la foi.

Le jour de Pâque, nous fîmes la procession du saint Sacrement sous le dais, et des cierges à la main; les chantres et le clergé étoient couronnés de fleurs; des décharges d'arquebuses se faisoient fréquemment entendre au milieu de la psalmodie, et le concours du peuple fut ces jours si extraordinaire que nous ne pûmes faire d'instructions.

17. Tandis que nous étions livrés à ces occupations, nous apprîmes qu'un Seigneur, nommé Moridono, après avoir formé un corps d'armée, avoit massacré le roi et les princes d'Amanguchi, et avoit mis ensuite la ville à feu et à sang; nous eussions infailliblement été enveloppés dans ce massacre, si nous nous fussions rendus aux vœux des habitans. Mais Dieu ne nous avoit pas encore jugés dignes d'un honneur qu'il ne réserve qu'à ses élus et à ses favoris. Après ce carnage, les restes de cette ville malheureuse furent en proie à une horrible famine, qui emmena beaucoup de barbares et quelques Chrétiens. Ce n'est pas de long-temps qu'Amanguchi se relèvera de ce désastre, et qu'elle recouvrera sa population et son antique splendeur.

18. Les guerres civiles et le tumulte des armes ne sont pas un petit obstacle aux progrès de la religion. Cependant, dans le royaume de Bungo elle a eu encore de nombreux succès, surtout dans la classe du peuple, et chez les pauvres; car les riches sont trop occupés des affaires du siècle, et redoutent trop les railleries et les armes du ridicule. Balthasar Gago nous a mandé de Firando, que dans une petite île

voisine, trente ou quarante hommes avoient demandé le baptême, que les Chrétiens y étoient fervens, qu'ils avoient construit une église beaucoup trop petite, à la vérité, pour la population.

Quant à nous, les occasions de mettre notre patience et notre courage à l'épreuve ne nous manquent pas; car tous les jours nous sommes en butte aux calomnies des bonzes; c'est toujours de nouveaux crimes qu'ils inventent; c'est toujours avec des faux témoins qu'ils subornent, qu'ils s'efforcent d'irriter le peuple et de l'armer contre nous. Nous nous nourrissons, disent-ils, de chair humaine; et la preuve en est dans des vêtemens sanglans qu'ils font jeter secrètement derrière la porte de nos maisons. Voilà plusieurs fois que ce manége s'est renouvelé dans le courant de cette année 1557. Ce qui a fait dire dans presque tout le Japon, que nous étions des démons, que l'on devoit se méfier de nous et de nos paroles. De temps en temps les enfans nous poursuivent à coups de pierres, et quoique beaucoup de gens honnêtes nous aiment et nous respectent, nous n'en sommes pas moins l'objet d'atroces invectives.

C'est par ces dangers et ces périls que le Seigneur nous met à l'épreuve, et nous fait sentir combien peu nous valons sans lui.

19. Cependant il dissimule encore les crimes de cette nation, et dans sa miséricorde il a plusieurs fois daigné manifester sa toute-puissance, pour subjuguer ces esprits et les attirer à lui.

Nous avons vu un homme paralytique depuis un grand nombre d'années, recouvrer une parfaite santé peu de jours après son baptême.

Une femme fatiguée depuis long-temps d'un hoquet qui lui laissoit à peine la faculté de manger et de parler, en fut guérie au sortir des fonts baptismaux.

Une femme énergumène fut délivrée du démon, à l'instant même qu'elle fut chrétienne.

Un homme porteur d'une fièvre qui le tourmentoit depuis long-temps, descendit de la montagne, vint à notre église, persuadé qu'il n'en sortiroit pas sans avoir obtenu sa guérison; et en effet, le lendemain ses vœux furent exaucés.

Dans l'hôpital dont je vous ai parlé, on voit guérir de vieux ulcères, des abcès qui ont dix, vingt ans d'existence; et tout cela est nécessaire pour dissiper les ténèbres répandues sur cette nation, et pour mettre à découvert les fourberies et les impostures du démon.

20. On trouve ici des imposteurs qui se font passer pour morts, et des sorciers qui viennent avec des potions les rendre à la vie. Le démon se mêle aussi quelquefois de guérir des malades. Un individu avoit disparu depuis quelques jours, à l'aide des magiciens on le vit tout à coup reparoître. Dernièrement on portoit en terre un corps mort; arrivé au lieu de sa sépulture on découvre le cercueil, et on ne trouve rien dedans. C'est avec de pareilles jongleries que le démon s'amuse aux dépens de cette malheureuse nation. Parmi les crimes nombreux dont elle se rend coupable, on remarque surtout celui d'infanticide; les pères portent la barbarie jusqu'à détruire leur progéniture, soit qu'ils pensent qu'un seul enfant leur suffit, soit qu'ils regardent une nombreuse famille comme une source de misères

et d'infortune pour eux-mêmes. D'autres se persuadent que si leurs femmes, lorsqu'elles sont enceintes, viennent à accoucher d'une fille, elles seront damnées ; et pour prévenir ce malheur ils ont recours à des potions pour les faire avorter.

Il n'est aucune pensée que les Japonois redoutent plus que celle de la mort, comme capable de les détourner de quelques crimes. Aussi ambitionnent-ils une mort subite, et regardent-ils comme fort heureux celui qui en est atteint.

21. On rencontre ici beaucoup d'individus qui se consacrent d'une manière spéciale au culte des démons ; le peuple les appelle *Jamambuxes*, c'est-à-dire soldats de rempart. Ces hommes, pour obtenir une réputation de sainteté, se livrent à toutes sortes d'austérités ; ils se tiennent debout, ils veillent, ils jeûnent deux mois, trois mois de suite, jusqu'à ce que le diable leur dise que c'est assez. On en voit d'autres qui s'adjoignent d'autres fous, et se dirigent vers la mer en mendiant quelques pièces de monnoie. Arrivés là, ils montent une barque, vont loin du port, percent la barque et se font submerger.

Le diable met tout en œuvre pour se faire adorer de ces peuples, sous la figure de quelques animaux. Ainsi, pour déifier un bœuf, il entre en possession d'un individu, et lorsqu'on lui demande son nom, il se dit *le roi des bœufs ;* si on le prie de sortir du corps de cet homme, il déclare qu'il ne s'en séparera pas, qu'on ne s'engage à lui bâtir un temple. Si on le lui promet, il se retire ; si on ne l'exécute pas, il revient et tourmente sa malheureuse victime d'une manière impitoyable jusqu'à ce

qu'on lui ait bâti un temple où il est adoré sous la figure de tel ou tel animal, et souvent avec menace de mort contre quiconque tuera le bœuf ou l'animal placé dans son temple.

Les chasseurs sont encore souvent l'objet de son courroux, et pour punition d'avoir tué une bête, il leur envoie des maladies; et c'est la crainte qu'ils en ont, qui leur fait adorer des bêtes sauvages. Son but est de détourner par là les mortels du culte du vrai Dieu, en leur donnant le change, en effaçant de leur esprit la grandeur d'un Dieu incorruptible, en y substituant l'image d'une créature périssable, telle que celle d'un homme, d'un oiseau, d'un quadrupède, d'un serpent.

22. Cette nation admet plusieurs espèces de mythologie. Les uns adorent, je ne sais quel homme, mort depuis des siècles, sous le nom d' *Amida*, d'autres un certain *Xaca*. On remarque encore une secte qu'on appelle en langue du pays *fotoques*. Cette race d'hommes est si profondément entêtée de ses superstitions, qu'ils ont été jusqu'ici constamment sourds aux vérités de l'Evangile; suivant eux leurs livres sont seuls dignes de foi, et c'est un miracle si on parvient à en désabuser un. C'est au soleil, à la lune qu'ils adressent leur culte, et quelquefois au démon lui-même à qui ils érigent des temples; et dans ces temples ils le représentent sous des figures plus difformes, plus hideuses qu'aucune imagination haineuse ne pourroit en créer et en concevoir.

On trouve encore ici beaucoup de communautés des deux sexes, que l'on reconnoît à la couleur de leurs vêtemens qui sont noirs ou roux, mais dont la vie et les mœurs sont également exécrables.

23. Notre société possède trois établissemens dans ces contrées; la première était à Amanguchi, ville qui renfermoit une nombreuse chrétienté; mais cette maison a eu le même sort que toute la ville; elle a été la proie des flammes. Les barbares avoient déjà élevé sur le terrain un temple à leurs idoles; mais nous venons d'apprendre que les Chrétiens qui ont échappé au carnage général, ont revendiqué en justice cette propriété, et qu'en notre nom ils sont rentrés dans cette possession.

Nous en avons une autre à Firando. Le troisième et le plus considérable de tous nos établissemens est celui de Bungo, parce qu'il nous paroît placé par la Providence sous des auspices plus certains que les autres. Nous avons ici, d'abord pour nous, l'affection sincère du Roi qui malheureusement n'est pas encore chrétien, mais qui nous a donné des preuves non équivoques de son attachement, soit dans les avis particuliers qu'il nous a donnés, soit dans les témoignages publics dont il nous a honorés en présence de ses Préfets et des Magistrats; il ne laisse d'ailleurs échapper aucune occasion, pour manifester la satisfaction qu'il éprouve en apprenant les progrès que la religion chrétienne fait au milieu de ses états.

24. Ce seroit d'un grand avantage pour la propagation de l'Evangile, et pour la conversion de ces peuples, si le Roi de Portugal, qui est le protecteur, le père de notre société, envoyoit à ce Souverain un Ambassadeur. Priez, mes Frères, priez le Seigneur qu'il daigne suggérer cette pensée à notre auguste Monarque; car, de la conversion de ce royaume dépend celle de tout le Japon et des îles

adjacentes; et de tous les Princes qui gouvernent ce pays, c'est celui de Bungo, qui a aujourd'hui le plus d'autorité et de pouvoir effectif.

25. Dans le courant du mois de septembre, deux navires Portugais mouillèrent à Firando, où résidoit Balthasar Gago. Le P. Cosme m'envoya aussitôt vers lui, pour l'aider dans l'administration du tribunal de la pénitence, et dans les autres travaux que la présence de ces nouveaux venus devoient nécessiter. Mon arrivée fut un grand sujet de joie pour le P. Gago, pour les Portugais et pour le Prince régnant. Comme la conduite, les mœurs et l'exemple des anciens Chrétiens, sont d'une grande influence pour convertir les peuples, et confirmer dans la foi les néophytes, nous apportâmes tous nos soins à contenir les Portugais dans les bornes d'une vie régulière, et à les engager surtout à éviter tout ce qui pourroit être un motif de scandale pour les nouveaux convertis. Un grand nombre approchèrent des sacremens de la pénitence et de la sainte table. Tous les dimanches et toutes les fêtes nous adressions une instruction aux Portugais, tandis que notre compagnon Japonois, homme d'une grande vertu et très-zélé prêchoit de son côté ses compatriotes.

26. Nous avons eu une fois une messe solennelle en musique, suivie d'une procession. Quarante mousquetaires en ouvroient la marche, la musique venoit immédiatement après. Deux Portugais portoient des torches, et le porte-croix étoit revêtu d'une dalmatique, deux de nos Frères chantoient les litanies, qui n'étoient interrompues que par les décharges de la mousqueterie; venoit ensuite le

P. Balthasar Gago, revêtu des plus beaux ornemens sacerdotaux; arrivés sur le port où étoient à l'ancre les navires Portugais, la procession fut saluée par plusieurs décharges de mousqueterie et de caronades.

Le hasard voulut que ce jour-là fût celui d'une grande foire, et qu'il y eût alors à Firando une affluence considérable de marchands. Ce spectacle imposant fut un grand sujet de joie pour les Chrétiens, d'admiration et d'étonnement pour les gentils.

En passant devant la croix qui n'est pas éloignée de notre église, la procession s'arrêta pour entendre un discours sur l'Exaltation de la Sainte-Croix, puis rentra dans le même ordre qu'elle étoit sortie.

Fasse le ciel, que ces cérémonies décillent les yeux aux infortunés Japonois, leur fassent reconnoître leur Créateur inaccessible aux yeux du corps.

27. Nous reçûmes à cette époque des nouvelles satisfaisantes du royaume de Bungo; mais nous apprîmes en même temps la mort de Paul (1), Japo-

(1) Dans la lettre x, n.° 1, nous avons parlé de la conversion de deux bonzes de Méaco, convertis à la voix de Cosme de Torrez, et baptisés sous les noms de *Paul* et de *Barnabé*.

Voici des détails sur leur conversion, que nous puisons dans le P. Charlevoix, l. II:

Un jour que Cosme prêchoit dans une place publique, deux bonzes le harcelèrent de questions auxquelles il satisfit sur-le-champ; puis continuant son discours, il vint à parler de S. Paul: un des docteurs lui demanda qui étoit ce PAUL, sur l'autorité duquel il s'appuyoit si fort. Le Père raconta, en peu de mots, l'histoire de l'Apôtre des nations; à peine eut-il fini, que le bonze prenant la parole, et se tournant vers l'assistance, s'écria: *Ecoutez, Japo-*

nois, que j'avois laissé malade à Funai, homme doué de grandes vertus. On dit qu'il est mort en prononçant les saints noms de *Jésus et de Marie*. Sa vie et sa mort ont été un égal objet d'édification et d'admiration. Il avoit pendant trois ans travaillé à la vigne du Seigneur; il a été notre compagnon, notre collaborateur, zélé pour le salut des ames. Sa mort est pour nous un grand sujet de deuil, vu la perte que nous faisons; car il nous sera difficile au milieu d'une si grande corruption d'hommes d'en trouver un semblable.

28. Le P. Cosme a envoyé Balthasar Gago, à Facata. Il doit y prendre possession d'un terrain que le Roi nous a alloué pour y former un établissement. Il ira de là trouver le Roi de Bungo, pour lui faire ratifier et confirmer cette concession. Nous espérons que cet établissement prospèrera; cette ville est plus pacifique qu'aucune autre, parce qu'elle est peuplée de riches négocians, qui dans leurs intérêts redoutent les guerres civiles, et n'épargnent ni présens ni largesses pour en détour-

nois, je suis chrétien, et puisque j'ai imité Paul en combattant la doctrine de J. C., je veux l'imiter en la prêchant aux infidèles; et vous, mon cher compagnon, suivez mon exemple. Comme nous avons enseigné l'erreur de compagnie, allons ensemble annoncer la vérité à ceux qui ne la connoissent pas. Ils se jetèrent aussitôt l'un et l'autre aux pieds du prédicateur pour lui demander le baptême.

Ils tinrent parole. On les vit bientôt ensemble parcourir les bourgs et les villages, semant le grain de la parole divine, avec des fruits d'autant plus abondans, que le ciel y concourut plus d'une fois par des prodiges.

Paul fut bientôt victime de son zèle : il tomba malade à Funai, mais sentant ses derniers momens approcher, il se fit embarquer sur un bâtiment qui alloit à Fucheo, pour mourir entre les bras du P. Cosme.

ner les fléaux de dessus leurs têtes. Ce pays jouit depuis quatre ou cinq ans d'une abondante récolte. Nous attendons en retour les *vaches maigres de Pharaon :* mais que le ciel nous en préserve. Ah! c'est alors que l'ame est navrée de douleur, que le cœur est suffoqué, lorsqu'on voit dans ces temps désastreux la multitude d'enfans périr sous le couteau des mères affamées. Si dans ce moment-ci où les vivres ne sont pas chers, cette barbarie est encore fréquente, jugez de ce que nous devons nous attendre à voir dans les années de stérilité. Elles offrent ici, mes Frères, des difficultés et des peines incroyables à surmonter, puisque les riches eux-mêmes sont alors réduits à ne vivre que d'herbe. C'est pourquoi, imitant la prudence de Joseph, nous faisons toujours une réserve sur l'année présente pour celle qui suit, afin de subvenir aux besoins des Chrétiens, dans le moment de détresse. Mais il y a bien de la différence entre nos greniers et ceux de l'intendant du Roi d'Egypte. Nos provisions ne consistent guères qu'en feuilles de cressons et de laitues, sechées au soleil. La récolte du froment est ici peu de chose; car les pluies le font périr au moment où il entre en maturité. On ne recueille que du riz qui est bien loin de suffire à la consommation du pays; et les pauvres n'en mangent que dans les jours de solennité publique. Cependant la bonté de Dieu les soutient et les nourrit.

29. Depuis que cette lettre est écrite, un parent du Prince de Firando s'est avisé de prendre les armes contre le Roi de Bungo; mais il a été battu à plate couture. Cependant le vainqueur ayant eu connois-

sance que c'étoit à l'aide des subsides de Taqua Nombo que le rebelle avoit pris les armes, résolut de porter la guerre dans ses états. C'est pourquoi le P. Cosme m'écrivit à Funai que d'après le bruit public, le Roi de Bungo entreroit dans ces contrées les armes à la main ; d'avoir en conséquence, à me tenir sur mes gardes, et à prendre mes précautions. Alors, je compris pourquoi le Roi m'avoit fait écrire et prévenir dès le mois d'octobre, d'avoir à sortir du pays. Quelques Chrétiens, sur ces bruits de guerre, effrayés et consternés, vinrent aussitôt me trouver dans la nuit, pour me déclarer que si je restois à Firando, ils viendroient tous se réfugier dans notre église, pour y attendre et recevoir la mort avec moi; je les consolai, je les encourageai et les congédiai après leur avoir donné des avis analogues aux circonstances présentes.

30. L'île de Firando a environ trois lieues de circuit; elle contient quelques bourgades dont la plus considérable est celle où je réside, et qui renferme environ deux cents familles. Dans les autres villages on rencontre quelques Chrétiens que je me propose d'aller visiter toutes les semaines, si la guerre n'y apporte pas d'obstacles.

Voilà, mes très-chers Frères, ce que l'année 1557 m'offroit à vous écrire. Je vous conjure, par Notre-Seigneur Jésus-Christ, de réunir vos prières pour m'obtenir l'esprit parfait de soumission, et la vertu d'obéissance de celui qui pour moi s'est rendu obéissant jusqu'à la mort la plus ignominieuse, la mort de la croix.

LETTRE XVI.

MELCHIOR NUGNEZ A LA SOCIÉTÉ DE JÉSUS, EN PORTUGAL.

Cochin, le 10 janvier 1558.

1. Je vous écrivis, il y a deux ans, des côtes de la Chine (1), où je fus contraint de passer l'hiver, n'ayant pu continuer alors ma route vers le Japon (2).

(1) Voyez la lettre XIII, datée de Canton, du 21 novembre 1555.

(2) Pendant son séjour à Macao, Melchior Nugnez avoit reçu des lettres de Goa, par lesquelles on le pressoit de revenir aux Indes. Il en avoit même reçu une de St-Ignace qui n'approuvoit pas son voyage, qui lui manifestait son mécontentement sur ces courses lointaines qui détournoient les provinciaux du soin qu'ils devoient aux affaires dont ils étoient chargés. Nugnez eût sans doute renoncé à son projet, et seroit retourné sur ses pas à la lecture de ces lettres; vu d'ailleurs que la Providence, par les obstacles qu'elle apportoit à ce voyage, sembloit s'être déclarée contre une expédition que le général désapprouvoit; Nugnez, dis-je, eût renoncé à son projet, si Edouard de Gama ne fut pas arrivé à Macao avec des lettres de *Taqua Nombo*, Roi de Firando, et si ces lettres ne l'eussent pas encore une fois fait changer de résolution, et engagé à poursuivre sa route.

Taqua Nombo, jaloux de la prospérité que le commerce des Portugais avoit introduite dans le royaume de Bungo, ayant appris que le P. Nugnez étoit en chemin pour le Japon, que sa naissance (car il étoit de l'illustre maison de Barretto), son mérite, son rang lui donnoient un grand crédit parmi les Portugais, crut que pour attirer dans ses états le commerce de cette nation, il falloit engager ce religieux à faire un etablissement dans ses ports. Ses lettres con-

enrolé sous la bannière de Jésus-Christ, depuis surtout que dans les lettres au Vice-roi des Indes, il en a manifesté le désir le moins équivoque.

5. Arrivés sur la côte de Bungo, nous abordâmes à une ville dont les chefs avoient pris les armes contre leur Souverain. Nous apprîmes des riverains qui vinrent à bord de notre navire, que la ville avoit été renversée de fond en comble, que le Roi avoit pris la fuite; ils ajoutèrent même qu'ils croyoient que nos compagnons qui y résidoient avoient été massacrés. Cette nouvelle, heureusement fausse, nous jeta d'abord dans la consternation, non-seulement nous, mais encore tous les gens de l'équipage. Cependant, malgré le vent contraire, nous nous décidâmes à aborder et à prendre terre; mais, mes Frères, la plume se refuse à vous peindre la joie que nous éprouvâmes tout à coup, en rencontrant immédiatement sur le rivage ceux-là mêmes dont nous pleurions la mort, et qui nous parurent comme sortant du tombeau; Cosme de Torrez ne pouvoit lui-même contenir et arrêter ses larmes. Oh! le bon vieillard! oh! l'excellent homme!

6. François Xavier l'avoit laissé à Amanguchi; il a gouverné pendant quelques années cette Eglise, il l'a consolidée par ses travaux héroïques, illustrée par ses vertus. On l'a vu dans l'intérieur du logis, assailli de pierres par les bonzes, couvert de crachats, bafoué, insulté, ne pouvant sans un péril imminent, mettre le pied hors de chez lui, et cela pourquoi? parce que après le départ de François Xavier, le Roi d'Amanguchi avoit été tué en embuscade, et parce que le royaume avoit été bouleversé par les guerres civiles, les séditions, le carnage de presque

toute la noblesse et de la magistrature. C'étoit à la prédication de l'Evangile, c'étoit à l'abandon que les peuples avoient fait de la religion de leurs pères, que les bonzes, qui jouissent d'une grande autorité parmi le peuple, attribuoient tous ces désordres. Cosme étoit devenu l'objet de tant de haines que le monde étoit pour lui une croix sur laquelle il se regardoit comme cloué et attaché. Mais la pureté de sa conscience lui fournissoit des armes capables de le soutenir au milieu de ses peines et de ses misères; il les rapportoit aux pieds de la croix, il les consacroit à la gloire de Notre-Seigneur Jésus-Christ; elles lui servoient à conserver, à augmenter et à étendre l'Eglise d'Amanguchi.

Il m'a depuis souvent raconté que jamais il n'avoit éprouvé dans sa vie autant de consolation et de joies intérieures qu'au milieu des tribulations qui l'ont accablé à Amanguchi. Je ne doute pas que c'est à l'abondance des larmes qu'il a versées, qu'il doit la perte presque totale de la vue.

7. Arrivé à Bungo, je m'empressai d'aller voir le Roi, et je fis tous mes efforts pour le déterminer à embrasser la religion de Jésus-Christ; mais ils furent inutiles, parce que la crainte, qu'il avoit de ses ennemis le tenoit assiégé dans son palais, et comme ceux-ci comprenoient très-bien que la religion chrétienne entraîneroit après elle le changement total des mœurs, lui craignoit de son côté que ses sujets ne se révoltassent contre un Roi qui seroit chrétien. Mais le plus grand obstacle à sa conversion étoit son attachement à une secte de bonzes materialistes qui nient l'immortalité de l'ame, sa spiritualité, et ne reconnoissent rien au delà de ce que les sens grossiers leur manifestent.

Les bonzes sont alliés aux premières familles du royaume ; ils nous portent une haine mortelle, il n'est point de calomnies, point d'atrocités dont ils ne nous accusent, et pourquoi ? Parce que nous les démasquons aux yeux du peuple, que nous dévoilons leurs turpitudes et leurs jongleries. C'est bien eux qui sont dans ces contrées le plus grand obstacle aux progrès de l'Evangile.

8. C'est ici que j'ai appris à connoître les travaux prodigieux de François Xavier, travaux dont il ne nous parloit pas dans ses lettres. Quelles fatigues n'a-t-il pas essuyées dans ses innombrables courses à pied ? Quelles peines ne s'est-il pas données en prêchant dans les rues, chez les bonzes, dans les palais des grands ? Quelle austérité n'a-t-il pas pratiquée en ne se sustentant que de la nourriture la plus grossière du peuple ?

Au milieu des froids les plus rigoureux, on l'a vu comme un valet suivre à pied des cavaliers Japonois, chargé de leurs bagages, sans néanmoins jamais quitter sa soutane ; et cela pour se garantir des voleurs qui infectoient les routes.

Il reprochoit aux seigneurs Japonois leurs crimes et leurs superstitions, avec tant de liberté et de véhémence, que son compagnon de qui je tiens ces détails, trembloit souvent pour lui.

Combien de fois n'a-t-il pas essuyé les huées des enfans dans les rues, les insultes de la populace qui le poursuivoit à coups de pierres, et cela avec un sang froid, une constance imperturbable. Il soupiroit avec tant d'ardeur de mourir pour J. C. qu'on eût dit que c'étoit là son unique ambition.

Il reprochoit un jour au Roi d'Amanguchi un

crime détestable avec une si grande liberté, et avec tant de chaleur, qu'il faillit perdre la vie. Tandis que les seigneurs Japonois l'insultoient et le maltraitoient en parole, il dictoit à son interprète qui trembloit de tous ses membres, et qui s'attendoit à chaque instant à un coup de poignard, il lui dictoit ses réponses, avec une noble énergie ; et sans insultes, sans emportement, sans ostentation, il disoit dans le palais des Grands ce qu'il pensoit.

Ses paroles, ses actions ont imprimé dans l'esprit de ces peuples un si grand respect pour sa mémoire, qu'il y est en plus grande vénération que les bonzes eux-mêmes que l'on révère presque comme des divinités.

Les Japonois étoient saisis d'une telle admiration à la vue de sa grandeur d'ame et de son mépris de la vie, qu'un grand nombre parmi eux ne l'appellent que le *saint par excellence*.

9. Quant à ce qui me regarde en particulier, j'ai fait une grave et sérieuse maladie qui m'a tenu trois mois alité; et contre toute espérance, j'ai recouvré la santé.

Comme les troubles politiques du Japon ne permettoient pas d'espérer de grands succès dans l'intérêt de la religion, j'ai profité de ma convalescence pour revenir aux Indes reprendre mes anciennes occupations. Après cinq jours d'une effroyable tempête, telle que je n'en ai vu de ma vie, ni ne pense en revoir jamais, nous sommes arrivés ici sains et saufs, avec le secours de Dieu que nous prions instamment de nous conduire dans la voie de l'obéissance au séjour du bonheur éternel, après nous avoir amenés ici à travers tant de périls.

LETTRE XVII.

GASPARD VILLÈLE A LA SOCIÉTÉ DE GOA (1).

Japon, le 1.er septembre 1559.

1. L'année dernière, je vous écrivis très au long sur tout ce qui s'étoit passé d'intéressant dans nos divers établissemens, surtout à Firando, où j'avois résidé un an. Depuis lors, mille trois cens adultes ont été baptisés, trois temples consacrés aux idoles ont été convertis en églises, et c'est ce que le démon n'a pu voir sans dépit.

Nous étions depuis long-temps l'objet de la haine violente d'un certain bonze, en raison des progrès journaliers que l'Evangile faisoit dans l'esprit des peuples. Il ne pouvoit d'ailleurs nous pardonner d'avoir été confondu dans une dispute publique. Plein de colère et de rage, il avoit juré notre perte, et tous ses moyens et tous ses efforts tendoient à ce but. Tel est le sujet que l'enfer a suscité contre nous. Il commença d'abord par prêcher en public tous les dogmes absurdes et stupides de sa bonzerie, de manière que cet être dont le nom étoit obscur et à peine connu à Firando, devint fameux, et eut plusieurs secta-

(1) En partant du Japon, Melchior Nugnez mit à la disposition de Cosme de Torrez, le P. Gaspard Villèle, homme d'un grand mérite, ouvrier infatigable ; Etienne et Louis Froez, Melchior et Antoine Diaz, qui n'étoient pas prêtres ; de plus, cinq jeunes orphelins, du nombre de ceux qu'on élevoit au séminaire de Ste-Foi.

teurs ; ce n'étoit pas seulement le peuple qui le suivoit, mais les bonzes eux-mêmes le regardoient comme un éminent docteur, l'écoutoient comme un oracle. Ses discours furibonds ne tendoient qu'à échauffer, qu'à ameuter la populace contre nous, et qu'à provoquer notre extermination, moyens dont ces hommes pervers avoient déjà fait usage contre François Xavier; et cela, pour détourner, disent-ils, de dessus les têtes des peuples la colère des dieux et les fléaux dont ils sont menacés.

Ces discours eurent leur effet. On nous accusa, et les faux témoins se levèrent de toutes parts; mais ce qui affligea le plus les Fidèles, ce fut de voir la croix qui étoit sur le cimetière, abattue par ces furieux.

2. Le Prince et quelques autres Chrétiens, jaloux de la gloire de J. C., étoient peu disposés à souffrir cet affront, mais de justes motifs leur firent prendre patience. Le Seigneur notre Dieu, sans s'irriter des crimes de cette malheureuse nation, se rappellant son antique miséricorde, au lieu de faire pleuvoir sur elle un déluge d'eau ou des torrens de feu, fit paroître dans les cieux des signes capables de dissiper les ténèbres qui la couvrent. On vit alors dans les airs plusieurs croix, et d'autres prodiges non moins éclatans. Mais l'aveuglement des idolâtres est si profond, qu'ils n'ont pas même pu voir cette lumière extraordinaire, ils se sont au contraire endurcis dans leur opiniâtreté, et ils ont redoublé d'effort pour pervertir les néophytes.

3. Méaco, capitale de tout le Japon, est célèbre par son académie qui est la plus renommée et la plus fréquentée de tout l'empire. Comme le flambeau du

Christianisme n'a point encore été porté dans cette cité, notre Père Recteur Cosme a jugé à propos d'y envoyer un de nous pour en reconnoître l'état, et savoir si on peut y ouvrir une porte à l'Evangile. Après des prières publiques et des messes dites dans l'intention de connoître la volonté de Dieu, cette province m'est tombée en partage, à moi, qui suis le moins propre de tous pour porter un si lourd fardeau. Mais le Seigneur qui me l'a imposé me donnera les forces nécessaires.

Au reste, quand à moi, je m'attends à tout, j'ai constamment sous les yeux la mort, les outrages, les avanies qui m'attendent dans ce pays, les fatigues, les froids excessifs qu'on éprouve dans ces contrées. Quoique je me sois déjà un peu familiarisé avec la langue japonoise, j'emmene cependant avec moi pour plus de facilité un interprète Japonois, qui fait partie de notre société (1), et je pars à l'instant; car le tems qui me presse ne me permet pas d'écrire plus longuement.

Vous savez, mes Frères, combien je suis dénué des moyens qu'exigeroit une mission de cette importance; demandez-les donc instamment pour moi au Seigneur; priez-le de m'assister et de subvenir à tous mes besoins qui sont immenses.

(1) Laurent dont il a déjà été fait mention, et dont on trouvera une lettre sous le n.° XXI.

LETTRE XVIII.

GUILLAUME PEREIRA A LA COMPAGNIE DE JÉSUS, EN PORTUGAL (1).

Bungo, 4 octobre 1559.

1. C'est avec le P. Gaspard Villèle, que je suis venu à Firando, pour prendre soin de la chrétienté de Bungo. Nous y avons passé près d'un an, occupés l'un et l'autre à baptiser et à faire le catéchisme aux enfans. Nous les rassemblions au son d'une cloche que nous faisions entendre par les rues; ce qui étoit merveilleux, car on n'en avoit jamais entendu dans ce pays. En peu de temps notre école fut formée; nous choisîmes ensuite les plus savans pour instruire les autres. On les vit bientôt aller gravement par les rues, chanter gaîment ce qu'ils avoient appris, sans s'effrayer des clameurs des barbares qui les poursuivoient, des moqueries dont ils étoient l'objet, et des injures dont on les accabloit. Il sembloit au contraire que leur zèle s'en enflammoit davantage. Leurs progrès furent tels, qu'on les vit bientôt instruire leurs pères, se réunir le soir tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre, pour y chanter

(1) Le P. Nugnez, avant son départ du Japon, avoit reçu parmi les enfans d'Ignace, et laissé sous la conduite du P. de Torrez, Guillaume et Ruys Pereira, deux de ces jeunes séminaristes qu'il avoit amenés de Goa. Ils ont depuis rendu de grands services à cette Eglise.

des cantiques, et les parens se réunissaient avec eux. Pendant la Semaine-Sainte Gaspard Villèle engagea les Chrétiens à choisir un emplacement pour y ériger un espèce de Calvaire qui devint le rendez-vous des prières et des instructions.

2. Parmi les Nobles Japonois est un chrétien nommé Antoine, propriétaire et seigneur de quelques îles et de quelques villages aux environs de Firando. A la demande des fidèles, Gaspard, s'étant rendu sur les lieux, convertit presque tous les habitans, à la grande satisfaction d'Antoine; dans le transport de sa joie, il abattit les idoles et il mit lui-même le feu aux temples. Depuis lors ces insulaires n'ont pas cessé de rendre à leur Créateur, à leur vrai Dieu les hommages qu'ils rendoient aux démons. Gaspard prêcha à Firando dans la nouvelle église qu'avoit fait construire Antoine; et le même jour ce Prince donna un repas à tous les Chrétiens. Pour que rien ne manquât au bonheur et à la satisfaction de ce père si pieux et si zélé, Dieu permit que son fils qui jusque-là étoit resté attaché au paganisme, se convertit au Seigneur, avec quelques domestiques et quelques femmes.

Je n'entre pas dans d'autres détails dont nos Pères n'auront pas manqué de vous faire part.

Que notre Seigneur J. C. nous éclaire, nous fasse connoître sa sainte volonté et nous donne les forces de l'exécuter.

LETTRE XIX.

JEAN FERNAND A MELCHIOR NUGNEZ.

Bungo, 5 octobre 1559.

1. Nos lettres précédentes qui ont été rendues publiques, ne vous ont pas laissé ignorer ce qui s'est passé parmi nous dans les deux dernières années. Je viens maintenant vous entretenir de notre position actuelle.

Les Chrétiens de Bungo se fortifient et s'affermissent de plus en plus dans la foi. Ils fréquentent exactement le tribunal de la pénitence et la sainte table. Ils sont assidus aux instructions, ils pratiquent les exercices rigoureux de la pénitence ; en un mot, ils ne négligent aucun devoir de piété ; tous les jours ils récitent les petites heures. L'histoire de la Passion de notre Seigneur est distribuée par heures, de manière à pouvoir en faire une lecture quotidienne d'un bout à l'autre. Ces exercices n'ont pas même été interrompus à Facata, lorsque l'église y fut abattue par une soldatesque révoltée. Car outre les femmes et les enfans, on y a encore baptisé six chefs de famille ; et nous espérons qu'avec leurs soins cette église sera relevée au premier jour.

2. Pour vous donner une idée des progrès que les Chrétiens ont fait ici dans la vertu, je vais vous raconter ce qui est arrivé à un gentilhomme de ce pays. Se trouvant à Amanguchi, chez un ami puis-

samment riche, qui lui avoit donné en jouissance des champs de riz très-fertiles, il s'apperçut que ses occupations l'empêchoient de vaquer aux exercices de la religion avec autant d'assiduité qu'il l'auroit désiré; c'est pourquoi il abandonna les fonds et les revenus qui en dépendoient; et vint à Facata avec sa femme, ses enfans et ses domestiques, pour se livrer tout entier au service de Dieu, non-seulement lui, mais encore son fils. Car il nous a remis cet enfant, qui est encore d'un âge tendre, d'un excellent caractère, pour l'élever dans les principes de notre institut.

5. Quant à lui, pour ne s'occuper que de Dieu, il a mis de côté toutes les affaires, s'est retiré près de nous pour y passer le saint temps du Carême. Tous les instans qu'il n'employoit pas à ouïr la sainte messe et les instructions, il les consacroit à la prière, à la méditation de nos fins dernières, des peines et des récompenses éternelles, de la mort, du jugement dernier; au moyen de ces exercices journaliers, on le voyoit croître de jour en jour dans la connoissance de Notre-Seigneur J. C. et dans son amour.

Pour se fortifier et s'affermir dans la foi, il faisoit une lecture journalière des Actes des martyrs. Celui de Saint Etienne qui, sous une grêle de pierres, pria jusqu'au dernier soupir pour ses bourreaux, le ravissoit d'admiration.

Aux approches de la Semaine-Sainte, il se prépara par la confession au sacrement de l'Eucharistie auquel il fût admis avec quatre ou cinq autres, le jour de Pâque.

4. Cinq ou six jours après, la ville de Facata (1)

(1) Voyez-en les détails dans la suivante XX, n.° 10 et suivans.

fut surprise, un chef des rebelles qui avoient pris les armes contre le Roi de Bungo, le même chez qui cette famille chrétienne avoit, comme nous l'avons dit, vécu à Amanguchi, indigné de se voir abandonné de son ami, le fit poursuivre par des assassins. Lorsque celui-ci les apperçut, loin de courir à ses armes dont il savoit fort bien se servir, lui qui étoit d'ailleurs très-fort et très-courageux, il vint comme un agneau se jeter à leurs genoux, levant les yeux vers le ciel, et priant jusqu'au moment où il expira sous le fer des brigands. Nous ne doutons pas que dans ce moment c'étoit pour ses meurtriers qu'il prioit ; car il avoit sans cesse sous les yeux et dans la pensée l'exemple de S. Etienne.

Son fils qui est chez nous, son épouse, sa fille, qui sont retirées chez une sainte femme, et qui se sont consacrées à la prière et aux œuvres de la pénitence, font tous de grands progrès dans la vertu (1).

5. Un autre chrétien nommé Alexandre étoit au service d'un riche propriétaire des environs de Facata, ainsi que son épouse et sa bru. Tout à coup entraîné par l'esprit de Dieu, il quitte le service, renonce à ses gages et vient à Facata pour demander le baptême, qui lui fut accordé après suffisante instruction. Cela fait, il en donne aussitôt avis à son maître qui, avec l'aide de Dieu, se laissa toucher par ses prières, et lui renvoya aussitôt sa femme et sa bru qui depuis ont été agregées à l'Eglise. La femme mourut quinze jours après son baptême, en prononçant les noms de *Jésus* et de *Marie*. Nous avons bien des raisons pour ne pas douter un mo-

(1) Voyez la lettre suivante XX, n.° 17.

ment que l'instant de sa mort l'a mise en possession du bonheur du ciel.

6. Alexandre vivement touché de la perte de sa très-sainte femme résolut aussitôt de se dépouiller de tout son argent, de garder le célibat, et de se mettre jusqu'à la mort sous la direction du P. Cosme de Torrez.

Je me recommande à vos prières, et à celles de tous nos Frères dans le saint sacrifice des autels.

LETTRE XX.

BALTHASAR GAGO A LA SOCIÉTÉ DE JÉSUS, A GOA.

Bungo, 1.er novembre 1559.

1. Je vais entrer dans tous les détails que je pourrai réunir sur la situation passée et présente de l'Eglise du Japon, quoique la complication des faits dont nous avons été témoins ou acteurs, et qui nous ont offert de fréquentes occasions de nous enrichir en bonnes œuvres, et en travaux apostoliques, en rende le travail pénible.

Dans notre maison de Bungo nous sommes neuf, tant Pères que Frères, avec quelques domestiques Japonois. Les Chrétiens de la ville fréquentent journellement notre église; mais tous les dimanches et toutes les fêtes, on voit y accourir les Chrétiens des alentours de plus de quatre lieues, au point que le vaisseau n'étant pas assez grand, ne peut ja-
mais

mais contenir cette multitude, et qu'une bonne partie est forcée de rester dehors.

Tous les jours après la messe on récite les principaux articles de foi. Beaucoup de Japonois qui ne sont pas fort éloignés, viennent tous les samedis se confesser, et toutes les fêtes solennelles ils assistent à la sainte table.

2. C'est une chose admirable à voir avec quelle abondance de larmes ils répètent en leur idiome le *Confiteor*, au moment où le prêtre, sur le point de commencer la messe, le récite au pied de l'autel; et surtout lorsque tenant entre ses mains le sacré corps, il se frappe la poitrine, et dit : *Domine, non sum dignus*, paroles que tout assistant répète en sa langue maternelle.

Je suis confus, et je rougis de moi-même à la vue de ces hommes qui naguères étoient encore plongés dans les ténèbres de l'idolâtrie, et qui sont aujourd'hui pénétrés d'une si vive douleur au souvenir de leurs péchés.

3. Ils se sont divisés en différentes classes, pour se réunir ensuite tous les dimanches, et pour y parler de religion; un de nos Pères se rend à leur assemblée, il leur rappelle l'instruction qui leur a été faite le matin, et là chacun rend compte à son aise de ce qui l'a le plus frappé. L'assemblée se termine par une collecte destinée à subvenir aux frais de sépulture des pauvres; et chacun donne selon ses facultés. C'est une coutume qu'ils ont soigneusement conservée à Amanguchi, où Cosme de Torrez l'a établie depuis plus de quatre ans.

Nous avons à Bungo deux hôpitaux, dont l'un est destiné aux blessés et aux ulcérés, et l'autre à toutes

les espèces de maladies. Ce dernier vient, cette année même, d'être construit en bois; il est beaucoup plus vaste que le premier; il a été dédié à la Visitation de la sainte Vierge; le lendemain de la dédicace on y a célébré les saints Mystères, et on y a prêché à la grande satisfaction des fidèles. Au sortir de l'église, un d'entr'eux, après les avoir réunis dans un seul et même lieu, leur donna à tous un festin.

On compte seize salles dans l'hôpital, et l'habitation du médecin est contiguë; il est secondé par des hommes habiles dans l'art de guérir. Depuis l'été dernier jusqu'à ce jour (1.er novembre), plus de deux cents malades y ont recouvré la santé; Cosme n'en excluoit personne, quelqu'abandonné, quelque désespéré qu'il fût; les chancres, les fistules invétérées qui avoient même plus de dix-sept et vingt ans, ont été si heureusement guéries, qu'on doit attribuer ce succès plutôt à la miséricorde divine, qu'au secours de la médecine.

Quoique nous ayons dans notre société un excellent chirurgien, qui a formé parmi les domestiques plusieurs élèves, il en est un parmi ceux-ci qui a le double mérite de savoir appliquer aux corps les médicamens, et aux ames les remèdes spirituels; il possède supérieurement la langue japonoise, de manière qu'il opère beaucoup de conversions parmi les malades.

4. Un habitant de Méaco avoit été élevé dès l'enfance parmi les bonzes; lorsqu'il eut entendu prêcher l'Evangile, il y crut aussitôt, et ayant pris ensuite connoissance de notre institut, il vint à Bungo se mettre sous la direction spéciale de Cosme de Torrez. Il se portoit de lui-même à la pratique de

toutes sortes de vertus, et livroit à ses passions de merveilleux assauts. Comme il avoit étudié la médecine, il donna en deux volumes une matière médicale écrite en chinois; puis il mourut. Il eut pour successeur un nommé Michel. Celui-ci étant encore mort très-saintement, Cosme le remplaça par deux Chinois qui traduisirent les livres. Les recettes en sont très-faciles, et en général très-efficaces; il en est un grand nombre dont le premier emploi fait sur-le-champ disparoître le mal.

Lorsque Guillaume Péreira vint aborder ici, lui et tout son équipage étoient gravement malades; au moyen de ces remèdes tous furent remis promptement en parfaite santé. Au reste, jusqu'ici cette œuvre de charité ne s'est soutenue qu'à l'aide des collectes faites chez les Chrétiens Japonois et les négocians Portugais. Mais le Roi vient de lui assigner un revenu qui, en temps de paix, pourra s'élever à trois cents ducats.

5. Une femme septuagénaire, qui avoit parcouru la plus grande partie du Japon, pour recueillir auprès des Princes de l'argent, à l'effet de construire des temples aux idoles, dont elle étoit une adoratrice zélée, n'eut pas plutôt mis les pieds à Firando et oui la parole de Dieu, qu'elle sollicita avec les plus vives instances le baptême; à peine l'eut-elle reçu qu'elle se rendit à Bungo où elle fixa sa demeure, et s'établit non loin de notre maison. Cette femme est, au milieu de la chrétienté, un modèle de vertu; elle vit du travail de ses mains, elle nourrit outre cela deux veuves dont les maris avoient été des Chrétiens exemplaires; elle leur fournit les alimens, leur procure du travail, et les entretient dans

l'exercice de la vertu. Tous les samedis elles viennent se confesser, elles mènent ensemble une vie pauvre, et se livrent aux austères exercices de la pénitence; elles versent dans la caisse des pauvres de l'hôpital le produit de leur travail qui excède leur entretien; et déjà, outre des chemises et du linge à l'usage des pauvres, elles ont versé dans cette caisse plus de cent cinquante ducats. Nous avons aussi des Chrétiens qui parcourent la ville et les montagnes voisines, pour porter des consolations aux fidèles malades; c'est par leur entremise que l'hôpital survient à leurs besoins, si le cas l'exige.

6. Un riche particulier, chef d'une nombreuse famille, étant décédé, son convoi fut le rendez-vous d'un nombre considérable de bonzes; selon leur usage ils commencèrent à invoquer à grands cris, avec tous les membres de la famille, toutes leurs différentes espèces de divinités, les appelant chacune par leur nom. Un domestique chrétien, nommé Michel, quelques menaces qu'on lui fît, même de le tuer, ne voulut non-seulement prendre aucune part à toutes ces superstitions, mais employa tous les raisonnemens possibles pour les détourner de leur impiété. Dans la même famille il y avoit encore un autre Chrétien, nommé Emmanuel, qui avoit en quelque sorte participé aux vociférations des bonzes. Sur les reproches que lui en fit Michel, il reconnut sa faute et vint à l'église en faire l'aveu, et en demander pénitence; et un dimanche, pendant l'office du matin, il se déchira le corps à coups de fouet. Cette pénitence ayant été jugée suffisante par les fidèles, il fut reçu en grâce dans l'église.

L'autorité et les protections les plus énergiques purent à peine garantir de mauvais traitemens et même de la destruction de sa maison, un autre Chrétien qui avoit refusé d'être porte-enseigne dans une solennité païenne.

7. L'usage des fidèles est de consacrer toujours quelque chose de leurs revenus à l'entretien de l'église et du culte dont ils ont un soin merveilleux. Dans les temps pénibles, dans la saison des orages et des tempêtes qui dans ces climats sont épouvantables, renversent les édifices, arrachent, déracinent les arbres, et lorsqu'elles sont mêlées de pluies, entraînent les moissons, on voit les Chrétiens voler de suite à notre secours. Et si nous sommes menacés de quelques guerres, ils accourent en armes à la défense de leur église. Dans l'émeute qui éclata cette année, un grand nombre d'entr'eux accoururent en armes, au péril de leur vie, pour me délivrer dans le moment où les insurgés me tenoient presque assiégé dans Facata. Mais le Seigneur me tira de ce péril, moi et les siens, à l'insu même des ennemis.

8. Ces jours derniers, Gaspard Villèle est parti pour Méaco. C'étoit un voyage qu'on projetoit depuis long-temps; mais nous trouvant tous réunis ici à Bungo, le moment a paru plus favorable que jamais. Il a pour compagnon de voyage et pour interprète le F. Laurent, qui est très-versé dans la langue, dans les mœurs du pays, qui est fort instruit de la religion chrétienne, et qui est doué d'un excellent esprit.

Ils portent avec eux un livre qu'a composé Melchior (Nugnez), que Laurent a traduit. Ils ont eu

l'avantage de rencontrer ici un voyageur qui se rendoit à Méaco, et qui pourra leur être d'un grand secours dans leur route. Ils sont partis au nombre de quatre : puisse le Seigneur dans son infinie miséricorde les protéger, les couvrir de ses ailes, et déciller les yeux de cette nation malheureuse, lui faire envisager les ténèbres dont elle est enveloppée, et l'amener à un changement et de doctrine et de mœurs !

9. Au moment de partir, nos voyageurs nous demandèrent à tous des secours spirituels; ils se recommandèrent à nos prières, surtout au saint sacrifice de la messe. Nous récitâmes pour eux les sept psaumes de la pénitence; et c'est après avoir été par nous tous recommandés au Seigneur qu'ils sont partis le 8 septembre 1559. Le moment de notre séparation fut cruel, et nous fit verser à tous des larmes abondantes. Nous avons appris depuis qu'avec la protection de Dieu, ils étoient heureusement arrivés à Méaco; nous connoîtrons au premier jour le résultat de leur voyage, l'état des choses, de manière à pourvoir à leurs besoins, et à les seconder de tous nos moyens, dans l'intérêt de la religion.

10. Venons-en maintenant à ce qui s'est passé à Facata.

C'est une grande et opulente ville, très-marchande, située dans une plaine, à cinq journées de chemin de Bungo; de là à Firando le trajet par mer est d'environ vingt-huit à trente lieues. On m'y envoya l'année dernière après les fêtes de Pâques; le Roi venoit de nous faire la concession d'une maison et d'un temple, situés sur les bords de la mer, dans un faubourg peuplé d'environ soixante-dix laboureurs.

J'avois pour compagnon Jean Ferdinand qui possède très-bien la langue du pays:

Ses prédications qui attiroient un grand concours d'auditeurs, furent suivies de quelques baptêmes. Mais nous ne nous pressâmes pas; car nous ne le conférons que lorsqu'on possède bien les premiers élémens de la religion, que l'on sait par cœur certaines prières, et que l'on comprend ce à quoi l'on s'engage, ce à quoi l'on renonce. Parmi ces néophytes nous comptâmes d'abord six pères de famille, gens de beaucoup de bon sens, et riches; nos instructions étoient également suivies de quelques néophytes et de quelques Amanguchiens.

Tous les jours il y avoit une instruction, qui étoit suivie des litanies, ensuite les Chrétiens conféroient entr'eux sur les points de doctrine qu'ils avoient appris; puis on récitoit en japonois le catéchisme, et en latin le *Pater*, l'*Ave* et le *Credo*.

11. Voilà où en étoient les choses, lorsque le lundi après la solennité de Pâques de cette année (1559), deux mille hommes armés vinrent attaquer cette ville, sous prétexte d'avoir été dépossédés de leurs propriétés par le Roi de Bungo et son intendant qui par hasard se trouvoit à Facata. Ils furent d'abord repoussés par les habitans; mais la nuit suivante, à l'aide des intelligences qu'ils avoient avec les bonzes, ils s'emparèrent de la ville et du faubourg où nous faisions notre résidence; alors à la faveur des ténèbres, chacun de nous pourvut promptement à sa sûreté comme il put, après avoir toutefois enlevé la croix et l'avoir soustraite aux insultes des infidèles; puis avec Jean Ferdinand et quelques domestiques, nous mîmes à bord d'un navire de

Firando quelques ornemens d'église; ce vaisseau gagna aussitôt le large. Cela fait, Guillaume Péreira et moi, suivis d'un nommé Sylvestre, et d'un Portugais qui étoit là pour son commerce, nous nous réfugiâmes sur un navire mouillé à une demi-lieue de la ville. Dès que le patron qui étoit du parti des révoltés, eut appris que la ville étoit au pouvoir des insurgés, il se mit à délibérer avec ses gens s'il devoit nous immoler à la fureur du peuple; tous furent d'avis qu'on devoit se défaire de nous, qu'il y avoit trop de danger pour eux de nous laisser en liberté, après nous avoir dévalisés; un seul fut d'avis contraire, non pas qu'il fût mu par un sentiment quelconque de pitié, mais dans l'espoir d'une forte rançon; car il croyoit qu'il nous restoit encore beaucoup de choses précieuses. Comme nous pensions bien qu'on délibéroit sur notre sort, chacun de nous se recommandoit à Dieu, et faisoit intérieurement son acte de contrition; d'ailleurs Sylvestre le Japonois, qu'aucune nécessité de fuir n'avoit entraîné avec nous, qui avoit pu aisément se soustraire à tout danger, et qui ne s'étoit embarqué que par pur esprit de charité, et malgré mes instances, nous fit connoître le péril où nous étions. A ses discours, car il disoit qu'il étoit sûr de mourir avec nous, à ses pleurs et à ses sanglots, je compris aisément que c'étoit sur notre sort de vie ou de mort que les marins délibéroient. Ce n'étoit cependant pas la crainte de mourir qui le faisoit ainsi se lamenter; car il ne voulut jamais profiter de la faculté qu'on lui donna de se retirer; il perdit tous les effets qu'il avoit apportés avec nous, et il ne lui resta qu'une chemise sur le corps. Pendant

quatre jours que dura notre détention, on ne nous donna que du pain, tant bon que mauvais, once par once, comme si nous eussions été à fond de cale sur une galère turque.

12. Au bout de ce temps on connut à Facata le lieu de notre détention. Le capitaine voyant alors que notre retraite étoit découverte, se hâta d'en faire lui-même le rapport aux chefs des révoltés. Le vaisseau se trouva bientôt investi de trois barques pleines d'hommes armés, qui s'emparèrent du capitaine et le dévalisèrent à son tour; pour nous, ils nous dépouillèrent de tous nos vêtemens, à l'exception de la chemise. C'est dans cet équipage qu'ils nous firent descendre dans les barques; mais à une lieue de là, avant de prendre terre, ils procédèrent au partage du butin. Pendant cette opération, un des chefs qui m'avoit connu me rendit ma soutane, et à chacun de mes compagnons un vêtement pour nous couvrir. Enfin on nous débarque, on nous met à terre. Mais c'est ici que nous attendent de nouvelles souffrances et de nouveaux périls, car ceux des ennemis qui étoient restés sur le rivage pendant que leurs camarades saccageoient le navire, voulurent avoir leur part du butin; elle leur fut accordée. Alors satisfaits ils se retirèrent, et nous laissèrent sur la plage, à la merci d'une immense populace qui affluoit de tous côtés autour de nous. Les portes de la ville étoient fermées, et des corps-de-gardes en défendoient l'abord. L'un le poignard sous la gorge, l'autre un fer de lance à la main demande que nous lui donnions quelque chose; d'autres s'emparent de notre personne, nous lient, nous garottent pour nous emmener dans leurs villages;

enfin ils finissent par nous dépouiller jusqu'au dernier vêtement. C'est dans cet état de nudité complète qu'il nous jettent dans une crase ou ravin très-profond, ce qui chez eux est un signe de mort prochaine. A l'instant toute la canaille se rue, se précipite sur nous, demande à grands cris notre mort, nous appelle des boutefeux, des bouleverseurs de royaume, et nous couvrent de mille anathèmes. Tandis que cette populace vomissoit ces imprécations, voilà que tout à coup un soldat nous tire du ravin, et l'épée à la main nous dit: Où est votre argent? — Eh! vous voyez l'état dans lequel nous sommes, et que demandez-vous? — ce que nous n'avons pas? Sur cette réponse aussi brève que sincère, il envoya aussitôt en ville demander ce qu'il devoit faire de nous. Pendant que nous étions dans ces angoisses, Sylvestre trouva moyen de s'introduire dans la ville, et donna avis à un Chrétien fort accrédité dans la ville, nommé Jean, du péril où nous nous trouvions. Celui-ci prit aussitôt quatre habits complets, courut au rivage, et écartant la foule avec un ton d'autorité, il nous arracha des mains de ceux qui nous regardoient déjà comme leur proie. Dans le même moment arriva de la ville un ordre qui défendoit d'attenter à nos jours.

Jean nous emmena chez lui, et là il nous réchauffa et nous restaura de son mieux, et s'engagea envers les Magistrats de nous reproduire à première réquisition, et à force de promesses et de présens il finit par les calmer.

Au milieu de cette bagarre nous avions perdu Guillaume Péreira et un enfant chrétien; ils étoient tombés l'un et l'autre dans les mains d'un soldat.

Sans perdre de temps, le généreux Chrétien courut chercher le soldat, les racheta pour vingt pièces d'or, et les ramena chez lui.

Pendant dix jours que durèrent les négociations entre notre libérateur et les Magistrats pour notre sauf-conduit, nous demeurâmes chez lui. Enfin, par ordre des Magistrats, nous fûmes confiés à la garde d'un autre Chrétien, chez lequel nous restâmes cachés cinquante jours.

Parmi mes effets perdus se trouvoit mon bréviaire; Jean le découvrit et me le racheta de ses propres deniers.

Enfin, après trois mois de fatigues, de tourmentes, nous obtînmes des Magistrats la liberté de partir sans que les Chrétiens, ou même ceux qui nous avoient donné asile, fussent recherchés ou inquiétés par rapport à nous; car j'aurois préféré mille fois mourir que d'être la cause de la perte d'aucun d'eux.

13. Dès que l'on eut appris à Bungo notre délivrance, la joie fut universelle à la cour, chez les grands et parmi tous les Chrétiens. Un grand nombre de ceux-ci, dès qu'ils eurent eu avis de notre arrivée, accoururent à notre rencontre jusqu'à une lieue, avec des rafraîchissemens de toutes espèces; en approchant de la ville, nous en rencontrâmes de loin en loin d'autres qui venoient à nous avec du vin, des fruits et des parasols, pour nous garantir des ardeurs du soleil.

Au milieu de ce joyeux et nombreux cortége, on voyoit grand nombre de femmes qui, allaitant ou portant leurs enfans sur le bras, avoient fait une longue route à pied; le plaisir de tous étoit extrême;

les uns pleuroient de joie; les autres, les yeux levés vers le ciel, s'épuisoient en actions de grâces de ce qu'il avoit daigné exaucer leurs prières; tous me félicitoient, tous se félicitoient entr'eux de ce que le Seigneur dans sa miséricorde nous avoit arrachés de tant de dangers, et de si éminens périls.

14. Mais que dirai-je de la joie de nos Pères et de nos Frères? comment vous la dépeindrai-je au moment où ils nous serrèrent sains et saufs dans leurs bras, après avoir si long-temps désespéré de nous jamais revoir? Ce moment fut si délicieux pour eux et pour nous, que toutes nos peines, toutes nos fatigues furent à l'instant oubliées, et ne nous parurent plus que comme un songe. Louons le Seigneur qui, dans ces contrées si éloignées du centre de l'Eglise, daigne enflammer d'un zèle aussi ardent pour la religion, une nation si nouvellement enrôlée sous les étendards du christianisme. Ah! croyez-moi, mes Frères, ce spectacle est bien consolant; aucune couronne n'est comparable au bonheur de servir Jésus-Christ.

15. Pendant nos calamités les Chrétiens de Firando nous firent passer trois ou quatre fois de la farine, de la viande, du poisson, des vêtemens, et même de l'argent en si grande quantité, que je craignois que leur générosité ne fût un obstacle à notre élargissement, dans le cas où nos ennemis en auroient eu connoissance. Les secours de la part des Chrétiens de Facata ne nous ont pas manqué; et je puis vous assurer que nos compagnons, par la grâce de Dieu, n'ont jamais été dans une aussi grande abondance de toutes choses que dans ce moment-là. Prions le Seigneur qu'il récompense avec usure leur zèle et leur générosité.

16. Jamais, dit-on, Facata, depuis sa fondation, n'a éprouvé une aussi épouvantable catastrophe. Aussi a-t-il été facile de persuader aux infidèles que c'étoit notre présence qui avoit attiré ce désastre sur cette malheureuse ville. Ce qui les a mis dans une telle fureur contre nous, qu'ils ont abattu nos maisons, notre église, et détruit tout ce qui nous appartenoit, et qu'ils ont comblé même notre puits.

17. Au commencement du Carême, un bourgeois, bon et zélé Chrétien, avoit abandonné ses fermes et un ami chez lequel il vivoit (1); il s'étoit retiré chez nous, pour vaquer avec plus de loisir aux affaires de son salut, et nous avoit confié l'éducation de son fils unique, pour l'élever dans les principes de notre institut. Pendant tout le Carême il ne mit pas les pieds hors de notre maison, même pour voir sa famille.

Le jeudi de la Semaine-Sainte, comme il étoit en face de l'autel, en tête des fidèles, il adressa au Seigneur présent dans la sainte Eucharistie, une oraison dans laquelle il repassoit exactement tous les détails de la Passion, pour demander qu'il daignât lui appliquer à lui en particulier et à tous les assistans, les fruits de la rédemption du genre humain, et cela avec tant d'ordre, tant de méthode, et surtout tant d'onction, que tout le monde fut ravi d'admiration. A peine eut-il cessé de parler qu'il commença à se déchirer les épaules à coups de fouet, avec tant de constance qu'on fut forcé de l'arrêter. Le jour de Pâques il fut admis à la sainte table avec

(1) Voyez la lettre XIX, n.os 2, 3, 4.

quelques autres néophytes. Peu de jours après il fut assailli par des assassins qu'avoit appostés son ancien ami, celui-là même dont il avoit été le commensal et qui étoit furieux de ce qu'il avoit déserté les autels du démon ; alors d'un grand sang-froid il leva les mains et les yeux vers le ciel, et se laissa tuer comme un agneau. Notre maison prend soin de sa veuve et de ses enfans qui nous donnent de grandes espérances.

18. Dans mes précédentes lettres je vous entretins de la mort d'un autre vénérable vieillard, qui eut lieu dans notre maison. Au moment où on lui apportoit le viatique, à la vue du sacré corps il reprit tout à coup ses forces et l'usage de la parole qu'il avoit perdu, pour attester hautement sa foi en la présence réelle (1).

19. La religion a tellement prospéré sur le territoire de Firando, par les soins de Gaspard Villèle et du Prince Antoine, puissant Seigneur et excellent Chrétien, qu'on a vu en très-peu de temps les idoles livrées aux flammes, les temples ruinés ou convertis en églises. Mais on a vu aussi les païens désespérés entrer dans une fureur diabolique, abattre la croix que nous avions depuis long-temps érigée à Firando ; ruiner l'église après en avoir chassé Gaspard, raser l'autel, brûler les tableaux, et chasser de ce canton tous les Chrétiens, de manière à ce que le voyageur est forcé de se détourner et ne peut plus y arriver (1).

20. Mais le Seigneur n'abandonnera pas cette jeune vigne, qui répondoit si heureusement à nos travaux

(1) Voyez la lettre XXII, n.os 4 et 5.

et qui nous donnoit de si belles espérances. Nous en recevons souvent des nouvelles ; hélas ! les fidèles soupirent après nous ; mais nous savons qu'un d'eux qui est suffisamment instruit, baptise les enfans.

Priez, mes Frères, priez instamment le Seigneur, qu'il daigne dans sa miséricorde tendre une main secourable à cette Eglise désolée.

LETTRE XXI.

GONZALVE FERNAND À QUELQU'UN DE LA SOCIÉTÉ.

1.er décembre 1560.

1. Je vais, mon très-cher Frère, entrer avec vous dans quelques détails sur les travaux qui se sont opérés dans la vigne du Seigneur pendant mon séjour au Japon. P. Gaspard Villèle, étoit alors à Firando. Sous sa direction F. Guillaume Péreira parcouroit les rues de la ville une clochette à la main, et ramassoit les enfans pour les amener au catéchisme qui se faisoit dans l'église.

Un d'entr'eux, très-petit, qui n'étoit pas encore baptisé, vint trouver le P. Gaspard pour lui demander avec instance qu'il le baptisât. Celui-ci, considérant l'âge de l'enfant, et sachant que son père étoit païen, lui répondit qu'il falloit auparavant qu'il sût bien son catéchisme ; mais le petit ne désempara pas qu'il n'eût obtenu à force d'instances ce qu'il

demandoit. De retour chez lui, il fit si bien avec ses parens, qu'il amena au baptême son père, sa mère, ses frères et ses sœurs.

Je passe à un autre fait non moins admirable.

2. Un païen, notable du pays, étoit travaillé d'une maladie qui ne lui laissoit point de repos. Il avoit épuisé toutes les ressources de la médecine et de l'empirisme. Un fidèle lui conseilla d'embrasser sa religion s'il vouloit recouvrer la santé, de venir à notre église et d'y boire de l'eau bénite. Le malade fit tout ce qu'on voulut; et une guérison subite et réelle fut la récompense de son obéissance. Nous voyons, au reste, beaucoup de cures opérées par l'usage de l'eau bénite.

Un Chrétien réduit par suite d'une grave maladie aux dernières extrémités, me fit appeler pour se recommander à moi, parce que j'appartenois à la Compagnie de Jésus, persuadé que sa santé dépendoit de mes prières. Je récitai pour lui les psaumes pénitentiaux, et le Seigneur daigna accorder à sa foi une guérison prompte et subite.

3. Au sortir de ce pays, le P. Gaspard passa dans une île, où il baptisa en trois jours plus de six cents personnes suffisamment instruites. Un tel succès mit le prince des ténèbres dans une si grande fureur, qu'il envoya sur les lieux un bonze pour persuader au peuple que tout ce qu'avoit prêché le Portugais n'étoit qu'un tissu de fables et de mensonges. Mais le P. Gaspard envoya aussitôt sur les lieux un des nôtres, qui réfuta solidement les impostures de cet émissaire infernal. Ce qui fit grand plaisir à tous les Chrétiens.

3. Quelque temps après, trois païens des plus notables

notables de la ville, se concertèrent pour abattre la croix que les Chrétiens avoient érigée sur la montagne. A peine leur sacrilége fut-il consommé, que la discorde se mit entr'eux, et qu'ils commencèrent à se rejeter l'un sur l'autre le crime qu'ils venoient de commettre; la querelle s'échauffa tellement, qu'ils en vinrent aux armes sur le lieu même où la croix étoit gissante. Deux furent trouvés le lendemain matin morts sur la place. Quant au troisième, jamais on ne l'a revu, jamais on en a entendu parler. On croit que le démon l'a fait disparoître; ce qui a confirmé cette idée, c'est que deux jours après on vit un jeune homme tout à coup énergumène, qui se disoit être celui-là même qui avoit abattu la croix, crime pour lequel il étoit horriblement tourmenté dans l'autre vie.

Les gentils, pour étouffer cette affaire, firent disparoître le jeune homme, de manière à ce que nous n'en avons eu depuis aucune nouvelle et qu'on ignore s'ils ne l'ont pas tué.

5. Cet évènement, et la conversion des six cents insulaires dont je vous ai parlé (1), qui brûloient les idoles, ou qui les jetoient à la mer, mirent les païens en rumeur. Ils envoyèrent au Roi une députation pour lui demander l'expulsion du P. Gaspard. D'un autre coté les Chrétiens ne se laissoient pas intimider, et l'on avoit tout lieu de craindre que les deux partis n'en vinssent aux mains. Sur ces entrefaites le P. Gaspard reçut du Roi une dépêche dans laquelle il l'invitoit à se retirer près des siens, vu qu'il verroit avec peine qu'on le massacrât sur

(1) Voyez la lettre XX, n.° 19.

ses terres. Il se retira donc à Bungo, où résidoit alors Cosme de Torrez; mais ce ne fut pas sans éprouver une douleur d'autant plus vive, que l'espoir d'amener le Roi lui-même à la religion chrétienne commençoit à luire dans son cœur. Car souvent il avoit dit au P. Gaspard en ma présence, qu'il étoit chrétien de cœur et d'ame, qu'il ne craignoit pas de se faire connoître comme tel, parce qu'il connoissoit à fond toute l'absurdité des superstitions du pays.

6. Les gentils ont été généralement frappés d'admiration à la vue de l'hôpital et de la confrérie de la Miséricorde que Cosme a établis à Funai, dans le royaume de Bungo. Comme ils se détestent sincèrement entr'eux, ils ne peuvent pas comprendre qu'il pût se trouver dans tout l'univers quelqu'un qui prodigue aux pauvres ses soins, jusqu'à leur fournir les choses nécessaires; cela surpasse leur intelligence. On m'a raconté deux faits admirables qui se sont passés dans cette ville.

7. Un païen, homme notable du pays, avoit une esclave chrétienne; et comme tous les idolâtres ont en horreur cette religion, il lui dit un jour d'un ton très-courroucé : *Pourquoi es-tu chrétienne, pendant que je suis païen? Si tu ne renonces pas incessamment à cette religion, c'est de cette main que tu périras.* La servante de Dieu lui répondit, qu'elle ne s'étoit pas faite chrétienne dans l'intention de retourner au culte des idoles. Alors son maître plus furieux encore, voyant sa détermination, lui réitéra la menace de la tuer de sa propre main si elle retournoit jamais adorer la croix. Mais celle-ci appuyée sur le bras de Dieu, ne cessa pas de rendre à

la croix ses hommages accoutumés, jusqu'au moment où son maître la rencontrant sur le chemin qui y conduisoit, la tua d'un coup de poignard.

8. Peu de jours avant mon arrivée au port de Firando, un navire chinois amena dans ce même port un Portugais qui avoit été prisonnier en Chine.

Quelques marchands de ce pays établis dans cette ville, étant venus à bord du navire, le reconnurent, et demandèrent au capitaine comment il avoit eu la hardiesse d'amener au Japon un Portugais, dans le moment où le Roi venoit d'expulser de la ville le prêtre qui étoit de la même nation; ils lui ajoutèrent que s'il ne vouloit pas voir confisquer son navire, il falloit qu'il se défît de manière ou d'autre de cet étranger. Tandis que tout cela se passoit en pourparlers, la Providence permit qu'un chrétien Japonois survînt. Apercevant celui-ci qui avoit la figure consternée, il s'approche aussitôt de lui, s'informe du motif de son abattement. Il le lui raconte; mais l'autre le console, et lui dit en lui prenant la main de n'avoir pas peur, de venir seulement chez lui, et qu'il ne manquera de rien tant que ses facultés le lui permettront. En même temps il l'emmena dans sa maison où il étoit à notre arrivée.

9. Les fidèles sont portés d'une si grande affection pour les Portugais, que ceux-ci sont chez eux aussi à leur aise, aussi libres que dans leur famille. On en a vu un exemple frappant lors de la conjuration des Japonois contre ces étrangers. A peine les Chrétiens en eurent-ils connoissance qu'à l'instant et spontanément ils volèrent à leur défense au péril de leur

vie. On vit un vieillard aller de maison en maison exhorter tout le monde à mourir courageusement pour la défense des Chrétiens. Les barbares effrayés de leur contenance renoncèrent à leur projet.

Priez, mes très-chers Frères, que Dieu dans sa miséricorde daigne éclairer cette nation, et lui découvrir l'abîme de misères et d'erreurs dans lequel elle croupit.

LETTRE XXII.

LAURENT JAPONOIS, COMPAGNON DE GASPARD VILLÈLE, A LA COMPAGNIE RÉSIDANT A BUNGO.

Méaco, le 4 juin 1561 (1).

1. J'ai reçu, mes Frères, vos lettres qui m'ont fait un plaisir infini; comme je me fais aisément une idée de celui qu'à votre tour vous auriez d'en recevoir de moi, je vais en peu de mots vous mettre au courant de notre situation dans la province de Méaco, et vous faire connoître quelques particularités de notre voyage.

2. Notre première halte fut chez un nommé Jacques au village de *Sacomot*, situé aux pieds du mont *Frenoxama*, sur lequel on remarque plusieurs

(1) C'est par erreur que cette lettre, dans Maffey, porte la date de l'année 1560; elle est au moins postérieure d'un an, puisque Gaspard Villèle, lettre XX, n.° 21, dit n'être arrivé à Sacai, que le 10 août 1560.

couvens de bonzes et de lettrés, et où réside un Tunde ou chef de bonzerie (1). Arrivés-là, Gaspard m'envoya avec une lettre adressée à un d'eux, nommé Daizembo. Celui-ci, après en avoir pris lecture, instruit du motif de notre voyage, me répondit que son maître ancien supérieur de l'ordre, qui nous avoit engagés à venir de Bungo, étoit mort depuis un an, que pour lui dépourvu de toute fortune, sans autorité quelconque, il ne pouvoit nous être d'aucun secours. Malgré cette réponse, nous revînmes le lendemain, Gaspard et moi, le trouver; et comme il parut être curieux de nous entendre avec une dizaine de ses disciples, nous nous empressâmes de les satisfaire. Mais ils nous interrompirent en nous prévenant qu'aucune religion ne pouvoit être introduite dans le pays, sans l'autorisation du bonze, supérieur de la contrée. Nous fîmes alors tous nos efforts pour arriver jusqu'à lui. Voyant enfin que toutes nos démarches étoient infructueuses, nous prîmes le parti d'aller voir le gouverneur de Frenoxama, pour le prier de nous introduire chez le Tunde. Mais voici quelle fut sa réponse : *Si vous venez pour disputer avec lui, la porte vous sera fermée ; si vous venez seulement par motif de curiosité, pour voir l'intérieur de la maison, il faut acheter ce plaisir à force de présens et d'argent.*

Gaspard comprenant alors que tout accès dans les bonzeries lui étoit fermé, se décida à partir de Frenoxama, et nous continuâmes notre route vers Méaco.

(1) Voyez la lettre XXV, et la note du n.° 2. Cette montagne n'est qu'à six lieues de Méaco, sur la route de Sacai.

3. A notre arrivée dans cette ville, nous louâmes un logement; mais il étoit si mal disposé pour notre but, c'est-à-dire pour la prédication, qu'au bout de quinze jours, nous fûmes forcés d'en changer et de nous placer dans un quartier plus fréquenté. Nous vîmes alors quelques Méacois qui venoient de temps en temps assister à nos instructions. Mais au bout de vingt-cinq jours, un bonze, des plus notables de la ville, trouva moyen d'introduire Gaspard à la cour chez l'Empereur, ou le Cubo Sama. L'accueil que Sa Majesté lui fit, fut des plus flatteurs; car elle lui offrit à boire dans sa propre coupe.

4. Comme dans cette audience l'Empereur nous avoit assigné un logement dans un quartier plus populeux, nous vîmes bientôt accourir à nos instructions une foule immense d'auditeurs de toutes les classes, attirés ou par la curiosité, ou par le désir de disputer. Mais dans le principe leurs esprits étoient si endurcis, qu'après avoir ouï la parole de Dieu, on les entendoit blasphémer, railler et se mocquer. Parmi les auditeurs se trouva un jour une Méacoise, femme de distinction, qui demanda le baptême dès que le discours fut fini. Gaspard ne la jugeant pas suffisamment disposée, ne la satisfit pas d'abord. Nous remarquâmes encore deux Congues (1) qui se rendoient la nuit à nos instructions avec une assiduité qui marquoit que notre doctrine avoit fait sur eux une forte impression. Enfin nous admîmes au baptême avec dix autres personnes, un des principaux de la ville de *Gamangoxin*, mais qui habite Méaco.

(1) C'est un titre de haute dignité.

5. Gaspard s'étant rendu chez *Mioxindono*, favori du Cubo Sama et gouverneur de la ville, pour lui demander la protection d'un autre Japonois notable, le bruit se répandit que cette personne l'avoit mis en prison par ordre de *Mioxindono*. Mais celui-ci ayant ensuite fait publier la défense d'inquiéter Gaspard, plusieurs en prirent prétexte pour répandre le bruit qu'il seroit chassé de la ville. Je passe sous silence beaucoup d'autres tracasseries dont les détails seroient trop longs (1). Nous espérons que Notre Seigneur Jésus-Christ nous continuera sa protection pour sa plus grande gloire, comme il a fait jusqu'ici, contre la fureur et la rage des démons, qui ne manquera pas d'éclater au premier jour, lorsque le collége de *Banda*, qui est situé à deux cents lieues environ de Méaco, aura eu connoissance de notre arrivée dans cette ville.

6. En attendant, c'est aux importunes instigations et aux menaces des bonzes que nous sommes redevables d'avoir été chassés par notre hôte du logis que nous occupions en premier lieu. Notre second gîte n'a pas été au reste plus tranquille; et la fureur de nos ennemis n'en a même été que plus active. On nous appeloit singes, renards, possédés du diable, mangeurs de chair humaine. Les enfans nous couroient après, nous vomissoient des injures, nous lançoient des pierres, des mottes de terre, du sable et des ordures des rues. Dieu nous a soutenus, toutes ces tracasseries ne nous ont point ébranlés; et nous n'en avons pas moins prêché l'Evangile jusqu'au mois d'avril, époque à laquelle cent Méacois furent baptisés.

(1) On trouvera des détails plus amples, et plus intéressans dans la lettre du P. Gaspard Villèle.

7. Vers ce temps nous reçûmes la visite de cinq bonzes de la secte qu'on appelle *baracaque*, qui se livrent aux méditations que leur suggère leur cervelle exaltée. A leurs questions, il nous fut facile de voir qu'ils n'étoient venus qu'à l'instigation du démon; ils ne retirèrent de notre entretien que honte et confusion.

Deux autres de la secte des *teudaves*, après avoir longuement et chaudement disputé sur la religion, convinrent à la fin que notre doctrine étoit vraie; mais c'est tout ce que nous pûmes en obtenir.

Un autre remarquable par sa science, convaincu par les discours de Gaspard qu'il n'y avoit qu'un seul et unique Créateur dans l'univers, que les ames étoient immortelles, refusa obstinément le baptême sous le prétexte qu'il ne pouvoit se promettre de sortir du cloaque de vices et de crimes dans lequel il étoit plongé, de vivre saintement et de pratiquer la chasteté.

8. Parmi les bonzes ceux-là jouissent d'une haute réputation, dont la science est attestée par deux Tundes ou supérieurs. Ils reçoivent alors les honneurs d'une espèce de canonisation. Placés sur un siége, ils reçoivent les hommages de leurs approbateurs, ainsi que leur diplôme; munis de ce brevet, ils ont le droit de proposer aux autres des sujets à méditer. Un de ces docteurs nommé *Quinxu*, avoit passé trente ans dans la méditation. Il avoit peint sur un carton un pré, et au milieu du pré un arbre desséché. Au pied de l'arbre on lisoit deux vers que les juges avoient approuvés et dont voici le sens.

Dis-moi, qui est-ce qui t'a donné l'être, arbre sec?
— Moi, dont le principe n'est rien, et dont la fin n'est rien.

Tel est mon cœur ; il ne sait s'il est, ou s'il n'est pas ;
Il ne va ni revient, et n'est retenu nulle part (1).

Ce bonze bouffi de présomption, vint trouver le P. Gaspard. Comme il se vantoit de savoir ce qu'il avoit été avant de venir au monde, ce qu'il étoit alors, et ce qu'il seroit après sa mort, il le prévint qu'il ne venoit pas dans l'intention de s'instruire, mais seulement par pure curiosité. Les choses se passèrent cependant bien autrement qu'il ne s'y attendoit; l'esprit de Dieu le toucha, et il fut tout à coup métamorphosé en un autre homme; alors il confessa son ignorance, et il comprit la nécessité de connoître et de comprendre toute la doctrine chrétienne. Il reçut le baptême au

(1) Cedo, quisnam te sevit, arbor arida ? ego cujus
Principium nihil, finis nihil.

Meum cor, quod neque esse, neque non esse habet,
Neque it, neque redit, nec retinetur uspiam.

En voici la traduction poétique que j'emprunte au P. Crasset.

Arbre sec et sans fruit, sans feuille et sans verdure,
Dis-moi, si tu le sais, qui t'a mis en ce lieu ?
— C'est le Dieu tout-puissant, auteur de la nature,
Sans lequel je ne suis qu'un bois à mettre au feu.

Que l'homme est composé d'une nature étrange !
Ce n'est qu'un pur mélange
De l'être et du néant, qui vit et ne vit pas.
Il n'est jamais content, et le veut toujours être.
Si tôt qu'il vient à naître,
Il court à tous momens de la vie au trépas.

grand étonnement du peuple, et sa vie exemplaire en a beaucoup converti et beaucoup plus encore ébranlé.

9. Un de nos amis, nommé Cosme, qui avoit reçu le baptême à Bungo depuis six ans, ayant appris notre arrivée dans cette ville, est venu nous retrouver. Il a quitté sa famille et sa patrie, s'est voué au célibat pour mieux servir Dieu, et est venu se mettre sous la direction du P. Gaspard.

Un bonze très-âgé qui avoit passé quarante ans dans les méditations, a apporté dans sa conversion tant d'empressement, que malgré son grand âge on le voyoit venir de deux lieues pour assister à nos prédications. Quinze autres bonzes ont été baptisés; les uns ont pris des femmes légitimes, les autres se sont voués au célibat; ce qui est rare parmi ces gens-là.

10. Dans un village qu'on appelle *Farima* réside un bonze qui vit dans l'abstinence perpétuelle du poisson, de la viande, du blé, de l'orge, même du riz, qui ne se nourrit que d'herbes, de fruits à noyaux et de pommes. Pour faire son salut il a fait vœu de se consacrer à l'instruction gratuite du peuple d'après un certain livre de Xaca, qu'on appelle *le foqueque*.

Il nous raconta dernièrement qu'il avoit eu dix ans auparavant un songe dans lequel il conversoit avec des prêtres venus de *Cenchequ* (d'Europe), que ces prêtres lui montroient le vrai chemin du salut, qu'à son réveil il avoit appris le lendemain matin que des docteurs Européens arrivés à Amanguchi enseignoient publiquement le dogme de la vie future. Il a entendu avec un très-grand plaisir la prédication

de l'Evangile. Mais comme il étoit venu à la hâte à Méaco sans aucune provision, il nous a dit qu'il retournoit à Farima, pour y prendre ses effets les plus nécessaires, et revenir de suite pour se faire baptiser; mais qu'il renonçoit désormais à ses vœux, et à l'austérité trompeuse du genre de vie qu'il avoit embrassé.

11. Nous avons encore vu deux autres personnages de distinction qui venoient en cachette se faire instruire des dogmes de l'Evangile. L'un d'eux qui avoit long-temps pratiqué la méditation, exerçoit une espèce de surintendance; l'autre étoit un bonze jurisconsulte, orateur qui, dans un entretien avec le P. Gaspard, lui avoua[1] franchement que dans la philosophie Japonique tout y étoit déception et vanité.

12. Un couvent de bonzes, de ceux qu'on appelle *Foxequins*, qui se targuent de mener une vie plus austère que toutes les autres sectes, après avoir ouï la parole de Dieu, examiné notre genre de vie, remarqué que le P. Gaspard enseignoit le peuple gratuitement, et qu'il n'avoit aucun commerce avec les personnes du sexe, qu'il exigeoit même des laïques qu'ils n'eussent qu'une seule femme; ce couvent, dis-je, commença à être scandalisé de ce que leur supérieur qu'ils avoient jusqu'alors vénéré comme une divinité, se permettoit d'entretenir en secret des maîtresses, se faisoit payer pour instruire les autres, et qu'il se donnoit la licence de manger en secret de la viande et du poisson dont il interdisoit l'usage aux autres; ils le chassèrent et en élurent un autre pauvre et plus régulier.

Depuis cinq jours nous en voyons trois autres

assister régulièrement à la prédication. Ils se sont aussi long-temps livrés à ce qu'ils appellent les sublimes exercices de la méditation ; mais leur assiduité nous fait espérer que sous peu ils seront admis au baptême, et que leur exemple en entraînera beaucoup d'autres.

13. Un incendie se manifesta, il y a quelque temps, peu loin de notre domicile. On ne manqua pas alors d'en rejeter la cause sur nous, comme étant des émissaires pestiférés du diable. Cependant la fureur des bonzes paroît s'être un peu calmée. Leurs sectes étant très-nombreuses et très-variées, chacune d'elle se dit de la nôtre. Les *Xingonins*, les *Denichiens* disent que nous ne prêchons que leur doctrine. Les *Jexiuns* y reconnoissent aussi quelque chose de leur *Foben* ; les *Faquexans* y retrouvent des principes de *Mion* ; les *Gondaxiens* ceux *d'Amida* ; les *Xintans*, ceux de *Quoquins*. Ce sont tout autant de sectes et d'écoles de philosophie. Mais, comme nous l'espérons, le temps n'est pas éloigné où ils reconnoîtront tous que nous prêchons la loi du souverain Créateur du ciel et de la terre. Nous espérons que dans son infinie miséricorde il leur décillera les yeux, et qu'ils lui rendront un jour l'honneur et la gloire que toute créature doit au Créateur. J'implore à cet effet vos instantes prières et celles de votre Eglise dont j'ai moi en particulier un besoin pressant.

LETTRE XXIII.

LOUIS ALMÉIDA A LA COMPAGNIE DE JÉSUS, EN PORTUGAL.

Bungo, 1.er octobre 1561.

1. Toutes les lettres qui nous viennent exactement de votre part sont autant de témoignages non équivoques de votre amour et de votre charité pour nous. Toutes attestent le désir que vous avez de venir ici prendre part à nos travaux. C'est au Seigneur que nous laissons le soin de vous récompenser de vos nobles désirs; lui seul dans sa bonté peut à cet égard payer notre dette et nous acquitter envers vous. Néanmoins, pour vous donner autant qu'il est en nous, des preuves de reconnoissance, je vais entrer, puisque vous le désirez, dans quelques détails sur ce qui s'est passé de plus remarquable parmi nous, dans le cours de cette année.

2. Balthasar Gago est retourné aux Indes; la mousson l'a forcé à passer l'hiver sur les côtes de la Chine; c'est pourquoi nos lettres ne vous seront pas parvenues.

Il étoit déjà parti lorsque nous reçûmes des nouvelles de Méaco, d'après lesquelles il paroît que la fureur des bonzes s'est un peu calmée (1), qu'ils commencent à prêter l'oreille à l'Evangile. Déjà

(1) Voyez la lettre XXII (*in fine*).

même quelques-uns en ont pris sérieusement la route, parmi lesquels on remarque des personnages de haute condition et très-versés dans les sciences physiques.

3. La chrétienté de Bungo a déjà reçu quelques lettres des néophytes Méacois, entr'autres une d'environ douze pages, qui a fait un plaisir indicible à tous les fidèles de ce pays. Elle a été copiée et recopiée, distribuée dans tous les lieux habités par des Chrétiens ; elle a même été lue en présence des païens.

4. En voici à peu près le sommaire.

C'est d'abord un exposé des doctrines que professent les différentes sectes japonoises, qui sont au nombre de onze, et leurs réfutations par les preuves du christianisme.

« L'empire japonois, disent-ils, n'aura jamais de paix tant que la religion chrétienne ne sera pas universelle, et là-dessus l'auteur entre dans des preuves multipliées et évidentes. »

5. Gaspard Villèle nous a fait savoir au commencement de juin (1) qu'il avoit repris la route de Sacai, ville située à deux journées de distance de Méaco, où une abondante moisson l'attendoit. Il n'y a pas été attiré par cette seule raison, que c'est une ville libre, et une des plus importantes du Japon, mais c'est parce qu'un des notables Seigneurs du pays l'y a appelé, et lui a même offert sa maison pour y prêcher l'Evangile. Il le désiroit si ardemment qu'il avoit envoyé un exprès au P. Cosme de Torrez, dans

(1) Cette lettre eût été du mois de juin 1561, et postérieure à la précédente, n.° XXII, mais je n'en trouve aucune trace.

le Bungo. Espérons que le Seigneur dans sa bonté se souviendra de ces nations, qu'il les ammènera à son bercail, et qu'il nous confirmera à son saint service.

6. Pour ce qui regarde l'Eglise de Bungo, qui est en ce moment la plus considérable de tout le Japon, on voit croître de jour en jour la vertu des premiers fidèles et le nombre des néophytes; car le Seigneur en a béni l'entreprise. La piété y est si grande, que pour vous en donner une idée, toute expression seroit insuffisante; j'aurai plus tôt fait de vous en rapporter quelques traits entre mille.

D'abord il ne se passe pas de nuit, autant que je l'ai pu remarquer, que presque tous les assistans, je dis : *presque tous*, pour ne pas dire absolument tous, se livrent dans l'église à toutes les rigueurs de la pénitence. Ceux qui ne le peuvent faire à l'église se frappent, eux et toute leur famille, dans l'intérieur de leur maison.

Tous les jours notre église est pleine de fidèles, de quelques neiges que la contrée soit couverte, et on ne l'ouvre jamais qu'il n'y ait déjà foule à la porte.

Les jours de solennité, l'affluence est si grande que pour mettre à l'abri la multitude, on est forcé de prolonger le corps du bâtiment avec des branches d'arbres que l'on plante à la hâte. On voit les fidèles s'approcher du tribunal de la pénitence, les uns à toutes les principales fêtes de l'année, les autres à toutes celles de la sainte Vierge, ceux-ci tous les quinze jours, ceux-là tous les huit jours; mais c'est surtout pendant le Carême que brillent dans tout son éclat leur zèle et leur piété. C'est un spectacle ad-

mirable. Au reste, la religion jette ici d'année en année de profondes et de vastes racines.

7. Parmi les enfans qui viennent à nos instructions, on en voit de si petits qu'à peine peuvent-ils balbutier leur catéchisme, et au sortir de là ils s'en retournent en chantant par la ville ce qu'ils ont appris par cœur.

Une douzaine de familles chrétiennes habitent autour de notre église; tous les soirs, dès que les enfans entendent sonner l'*Angelus*, ils courent tous à la croix qui n'est pas loin, et là ils passent une heure à genoux à chanter les élémens de la doctrine chrétienne; et tout cela se fait par l'ordre des parens dont la piété est si profonde qu'ils l'insinuent avec le lait dans le cœur de leurs enfans, et que dès l'âge le plus tendre ils les consacrent au Seigneur, et se reposent sur nous de leur éducation.

Tous marchent sur les traces de leurs pères. Parmi eux on en remarque un surtout qui est le plus âgé, qui a environ treize ans; lorsqu'on lit à table l'histoire des souffrances du Sauveur, on lui voit les larmes couler des yeux, sans changement notable sur sa figure; les autres gardent un profond souvenir de toutes les scènes de la Passion; ils adressent à Jésus-Christ leur libérateur des prières si tendres, si affectueuses, qu'un cœur de bronze en seroit ému.

8. Nous espérons tirer un jour un grand parti de ces enfans que nous élevons ainsi près de nous, pour la conversion des infidèles, par l'usage qu'ils auront de la langue japonoise qui agit toujours sur les auditeurs d'une manière plus efficace qu'une langue étrangère. Nous avons, outre cela, autour de

de nous cinq Japonois d'âge mûr, d'une vertu exemplaire; trois sont à Funai, un quatrième est à Méaco avec Gaspard Villèle (1), le cinquième est mon compagnon de voyage; il a environ vingt-deux ans; il parle avec tant de douceur et d'agrément qu'il captive et enchante tous ses auditeurs.

Il est très-versé dans toutes les doctrines qui constituent les différentes sectes japonoises, et possède même des connoissances en physique; il est en état de faire face et de tenir tête à tous les philosophes du pays. Puisse le Seigneur bénir ses travaux, et par son entremise ouvrir les yeux à ces aveugles!

10. Cosme de Torrez avoit reçu plusieurs messages des Chrétiens de Facata, et d'un des principaux Seigneurs de ce pays, pour l'engager à leur envoyer quelqu'un de notre Société. Ils lui avoient mandé qu'ils étoient tous disposés à construire une vaste église, qu'ils avoient déjà même mis la main à l'œuvre, et qu'ils fourniroient à l'entretien de tous ceux des nôtres qui iroient demeurer avec eux. Ces motifs et le grand nombre de Chrétiens habitant un bourg voisin de Facata, qui depuis longtemps soupiroient après un de nous, et la parole de Dieu, ont déterminé le P. Cosme à m'envoyer dans ces contrées, au commencement de juin 1561.

La nouvelle de mon arrivée en cette ville me précéda d'un jour; tous les Chrétiens aussitôt s'empressèrent de venir à ma rencontre, à une distance plus ou moins grande, mais avec une joie extraordinaire. Pendant mon séjour en cette ville j'y ai baptisé environ soixante et dix personnes, parmi lesquelles

(1) C'est Laurent dont nous avons lu la lettre sous le n.° XXII.

se trouvoient deux bonzes qui passoient pour de savans jurisconsultes; l'un d'eux avoit été le prédicateur du Roi; pendant sept jours il disputa, commenta, questionna, mais enfin ses yeux s'ouvrirent à la lumière, et son exemple en entraîna un grand nombre.

11. Dieu daigna plusieurs fois manifester sa puissance et sa bonté au milieu des nouveaux Chrétiens de cette ville, par des guérisons miraculeuses; en voici entr'autres deux très-remarquables.

Un père de famille étoit sujet à de si violens transports au cerveau, qu'il étoit souvent tenté de se détruire; le treizième jour après son baptême il fut totalement guéri.

Un jeune homme couvert d'une horrible lèpre, avoit conçu une grande opinion du christianisme, et ne doutoit pas que le Dieu des Chrétiens pouvoit lui rendre la santé par mon entremise; on me l'amena. Tout en le voyant, je déclarai d'abord que je ne connoissois aucun remède (naturel) pour cette maladie. Mais cependant, pour ne pas absolument le contrister, non plus que ceux qui l'avoient amené, j'en prescrivis un quelconque, très-innocent, dans lequel je n'avois nulle confiance, et je dis qu'on me le ramenât au bout de trois jours. Jugez de mon étonnement lorsqu'on me le présenta parfaitement sain, parfaitement guéri, de manière à ne présenter aucune trace de sa hideuse maladie. J'admirai cette vive foi que Dieu venoit de récompenser, et je ne manquai pas d'en manifester l'effet à tous les Chrétiens, pour qu'ils n'attribuassent pas cette guérison au remède que j'avois indiqué, mais à Dieu, mais à la foi dont cet homme avoit été doué.

12. Ces cures corporelles hâtèrent merveilleusement celles des ames. Ceux qui avoient ainsi miraculeusement recouvré la santé, ne perdirent pas de temps pour se faire instruire, et furent bientôt agrégés à l'Eglise.

Cependant comme le moment de mon départ approchoit, je fus contraint de prendre des précautions pour leur en adoucir la rigueur, et de leur donner des espérances d'un prochain retour. Pleins de cette idée, deux des plus notables de la chrétienté résolurent de m'accompagner, et il me fut impossible de les en dissuader.

13. Sur la fin de juin nous partîmes pour l'île de Tacaxuma, qui a environ deux lieues de circuit. Cette île est du domaine d'un Prince Chrétien de Firando, nommé *Antoine* (1). On y comptoit environ cinq cents néophytes et seulement huit païens; et à notre arrivée ceux-ci se sont encore convertis. Ils ont pour recteur un homme d'une rare vertu, un ancien bonze. Leur église qui est très-ornée, est un ancien temple consacré aux idoles. C'est des revenus

(1) Nous avons déjà parlé dans une lettre précédente du Prince *Antoine*. Nous n'irons pas plus loin sans le faire connoître d'une manière spéciale.

Taqua Nombo continuoit à feindre un grand zèle pour le christianisme. A la faveur de ces démonstrations la chrétienté du Firando devint une de plus nombreuses et des plus florissantes de l'empire japonois. Ce qui en activa les succès fut la conversion d'un Prince de la Maison-Royale, qui fut baptisé avec son épouse et un de ses frères, et qui reçut au baptême le nom d'*Antoine*.

Nous le verrons dans la suite saisir toutes les occasions de manifester sa foi et son zèle, et montrer à ses sujets qu'il savoit très-bien que Dieu n'a élevé les Princes au dessus des autres hommes que pour en faire de plus utiles instrumens de sa gloire.

Il étoit Seigneur des îles de *Tacaxuma* et d'*Iquiseuchi*.

attachés à ce temple et des aumônes que distribue la confrérie de la Miséricorde que vivent non-seulement le recteur, mais encore les pauvres étrangers, qui viennent en grand nombre chercher de l'instruction auprès de lui, comme je l'ai vu. Dans l'île voisine d'Iquiseuchi et autres environnantes, où se trouvent des chrétientés, on observe le même ordre qu'à Tacaxuma dans la distribution des aumônes et dans l'exercice de l'hospitalité; de manière que pour voyager dans ces contrées on n'a besoin ni de bagages, ni de provisions; à quelque part que vous alliez, on vous fournit tout gratuitement et avec une extrême promptitude, des vaisseaux pour s'embarquer, des guides et des chevaux; et ce seroit offenser cruellement ces Chrétiens officieux que de ne pas accepter leurs offres.

14. Quelques Portugais attirés par la curiosité, étoient venus à Firando pour visiter cette Eglise. Ils furent si émerveillés de la piété, du zèle, de l'obéissance des néophytes et du respect qu'ils portoient non-seulement à leurs prêtres, mais encore à tous ceux qui les représentoient, qu'ils m'assurèrent qu'il n'y avoit pas un membre de notre Compagnie répandue dans les diverses missions, qui ne soupirât après celle du Japon, s'il en connoissoit les fruits; et je le crois volontiers.

Quel est en effet celui de vous, qui ne verseroit pas des larmes de joie, s'il assistoit seulement à un de nos catéchismes, s'il voyoit cent enfans, filles ou garçons, qui peu de jours auparavant appartenoient encore au démon, y venir deux fois par jour, entrer avec respect dans nos temples, prendre l'eau bénite, et faire à genoux leurs prières? Que se-

roit-ce, s'il les entendoit chanter de concert les premiers élémens de la doctrine chrétienne, et cela les yeux baissés, avec une modestie, un respect vraiment angélique? Il en est toujours deux qui entonnent les cantiques. Eh bien! j'ai remarqué avec une curiosité singulière et un plaisir indicible que dans les plus grandes chaleurs, lorsque leurs visages étoient couverts de sueur, on ne leur voit bouger ni les pieds, ni les mains, ni les yeux; vous eussiez dit qu'ils étoient ravis dans quelque haute contemplation. Ils ne se contentent pas d'apprendre par cœur et de chanter leur catéchisme, ils nous sollicitent, ils nous pressent pour leur en faire l'explication.

Avec quel plaisir vous verriez ces Chrétiens Japonois, à genoux, les mains levées vers le ciel, adorer le Christ sur la croix, arrosant la terre de leurs larmes, si profondément absorbés dans leurs méditations sur la mort et Passion du Sauveur, que vous les croiriez en extase.

Voilà ce qu'on admire dans ces îles presque désertes.

Mais c'est encore autre chose dans le royaume de Bungo, où l'usage des sacremens est fréquent. Au reste, quoi qu'il en soit, ayez pitié, mes Frères, ayez pitié de ces Eglises, je vous en prie; conjurez le Seigneur, conjurez-le avec larmes et gémissemens, qu'il daigne nous envoyer un supplément d'ouvriers. Il seroit bien à craindre, si ce secours venoit à trop tarder, qu'il ne rencontrât ici que peu de nous; car déjà trois des nôtres ont failli périr cet été; Dieu ne nous a conservés là sans doute que pour cultiver et défendre cette nouvelle vigne,

jusqu'à l'arrivée d'autres ouvriers qui viendront nous relever.

15. De l'île de *Tacaxuma* je passai dans une autre plus étendue qu'on appelle *Iquiseuchi*, dont la population est d'environ mille cinq cents ames et de huit cents Chrétiens. Prévenus de mon arrivée ils envoyèrent à ma rencontre une barque montée par les plus notables d'entr'eux. Je la rencontrai à une assez grande distance du port où je devois prendre terre ; je descendis et passai de leur côté pour continuer ma route. J'étois encore à une lieue loin du port, lorsque j'aperçus dans le lointain une croix placée sur une hauteur ; un vaste mur formoit un enclos qui servoit de cimetière aux Chrétiens. A peine eûmes-nous mis pied à terre, qu'accompagnés de tous les fidèles qui nous avoient attendus, nous dirigeâmes nos pas vers la croix pour y prier ; de là nous vînmes à l'église que je trouvai très-décemment ornée ; je congédiai ensuite tout le monde pour ne pas détourner plus long-temps le pauvre peuple de ses occupations, après avoir cependant annoncé que tous les jours je ferois deux instructions, l'une le matin, l'autre le soir, et le catéchisme aux enfans après-midi. L'affluence fut si grande dès le lendemain, qu'on fut contraint de prolonger avec des claies et des nattes le vestibule de l'église.

Elle est située sur une élévation très-boisée, le coup-d'œil en est charmant. On y monte par des escaliers, au bas desquels se trouve un vaste bassin d'eau où les pauvres se lavent les pieds, non pas par motif de superstition ou de cérémonie quelconque, mais pour ne pas souiller les parquets de l'intérieur.

Le lendemain, je consacrai encore d'autres églises qui sont admirablement situées. Comme c'étoient auparavant des temples dédiés aux idoles, l'emplacement en avoit été merveilleusement choisi. C'étoit auparavant à des bonzes que la garde en étoit confiée, aujourd'hui c'est aux Chrétiens ; c'étoit le démon qu'on y adoroit, aujourd'hui c'est Jésus crucifié qui y reçoit les vœux et les hommages des Japonois.

Dans un village également peuplé de Chrétiens, éloigné de ces églises de plus d'une lieue, j'en fais encore construire une autre, à la grande satisfaction de tous, et qui sera achevée sous peu de jours avec le secours des plus riches habitans. J'ai fait venir de Firando un tableau et tous les ornemens nécessaires.

16. Après avoir fortifié les Chrétiens dans la foi, régénéré dans les eaux du baptême tous ceux que j'ai reconnus suffisamment disposés, j'ai tourné ensuite mes pas vers un autre bourg qu'on appelle *Xixi*, pour consoler les Neophytes qui y sont nombreux, leur annoncer la parole de Dieu, et en même temps pour les aider à achever une église qu'ils avoient entrepris de bâtir, et même déjà élevée jusqu'au toit. J'avois pour cela amené avec moi sept charpentiers et tout ce qui leur étoit nécessaire. Je tenois ces provisions de la générosité des fidèles d'Iquiseuchi. Mon arrivée au milieu d'eux a été remarquable par les témoignages extraordinaires d'affection qu'ils m'ont donnés ; ils eussent attendu leur Roi qu'ils n'eussent pas apporté plus de soin pour orner les rues par où je devois passer.

Avant de nous séparer je convins avec eux qu'à la pointe du jour, et le soir à l'entrée de la nuit je

leur ferois entendre la parole de Dieu, et que je leur laisserois tout le reste de la journée pour vaquer à la construction de leur église, qui fut achevée en peu de jours, tant ils y mirent d'activité.

17. Après avoir établi un catéchiste à Xixi, je pris la route d'*Ira* dans le dessein de retourner à Facata; car le P. Cosme m'avoit fixé la fin d'août pour terme de ma tournée. Lorsqu'avec tous les fidèles nous eûmes fait nos prières au pied de la croix, je convins avec eux qu'ils s'entendroient pour construire une église, car ils n'en avoient point; que nous leur ferions ensuite passer des tableaux et les ornemens nécessaires pour la célébration des saints mystères. Je leur fis quelques instructions pour les confirmer dans la foi, je baptisai ceux qui se trouvoient disposés, et nous nous acheminâmes ensuite vers Casunga.

La multitude qui vint à notre rencontre étoit si grande qu'on eût dit que toute la ville étoit en fête. Après l'adoration de la croix nous nous rendîmes chez un des plus notables de la chrétienté, où nous fîmes quelques instructions. Il fut ensuite arrêté d'un commun accord que l'on construiroit une église, où les prêtres célébreroient lorsqu'ils viendroient visiter ce village, et qu'on leur enverroit de Firando les ornemens et les vases nécessaires.

18. Dans notre tournée nous apprîmes par un homme digne de foi, qu'à Iquiseuchy une femme chrétienne, à l'instigation du démon ou de ses ministres, avoit pris un breuvage pour se faire avorter, et qu'elle en étoit morte avec son enfant; que les Chrétiens lui avoient refusé les honneurs de la sépulture dans leur cimetière où la croix est placée,

parce qu'elle s'étoit tout-à-la-fois rendue coupable de suicide et d'infanticide; mais on ajoutoit qu'elle avoit apparu à un jeune homme dangereusement malade, et lui avoit dit : « *Mon corps a été privé de la sépulture des saints ; il ne faut cependant pas que les Chrétiens me croient damnée ; car avant de mourir j'ai apaisé la justice de Dieu par mes larmes et mon repentir.* » Le récit que le jeune homme fit de cette vision, lorsqu'il eut recouvré la santé, remplit de consolations l'ame des fidèles.

19. De Casunga je retournai à Iquiseuchi, et de là à Firando, pour y recevoir des ornemens et des vases destinés à être consacrés, qu'un vaisseau portugais venoit d'amener.

A notre arrivée, sans perdre de temps, nous nous abouchâmes avec le capitaine Portugais, et de là nous nous rendîmes chez le Prince Antoine qui nous accueillit ainsi que toute sa famille, avec la plus sincère cordialité. Nous passâmes une partie de la nuit à satisfaire aux questions qu'il nous faisoit sur les affaires de la religion. Le lendemain j'allai retrouver les Portugais pour les engager à exposer sur le pont de leur navire, à la vue des fidèles, un très-grand tableau; puis j'indiquai pour le dimanche suivant, par des émissaires envoyés de droite et de gauche, une réunion pour assister à nos instructions et voir le tableau. En attendant, nous fîmes toutes les nuits des prédications qui eurent pour résultat celui de confirmer les Chrétiens dans la foi, et d'amener au baptême à peu près cinquante-huit gentils. Parmi ces cathécumènes on remarquoit un Tone qui, par sa naissance et son rang ne le cédoit en rien au Prince Antoine.

20. Comme les Chrétiens n'avoient aucune église à Firando, le capitaine Portugais présenta une requête à *Taqua Nombo*, à l'effet d'obtenir la permission de construire une petite chapelle sur le lieu où la croix étoit plantée, où pourroient se réunir les Portugais qui étoient là au nombre de quatre-vingts, pour satisfaire à leurs devoirs de religion, et où les Chrétiens de Firando s'assembleroient également. Le Roi répondit qu'il en délibéreroit avec son conseil; c'étoit à peu près un refus (1). Je pris alors le parti de construire et d'orner un oratoire particulier chez un Chrétien dont la maison étoit bâtie sur notre terrain. Celui-ci accepta ma proposition avec tant de joie qu'aussitôt il m'offrit de deux maisons qu'il avoit, la plus vaste et la meilleure, et promit de s'en rendre le custode. C'est ainsi qu'à l'aide du Prince Antoine, nous avons ici une chapelle pourvue de tout ce qui est nécessaire au culte, et dans lequel toutes les nuits nous chantons les litanies et nous faisons des instructions.

Le dimanche c'est le rendez-vous d'un nombre considérable de fidèles qui viennent de tous les bourgs voisins et des petites îles environnantes pour assister à la parole de Dieu, et voir le beau tableau dont je vous ai parlé, qui est placé et orné de branches de verdure sur le pont du navire au milieu des voiles. Je profitai de leur empressement pour adresser aux spectateurs une courte instruction, qui fut suivie d'une collation que le capitaine leur

(1) Dans sa lettre au Vice-roi, il avoit promis *de ne plus mentir*. Cet engagement excédoit les forces d'un Prince naturellement fourbe et dissimulé.

donna généreusement, d'autant plus nécessaire que la majeure partie d'entr'eux étoient fort éloignés de leur domicile.

21. Le jour fixé pour mon retour dans le royaume de Bungo, étoit arrivé. Je fis transporter du navire Portugais sur une barque, pour l'expédier à Facata, le tableau qui avoit tant excité la curiosité et l'admiration des fidèles. Je fis savoir à Iquiseuchi, que le samedi suivant je me détournerois de ma route, que je passerois le dimanche avec eux comme je l'avois promis, et que j'en partirois le lundi soir. On m'envoya aussitôt un navire sur lequel je m'embarquai avec quelques Portugais qui m'avoient demandé la permission de visiter avec moi ces nouvelles églises.

A la descente du vaisseau, nous fûmes reçus par une députation des fidèles, qui étoit venue à notre rencontre avec des torches allumées selon l'usage du pays. Elle nous accompagna à l'église où nous attendoit une foule immense d'hommes, de femmes et d'enfans. J'adressai une instruction aux adultes, puis je fis le catéchisme aux enfans, et je congédiai ensuite l'assemblée, vu que la nuit étoit déjà fort avancée. Le lendemain dimanche, après les offices et le sermon, je baptisai environ treize personnes que je trouvai suffisamment instruites. Nous partîmes ensuite, mais notre voyage fut accompagné de beaucoup de fatigues et d'ennuis. Car, nous fûmes sur mer contraints de franchir avec des canots faits d'une seule pièce, des détroits longs et périlleux, gardés par des pirates qui infestent ces parages; et ce n'est qu'à grande peine que nous avons pu échapper à ces écumeurs de mer, qui font un trafic de leurs prisonniers après les avoir long-temps et cruellement tourmentés.

23. Nous ne fûmes pas plus heureux sur terre; obligés d'abandonner nos montures, nous tombâmes jusqu'à la ceinture dans des boues noires, quelquefois épaisses, quelquefois délayées par des ruisseaux qui les traversoient. Ajoutez à cela un flux de sang presque continuel dont j'étois cruellement tourmenté. Mais la charité, l'affabilité avec laquelle les Chrétiens nous accueillirent, nous dédommagèrent amplement de toutes nos fatigues. Les Portugais qui nous accompagnaient furent étrangement surpris lorsqu'ils virent nos hôtes, non-seulement repousser avec obstination toute espèce de rétribution pour nos frais de logement et de séjour, mais encore nous contraindre d'accepter, au moment de notre départ, d'abondantes provisions pour achever notre voyage, puis nous reconduire en pleurant amèrement; mais ce que les Portugais ne pouvoient surtout concevoir, c'étoit de voir ces Japonois en se séparant de nous, se jeter par terre et baiser nos pas.

24. Enfin, pour finir et terminer cette lettre, je n'ajouterai plus qu'un trait qui vous donnera une juste idée du caractère hospitalier de cette nation et de son penchant naturel pour le christianisme.

Me trouvant un jour en route, accablé, épuisé de la maladie dont je vous ai parlé, je fus contraint de m'arrêter dans un bourg tout peuplé de Gentils. Comme je ne me sentois aucun appétit et que je voulois néanmoins me soutenir, dégoûté du riz et des salures de poissons, nourriture habituelle de ces peuples, j'envoyai quelqu'un m'acheter des œufs. Mon commissionnaire me rapporta bientôt des œufs et ma monnoie. *Pourquoi*, lui dis-je, *me rapportez-vous cet argent? Parce que*, me répondit-

il, *c'est jour de fête chez eux, et ils n'ont pas voulu les vendre; mais comme je leur ai dit que c'étoit pour un malade, ils me les ont donnés.*

Nous voici enfin arrivés à Bungo; et malgré l'accueil paternel du P. Cosme, et les soins assidus de mes confrères, j'ai peine encore à me relever. Priez, mes Frères, que J. C. dans sa clémence infinie me donne les forces et le courage de travailler à son saint service.

LETTRE XXIV.

COSME DE TORREZ A ANTOINE QUADRIUS, PROVINCIAL DES INDES, A GOA.

Bungo, 9 octobre 1561.

1. Les heureuses nouvelles que vos lettres et les papiers publics nous ont cette année apportées des Indes, ont été pour nous un motif de vives actions de grâces envers Dieu, de reconnoissance envers vous, et un avertissement que nous devions vous faire part également de la situation de l'Eglise Japonoise, qui de jour en jour prend un nouvel accroissement.

J'entrerai d'abord dans quelques détails sur le climat et sur le gouvernement religieux et politique de ce pays, puis sur les progrès du christianisme au milieu de ces peuples; progrès qui, cette année, ont été à la plus grande gloire de celui qui est l'auteur de tout bien.

Le Japon est situé sous la même latitude que l'Espagne (1); le sol et les arbres y portent des fruits analogues à ceux de cette péninsule. Il abonde en mines d'argent (2); la nation est très-belliqueuse et d'une fierté qui ne peut se comparer qu'à celle de l'ancienne Rome. L'honneur est chez eux le moteur de beaucoup de guerres et la principale divinité. Elle a ses victimes volontaires et involontaires; les uns sont sacrifiés au point d'honneur, d'autres s'y sacrifient eux-mêmes, pour se soustraire à l'infamie. C'est là-dessus qu'est ici fondé le respect pour les parens, la fidélité envers les amis, et l'horreur qu'on a pour tous les crimes, ou forfaits tels que le larcin, le viol et l'adultère.

3. La machine politique est triple dans son action. On y remarque d'abord un chef suprême de la religion, nommé *Xaco*, qui peut seul porter des décrets et des lois en matières religieuses. Aucune secte de bonzes ne peut être accréditée, si elle n'est pourvue d'un diplôme authentique qui constate son approbation; c'est lui qui institue les Tundes, espèce d'évêques, quoique leur nomination appartienne quelquefois de droit à des Seigneurs (3) qui sont presque souverains chez eux, et

(1) L'Espagne est située entre les 35.e et 44.e degr. de lat. N.; et le Japon entre les 31.e et 42.e degr. N.; et les 157.e, 175.e long. S.; à partir du méridien de l'Ile-de-Fer.

(2) Les Espagnols n'ont d'abord connu le Japon que sous le nom des *Iles Argentières*. (V. les lettres de St-Franç. Xav., lettre CX, v. 2 et 3.)

(3) On appelle ainsi les supérieurs des monastères Bonzes; ce sont comme les Evêques de la religion Budsoïste. Il paroît que dans quelques relations du Japon, le terme de Bonzes est affecté

qui en raison de ce privilége jouissent d'une haute considération chez les grands comme chez les petits (1).

C'est au Grand-prêtre qu'on doit s'adresser pour obtenir des priviléges quelconques, des dispenses ou des exemptions de services publics. Quant aux dispenses légères, telle que celle de manger de la viande les jours d'abstinence, lorsqu'on se rend en pélerinage au temple de quelques idoles, elles sont du ressort des Tundes.

Au reste, quoique pour être élu Grand-prêtre il fallût avoir fait ses études en Chine, et être pourvu d'un diplôme de capacité et de science, il faut être néanmoins Japonois d'origine; il faut être noble; il faut acheter la place. Son pouvoir et son autorité sont immenses; ses revenus sont considérables, et souvent il défend ses droits les armes à la main, contre les autres Souverains qui veulent empiéter sur la religion.

4. Le gouvernement civil se partage ensuite entre deux chefs, qui sont censés jouir tous deux de la suprême puissance; l'un sous le nom de *Vo*, en a tous les honneurs; il est choisi dans une famille très-ancienne, dont le chef (*Synmu*) a reçu les honneurs de l'apothéose (2). Il ne lui est pas permis

particulièrement aux Prêtres *Budsoïstes*, peut-être parce qu'il a été donné aux Prêtres chinois, qui suivent la doctrine de *Xaca*. Mais les Missionnaires ont confondu sous le nom de *Bonzes* tous les ministres des faux dieux, sans distinction de sectes.

(1) C'est ainsi que chez nous la féodalité nommoit aux bénéfices cléricaux, *sauf l'institution*.

(2) *Syn-Mu* fut le premier qui civilisa les Japonois, régna l'an 660 avant J. C.; c'est de ce règne que date l'ère japonoise. Ses

de toucher la terre même du pied; il seroit profané et dépouillé de l'autorité suprême. Il ne sort jamais de ses propres domaines; il ne se montre jamais en public; on le transporte en litière dans ses jardins, où il marche sur des sandales dont la semelle de bois a douze doigts de haut. Il est habituellement en repos sur un siége, ayant d'un côté un poignard à la ceinture, de l'autre un arc et des flèches; son vêtement consiste en une tunique de soie noire, et par-dessus une robe rouge qui est recouverte d'une gaze de soie extrêmement légère; il porte une espèce de chapeau auquel pendent des bandelettes comme celle de la thiare pontificale; son front est peint de blanc et de rouge; toute la vaisselle qui sert à sa table est d'argile (1).

5. Les marques distinctives des dignités dont chacun peut être revêtu sont uniformes dans tout le Japon. On reconnoît même le rang qu'occupe un homme élevé en dignité, aux caractères dont il se

successeurs et ses descendans ont tous porté le titre de *Vo* ou *Oodai*, race élevée; *Ten-oo*, Prince céleste, *Tei Ten-sin*, *Mikaddo*, *Dao*, *Dairi*, qui veulent dire *le Fils du ciel*, *Empereur*, *Prince*, *Grand* ou *Seigneur*. C'est sous le nom de *Vo* ou *Dairi* que les relations des voyageurs et des missionnaires nous l'ont fait connoître. Tous les *Dairis*, après leur mort, sont mis au rang des dieux *Camis*. Voilà pourquoi leur personne est sacrée.

(1) A ces détails le P. Charlevoix ajoute que cette vaisselle d'argile ne sert qu'une fois, qu'on la brise à mesure qu'on la lève de sa table, parce qu'on est fortement persuadé que si quelqu'un qui ne seroit pas de la famille impériale s'en servoit après lui, la bouche, la gorge lui enfleroient aussitôt, et que sa vie seroit en danger. On dit à peu près la même chose de ses habits.

Lorsque le Dairi étoit le seul maître de l'empire, il tenoit sa cour partout où il vouloit, et rarement là où son prédécesseur l'avoit tenue. Mais depuis l'usurpation des *Cubos-Samas* qui date du

sert

sert pour signer ses lettres. Nous avons remarqué, depuis notre arrivée en cette ville, que le Roi de Bungo a déjà changé trois ou quatre fois de titres.

Tous les grands de l'empire et tous les Seigneurs souverains dans leurs domaines ont des fondés de pouvoirs à la cour du *Dairi*. Comme cette nation est très-jalouse d'honneurs et de dignités, ils rivalisent entr'eux de générosité et de magnificence dans les présens qu'ils lui font, pour se maintenir en faveur et en crédit auprès de lui. Et quoiqu'il ne possède aucun domaine, aucun revenu fixe, il ne laisse pas d'exploiter tellement à son profit la vanité japonoise qu'il a lui seul plus d'argent monnoyé que presque tous les Japonois ensemble, ayant conservé le privilége de conférer les titres d'honneur (1).

Au reste, de quelque honneur qu'il jouisse, on peut néanmoins le déposer dans trois cas; 1.° si de son pied il touche la terre; 2.° s'il tue quelqu'un; 3.° s'il sort du repos et de la tranquillité à laquelle il est condamné; mais on ne peut même dans aucun de ces cas attenter à ses jours.

6. Vient ensuite le chef suprême de la justice,

commencement du XVI siècle, Méaco est le séjour fixe de ces Souverains dégradés. Ils occupent tout le quartier nord-est de cette ville; et ce quartier est d'une étendue immense, séparé de tous les autres comme une place forte. Le *Dairi* habite au centre, dans un vaste palais qu'on distingue aisément de loin par la hauteur et la magnificence de sa tour. L'Impératrice y loge avec lui, ses autres épouses habitent des palais attenans. Au reste, le *Cubo-Sama* entretient toujours une grosse garnison dans cette cour, sous le prétexte de veiller à la sûreté du *Dairi*, mais dans la réalité pour le garder à vue.

(1) Ce dernier membre de phrase n'est pas dans l'original; je l'emprunte au P. Charlevoix.

qu'ils disent avoir été le fils d'un Roi. Il a laissé à ses disciples plusieurs écrits qui renferment sa doctrine. Ils ont pour ces écrits la même vénération que pour l'auteur. Ils l'appellent *Foke-Kio* (1) ; nul, disent-ils, ne peut être sauvé qu'à l'aide de ce livre. Il feroit le bonheur des plantes mêmes et de toute espèce de végétaux ; mais en dernière analyse toute la doctrine de ce livre se réduit à ce principe, que *c'est du néant que dépend toute chose.*

Les adorateurs du soleil et de la lune ont un temple consacré à *Dénia* (2), dont l'idole a trois

François Xavier, CIX, n.° 1. Elle est donc venue au Japon par le moyen des bonzes Chinois, qui l'ont fait naître d'une *Reine de Déli* dans l'Indostan, laquelle N'AVOIT POINT EU DE COMMERCE AVEC SON MARI, NI AVEC AUCUN AUTRE HOMME. Ils disent que son nom *Xaca* signifie *ce qui est sans commencement.* Voici donc le fameux texte d'Isaïe : *Ecce Virgo concipiet ; voilà que la Vierge conceyra*, qui vient encore au Japon coïncider avec les antiquités égyptiennes, grecques et romaines, pour prouver l'universalité et l'antiquité de la tradition d'une *Vierge mère* du libérateur des hommes. *Xaca* ou *l'être sans commencement*, naît au Thibet, à Siam, en Chine, au Japon d'une Vierge mère. (Voyez notre traité *des fêtes mobiles*, édit. de Rivoire, t. 1.er, p. 138.) On ne peut s'empêcher de reconnoître la justesse de ce mot de M. De Maistre : *Tout paganisme n'est autre chose que la vérité en putréfaction.*

Les sectateurs de *Xaca* s'appellent *Fotoque* ou *Budsoïdes.* Le mot de *Buds* est générique en Chine et au Japon, pour tous les dieux venus des Indes. Il est synonyme de *foe*, *fotose* ou *fotoque.* (V. la lettre XXV, n.° 14, note 1.)

Koempfer croit que Xaca est un Egyptien d'origine, du nombre des prêtres chassés d'Egypte par Cambyse.

(1) *Foke-Kio*, le livre des belles fleurs. On l'appelle aussi par excellence *Kio*, c'est comme la Bible de toutes les nations orientales situées au delà du Gange. Les deux compilateurs de ce livre sont placés sur le même autel que leur maître, l'un a droite, l'autre à gauche.

(2) On ne sait trop que penser de cette idole. Les uns ont voulu

têtes qui représentent, dit-on, le soleil, la lune et les élémens. Ils font de nombreux et riches sacrifices à une espèce de démon, qui se manifeste et se rend sensible à leurs yeux. Cette race d'hommes est particulièrement adonnée à l'art de composer et d'administrer les poisons, et a en horreur le christianisme.

Il est encore une autre idole, c'est celle de *Canon* (1) qu'on dit être fils d'*Amida*. Il a peu d'adorateurs, mais ce sont de zélés dévots, très-assidus dans leur culte.

11. Je passe sous silence toutes les autres superstitions dont le nombre est considérable, et dont déjà nous vous avons entretenus dans nos précédentes lettres. J'en viens aux affaires de la religion qui, depuis que je suis au Japon, ne m'ont jamais paru dans un état aussi satisfaisant qu'elles le sont maintenant. Car ces années passées, pour prêcher l'Evangile et étendre son empire, nous étions non-seulement fort contrariés par les guerres civiles et les séditions qui désoloient ce pays, mais nous avions encore beaucoup de peine à défendre notre troupeau. Aujourd'hui, la face des choses est changée : les armes du Roi de Bungo, notre ami, notre protecteur,

y voir un symbole de la Ste-Trinité. Observez qu'on lui donne quarante mains pour marquer, dit-on, l'universalité des opérations. D'autres y ont vu, comme le P. Cosme, une image du soleil, de la lune, et des élémens. Quelques-uns ont soupçonné que *Dénia* étoit le même qu'*Amida*, qu'on représente sous une infinité de figures. C'est une des plus anciennes divinités indiennes intronisées au Japon ; elle est antérieure à *Xaca*. On prétend même qu'elle date de la fondation de l'empire japonois. Le *Denia* s'appelle aussi *Cogi*.

(1) On l'appelle aussi *Gizon*.

ont été si heureuses, que ses victoires, en rendant la paix à ses états, ont en même temps ouvert une vaste porte à l'Evangile. Notre société ne compte que six des siens épars dans différentes provinces. Notre principal domicile est à Bungo où réside la cour; cette ville est située au nord (1), à trente-trois degrés et demi; elle renferme déjà un grand nombre de Chrétiens très-affermis, et il s'accroît de jour en jour; parmi eux nous comptons quelques lettrés ou philosophes de la secte des *Penseurs*, qui s'entraînent les uns les autres dans la voie de l'Evangile. D'autres lettres vous entretiendront de tout cela plus au long.

12. Une autre chrétienté s'est formée à *Cutancé*, bourg dépendant du territoire de Bungo et éloigné d'environ neuf lieues; nous y comptons plus de deux cents Chrétiens. L'un d'eux y a fait construire à ses frais une très-belle église, et sollicite avec instance un missionnaire; mais notre petit nombre ne nous permet pas d'acquiescer à sa demande.

Dans l'île de Firando (2) est une troisième Eglise qui embrasse sept à huit localités. Cette île est située au nord de Bungo, à cinquante lieues de distance. Le nombre des Chrétiens y est d'environ deux mille. Les guerres qui ont eu lieu ces années dernières ont interrompu nos communications avec eux, et nous n'avons pu les cultiver comme nous

(1) Suivant les cartes de M. Bonne, ce seroit au *nord-est* de l'île de Xico.

(2) Charlevoix, t. 1, p. 49, place *Firando* dans l'île de Xico; il dit que c'est le quart de l'ancien royaume de Figen, le plus grand des neuf qui le divisèrent d'abord. Elle est dans la carte de Bonne, sous le nom d'*Urando*, dans l'île de Sicoco.

l'eussions désiré. Mais le Roi de Firando étant devenu par la force des armes, tributaire de celui de Bungo, notre entrée dans cette île sera désormais plus facile. Louis Alméida a visité cette chrétienté au mois de juin dernier, et y a fait d'admirables établissemens pour le culte, comme vous l'apprendrez de lui-même (1).

13. Vient ensuite Facata, ville très-commerçante et très-riche, distante de Firando d'environ trente-trois à trente-quatre lieues. (2) Les Chrétiens qui y sont en grand nombre ont une église, et l'un d'eux s'est engagé à en construire encore une autre à ses frais. A son premier passage, Alméida y baptisa en peu de jours plus de soixante personnes; et i en eût baptisé bien davantage à son retour, s'il n'eût été tout à coup attaqué d'un violent flux del sang.

C'est à Cangoxima que nous comptons une cinquieme église. C'est la ville où débarqua François Xavier; elle a été le berceau du christianisme au Japon. Elle est située à la pointe méridionale de l'île, au trente-unième degré, à soixante-dix lieues environ de Bungo. Alméida a dernièrement visité cette église.

14. Il ne faut pas oublier *Amanguchi* qui est au nord de *Cangoxima*, à cinquante lieues à peu près de Bungo. Les dernières guerres nous ont empêchés de voir et de cultiver cette vigne comme elle le méritoit. Lorsque la paix a été rendue à ces contrées,

(1) Voyez la lettre précédente, XXIII.

(2) Le P. Charlevoix place cette ville à vingt lieues de Firando, et cinquante lieues de Bungo.

les néophytes nous ont fait connoître par leurs lettres combien ils sont fidèles et constans dans la foi; une moisson abondante y appelle des ouvriers.

La septième église est à Méaco, à l'autre extrémité de cette île (1). Comme j'avois reçu de ces contrées une lettre d'un *Tunde* ou supérieur d'une bonzerie, qui me témoignoit le désir de connoître la loi de Dieu, qui me prioit instamment de lui envoyer quelqu'un pour l'instruire si je ne pouvois y aller moi-même, vu que son grand âge ne lui permettoit pas de faire la route, j'envoyai Gaspard Villèle à Méaco pour y prêcher l'Evangile, et je lui remis des lettres pour le *Tunde* qui m'avoit écrit. Mais Gaspard Villèle ne le trouva plus à son arrivée, il étoit mort depuis quelque jours; ses confrères le consolèrent en lui assurant que le défunt avoit protesté avant de mourir qu'il croyoit fermement tous les articles contenus dans l'écrit que je lui avois fait remettre, et que d'autres Chrétiens Japonois lui avoient expliqué (2). Je laisse, au reste, à Villèle le soin de vous instruire de ce qui s'est passé à Méaco.

15. La huitième et dernière église fondée est celle de *Sacai* (3), peu éloignée de *Méaco*. C'est une ville très-riche et un comptoir célèbre dans le commerce; elle est indépendante, et forme une répu-

(1) Les Missionnaires ne connoissoient pas encore la carte du Japon, Méaco est au centre de la grande île de Niphon, au 34.e degré de lat. environ.

(2) V. la lettre de Laurent le Japonois.

(3) Sacai, une des plus opulentes et des plus riches villes du Japon, est située au nord de Méaco, par les 35 degr., 30 m., lat. nord, baignée de la mer à l'occident.

blique aristocratique dans le genre de celle de Venise. Cette ville, dans des lettres accompagnées de présens, m'avoit instamment prié de lui envoyer un des nôtres pour y prêcher la loi de Dieu; mais comme notre petit nombre ne me permettoit pas de satisfaire à leur empressement, et qu'il ne restoit aucun prêtre avec moi, j'écrivis à Gaspard de s'y transporter et d'y pourvoir, comme il pourroit, aux intérêts de la religion, en attendant que l'Inde nous envoyât de nouveaux renforts. C'est pourquoi, je vous supplie au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, de nous envoyer au moins six ouvriers, et si cela n'est pas possible, à tout le moins quatre; car outre ces huit églises déjà établies, la situation actuelle du Japon est telle dans ce moment, que je ne doute pas un instant que l'Evangile ne parcoure en peu de temps toutes les provinces et toutes les îles de cet empire.

16. Je ne vous entretiens pas des mœurs ni de la vie des néophytes; je laisse ces détails à mes collègues. Je ne vous dirai qu'une seule chose: c'est que j'ai beaucoup parcouru de pays peuplés et de barbares et de Chrétiens, mais que je n'ai rencontré nulle part une nation qui ait le jugement plus sain, qui écoute avec plus d'avidité le langage de la saine raison, qui le suive avec plus de fidélité lorsqu'elle l'a entendu. Ce peuple est si porté à la piété, à la pénitence, qu'à voir les fidèles au tribunal de la confession ou à la sainte table, on les prendroit pour des ascétes consommés plutôt que pour des néophytes. On peut déjà juger de leur constance dans la foi par tout ce qu'ont souffert ceux de Firando, pour la seule cause de l'Evangile qu'ils ont embras-

sée. Les uns ont été exposés à toutes sortes d'outrages et d'injures ; d'autres ont été exilés ; beaucoup, sans s'embarrasser de leur fortune, ont bravé gaiement la pauvreté et toutes ses misères, et se sont retirés à Bungo.

17. Voici un trait frappant de leur piété habituelle. Lorsque l'*Angelus* sonne aux heures fixées, on voit sur toutes leurs figures une joie extraordinaire ; tous à l'instant même se précipitent à genoux, et récitent ensemble la prière, non-seulement hommes, femmes et adultes, mais les enfans qui n'ont pas encore l'usage de raison.

Un Chrétien me raconta dernièrement qu'il avoit envoyé une petite fille chercher du vin chez un détaillant ; tandis qu'on le lui versoit dans la bouteille qu'elle tenoit, elle entend le coup de l'*Angelus*, pose par terre sa bouteille, se jette à genoux, et reste immobile jusqu'à ce qu'elle aie récité cinq fois le *Pater* et l'*Ave*. Les idolâtres témoins de la piété de cet enfant, en étoient émerveillés : *Il n'y a point*, disoient-ils, *de Dieu comparable à celui des Chrétiens, dont les enfans sont si bien élevés.*

18. Ils ont une si grande dévotion pour le chapelet, qu'ils appellent *grains bénits*, que nous avons placé le peu qu'on nous a envoyé dans les églises et dans les oratoires. C'est sur ces chapelets qu'ils prient assidûment ; s'il n'y en a pas suffisamment pour tous, ils se les font passer les uns aux autres ; celui qui en a un en propre le prête volontiers. On ne peut pas leur faire un cadeau plus agréable. C'est pourquoi remettez-en quelques-uns aux ouvriers apostoliques que vous enverrez à notre secours ; croyez-moi, ils feront ici plus de profits qu'aux Moluques ou au Brésil.

Au reste, je prie le Seigneur qu'il daigne vous faire comprendre le besoin que nous avons de secours et d'ouvriers, et qu'il vous accorde à vous et à nous tous les forces nécessaires pour le servir saintement.

LETTRE XXV.

GASPARD VILLÈLE A LA COMPAGNIE DE JÉSUS, A GOA.

Sacai, le 16 septembre 1562.

1. Je vous annonçai, il y a deux ans (1), mon prochain départ pour Méaco, d'après l'ordre que j'en avois reçu de Cosme de Torrez. Je viens aujourd'hui vous faire le récit des évènemens qui me sont survenus. Connoissant l'intérêt que vous y prenez tous, je ne doute pas du plaisir que vous éprouverez; mais c'est encore pour que vous rendiez des actions de grâces au Seigneur, et que vous compreniez tout le besoin que j'ai de vos prières, moi, votre frère, que la providence a jeté à une si grande distance de vous.

2. L'année 1559 je m'embarquai sur un navire dont le capitaine étoit païen; j'avois pour compagnon un jeune et aimable Chrétien Japonois, nommé Laurent, très-versé dans la langue et les usages du pays. Nous éprouvâmes en route toutes

(1) Voyez la lettre XVII du 1.er décembre 1559, et la lettre XXII de Laurent Japonois.

les traverses qu'on pouvoit attendre de la malice du démon. A peine fûmes-nous en haute mer que nous eûmes à essuyer une bonace, un calme si plat que le navire fut long-temps sans faire un mouvement quelconque. Alors les Barbares commencèrent à faire une cueillette entr'eux pour acheter de leurs dieux un vent favorable. Ils s'adressèrent à tous les passagers en particulier; lorsqu'ils en vinrent à moi, je leur déclarai qu'étant adorateur d'un seul et unique Dieu, créateur du ciel et de la terre, en qui seul je mettois toutes mes espérances, je ne donnerois pas une obole pour leurs idoles. A ces mots ils entrent en fureur; voilà disent-ils, celui qui est l'auteur de la bonace; voilà la meilleure offrande à faire aux dieux; jetons-le à la mer. C'est alors que nous élevâmes notre cœur et notre esprit vers Dieu. Nous fûmes exaucés, et le lendemain matin les voiles commencèrent à s'enfler. Mais à peine eûmes-nous filé quelques nœuds, que nous fûmes encore arrêtés par un vent contraire, et forcés de rester à l'ancre pendant quatre jours.

Les Barbares perdent patience, ils tiennent encore conseil entr'eux sur ce qu'ils doivent faire de nous qui sommes la cause de tous leurs maux. A leurs gestes, à leurs discours, nous voyons toute la colère qui les enflamme; mais Dieu prend pitié de nous; ils finissent par se calmer.

Nous arrivâmes enfin à un port où le mauvais temps nous força de nous arrêter dix jours. Alors ils décidèrent d'un commun avis de nous laisser sur le rivage; et le patron ayant acquiescé à cette décision, il voulut nous contraindre de débarquer; mais comme il n'y avoit dans le port aucun navire

quelconque, à force de prières je le déterminai à nous conduire à environ douze lieues plus loin, et cela en dépit de tout l'équipage. C'étoit le terme de son voyage, mais non pas de nos maux. A notre arrivée les Barbares commencèrent à courir sur le port, de tous cotés, pour endoctriner tous les maîtres de navires, et leur apprendre que s'ils vouloient faire une heureuse navigation, ils devoient bien se garder de nous admettre sur leurs barques. C'est ainsi que nous fûmes forcés de rester à terre et de les voir continuer leur route. Mais la Providence vint bientôt à notre secours et nous vengea; car un instant après leur départ nous vîmes venir une autre barque sur laquelle nous continuâmes notre voyage si heureusement, que nous prîmes terre sans danger, et beaucoup plus tôt que ceux qui nous avoient précédés, dont une partie étoit tombée entre les mains des pirates. Les Barbares voulurent encore dissuader les mariniers de nous prendre à leur bord; mais ils n'en furent pas écoutés; et nous arrivâmes sans accident à Sacai, le 10 d'août 1560. Comme c'étoit le jour de S. Laurent, martyr, nous mîmes sous sa protection la nouvelle Eglise que nous allions fonder.

2. Sacai est une très-grande ville, très-marchande et très-riche. Elle est indépendante; et son gouvernement est aristocratique comme celui de Venise. Après nous être reposés quelque temps des fatigues du voyage, nous nous dirigeâmes vers la montagne de Frénoxama, située à six lieues environ de Méaco (1). Cette vaste montagne habitée par des

(1) Cette montagne, en langue japonoise, s'appelle *Jesan* ou *le Beau-Mont*. Les écrivains Portugais la nomment *Frénoxama* ou le

bonzes, domine le royaume dont Méaco est la capitale. Au pied du mont s'étend un lac (d'Oïtz), qui a près de trente lieues en longueur (1), et sept en largeur. Il est alimenté par plusieurs rivières qui s'y déchargent. Sur son rivage, au pied de la montagne, est un endroit remarquable par cinq cents monastères de bonzes. Les désastres de la guerre en ont considérablement diminué le nombre, qui n'étoit rien moins, dit-on, que de trois mille trois cents.

3. Ces monastères sont peuplés de bonzes de différentes sectes, mais qui sont tous les plus orgueilleux bipèdes que la nature corrompue ait jamais produits. Les autres habitans de la montagne paroîtroient naturellement portés aux sciences; je crois même qu'ils y excelleroient, si la religion chrétienne venoit à les éclairer.

Nous avons essayé inutilement de prêcher l'Evangile au milieu d'eux; mais, à l'exception d'un vieux bonze, nommé *Daizembo*, personne ne nous a écoutés; nous avons prouvé à ce docteur, en présence de ses disciples, l'existence d'un seul Dieu créateur de toutes choses; nous lui avons établi et démontré l'immortalité de l'ame. Alors il m'a dit tout bas à l'oreille qu'il étoit parfaitement de mon avis, que ma doctrine, tout opposée qu'elle étoit aux lois japonoises, lui plaisoit beaucoup, surtout ce que j'avois dit sur la nature de l'ame; mais que la crainte de ses

Mont. Elle a huit lieues de long; on y a compté jusqu'à trois mille temples, plusieurs villages, un grand nombre de monastères. Sa situation et plus encore la sainteté du lieu en avoient fait un asile pour les habitans de Méaco dans les guerres civiles.

(1) Le P. Charlevoix lui donne soixante lieues de long.

confrères et de la mort ne lui permettoit pas de se déclarer pour le Dieu des Chrétiens. Bien convaincus que nous perdions notre temps et nos peines, nous nous hâtames de partir. Peu de jours après nous arrivâmes à Méaco à l'entrée de l'hiver.

4. Méaco est une ville immense : son étendue est d'environ sept lieues sur trois de largeur. On dit néanmoins qu'elle fut jadis beaucoup plus considérable encore ; que dans les guerres civiles elle a prodigieusement perdu de son antique splendeur dont ce qui reste n'est qu'une légère esquisse. Elle est au centre de plusieurs montagnes fort élevées, au pied et sur le penchant desquelles on voit de tous côtés de vastes et magnifiques bonzeries et d'antiques édifices.

Le climat est très-froid, sans doute à cause de l'abondance des neiges ; et la rareté des combustibles y rend l'hiver encore plus pénible. Le pays est si stérile que le peuple ne vit que de raiforts, de raves, de pommes malsaines et de légumes. On dit que la religion et les arts ont jadis fleuri dans cette ville ; on en apporte pour preuve que c'est de son sein et des montagnes environnantes que sont sorties toutes les sectes philosophiques et religieuses dont le Japon est inondé, et qu'elle avoit été jusqu'à ces derniers temps le séjour habituel des chefs d'ordres et des maîtres de toutes leurs écoles.

5. Arrivés à Méaco, nous louâmes un petit logement. Mais comme nous étions inconnus et que personne ne venoit nous trouver, je crus devoir avant tout me présenter à la cour du Dairi, pour lui rendre mes hommages et me concilier sa protection et sa bienveillance. Je pris ensuite le parti

de me montrer dans les quartiers les plus fréquentés de Méaco, sur les places publiques, le crucifix à la main. A notre voix une multitude immense vint bientôt se grouper autour de nous, les uns attirés par la curiosité, les autres par l'envie de rire et de plaisanter. Comme, avec l'aide de Dieu, nous répondions à toutes leurs questions de manière à les satisfaire, et que nous réfutions toutes leurs objections, notre arrivée fut bientôt connue de toute la ville, et l'unique l'objet des conversations.

Notre doctrine étoit devenue un objet public de controverse : les uns l'approuvoient; les autres en plus grand nombre la condamnoient. Nous vîmes bientôt les bonzes en fureur aller et venir, courir les rues, ameuter contre nous la populace, couvrir d'horribles blasphèmes l'Evangile, ressasser toutes les odieuses inculpations dont leurs confrères d'Amanguchi nous avoient jadis noircis, répéter que nous nous nourrissions de chair humaine, que l'on avoit trouvé dans nos maisons des os et des restes de cadavres; d'autres disoient que nous étions des démons sous une figure humaine. Ils exhortoient tout ce qui habitoit autour de nous à nous repousser loin de leur voisinage; ils firent au maître de notre maison un crime de nous avoir loué; celui-ci, à leur instigation, nous signifia d'avoir à déloger aussitôt. Comme je ne savois où me retirer, je ne me pressois guère, lorsqu'un jour je le vis venir sur moi l'épée nue; il savoit cependant bien que les lois japonoises vengeroient ma mort par la sienne, ou qu'il seroit contraint de se la donner lui-même pour se soustraire à l'infamie du supplice. Vous pouvez aisément vous faire une idée de ma situation, lorsque

je

je vis ce barbare furieux fondre sur moi l'épée à la main.

Croyez-moi, mes Frères, croyez-moi sur ma parole, il y a une énorme différence entre méditer sur la mort dans le silence de la retraite, et la voir tout à coup, face à face. Alors je me recommandai intérieurement au Seigneur; et quel autre secours aurois-je pu invoquer? Dans ce moment il ne me restoit qu'une seule consolation, c'étoit de penser qu'au milieu de ces terreurs et de ces menaces, la parole de Dieu se disséminoit et circuloit dans cette capitale, foyer de toutes les superstitions de l'empire. Sorti de ce péril, il fallut songer à me procurer une retraite, et à me mettre à l'abri de la fureur des méchans, vu que j'avois déjà fait quelques prosélytes.

Un marchand de vin nous offrit un asile dans un taudis excessivement incommode; je me décidai à l'accepter. C'étoit au mois de janvier, il faisoit un froid excessif; il y avoit beaucoup de neiges; les murs, les fenêtres, les portes, tout étoit délabré. Là nous reprîmes courage, et résolûmes de pousser notre entreprise avec encore plus de vigueur, bien décidés de sacrifier, avec l'aide de Dieu, notre vie à la cause sacrée de l'Evangile. Nous vîmes bientôt plusieurs citoyens et beaucoup de paysans braver les outrages et les insultes, pour venir s'enrôler sous la bannière de Jésus-Christ. Quoique les bonzes parussent un peu calmés, leurs manœuvres sourdes, leurs intrigues, leurs calomnies ne s'étoient pas ralenties. C'étoit au point que tout asile, toute retraite nous eût été bientôt fermée, que nous n'eussions pu nous fixer nulle part, si la Providence ne

fut pas venue à notre secours. Par suite de leurs manœuvres, tous les chalands du marchand qui nous avoit loué, désertèrent sa boutique d'un commun accord; celui-ci fort inquiet me pressoit et m'engageoit souvent à déloger; mais d'un autre côté, prenant en considération notre embarras, sachant fort bien que nous ne trouverions dans toute la ville aucun refuge, il se détermina à nous loger pendant trois mois; mais ils furent pénibles, car nous eûmes à y souffrir beaucoup du froid et notre santé s'y altéroit sensiblement. Dieu nous donna la force de tout surmonter non-seulement avec joie, mais avec courage, mais avec gaieté.

6. Enfin aux approches de la belle saison nous prîmes le parti de retourner à la cour et de nous présenter encore une fois devant Sa Majesté Impériale, pour obtenir une sauve-garde contre les insultes et les violences journalières dont nous étions l'objet.

En dépit de l'envie et de la calomnie, nous obtînmes très-heureusement et sans délai le diplôme que nous sollicitions. Une ordonnance impériale fut aussitôt promulguée, qui portoit peine de mort contre le téméraire qui nous insulteroit, ou qui nous troubleroit dans nos fonctions. Cette ordonnance mit un frein à la fureur de nos ennemis, et nous vîmes bientôt le nombre des fidèles s'accroître, au point de nous trouver dans la nécessité d'acheter une vaste maison pour en faire une église, à laquelle accoururent bientôt non-seulement les Chrétiens, mais encore les païens. Les uns demandèrent le baptême, tandis que d'autres, quoique fortement pénétrés de la vérité de nos discours,

différoient de se prononcer sous prétexte de se mieux instruire.

7. C'est ainsi que se passa l'année : nos travaux fructifioient et la religion faisoit de jour en jour de grands progrès. Mais l'immortel ennemi de tout bien se réveilla et se ranima ; les bonzes réunis à d'autres barbares formèrent un complot ; ils firent entr'eux une collecte pour acheter et corrompre les magistrats. Le parti étoit pris : ceux-ci gagnés à force d'argent nous eussent fait exterminer à l'insu du Roi, après nous avoir abreuvés d'outrages et d'infamies, si un païen, homme de dictinction, n'avoit pas éventé la mèche. C'étoit ce même honnête homme qui avoit pris en main notre fait et cause à la cour et au conseil de Sa Majesté. Il me fit avertir à l'entrée de la nuit, par un exprès, que notre maison alloit être assaillie par nos ennemis, d'avoir sur-le-champ et sans délai à nous mettre à couvert de la rage des bonzes, et à nous retirer dans un château fortifié, situé à cinq lieues de la ville, qui lui appartenoit.

Les Chrétiens ayant approuvé ce conseil, je m'y rendis la même nuit, suivi d'une nombreuse escorte, composée de mes chers néophytes ; et j'y restai caché pendant quatre jours. Mais, comme ce n'étoit qu'un orage, et qu'une trop longue absence auroit pu avoir de graves inconvéniens, nous rentrâmes secrètement à Méaco, et nous nous rendîmes chez un Chrétien. Là nous apprîmes que notre disparution étoit devenue l'objet de toutes sortes de bruits : les uns disoient qu'on avoit eu tort de nous chasser ; les autres, qu'on avoit eu grandement raison. Pendant ce temps les fidèles alloient secrètement par-ci

par-là écouter ce qui se disoit, et cherchoient à nous consoler et à nous aider de tous leurs moyens. Ils firent, ils agirent tant, que nous obtînmes enfin une trêve de quatre mois, pendant laquelle on devoit s'occuper de notre sort, et décider si nous serions autorisés à demeurer à Méaco ou forcés d'en partir. Nous en profitâmes pour paroître en public, à la grande satisfaction de tous les gens de bien, et peu de temps après on nous rendit notre église.

8. Pendant ces quatre mois, on eut le temps d'informer Sa Majesté de la conduite odieuse des bonzes et des magistrats à notre égard, malgré l'édit qu'Elle avoit rendu. Frappé de ces représentations, l'Empereur prit des mesures plus sévères encore pour nous garantir de leur fureur à venir. Nos ennemis abattus par ce coup d'autorité, non-seulement parurent renoncer à tout projet de persécutions, mais quelques-uns affectèrent même de se réjouir de la liberté de séjour qui nous avoit été accordée ; de manière que sous la main de Dieu, les machinations du démon n'ont servi qu'à fortifier nos personnes et nos œuvres.

9. Je vais maintenant vous entretenir de la mythologie, et des cérémonies religieuses de cette nation, pour que vous priiez le Seigneur qu'il daigne l'éclairer et lui ouvrir les yeux.

Le premier jour d'août (1) ils célèbrent des jeux qu'on appelle *Gibon* ou la fête *de l'homme*, parce que ces jeux sont consacrés en l'honneur de l'*homme saint ;* en voici la description :

Dans toutes les rues de la ville les corporations

(1) Le P. Charlevoix fixe cette fête au quinzième jour de la septième lune.

d'ouvriers mettent leur industrie à inventer et à confectioner des mannequins mouvans et à ressort. Dès que le jour de la fête est arrivé, le peuple s'assemble pour former une procession, où paroissent d'abord quinze ou vingt chars couverts et garnis de tapisseries de soie très-précieuses. Sur ces chars sont placés des enfans qui chantent, ou jouent de toutes sortes d'instrumens. Chaque chariot, tiré par trente ou quarante hommes, est suivi de la troupe des ouvriers qui ont inventé ou confectionné les machines.

Viennent ensuite d'autres chars montés par des gens de guerre, ornés de tapisseries de soie, portant les monumens les plus variés de la haute antiquité.

Ce cortége se rend dans le temple du Dieu dont on célèbre la fête. Voilà ce qui se passe dans la matinée. Sur le soir, on voit sortir de ce même temple deux *norimonds* ou *litières ;* l'un renferme l'image du Dieu qu'on honore, et les porteurs affectent de paroître succomber sous le poids de la divinité. Dans l'autre, est placée la maîtresse du Dieu. Peu de temps après on voit encore sortir une troisième litière où est l'épouse légitime, à qui le mari fait savoir qu'il arrive avec sa maîtresse. Les porteurs de l'épouse se mettent aussitôt à courir de tous côtés, comme hors d'eux-mêmes, et cherchent à peindre la fureur jalouse dont la déesse est animée. Le peuple alors partage le chagrin de la bonne déesse ; il pleure, il se jette à ses genoux, et cherche par ses larmes, ses prières, ses respects à la consoler de l'infidélité de son époux. Cela fait, les litières reprennent toutes ensemble le chemin du temple, et chacun se retire chez soi.

10. En voici une autre qui n'est pas moins pitoyable (1).

Dans le mois d'août, deux jours sont consacrés à la fête des Morts.

A l'entrée de la nuit toutes les portes sont illuminées et ornées de lampes de diverses couleurs; et toute la nuit la population est en mouvement et parcourt la ville, les uns par motifs de piété, les autres de curiosité. Sur le soir on voit encore le peuple sortir en foule de la ville et courir au devant des mânes qui, dans leur imagination, viennent à eux; arrivé au lieu du rendez-vous, chacun leur fait des complimens sur leur bien-venue, se récrie sur le temps qu'elles ont mis à satisfaire leur impatience; on les invite à se reposer, on leur offre des fruits pour se rafraîchir; on sert sur une table du riz, des pommes et des confitures. Les pauvres apportent avec eux de l'*eau chaude* (du thé). Leur entretien imaginaire dure une heure, temps qu'ils supposent nécessaire aux ombres pour se rafraîchir et se restaurer. Ils les invitent ensuite à se rendre chez eux; ils disent en même temps qu'ils vont devant pour mettre la maison en ordre et préparer le festin.

Au bout de deux jours, le peuple sort encore de la ville avec des torches allumées, comme pour accompagner les ames et les éclairer dans leur route, de peur qu'elles ne se heurtent ou ne s'égarent. De retour dans la ville on jette force pierres sur les

(1) Le P. Charlevoix place cette fête le treizième jour de la septième lune. Ainsi celle de *Gibon* que nous venons de lire eût suivi immédiatement celle-ci; car, suivant lui, elle se célèbre le 15 de la septième lune.

toits (1) pour chasser les mânes qui auroient pu s'obstiner à rester dans l'intérieur ; car ils en ont une grande frayeur. Cependant quelques-uns en ont pitié et prennent leur parti ; ce sont, disent-ils, de petits êtres misérables, que si la pluie les surprenoit en route, ils pourroient s'évanouir.

Demandez au Japonois pourquoi il leur présente des mets ; il vous répondra qu'ayant à faire une route de cent milliards de lieues (2) pour arriver au paradis qui leur est destiné, les mânes restent trois ans en chemin, et que c'est pour les rafraîchir et les reposer qu'il leur offre un logis et des vivres.

Pendant cette fête on purifie soigneusement les tombeaux. C'est ici le triomphe des bonzes. Il n'y a personne, quelque pauvre qu'il soit, qui n'apporte son tribut à ces imposteurs pour leur faire faire l'expiation légale des mânes.

11. Vous voyez, mes très-chers Frères, dans quelles épaisses ténèbres, dans quel inextricable labyrinthe ce malheureux peuple est plongé, et l'opiniâtreté avec laquelle il s'y complaît. Priez le Seigneur qu'il prenne pitié de lui.

Le mois de mars est encore remarquable par une fête que l'on solennise avec des jeux guerriers, mais qui sont détestables. Dans l'après-midi, s'arme qui veut ; et tout homme armé portant sur ses épaules l'image de son dieu protecteur, va au lieu du rendez-vous. Arrivés sur le terrain, les champions se divisent en deux corps d'armées. Les enfans com-

(1) Une chose digne de remarque c'est que les Sauvages du Canada en font tout autant dans une occasion toute pareille.

(2) *Decies millies millena millia.*

mencent le combat à coups de pierres; viennent ensuite les flèches et les coups de fusils; puis dans la mêlée on voit briller les javelots et les épées. Toujours quelques-uns sont victimes de ces jeux meurtriers et restent sur la place; beaucoup sont blessés; mais l'impunité est assurée à quiconque aura tué ou blessé son adversaire dans cette occasion. Ce peuple est naturellement belliqueux; sa passion favorite est la guerre; le soldat est récompensé en raison de la quantité et de la qualité des têtes qu'il rapporte du champ de bataille.

12. Ces malheureux insulaires ont tant de vénération pour le démon, qu'ils s'épuisent en magnificence pour lui ériger des temples, dans lesquels il se manifeste aux yeux de ses adorateurs, sous l'aspect le plus horrible, et sous les figures les plus hideuses. C'est surtout sur la montagne qui avoisine la ville, que, parmi un très-grand nombre de temples, on en remarque un qui passe pour le plus riche, et qui est en effet le plus célèbre de tous par les pélerinages de toutes les classes de la société, qui affluent de toute part. Les Rois n'entreprennent pas une guerre, sans vouer à ce temple une somme considérable d'or, qu'ils acquittent exactement lorsqu'ils sont vainqueurs. C'est également la ressource de la populace dans ses embarras, dans ses misères. Le démon apparoît à ces misérables dans leur sommeil; il leur persuade qu'il est apaisé par leur piété, qu'il les a tirés du péril, et qu'à l'avenir ils n'auront rien à redouter de lui, pourvu qu'il soient fidèles et exacts à son culte. Tels sont les artifices dont il se sert pour museler cette nation, pour s'en faire craindre, respecter, et enfin adorer.

13. Voici encore une autre de ses déplorables erreurs. On rapporte qu'un bonze nommé *Combadaxe*, parut en cette ville, il y a environ huit cents ans. Je serois volontiers porté à croire que c'étoit un démon qui avoit pris la forme humaine. Car c'est à lui qu'on attribue l'invention de cette exécrable mythologie et des caractères japonois. On dit que c'étoit un puissant magicien; qu'il prédisoit l'avenir, qu'il faisoit descendre les étoiles du ciel, qu'on lui éleva des temples magnifiques et en grand nombre; que dans son extrême vieillesse il se fit creuser sous terre une caverne pour s'y renfermer, sous prétexte qu'il étoit las de la vie présente, et qu'il vouloit vivre en repos dans ce séjour souterrain pendant cent milliards d'années; annonçant qu'au bout de ce temps viendroit au Japon un grand docteur; qu'alors il sortiroit de sa retraite.

L'histoire rapporte qu'après ce discours il entra dans la caverne, en ordonnant à ses disciples d'en fermer exactement l'entrée.

Son nom est célèbre dans tout le Japon; la croyance générale est qu'il est encore en vie, et qu'il s'est manifesté à beaucoup de monde. Il a un grand nombre d'adorateurs; il a des temples, des autels. Tous les ans on célèbre l'anniversaire du jour où il s'est retiré dans la grotte; c'est un lieu de pélerinage où il y a un concours extraordinaire de toutes les provinces les plus reculées.

14. On rend encore de grands honneurs à trois ou quatre bonzes qui ont vécu en différens temps, à qui on attribue des connoissances et des sciences extraordinaires.

Mais il en est un surtout qui vivoit il y a une trentaine d'années. C'est le fondateur de la secte des *Icoxus*. Elle jouit d'un grand crédit dans la basse classe du peuple. Le Tunde ou Supérieur de cette secte est toujours un être qui se livre publiquement à tous les vices les plus criminels et les plus dégoûtans. Ses sectateurs qui n'ignorent pas sa vie débauchée et crapuleuse, n'en ont pas moins pour lui un tel respect, que sa vue seule les fait fondre en larmes, et qu'ils lui demandent humblement la rémission de leurs péchés. Il pompe de la stupidité de ses croyans une si énorme quantité d'argent, qu'il possède à lui seul une bonne partie des richesses japonoises.

Toutes les années ses fêtes attirent une si grande multitude de peuple qu'à l'entrée de son monastère, quoique les portes soient vastes et ouvertes, on s'y presse tellement, qu'il est rare qu'il n'y ait pas plusieurs personnes d'étouffées. Pour célébrer la fête d'une manière plus solennelle et plus méritoire, quelques-uns se jettent par terre sous les pieds de la foule pour se faire broyer et même tuer.

C'est la nuit qu'on fait le panégyrique du Dieu; on entend alors des pleurs, des sanglots, des gémissemens, comme si quelque grande calamité étoit tombée sur la ville.

Un autre bonze qui vivoit, dit-on, il y a cinq cents ans, est aussi en grande odeur de sainteté; c'est le chef des *Foquexus* (1).

(1) Ils ont pris le nom de *Foquexus*, de celui de *Foquekio*, qui me paroît être le nom propre de celui qui introduisit de la Chine au Japon le culte de *Saaca* ou *Xaca* qui étoit venu du Thibet, comme nous l'avons déjà dit. Ce sont les plus zélés partisans de *Xaca* au-

15. Passons maintenant à ce qui regarde l'église de Sacai, où je suis actuellement. Au sortir de Méaco je me suis rendu ici sur l'ordre de Cosme de Torrez.

quel ils donnent le premier rang parmi les dieux. Ils passent pour être fort zélés et fort austères; à l'instar des Moines de l'Eglise catholique ils se lèvent *à minuit* pour chanter en chœur les louanges de leur dieu, et pour méditer sur quelque point de morale que le Supérieur explique auparavant.

Tout pécheur, tout criminel peut obtenir de *Xaca* la rémission, même satisfactoire, non-seulement de tous ses crimes personnels, mais encore de tous ceux de ses parens et de ses amis, s'il la demande toutefois avec une confiance imperturbable, sans hésiter et sans crainte, parce que les *austérités de Xaca ont été sur la terre si étendues qu'elles ont pu effacer les péchés de tous les hommes.* On ne peut ici, dit Pierre Maffée (hist. Indiarum., lib. XII, p. 354, edit. Anv. 1605), méconnoître l'instinct diabolique qui animoit tout à la fois les bonzes en Asie et Luther en Europe. *Nequitiæ Lutherianæ persimilis, doctrina ut unius utriusque auctorem facilè agnoscas.* Le mensonge n'est, en Asie comme en Europe, que la contre-façon de la vérité.

Nous allons ici, en peu de mots, épuiser cet ample sujet de réflexions, par un parallèle succinct entre les pratiques du christianisme et celles du japonisme.

1.° Ces insulaires font assez souvent sur eux le signe de croix, *mais en croix de S. André*, principalement le matin; et cela, disent ils, *pour chasser le démon.* Nous avons déjà vu que François Xavier avoit trouvé la croix dans l'écusson du Roi de Saxuma, comme Tertullien l'avoit remarquée dans les enseignes romaines, quoique chez les uns et chez les autres elle fût le supplice le plus infamant. Voici la figure de la croix destinée au Japon pour les supplices ┼;

2.° Un chapelet composé de cent quatre-vingts grains passés dans un fil qu'on laisse dans sa longueur. Toutes les espèces de péchés se réduisent à ce nombre de grains;

3.° La coutume de sonner à certaines heures une cloche, comme nous sonnons trois fois le jour pour l'*Angelus.* Au son de cette cloche tout le monde se met à genoux, et invoque à haute voix le Dieu de sa secte.

4.° Les pélerinages entrepris dans le but d'obtenir la rémission de ses péchés et de la peine.

5.° Les processions où l'on porte les images des Dieux et leurs reliques;

Cette ville nous offre beaucoup de ressources, soit par le grand nombre de personnes qui accourent à nos prédications, et qui nous promettent une récolte abondante, dont nous avons déjà recueilli les prémices; soit parce qu'elle est très-fortifiée, et qu'elle nous offre un asile sûr dans les momens des guerres civiles et des émeutes populaires.

Peu de temps après mon arrivée dans cette ville, j'y ai observé plusieurs choses dignes de remarque.

6.° Les vœux et les prières publiques pour fléchir le ciel dans les grandes calamités;

7.° Le droit d'asile dont tous les temples jouissent;

8.° Des espèces de canonisations qu'il ne faut pas confondre avec les apothéoses, telles que celles des CAMIS;

9.° L'ordre hiérarchique établi dans la religion des *Fotoques*, où l'on remarque le *Xaco* ou Souverain Pontife; les Tundes ou Evêques, les Abbés supérieurs de couvens, etc.;

10.° Les lampes, les bougies allumées devant les idoles;

11.° La confession;

12.° La commémoraison ou fête des Morts;

13.° Les congrégations religieuses et militaires, sous le nom de *Bonzes Negores*, à l'instar des chevaliers de Malte. (Voyez la lettre XXX, n.° 5,);

14.° Les indulgences partielles ou plénières, vendues à un très-haut prix par les bonzes.

Nous rencontrerons dans le cours de ses lettres d'autres rapports qui ne sont pas moins formels que ceux-ci.

Je terminerai cette note, qui peut-être est déjà trop longue, par ces mots: *Car toute erreur est fondée sur une vérité dont on abuse* (Boss., *préf. sur l'expl. de l'Apoc.*); *et dont elle n'est qu'une vicieuse imitation* (Mass., *Vérité de la religion*, 1.er point).

Nous ajouterons seulement que l'erreur et la vérité sont en morale comme en physique deux puissances, l'une *négative*, l'autre *positive*. Erreur et Corruption, voilà le côté *négatif;* Vérité et Sainteté, voilà le *positif.* Dans la même baguette qui, en physique magnétique, montre un bout *positif*, c'est-à-dire *attractif*, j'en trouve un autre *négatif* ou *répulsif*, et dans le même objet j'ai *erreur* et *vérité*.

Puissent les philosophes comprendre cette vérité. (Voyez la lettre XXIV, n.° 10.)

Au mois de juillet on célèbre ici la fête d'un certain *Daimaogin*, homme, dit-on, d'une sainteté éminente, attaché au service d'un ancien Empereur. Les habitans de Sacai l'adorent, lui ont dédié plusieurs temples, et ont consacré des fêtes et des jeux en son honneur.

16. Vers l'après-midi, ils barricadent une rue de la ville, de la longueur de deux cents pas, avec des poutres et des planches, de manière que le public ne puisse pas voir ce qui se passe dans l'intérieur. On voit alors une foule immense d'hommes, qui arrive d'une lieue loin, ayant en tête une idole à cheval, armée d'un cimeterre, suivie de deux pages, dont l'un porte son arc et son carquois, l'autre un vautour ; derrière ces enfans marchent plusieurs escadrons de cavalerie, sous diverses bannières ; vient ensuite une foule immense de piétons qui ont fait vœu de célébrer cette fête ; ils chantent en dansant *xenzairaquu*, *manzairaquu*, c'est-à-dire *mille années de plaisirs*, *un million d'années de joie*. Cette troupe est suivie d'abord des bonzes vêtus de blanc, qui chantent les louanges du Dieu ; derrière eux est une nombreuse noblesse à cheval ; puis vient une troupe de femmes, ayant à leur tête cinq ou six sorcières vêtues de blanc. Le tout est terminé par une quantité de gens armés, qui environnent le norimond ou la litière du dieu *Daimaogin*. Ce norimond doré est porté par vingt hommes qui chantent diverses poésies, dont le refrain est toujours *mille ans de plaisirs*. A peine le peuple aperçoit-il cette litière, qu'il se prosterne devant elle, quoiqu'elle soit vide, comme si le Dieu y étoit, et lui fait ses offrandes en argent ou autres choses dont les bonzes savent tirer parti.

Telle est la cérémonie superstitieuse dont j'ai été témoin, ainsi que de plusieurs autres. J'espère que le moment viendra où le Seigneur mettra un terme à ces folles impiétés.

17. Je compte retourner à Méaco pour y célébrer les fêtes de Noël avec les fidèles, et revenir ici au mois de mai, pour y raffermir et confirmer dans la foi cette nouvelle Eglise, jusqu'à ce que des secours nous soient arrivés.

Je vous en prie, mes très-chers frères, laissez-vous tenter; venez, croyez-moi, venez en cette province; si jamais il s'est présenté une belle occasion pour étendre l'empire de Jésus-Christ, c'est incontestablement celle qui se présente aujourd'hui à votre zèle et à votre ardeur.

La langue japonoise n'est pas très-difficile; pour la comprendre il ne faut que la patience et la docilité que Dieu exige de nous pour tous les devoirs qu'il nous impose; et certes, dans sa miséricorde, il ne refusera pas ces vertus à ceux qui viendront de gaieté de cœur se consacrer à la culture de sa vigne. Nous le prions, nous le supplions tous les jours instamment pour qu'il habite toujours avec vous et dans vos cœurs.

LETTRE XXVI.

EXTRAIT D'UNE LETTRE D'ARIAS SANCHE, A LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

Bungo, 11 octobre 1562.

1. Mes occupations en cette ville sont de soigner les malades à l'hôpital, et d'enseigner les lettres et la musique à une quinzaine d'enfans Japonois ou Chinois qui sont élevés dans notre maison, pour donner dans la suite plus d'éclat et plus de majesté aux cérémonies de la religion et au culte en général. Nous espérons en tirer un grand parti pour la conversion des gentils.

Parmi ces enfans il en est surtout deux, l'un âgé de quatorze ans, l'autre de onze ans, qui sont doués d'un admirable génie. Tous deux, chose étonnante pour leur âge, parlent avec tant d'ame et tant d'onction des choses de Dieu, qu'ils font verser des larmes à tous les Chrétiens qui les entendent. Mais le P. Cosme vient d'envoyer le plus âgé à Méaco, pour y garder l'église et aider Gaspard Villèle ; le plus jeune est encore avec nous.

2. Voici notre manière d'enseigner ici : Jean Ferdinand, qui possède déjà bien le japonois, donne d'abord ses soins à l'instruction des néophytes ; il se rend ensuite dans un lieu où se tiennent des conférences : là on le questionne, et il répond

et réfute les objections qu'on lui fait, et cela souvent deux fois par jour. Il s'occupe encore à traduire en japonois quelques livres; d'autres Chrétiens du pays y donnent aussi leurs soins pour en rendre le style plus pur, plus net et plus correct.

Parmi les fidèles nous comptons plusieurs personnages de distinction, entr'autres un ancien Supérieur ou Tunde d'une communauté de bonzes, et qui est très-versé dans toute la mythologie et littérature japonoise.

Le peuple laissant de côté toutes ses occupations et ses spéculations mercantiles, accourt avec empressement aux instructions que nous faisons tous les jours de fêtes, et plus souvent encore pendant le Carême; son empressement est tel qu'on a plutôt besoin de le retenir que de l'aiguillonner. Il est aisé de juger du profit qu'il en retire en voyant sa piété dans les églises, en voyant la paix, l'union, la charité qui règnent, et qui augmentent de jour en jour entre les fidèles.

3. Dans la Semaine-Sainte, après les offices solennels, et le Jeudi-Saint après le lavement des pieds, on voit entrer dans l'église une foule de flagellans qui se déchirent le corps à coups de fouets; viennent ensuite treize enfans en habits de deuil, pour représenter tous les actes et toutes les scènes de la Passion; chacun d'eux prononce son rôle à haute voix, et y met tant d'énergie et de sentimens, qu'il n'est pas un assistant qui ne fonde en larmes.

4. Le jour de Pâques on représente quelques faits historiques de l'Histoire sainte, tel que la sortie des enfans d'Israël de la terre d'Egypte; à la porte de

l'église

l'église on voit la mer Rouge qui, avec le jeu des machines est mise en mouvement, qui s'ouvre pour donner passage aux Israélites, et qui tout à coup se renferme pour engloutir dans ses abîmes Pharaon et ses armées. On met aussi en scène les évènemens figuratifs de la résurrection du Sauveur, tels que l'histoire de Jonas. Après les prières du soir, on fait un dialogue dans lequel on compare le deuil où étoit l'Eglise les jours précédens, et la joie que lui inspire le triomphe de J. C. sur la mort. Ces spectacles agissent d'une manière merveilleuse sur l'esprit des néophytes; ils les instruisent, ils les occupent, ils les distraisent des plaisirs qu'offriroit à leur imagination le souvenir des fêtes du paganisme.

Pendant l'octave de Noël on avoit déjà représenté le déluge universel, l'histoire de Loth, de Sodome, la victoire d'Abraham, la venue des bergers à Bethléem. Nos petits acteurs mettoient tant de naturel dans leurs dialogues avec Marie mère du Sauveur, que non-seulement les spectateurs, mais encore eux-mêmes fondoient en larmes.

5. En voilà assez sur les affaires du Bungo; je vais vous faire une esquisse rapide de ce qui se passe dans les autres parties du Japon.

Gaspard Villèle, sur les vives instances d'un Tone, est parti de Méaco pour se rendre à Sacai. Il a été non-seulement très-bien accueilli de ce Seigneur, mais encore fortement appuyé et secondé pour y construire une église. Ses travaux ont été bientôt couronnés de succès. Il a admis au baptême un grand nombre de néophytes; dans le nombre on a remarqué un jeune homme, le fils de celui qui lui avoit donné

l'hospitalité. Ce jeune homme, doué des plus aimables et des plus brillantes qualités, a donné bientôt des témoignages si éclatans de vertu et de piété, que nous espérons que son exemple amènera dans le sein de l'Eglise ses parens et surtout son frère aîné, qui manifeste déjà un grand penchant pour la religion chrétienne. Le P. Gaspard a envoyé ici à Bungo cet enfant, de concert avec ses père et mère vaincus par ses prières. Je laisse à Louis Alméida le plaisir de vous entretenir (1).

6. Voici les dernières nouvelles que nous avons reçues de Firando.

Taqua Nombo vient de se montrer encore une fois favorable aux Chrétiens ; il leur a enfin donné la permission de construire une église. C'est peut-être dans l'intention de regagner l'amitié de Cosme de Torrez, et de renouer par son entremise un traité de commerce avec les Portugais. Car il faut vous dire qu'un vaisseau de notre nation étoit entré dernièrement dans le port de Firando, lorsque Cosme qui étoit à Funai avec un Seigneur Portugais, oncle du capitaine de ce navire, lui manda de lever l'ancre et de se rendre sur d'autres côtes; et cela pour punir le prince de Firando de sa déloyauté, et lui faire sentir la perte qu'il faisoit si on lui enlevoit le commerce du Portugal (2).

(1) Voyez la lettre XXVII, *in fine*.

(2) Pour l'intelligence de cette lettre et de la suivante, il faut entrer ici dans quelques détails historiques.

Sumitanda, Prince d'*Omura*, avoit été disposé en faveur de la religion chrétienne, par la lecture d'un livre du P. G. Villèle. Pour ne point agir avec précipitation dans une affaire aussi importante que celle d'un changement de religion, il désira avoir une entrevue avec un des docteurs Européens ; mais pour masquer son

7. Cosme ayant obtenu du Roi de Bungo, avec peine, vu son grand âge et ses infirmités, la permission de sortir de ses états, partit de Funai accompagné du gentilhomme Portugais. Dès que la nouvelle de son départ fut répandue parmi les fidèles, il vit accourir à lui une foule prodigieuse de tous

dessein, il proposa dans son conseil d'attirer dans ses ports les vaisseaux portugais, en leur offrant de plus grands avantages qu'on ne leur en faisoit ailleurs, et *surtout de donner aux ministres de leur religion un établissement dans ses terres.*

Ce projet universellement admis dans le conseil, fut envoyé en communication à Cosme de Torrez. C'est sur cet avis que celui-ci donna ordre à Louis Alméida de se transporter à Omura avec les instructions nécessaires pour traiter avec *Sumitanda.*

Taqua Nombo eut vent de ce qui se projetoit à Omura; il voulut parer ce coup. Il écrivit à Cosme de Torrez une lettre dans laquelle il le prioit d'oublier le passé, rejetant sur ses ministres tout l'odieux de sa conduite précédente, promettant de favoriser et de protéger à l'avenir, de tous ses moyens, la prédication et l'exercice de la doctrine chrétienne; et demandoit qu'il lui envoyât de suite un de ses religieux.

A peine cette lettre du Roi de Firando fut-elle partie, qu'un navire portugais vint mouiller dans son port; il se repentit aussitôt de ses avances, et dit publiquement « qu'il n'étoit point en peine d'avoir les vaisseaux d'Europe dans ses états, que son port étant le plus commode du Japon pour eux, ceux-ci le préféreroient toujours aux autres, *de quelque manière qu'il en usât avec les Chrétiens.* »

Ce discours rapporté à Cosme de Torrez acheva de démasquer à ses yeux *Taqua Nombo*. Pour l'honneur de la religion et de la nation Portugaise, il jugea à propos, de concert avec un noble Portugais, qui se trouvoit avec lui à Funai, oncle du capitaine qui venoit de mouiller à Firando, d'engager ce dernier à se retirer à *Vocoxiura*, port situé dans le fond d'un vaste golfe sur les terres du Prince d'Omura, éloigné de Firando seulement de huit lieues, et le P. de Torrez partit sur-le-champ pour faire exécuter cette résolution. *Taqua Nombo* fut surpris des honneurs que le capitaine Portugais rendit au Supérieur de la Mission à son arrivée sur son bord; mais il le fut bien plus encore, quand il apprit que le vais-

ses enfans désolés ; les uns venoient lui baiser les mains, d'autres les pieds, comme à leur père et à leur pasteur. Cosme, pour les consoler, fut obligé de leur exposer les motifs de son voyage ; mais il leur recommanda la fidélité et la soumission à ses vicaires, jusqu'à son retour qui ne devoit pas être fort éloigné. Une foule immense d'hommes, de femmes, d'enfans pleurant et se désolant, se pressèrent sur ses pas, sortirent avec lui de la ville et l'accompagnèrent jusqu'au port.

Les gentils profitèrent de son absence pour se jeter dans notre église et la profaner ; mais dès que le Roi en fut informé, il envoya sur les lieux un de ses officiers pour la prendre sous sa sauvegarde, et mettre en prison quiconque en violeroit la sainteté. Deux notables du pays, qui habitoient dans le voisinage, furent spécialement commis à cette garde.

8. Cosme eut beaucoup à souffrir dans ce voyage par mer ; car le troisième jour il tomba dans une embuscade de pirates, dont l'un alloit le percer d'une flèche qu'il tenoit déjà dirigée sur lui, lorsqu'un de ses compagnons coupa la corde de l'arc avant qu'il ne l'eût lâchée.

Son arrivée à Firando fut signalée par des honneurs extraordinaires que lui rendit la marine Portugaise ; toute pavoisée comme un jour de fête, elle

seau avoit levé l'ancre, et que le capitaine avoit déclaré en partant qu'il ne pouvoit demeurer dans un pays où l'on maltraitoit ceux qui professoient la même religion que lui : il prit en effet le chemin de Vocoxiura avec le P. Cosme. Quantité de Chrétiens de Firando suivirent de près le Supérieur dans ce nouvel établissement.

amena son pavillon en présence de sa chaloupe, et l'accueillit de plusieurs décharges de toute son artillerie. Il se logea dans une petite maison que Louis Alméida avoit construite à la hâte, en attendant que l'église fût bâtie.

A peine le bruit de son arrivée fut-il répandu parmi les fidèles des campagnes environnantes, qu'on les vit venir de toute part, et par terre et par mer, pour jouir de ses prédications. Il employa ce temps à entendre les confessions des équipages portugais, et les engagea aisément à lever l'ancre, à sortir de ce port, et à se rendre avec leur cargaison dans un autre voisin.

Voilà les détails que je peux vous donner sur la situation des affaires du Japon.

Priez, mes Frères, ne cessez pas de demander au Seigneur qu'il fasse de nous de dignes prédicateurs de son saint Nom.

LETTRE XXVII.

LOUIS ALMÉIDA A LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

Japon, le 25 octobre 1562.

1. Mes Frères, l'année dernière, au sortir d'une longue maladie, je profitai de ma convalescence pour vous donner des détails sur le voyage que je venois de faire, en visitant les missions de Facata, de Firando, etc. Comme je ne doute pas du plaisir que ma lettre vous aura fait, je viens encore aujourd'hui vous raconter les évènemens qui se sont passés dans les pays que j'ai parcourus; car nos Frères vous instruiront de leur côté de ce dont ils auront été témoins.

2. Il y avoit à Firando un Chrétien âgé d'environ soixante-cinq ans, secrétaire particulier du Roi Taqua Nombo, qui jouissoit près de son Souverain d'une haute considération et de toute sa confiance. Ce Chrétien sentant approcher sa fin, désiroit mettre ordre à sa conscience par une confession faite à temps et à loisir; et comme il n'y avoit point de prêtre à Firando, il résolut de faire le voyage de Bungo, au hasard d'encourir la disgrâce de son maître, et de perdre même sa place et sa fortune.

Il fit part de son projet à son épouse, femme d'un rare mérite et d'une haute piété, qui l'approuva beaucoup. Elle lui recommanda seulement de partir

le plus secrètement possible, pour ne pas indisposer son Souverain contre lui. Il profita de l'obscurité de la nuit pour s'embarquer.

Le lendemain, le Roi ayant appris son départ, fut très-irrité, soit parce qu'il avoit un extrême besoin de son service, soit parce qu'il étoit parti subitement et sans son aveu. Il fit aussitôt équiper une chaloupe et mettre à sa poursuite; mais par bonheur il étoit déjà hors des frontières du Firando, et sur le territoire d'un Tone du voisinage, lorsque les émissaires de Taqua Nombo l'atteignirent. Le Prince allié, et sans doute vassal de ce dernier, n'osant ni le refuser à la demande de son patron et de son suzerain, ni blesser tout-à-fait les lois de l'hospitalité, le retint chez lui sous bonne garde. Dès qu'on sut à Firando que le fugitif avoit été atteint, mais qu'on n'avoit pas pu obtenir son extradition, le Roi lui envoya quelques-uns de ses parens pour l'engager à revenir sur ses pas. Sa femme, au contraire lui écrivit de ne pas lâcher prise, de poursuivre sa route et d'avoir bon courage; que pour elle elle iroit partager sous peu ses périls et ses dangers. C'étoit donner de l'éperon à un cheval au galop.

Dès que Cosme eut appris ce qui se passoit, il se transporta près du Roi de Bungo, et l'engagea à réclamer ce néophyte auprès du Prince qui l'avoit retenu sous bonne garde. Le porteur de ces lettres trouva dans le prisonnier un homme très-calme, animé d'une foi très-vive, plein d'espérance, mais si profondément humilié et abattu sous le poids de ses fautes, qu'il se croyoit totalement indigne, non-seulement d'arriver au tribunal de la pénitence, mais même de re-

cevoir une grâce quelconque de la miséricorde de Dieu. Il étoit pénétré d'une si vive horreur de lui-même, que tous les jours il pratiquoit sur lui les plus austères rigueurs de la pénitence, et étoit constamment absorbé dans la prière. Jamais le Chrétien qui avoit porté la lettre du Roi et obtenu sa liberté, ne put dans le voyage le déterminer à se relâcher tant soit peu de la vie qu'il avoit embrassée.

Arrivé à Bungo, sa joie fut si grande que sa santé en fut altérée; il n'avoit, non plus que moi dans ce moment, aucune expression pour peindre sa satisfaction, pour exprimer sa reconnoissance envers Dieu. Sa venue servit merveilleusement à confirmer les fidèles dans la foi, et leur espérance en Dieu. Cosme lui donna la direction des enfans que nous élevons à la maison, et l'occupa à traduire en japonois quelques livres de piété. On remarque en lui un grand amour de la prière et une ardente charité; quoique fort âgé, on ne le trouve jamais oisif. Dieu veuille le conserver encore long-temps au milieu de nous!

3. Dans le même temps une femme de condition, l'épouse d'un personnage distingué par son rang et sa naissance, appartenant à la famille royale, devenue tout à coup énergumène, se mit à courir les champs, poussant des cris et des hurlemens affreux. Personne ne pouvoit l'arrêter; un Chrétien, un homme de distinction, en parla au P. Cosme qui se la fit amener, et lui fit donner une chambre à l'hôpital, avec des gardes qui ne devoient pas la perdre un instant de vue. Comme cette femme avoit conçu l'espoir de recouvrer la santé, si elle pouvoit recevoir le baptême, et qu'elle avoit quelques in-

tervalles lucides où elle jouissoit de ses facultés intellectuelles, Cosme sut les mettre à profit pour lui inculquer les élémens de la religion chrétienne. Du moment qu'elle fut suffisamment instruite, il résolut de la baptiser un jour de dimanche, en présence de tous les fidèles réunis. Elle fut d'abord assez tranquille; mais au moment où l'on lui versa l'eau sur la tête, elle éprouva une si violente commotion, elle poussa des cris si affreux, si épouvantables, que tous les spectateurs, sans en excepter nous-mêmes qui assistions, furent glacés d'effroi.

Cosme la fit saisir alors par quatre hommes, continua et acheva les cérémonies du baptême. A peine furent-elles terminées, que cette infortunée tomba évanouie et sans force quelconque, entre les bras de ses domestiques qui la reportèrent dans sa chambre. Depuis ce moment elle n'a éprouvé aucun accident, ni même la moindre apparence de rechute.

4. Cet évènement servit merveilleusement à fortifier les Chrétiens dans leur foi; le mari lui-même en fut si profondément ébranlé, qu'il courut aussitôt demander au Roi la permission de se faire baptiser. Celui-ci non-seulement le lui permit, mais il l'y engagea fortement, ajoutant même qu'il verroit avec plaisir toute sa famille suivre son exemple. Il a été admis au baptême avec ses enfans, ses parens, ses alliés, et tous sont des modèles de vertu et de piété.

5. A cette époque je sortois de convalescence; déjà j'avois recouvré mes forces, lorsque le P. Cosme m'envoya au commencement de mars, avec un domestique, visiter cinq églises qu'on avoit construites en différens endroits du Bungo, pour la com-

modité des fidèles. J'employai un mois à faire cette tournée; j'admis au baptême beaucoup de gentils; j'appris aux Chrétiens comment ils devoient, en l'absence de tout prêtre, se comporter dans leurs églises, s'entretenir sur la religion et s'instruire les uns les autres, lorsqu'ils ne pouvoient pas venir à la ville. Je bénis plusieurs cimetières, j'y érigeai des croix; enfin dans chaque église je plaçai un chapelet indulgencié, avec un petit livre qui expliquoit la nature des indulgences qui y étoient attachées.

6. De retour à Bungo je partis dans le courant de décembre, pour Cangoxima, capitale du royaume de Saxuma. Le motif de ce voyage fut l'arrivée d'Emmanuel Mendoze avec six Portugais, qui prioient très-instamment le P. Cosme de m'envoyer près d'eux pour entendre leurs confessions, passer l'hiver avec eux, visiter les Chrétiens d'alentour, et prêcher l'Evangile aux gentils. Mon arrivée, disoient-ils, devoit être fort agréable au Roi de Saxuma, qui en avoit manifesté un vif désir dans ses lettres au Vice-roi des Indes, et à Antoine Quadrius, Provincial de la Compagnie de Jésus à Goa.

Nous nous mîmes donc en route par le froid le plus rigoureux; en quatre jours de marche nous arrivâmes à la mer, et dès le soir nous fîmes une instruction aux fidèles, et le lendemain nous levâmes l'ancre. Mais notre navigation fut contrariée; car le vent nous força à relâcher dans une ville assez populeuse. A peine y eûmes-nous pris terre, que nous nous vîmes enveloppés d'une foule de curieux attirés par la nouveauté des figures; car ils n'avoient jamais vu de Portugais. Nous profitâmes de cette

occasion pour leur annoncer l'Evangile. D'abord étonnés, stupéfaits en nous entendant, ils alloient et venoient, ils s'en retournoient et revenoient encore pour écouter. Enfin le plus grand nombre avouèrent que si la crainte de leur Prince ne les retenoit pas, ils s'enrôleroient sans hésiter dans la milice de Jésus-Christ; leur ton, leurs gestes nous convainquirent aisément de la réalité de leurs regrets et de leur embarras: j'eus pitié d'eux, et je leur dis que je m'entendrois avec leur Tone, suzerain de celui de Bungo, pour leur obtenir la faculté d'écouter impunément leurs consciences. Je les consolai comme je pus, et je pris congé d'eux. Plusieurs versoient des larmes comme si nous eussions long-temps vécu ensemble; mon séjour près d'eux n'avoit été cependant que de deux jours, encore pas entiers. Jugez par là du penchant qu'a ce peuple pour la civilisation, et combien le christianisme a d'attraits pour lui.

7. Arrivés à Angune, nous profitâmes de l'accueil gracieux que nous fit le Prince du lieu, pour saisir la première occasion favorable de l'entretenir des choses divines et de l'immortalité de l'ame. Après avoir débatu plusieurs questions en présence d'une partie de sa famille qu'il avoit convoquée pour assister à nos entretiens, nous prîmes congé de Son Altesse, vu que la nuit étoit fort avancée. Mais cette même nuit nous ramena fort à propos auprès d'un officier portugais, qui depuis long-temps vivoit en concubinage avec une femme dont il avoit eu deux filles. Nous le décidâmes enfin à l'épouser, et à lui faire une dot juste et raisonnable. Il mourut peu de jours après.

8. Au sortir de ce port nous dirigeâmes notre course vers Tomarin, où le vaisseau d'Emmanuel Mendoze étoit à l'ancre. Nous rencontrâmes sur notre chemin le château du Prince d'Ekandonno (1), situé sur un rocher d'une hauteur extraordinaire. Je ne crois pas avoir jamais vu un ouvrage aussi fortifié, et par la nature et par l'art : il a dix enceintes à grande distance les unes des autres, qui communiquent entr'elles par des souterrains qui sont autant de labyrinthes, et par des fossés dont l'œil peut à peine mesurer la profondeur ; le tout taillé dans le roc vif au ciseau ou au marteau. Mon imagination n'a jamais pu s'accommoder à l'idée que ce fût un ouvrage des hommes ; et sa régularité ne pouvoit non plus me permettre de l'attribuer à la nature. Je crus devoir m'arrêter là un instant pour y visiter l'épouse du Tone ou Seigneur châtelain, pour consoler et fortifier une quinzaine de Chrétiens que François Xavier avoit autrefois admis dans le sein de l'Eglise. J'y fus parfaitement accueilli, surtout de l'épouse d'*Ekandonno ;* on m'y fit mille questions sur François Xavier, sur les églises de Bungo, de Méaco et de Sacai, etc. Les nouvelles que je leur en donnai, les combla de joie ; ma visite parut leur être d'autant plus agréable que depuis très-long-temps ils n'avoient vu personne de notre Société.

9. La foi, cependant, s'étoit conservée dans cette famille par les soins d'un vénérable vieillard qui avoit entretenu dans cette maison le feu sacré, et par des miracles dont la Providence l'avoit gratifiée.

(1) Voyez t. 1, notice hist., n.° 113.

La dame du château conservoit comme de précieuses reliques un petit livre de prières et de litanies, écrit de la main de François Xavier. Il avoit aux yeux de toute la famille d'autant plus de prix que beaucoup de malades, après avoir épuisé toutes les ressources de l'art, avoient tout à coup recouvré la santé par sa seule imposition.

Le même vieillard ne conservoit pas avec moins de soins une discipline dont le saint Apôtre lui avoit jadis fait présent, et dont tous les Chrétiens se servoient quelquefois; car il ne la confioit pas souvent de peur de l'user. Ils avoient pour cette précieuse relique un respect d'autant plus profond, qu'ils avoient su en tirer un profit aussi avantageux pour l'ame que pour le corps; car l'épouse du Tone, dans une maladie, se trouvant réduite aux dernières extrémités, abandonnée de la médecine, recourut enfin à cette relique, et recouvra de suite la santé par les mérites de François Xavier.

10. Après plusieurs conférences familières que j'eus avec toute la maison, sur les matières religieuses, nous érigeâmes à la hâte un autel où je plaçai un joli tableau de la sainte Vierge, que j'avois apporté avec moi; je baptisai neuf enfans parmi lesquels se trouvoient deux fils d'Ekandonno, à qui le vieillard avoit déjà appris les élémens de la religion chrétienne; et le lendemain matin je partis, laissant toute cette famille dans une incroyable désolation. Je fus contraint d'accepter d'abondantes provisions de toutes espèces, et de prometlre qu'à mon retour je passerois quinze jours avec eux.

11. Arrivé à Cangoxima je me rendis de suite à la cour; après avoir félicité le Roi sur le désir qu'il

avoit manifesté de voir prêcher l'Evangile dans ses états, et après un assez long entretien qui roula sur différentes matières, je lui demandai la permission de me rendre de suite à Tamarin, où mouilloient les vaisseaux portugais ; elle nous fut accordée sans délai, sous la condition néanmoins que nous irions rendre visite à son aïeul. Ce que nous fîmes en effet dans notre voyage qui ne fut que de trois jours, mais extrêmement pénible ; car, outre des neiges abondantes qui nous aveugloient, toute la route étoit entrecoupée de creux recouverts de neige, d'où les chevaux avoient mille peines à se retirer.

12. Nos premiers soins, en arrivant au port, furent d'abord consacrés aux malades de l'équipage; et il y en avoit beaucoup, à cause soit de la rigueur de la saison, soit de la disette des vivres. Nous reçumes ensuite au baptême neuf gentils, qui depuis long-temps sollicitoient cette faveur. Je fis séparer et placer dans un endroit particulier du navire, les femmes que les Portugais avoient achetées des Japonois, et que ceux-ci avoient amenées des côtes de la Chine ; j'en confiai la garde à deux particuliers; et d'un commun accord une forte amende pécuniaire fut imposée à celui qui attenteroit à leur pudeur, ou feroit violence à leurs gardiens ; car, disons-le, c'étoit le principal désordre qui régnoit parmi ces marins.

13. Cela fait, je repris la route de Cangoxima, et là j'établis un cours réglé d'instructions pour les Chrétiens. Mais m'étant aperçu que les idolâtres qui redoutoient les bonzes, n'osoient se présenter à nos assemblées, je voulus tenter un moyen de lier connoissance avec ces docteurs, de manière à ce que

le peuple les voyant vivre en paix avec moi, ne craignit pas de fréquenter nos instructions : voici la manière dont je m'y pris.

Parmi eux étoit un homme de haute distinction, conseiller du Roi, et Tunde ou Supérieur de trois bonzeries. Je pris prétexte d'un mal d'yeux dont il souffroit beaucoup, pour l'aller trouver et lui porter un collyre; cette attention de ma part parut lui faire beaucoup de plaisir; il me témoigna l'envie qu'il avoit depuis long-temps de connoître les doctrines que François Xavier avoit autrefois exposées dans des conférences publiques, mais que le défaut d'interprète l'avoit toujours privé d'entendre.

14. Nous eûmes ensemble un long entretien qui dura toute la nuit, et qui roula sur la création, l'unité du Créateur, l'immortalité de l'ame, les variétés des saisons, les tremblemens de terre, les pluies, et mille autres phénomènes de la nature. Content, ou plutôt épris de ce premier entretien, il m'engagea à venir le voir souvent; un autre bonze fut admis à nos entretiens. Enchantés de notre doctrine, ils en firent l'éloge partout, mais surtout auprès du Prince, de manière que celui-ci autorisa dans tous ses états la prédication du *xixon* ou de la *science sainte*.

Les païens encouragés par cet assentiment de leur Souverain, par mes liaisons intimes et habituelles avec le Tunde ou Supérieur des bonzes, commencèrent à fréquenter nos prédications, et Dieu nous fit la grâce d'en admettre plusieurs au baptême, parmi lesquels étoient deux Seigneurs tenant à la famille royale. Après avoir été suffisamment instruits, ils furent baptisés avec leurs femmes, leurs enfans,

une partie de leur famille, au nombre de trente-cinq. C'est à leurs soins et à leur zèle que nous avons dû la consolation de voir une église construite à Cangoxima.

15. Lorsque j'eus mis ordre aux affaires de cette chrétienté, je songeai à satisfaire les vœux des fidèles qui habitoient la forteresse d'Ekandonno. Ils m'avoient envoyé un exprès pour me prier instamment de venir au milieu d'eux, vu que beaucoup de catéchumènes m'attendoient avec impatience. Dans le nombre se trouvoient cinq personnes de haute condition, qui, après avoir entendu quelquefois parler de l'Evangile, s'étoient fait instruire, et qui, à mon arrivée, furent admis au baptême.

Un d'ent'reux composa un abrégé de l'Histoire sainte, depuis la création du monde jusqu'à la venue de Jésus-Christ; il avoit surtout recueilli avec exactitude toute l'histoire de la Passion de notre Sauveur, sans en omettre la plus légère circonstance. Cet ouvrage sorti de sa plume, et fruit de ses délassemens, a merveilleusement servi à éclairer non-seulement ses concitoyens, mais encore tous les peuples chez lesquels je l'ai fait circuler. Je l'engageai à travailler en langue japonoise quelques sujets sur la religion chrétienne. Il saisit si avidement cette proposition, que dans l'espace d'un jour et demi il me fit un ouvrage complet, qui contenoit cinquante-cinq feuilles d'écriture, et qui remplissoit parfaitement le but que j'en attendois.

Je le nommai pour présider aux instructions des fidèles, et lui associai dans cette fonction le fils aîné de l'Ekandonno, que Xavier avoit autrefois baptisé, après leur avoir tracé les règles qu'ils devoient

devoient observer. Ils s'en acquittent aujourd'hui avec zèle, ils y sacrifient tous deux leurs momens de loisir, surtout l'auteur du livre dont je vous ai parlé.

16. Cet homme fait ses délices de la lecture des ouvrages de piété et des méditations chrétiennes ; il aime à se retirer dans un bois avec un opuscule qu'il a écrit sous ma dictée ; puis s'abandonnant à la méditation, sur ce qui a été le sujet de sa lecture, il éprouve tant de volupté de ce qu'il est enfin parvenu à la connoissance de la vérité, qu'il se trouve tout à coup inondé de larmes.

Je lui demandois un jour dans l'assemblée des fidèles, après le chant des litanies, quelle conduite il tiendroit si le Roi lui disoit : *J'entends que tu renonces au christianisme, parce que tu es mon sujet, que c'est de moi que tu tiens la nourriture et la vie.* Sa réponse fut prompte : *Seigneur, voulez-vous que je vous serve sans fard, sans dissimulation, sans hypocrisie ? Voulez-vous que je sois fidèle dans l'administration de vos biens ? Voulez-vous que je vous sois soumis, que je supporte avec patience les injures ; enfin, que je sois bon, affable, clément avec tout le monde ; ordonnez-moi d'être Chrétien, car c'est dans cette seule religion que toutes ces vertus se trouvent réunies.*

17. Au reste, toute cette petite Eglise qui vient de s'accroître de soixante et dix membres, est remarquable par sa haute piété, par son assiduité à la prière, par la paix, l'amour, la concorde qui règnent dans son sein. Ces Chrétiens n'éprouvent qu'une peine, qu'une inquiétude, mais qui est cruelle ; c'est de voir, de sentir leur Prince Ekandonno ne

pas partager leur bonheur, être hors du sein de l'Eglise, et persévérer dans l'aveugle superstition de ses pères. Il est l'objet des larmes et des prières de tous les fidèles, et surtout de son épouse. Sur les instances de cette pieuse femme, je fis encore une tentative; j'allai trouver le Prince; et sur la question que je lui fis, pourquoi connoissant si bien la vérité de la religion chrétienne, il s'obstinoit dans les superstitions japoniennes, il me répondit, en prenant Dieu à témoin, qu'il approuvoit le christianisme dans tous et chacun de ses dogmes, que jamais il n'avoit empêché ni n'empêcheroit qui que ce fût de ses sujets, ou de sa famille, de l'embrasser et de le suivre; mais que, s'il n'avoit pas suivi leur exemple, c'étoit la crainte de soulever contre lui et d'irriter le Souverain dont il étoit le vassal. J'espère toutefois, dit-il, que le Dieu des Chrétiens aura pitié de moi, et que de l'aveu de mon Souverain il me sera un jour permis de lui rendre publiquement les hommages sincères que mon cœur lui adresse chaque jour en particulier. Cette réponse dont je fis part aux fidèles les combla de joie.

18. A mon retour à Cangoxima je trouvai des lettres du P. Cosme de Torrez, qu'un Chrétien de Bungo avoit apportées, et qui m'enjoignoient de me rendre de suite à la cour de Vocoxiura, que le Roi *Sumitanda* nous appeloit dans ses états à des conditions très-avantageuses; entr'autres celles d'accorder à tous les Portugais qui viendroient négocier dans ses états, une exemption pendant dix ans de toute espèce de douane, de leur céder un terrain

de (1) deux lieues environ de circonférence, où aucun idolâtre ne pourroit avoir d'accès sans leur autorisation.

Je me hâtai de mettre ordre aux affaires de Cangoxima; je nommai ceux qui devoient présider aux exercices de la religion chrétienne; je baptisai tous ceux qui me parurent suffisamment instruits; je consolai, comme je pus, ceux que je ne crus pas pouvoir encore admettre, entr'autres les deux bonzes dont je vous ai parlé. Car quoiqu'ils fissent hautement profession de croire à la religion chrétienne et tous ses dogmes, je fus forcé de les renvoyer à un autre temps, parce que leur ayant demandé si dans le cas de mort du Prince ou de quelqu'un de sa famille, ils assisteroient à leurs obsèques qui sont toujours accompagnées de cérémonies idolâtres, ils m'avoient répondu ne pouvoir se soustraire à ce devoir, et qu'ils ne croyoient pas profaner par cet acte extérieur la foi qu'ils porteroient dans le cœur.

19. Enfin, au milieu des larmes et des sanglots, je pris congé de tous les fidèles avec d'abondantes provisions, dont une charité même prodigue nous avoit munis. Je profitai des deux jours dont on avoit besoin pour appareiller le navire sur lequel je devois monter, pour aller l'attendre au château d'Ekandonno, qui n'est éloigné de Cangoxima que d'environ six lieues, sur les bords de la mer. Je ne puis vous faire un tableau fidèle de la désolation et

(1) L'original dit *quatre-vingt mille pas*: ce qui feroit au moins 25 lieues. Je crois qu'il y a erreur. Car c'eût été exorbitant. J'aime mieux lire huit mille pas, avec le P. Charlevoix, et dire deux lieues environ.

des pleurs qui m'accompagnèrent du haut de la forteresse au rivage ; à voir, à entendre les gémissemens et les sanglots qui me suivoient, on eût dit que le bonheur et la prospérité de la ville s'embarquoient avec moi. Je ne pus me séparer d'eux sans leur promettre de faire tout mon possible pour revenir. Il y avoit dix-sept jours que nous tenions la mer, lorsque j'arrivai à Bungo à la grande satisfaction de nos Frères.

20. Le 5 juillet suivant je partis pour Vocoxiura, situé en face de l'île de Firando, à la distance d'environ huit lieues. Je visitai en passant les habitans de Facata. Ils s'étoient, dans le principe, regimbés et même révoltés long-temps contre le joug de l'Evangile ; mais abbatus, mais domptés par les fléaux de la guerre, ils avoient fini par accepter avec reconnoissance ce qu'ils avoient repoussé avec dédain et mépris ; ils commençoient à donner, pour l'avenir, de grandes espérances.

21. Ma première visite fut d'abord à la cour de Vocoxiura, où je fus très-honorablement accueilli par le Roi; deux fois je fus admis à sa table. J'entrai ensuite en conférence avec son ministre d'état, relativement aux affaires dont il avoit, par correspondance, entretenu le P. Cosme de Torrez; et comme il revenoit sur ses pas, et qu'il retiroit quelque chose des propositions qu'il avoit d'abord faites, je fus contraint d'en donner avis au P. Cosme, et de lui abandonner l'entière conclusion de ce traité.

De retour au port, je m'occupai des soins spirituels que je devois aux Chrétiens. Là je reçus des nouvelles de Firando, et j'appris qu'un jeune Japonois nommé Damien, appartenant à notre Société,

doué de grands talens et d'une rare vertu, qui avoit travaillé à Facata à la conversion des infidèles avec de prodigieux succès, étoit en ce moment en cette ville; puis un instant après, dans le moment que je fermois mes dépêches à l'adresse du P. Cosme, on m'annonce l'arrivée — de qui? — de Cosme, lui-même, en personne. — C'est incroyable, c'est impossible. Son âge, sa santé, la difficulté des chemins me faisoient rejeter bien loin cette idée : je jette mes papiers, je cours, je vole au port; ah! mes Frères, il n'y a encre ni plume pour vous peindre la joie que nous eûmes l'un et l'autre en nous embrassant; votre imagination seule peut suppléer à leur défaut.

22. De suite il m'envoya auprès du Roi pour terminer et conclure le traité dont la négociation avoit été entamée; puis muni de cet acte et sur son ordre, je repris aussitôt la route du Bungo, pour y faire les préparatifs et les honneurs du banquet que nous donnons tous les ans dans notre maison à Sa Majesté et à la famille royale. Nous eûmes cette année l'honneur d'y recevoir avec son père le fils aîné, l'héritier présomptif de la couronne, avec toute sa noblesse.

Pendant le repas, quatre de nos élèves jouèrent de la flûte traversière, et exécutèrent des morceaux de musique qui firent un grand plaisir aux convives. Le Prince Royal quitta la table pour aller s'amuser et se divertir avec ses égaux d'âge. Cet enfant qui n'a pas encore cinq ans a l'esprit très-développé.

23. Cela fait, je revins, sans perdre de temps, à Vocoxiura, ville aujourd'hui peuplée de Chrétiens; on y voit de fort loin une croix plantée

sur une haute montagne qui domine la ville. C'est Pierre Baretto, capitaine Portugais, qui l'a érigée en mémoire d'une croix que lui et une nombreuse population avoient aperçue dans le ciel, sur le soir, dans le point culminant de cette montagne pendant trois jours consécutifs.

Je retrouvai le P. Cosme accablé de travaux apostoliques, assiégé au tribunal de la pénitence d'un si grand concours de fidèles, que pour éviter tout désordre il les faisoit mettre en rang, trente par trente. Ils avoient, au reste, pour ses cheveux blancs un tel respect, une telle vénération qu'ils n'osoient lever les yeux devant lui. A l'approche des saints mystères et surtout de la sainte table, on leur voyoit répandre des larmes abondantes; tant étoient vives leur foi et leur piété. Enfin on remarquoit en eux une si grande réserve, une pureté de mœurs telle que les barbares eux-mêmes se trouvoient forcés, par leur exemple, à mener une vie plus réservée, et à tenir une conduite plus régulière.

24. Dans cet intervalle le gouverneur de Facata envoya au P. Cosme un jonque monté par trente hommes, avec prière de venir au secours de trois de ses officiers qui dans un combat avoient reçu des coups de feu très graves.

Cosme fit partir aussitôt un jeune Japonois de notre maison, habile chirurgien, qui fit l'extraction des balles avec une merveilleuse dextérité. Mais ce qui surprit singulièrement les barbares, ce fut la noblesse et la constance avec laquelle il refusa une somme considérable d'argent qu'ils lui offrirent comme honoraire.

Le gouverneur frappé de cette grandeur d'ame, pour nous donner un témoignage de sa reconnoissance, nous délivra, par acte public, la faculté de séjourner, d'aller et de venir dans toute l'étendue de ses domaines, sans pouvoir y être recherchés ou inquiétés.

25. Je ne finirai pas cette lettre sans vous avoir entretenus d'un jeune homme admirable, en qui la nature a semblé se complaire pour verser sur lui tous ses dons, et lui prodiguer toutes les grâces du corps et de l'esprit. A ces trésors naturels sont venus se cumuler les dons de l'Esprit-Saint, qui ont fait de cet enfant un heureux prodige de génie, de mémoire et de modestie, qui donnent à tout son extérieur une dignité, une noblesse incomparables. Ses mœurs pures, sa tendre piété se font surtout remarquer, lorsque tous les huit jours on le voit au tribunal de la pénitence, à la sainte table répandre un torrent de larmes. Sa soumission, son humilité, malgré le sang illustre qui coule dans ses veines, en ont fait un si aimable prodige, que Gaspard Villèle l'a envoyé de Sacai, du consentement de ses parens, pour visiter l'église de Bungo. Déjà avant de partir il avoit, par ses prières et ses larmes, fortement ébranlé ses père et mère ; il en est venu au point que pour faire une profession publique du christianisme, il s'est fait couper les cheveux, ce qui est contre l'usage des Japonois. Il s'est dépouillé de tout objet de luxe, d'ornemens relatifs à sa personne, et il affecte d'être ostensiblement un contempteur déclaré de toutes les vanités du siècle.

Ses parens l'ayant rappelé, le P. Cosme l'a emmené

avec lui à Vocoxiura, pour de là l'embarquer et le diriger sur Sacai.

On dit qu'à son arrivée à Firando, dans la maison du Prince Antoine, où la princesse et ses suivantes se disposoient à la confession, il parla d'une manière admirable sur le sacrement de pénitence. Il possède, au reste, fort bien cette partie de la philosophie chrétienne ; il l'avoit déjà plusieurs fois traitée en public.

26. Ce sont des enfans comme cela, dont nous espérons que Dieu se servira un jour, comme de flambeau, pour embraser de son divin amour les cœurs japonois. C'est dans ces vues que nous en choisissons et en élevons un certain nombre à qui nous inculquons les principes de notre institut.

Je finis en conjurant tous nos Frères par Notre-Seigneur Jésus-Christ, de réunir leurs prières pour qu'ils nous fassent la grâce de mourir dans son saint service.

LETTRE XXVIII.

LETTRE DU ROI DE CANGOXIMA AU VICE-ROI DES INDES.

Saxuma 1562 (1).

1. L'année dernière, lorsque deux Pères de la Compagnie de Jésus se présentèrent dans mes états pour y prêcher, j'étois plongé dans les embarras d'une guerre, qui ne me permirent pas de leur faire l'accueil honorable dont ils étoient dignes, et comme je l'aurois désiré. Le même motif ne me laissa pas non plus la faculté d'admettre alors au port d'Omango les navires portugais lorsqu'ils s'y présentèrent, malgré toute ma bonne volonté et le mérite personnel de ceux qui les commandoient. Il est vrai que dans ce moment on les considéra comme des pirates, dont les mers étoient alors infectées; il y eut même un combat naval où périt, à mon grand regret, Alphonse Vasa.

2. Si je reçois des lettres de Votre Altesse je m'en tiendrai fort honoré, j'attacherai un grand prix à une correspondance avec vous, et chaque année je me ferai l'honneur de vous répondre.

(1) Cette lettre et la suivante sont évidemment de l'année 1562, puisqu'elles furent remises par Louis Alméida à Emmanuel Mendoze, dont le navire étoit alors mouillé à Tomarin.

Les Portugais et les Prêtres de votre nation qui aborderont dans mes états, porteurs de vos lettres, seront toujours accueillis avec les honneurs et les égards qui vous sont dus.

Saxuma, l'année quatrième de mon règne.

LETTRE XXIX.

LETTRE DU ROI DE CANGOXIMA A QUADRIUS, PROVINCIAL DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS, A GOA.

1. Deux compagnons de Cosme de Torrez qui réside dans le Bungo, sont venus dans mes états. Leur grandeur d'ame, leur force d'esprit, leur éloquence, la sublimité de leur doctrine m'ont paru comme autant de tonnerres qui se font entendre de la voûte céleste. Mais ce qui m'étonne surtout, c'est de voir arriver, non pas seulement des Indes, pays très-vaste et déjà fort éloigné de nous, mais des contrées situées aux extrémités les plus reculées de la terre, et faire le tour du globe, des marchands Portugais qui viennent ici pour négocier, des hommes de votre ordre que le seul intérêt d'un Dieu unique et créateur de toutes choses amène au milieu de nous, et qui bravent, dans une longue navigation, au travers de toutes ces petites îles qui environnent l'empire du Japon, les périls d'une mer très-orageuse, pour boire ici de l'eau chaude (1).

(1) C'est-à-dire des infusions de thé. Le vin étant très-rare et

2. Avant que vos saints mystères eussent pénétré chez nous, nous étions en proie à des chaleurs excessives, tellement que vos compagnons *navabonges* (1) me parurent à leur arrivée comme des éventails qui rafraîchissoient d'un vent salutaire les cœurs brûlans des mortels.

C'est pourquoi je les accueillerai avec plaisir dans mes états, quoiqu'ils ne soient pas vastes; mais partout ailleurs ils auront à lutter contre des vents contraires, contre des mers orageuses; et chez moi ils auront toujours un excellent mouillage et des ports assurés.

Quoique mes sujets soient dépourvus de leur présence, ils ne laissent pas de se fortifier dans leur religion par l'aspect d'une croix, qui est plantée sur un lieu très-élevé. Cependant, mon royaume que vos compagnons ont délaissé, ressemble volontiers à un ciel couvert de nuages, ou au soleil qui ne brille pas de tout son éclat.

C'est pourquoi je verrai avec plaisir les négocians Portugais, dont la bonne foi et la probité me sont connues, venir trafiquer dans mes états. Je leur donne ma promesse que, s'ils se rendent à mes vœux, ils y seront protégés contre toute espèce d'avanies, qu'ils y recevront tous les traitemens de l'hospitalité la plus cordiale, qu'ils n'auront rien à redouter des voleurs, qu'on ne rencontre d'ailleurs jamais dans les villes où il y a des Chrétiens.

Je vous prie donc de profiter de la première

très-cher au Japon, ces peuples ne pouvoient concevoir qu'on pût sortir d'un pays riche en vin, pour venir chez eux, aux extrémités du globe, boire de *l'eau chaude*.

(1) Nom que les Japonois donnent aux prêtres Européens.

saison favorable qui se présentera, pour nous envoyer quelques-uns de votre Société; je les attends sur ce rivage avec la plus vive impatience.

Saxuma, l'année quatrième, le septième mois, le vingt-huitième jour de mon règne.

LETTRE XXX.

GASPARD VILLÈLE A LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

(1) Sacai 1563.

1. C'est dans le mois d'août 1561 que je suis venu me fixer à Sacai, ville située à trente-cinq degrés et demi, latitude nord.

Lorsque j'y vins prêcher l'Evangile, je rencontrai beaucoup de gens qui convenoient de sa vérité, mais qui étoient retenus par le respect humain, et qui n'osoient pas en faire profession publique, et y conformer leur vie et leurs mœurs. Les injures, les affronts et les humiliations auxquels sont exposés ceux qui veulent suivre les pas de Jésus-Christ, leur Chef et leur Sauveur, sont les épouvantails ordinaires dont le démon a coutume de se servir, pour détourner de la voie de leur salut les gens riches, opulens, avides de dignités et d'hon-

(1) Cette lettre se trouve sans date dans l'original latin. Mais ces mots : *On a vu dernièrement ici à Sacai*, ne laissent aucun doute sur le lieu d'où elle est écrite. Quant à l'année elle est déterminée par les évènemens dont elle fait mention.

neurs. Voilà ce qui a rendu aux habitans de Sacai l'accès du baptême très-difficile. Malgré ces obstacles, j'en ai baptisé une quarantaine environ, parmi lesquels se trouvoient quatorze soldats de la garde impériale, dont le changement de vie a été si frappant qu'au grand étonnement de chacun, on eût dit que c'étoient des loups changés en agneaux.

2. J'ai vu dans mon voyage de Méaco à Sacai, un trait insigne de la Providence, pour me soustraire au danger très-prochain qui me menaçoit, sans que je m'en doutasse; car dans le mois qui suivit immédiatement ma sortie de cette capitale, elle se trouva assiégée par une armée de quarante mille hommes (1). Ce qui m'empêcha de revenir voir les Chrétiens, comme je le leur avois promis. Sacai a été à l'abri des horreurs de la guerre; car ses fortifications mettent cette place à même de braver toutes les forces réunies du Japon.

Au nord elle est baignée par la mer, et du reste elle est environnée d'un fossé vaste et très-profond qui est constamment plein d'eau. Elle n'est pas d'ailleurs sujette aux querelles domestiques ni aux séditions populaires; on n'y entend presque jamais de disputes; toutes les rues ont leurs portes et leurs gardes, on les ferme si tôt qu'il en est besoin. Aucun coupable ne peut trouver de salut dans la fuite; aussitôt arrêtés, aussitôt il sont livrés à la justice. Ceux qui ont entr'eux quelques querelles à vider

(1) *Morindono*, roi de Neugato, quelques autres Princes soutenus des bonzes Négores, tous mécontens du *Cubo Sama*, levèrent tout à coup une armée de quarante mille hommes, commandée par *Morindono* en personne, et vinrent mettre le siége devant Méaco.

peuvent se livrer à tout leur ressentiment, s'ils se rencontrent à un jet de pierre hors des murs de la ville.

3. Mais revenons au siége de Méaco dont voici l'histoire. L'oncle du Cubo ayant appris que son neveu étoit assiégé dans sa capitale, accourut à son secours avec une puissante armée. Les bonzes Négores, espèce de milice qu'on pourroit comparer aux chevaliers de Malte, vinrent à sa rencontre; les deux armées ennemies furent campées en présence l'une de l'autre, entre Méaco et Sacai, et se livrèrent plusieurs combats, dans lesquels les bonzes restèrent toujours maîtres du terrain. Enfin une bataille générale et décisive se livra le vingtième jour; l'oncle du Roi vit son armée taillée en pièces, et fut forcé d'aller cacher sa défaite dans un château.

Dès que cette nouvelle fut parvenue à Méaco, le Cubo-Sama n'eut d'autre parti à prendre que de se retirer dans sa citadelle, et d'abandonner sa capitale à la fureur de ses ennemis, qui y entrèrent aussitôt, et y mirent tout à feu et à sang. Après cet exploit, ils sortirent de la ville chargés de butin et de bagages, et coururent à la poursuite de l'oncle du Roi, résolus de l'exterminer entièrement. Cubo-Sama profitant de leur retraite sortit de sa citadelle, vint se mettre à la tête d'une armée de vingt mille hommes, qu'il avoit secrètement levée et équipée, traversa le fleuve qui baigne Méaco, et vint brusquement tomber sur les ennemis qui, malgré leur nombre très-supérieur qui étoit de trente mille homme, furent battus et taillés en pièces. L'empereur, après avoir fait la jonction de son armée victorieuse avec celle de son oncle, se mit

à la poursuite des fuyards, les mena l'épée dans les reins jusque dans Méaco, où il en fit un si grand carnage, qu'on ne croit pas que de long-temps ils puissent se relever de leur défaite.

Morindono, pour prévenir sa ruine totale, demanda la paix, et l'obtint par l'entremise du *Vo* ou *Dairi*, qui préside, comme je vous l'ai dit autrefois, à tous les honneurs et à toutes les dignités japonoises.

4. Au milieu de ces désastres dont Méaco venoit d'être le théâtre, Dieu, par une protection spéciale, conserva notre église dans son intégrité.

Pendant la durée du siége Laurent le Japonois pénétra deux fois dans la ville; car Cosme m'avoit formellement défendu dans ses lettres d'y retourner avant que les troubles en fussent apaisés. Laurent y étoit entré une fois pour y célébrer les fêtes de Noël avec les Chrétiens. Une autre fois il s'y étoit rendu pour remercier les magistrats de ce que pendant notre absence, à la grande satisfaction des gens de bien, ils avoient chassé de notre temple les bonzes qui s'en étoient emparés.

Cette guerre qui dura un an, n'empêcha pas les fidèles de Méaco de faire quelques établissemens pieux; ils nommèrent trois hommes chargés tous les mois de faire des collectes parmi eux, pour subvenir aux besoins des pauvres; et chaque mois on tenoit un conseil général pour s'occuper de leurs intérêts.

On vit alors une femme Chrétienne très-riche et de condition, qui n'avoit point d'enfans, demander à son mari une partie de ses biens disponibles, pour les distribuer entre les mendians et les lépreux répan-

dus dans Méaco et son territoire. Cette charité, qui n'avoit jamais eu d'exemple, fut pour tout le monde, excepté pour quelques bonzes, un sujet d'admiration et d'étonnement.

5. Ces contrées sont couvertes de couvens de bonzes, où ceux qui les habitent se sont retirés, dit-on, pour faire pénitence, et qui ont renoncé au monde. Mais ces malheureux sont plongés dans un tel aveuglement, qu'ils ne se font aucun scrupule de se livrer dans leurs repaires à toutes sortes de brigandages et de crimes, tels que séditions, vols, rapines, assassinats. C'est pour exercer avec impunité leur infâme métier, qu'un d'entr'eux nommé *Cacubo*, sorti de la fange et de la lie du peuple, s'associa quelques compagnons, institua un ordre de bonzes qu'on nomma *Négores* (1); les uns vaquent à la prière, les autres au métier des armes, d'autres à faire chacun cinq flèches par jour. Ils sont toujours sous les armes, et adorent comme un Dieu, *Cacubo*, fondateur de leur secte. Ils n'ont aucun chef; la force est leur seul guide, et quoique dans les délibérations, les anciens d'âge soient toujours consultés les premiers, le droit de suffrage est tellement confus, qu'un seul peut, par son opposition, arrêter une délibération qui auroit eu d'ailleurs

(1) L'Orient n'a point de soldats mieux disciplinés ni plus aguerris. Personne n'est reçu parmi eux, qu'il ne soit gentilhomme. Leur nombre n'étoit autrefois que de trente mille ; mais ils se sont fort multipliés dans la suite. Non-seulement ils font profession de continence comme les autres bonzes ; mais ils sont si jaloux de leur réputation sur cet article, et l'on a pris de si bonnes précautions pour les retenir dans le devoir de leur état, qu'il est défendu aux femmes d'entrer dans les villes où ils sont établis, et dont ils sont les seuls habitans.

l'assentiment général. C'est pourquoi dans leurs assemblées ils reviennent sur la même question jusqu'à ce qu'elle ne rencontre aucune opposition.

Dès que la nuit répand ses voiles, ils se tuent, ils se pillent les uns les autres, et ne voient en cela aucun mal, quoiqu'ils mettent au nombre des crimes l'action de tuer une mouche ou un moineau, et que leurs lois leur défendent de donner la mort à tout ce qui a vie.

6. Je vais vous dire ici, en peu de mots, ce que j'oubliai l'année dernière de vous raconter; c'est la manière dont les malheureux Japonois se disposent à entrer dans le séjour des bienheureux, lorsque, soit de vieillesse, soit de maladie, ils sont las de vivre.

Ils admettent différentes espèces de paradis. Les uns croient que les Elysées sont au fond de l'abîme des mers; d'autres les placent ailleurs; mais ils pensent que les Dieux qu'ils ont adorés pendant leur vie sont chargés de les conduire pour leur récompense, chacun dans leur domicile respectif.

Voici la manière dont se prépare, pour ce voyage, celui qui est décidé à l'entreprendre.

Il reste plusieurs jours éveillé, et fait des discours d'inspiration sur le mépris de la vie et du monde. Ses amis viennent l'assister; d'autres lui donnent une pièce de monnoie en guise d'aumônes; le dernier jour il harangue les assistans qui par amitié pour lui, après avoir bu force vin, montent tous une barque dans laquelle on a placé une faux pour couper les épines et les ronces que le voyageur trouvera sur sa route. Ils prennent des robes neuves, remplissent les manches de pierres; pour aller plus vite en paradis, ils s'attachent une grosse pierre au cou et se précipitent de la barque dans l'eau.

Il m'est arrivé d'en voir un suivi de sept compagnons qui tous ensemble se jetèrent dans la mer avec une si grande joie, un tel plaisir, que je fus stupéfait à la vue d'un spectacle si étrange et si nouveau pour moi.

7. Les adorateurs d'Amida s'y prennent d'une autre manière. Lorsqu'ils s'ennuient de la vie, ils se renferment dans une caverne creusée en forme de tonneau où ils peuvent à peine s'asseoir; cette caverne est hermétiquement fermée à l'exception d'un trou où passe un roseau qui communique du dehors au dedans, et alimente leur respiration. C'est là qu'ils attendent la mort en invoquant constamment leur Dieu ou plutôt leur démon.

On a vu dernièrement, ici à Sacai, une chose qui d'ailleurs est rare, à ce qu'on dit; on a vu un bonze septuagénaire, très-riche en argent comptant, couvert de toute espèce de crimes et d'infamies, gravement malade, affirmer qu'il ne devoit pas mourir: mais pendant qu'il mangeoit, il mourut subitement et sous les yeux de tous ses amis; les Japonois eux-mêmes regardèrent cette mort comme funeste et de sinistre augure.

8. On voit aussi circuler des prophéties dont le peuple est entiché, par exemple, qu'*à partir de ce moment une paix perpétuelle régnera chez eux*, et ils fondent leur raisonnement sur ce que l'année 1560 est la dernière, disent-ils, des inférieures qui datent de l'an 1470. C'est pour cela, ajoutent-ils, que tous les mauvais sujets, tous les bandits doivent périr cette année sur le champ de bataille, pour faire place au règne de la paix. Dieu veuille et daigne la leur accorder pour laisser un libre cours à sa très-sainte religion.

LETTRE XXXI.

BALTHASAR GAGO A LA COMPAGNIE DE JÉSUS, EN EUROPE.

Goa 1563 (1).

Dans ma lettre de l'année 1559, j'entrai avec vous dans tous les détails qui concernoient la situation de l'Eglise du Japon et les faveurs dont Dieu avoit daigné combler nos travaux. Je vais maintenant vous faire le récit des évènemens qui me sont survenus dans le cours de mon voyage à Goa, qui a duré deux ans et demi.

(1) Nous rapportons ici cette lettre comme un témoignage de la foiblesse humaine.

Balthasar Gago fut un des premiers Missionnaires sur qui François Xavier jeta les yeux pour la mission du Japon. (V. t. 2, lettre CXXII, n.° 3, — CXXIV, n.° 1.) Rien ne doit donner une plus grande idée de cet homme, que la préférence qu'il obtint, aux yeux de l'Apôtre des Indes, sur tant de héros qui firent alors changer la face de l'Asie. Balthasar répondit d'abord aux choix de son supérieur. En peu de temps il apprit et parla même avec élégance la langue japonoise. Le Bungo, l'île de Firando, le Chicugen furent le théâtre de ses nombreux exploits apostoliques; sa vertu, sa douceur lui avoient concilié tous les cœurs. Enfin, Dieu avoit signalé sa prédilection pour lui, par le don des miracles dont il honora souvent son ministère, et le pouvoir qu'il lui avoit communiqué sur les puissances de l'enfer. Ce qu'il eut à souffrir à Facata (V. l. XX, n. 11), l'avoit rendu cher et infiniment précieux à toute cette Eglise naissante. Mais par un secret jugement de Dieu qui voulut sans doute apprendre aux hommes apostoliques à se méfier

Cosme de Torrez jugea à propos d'envoyer quelqu'un de nous aux Indes, et me désigna (1) pour faire ce voyage avec un de nos Frères qui ne pouvoit s'habituer au climat du Japon.

2. Après avoir pris congé du Roi (de Bungo), de nos Frères et de toute la mission, nous nous embarquâmes sur un jonque, le 26 octobre 1560 (2). Nous eûmes d'abord un vent si favorable que le douzième jour de notre navigation nous fûmes en vue des côtes de la Chine et que nous espérions mouiller le lendemain dans le port de Veniaga où résident habituellement cinq à six cents Portugais.

Les mariniers ainsi que les passagers, contens de cette heureuse navigation, se livrèrent sans mesure à leur joie; et se mirent à consommer dans des festins leurs vivres et leurs provisions. Nous n'étions plus qu'à une légère distance du rivage; un coup de

d'eux-mêmes, ce géant s'arrêta dans sa course; et après avoir mis la main à la charrue, il eut le malheur de regarder derrière lui.

Il paroît que les souffrances qu'il avoit endurées à Facata, lui avoient affoibli l'esprit. A peine fut-il de retour auprès de Cosme de Torrez qu'on aperçut en lui un grand changement. Cet homme à qui jusque-là rien n'avoit paru difficile, trouvoit alors tout impossible. Le P. Torrez qui le remarqua comprit qu'un Missionnaire en cet état ne seroit désormais qu'un surcroît d'embarras pour la mission et consentit, quoiqu'à regret, à son départ.

(1) C'est en vain que pour cacher sa foiblesse aux yeux du public, ou pour mieux se soustraire à la douleur des néophytes et à leurs instantes prières, il prétexte dans cette lettre des ordres de Cosme, et qu'il fit courir le bruit qu'il alloit aux Indes chercher un nouveau renfort de prédicateurs. Il s'embarqua sur un jonque qui faisoit voile vers Malaca. Mais il n'alla pas loin sans reconnoître que Dieu le poursuivoit comme un autre Jonas.

(2) Charlevoix fait erreur en faisant partir Gago du Japon, le 6 octobre 1561, sur un vaisseau d'Emmanuel Mendoze.

vent sembloit devoir nous y jeter incontinent, lorsque sur le soir un vent debout s'élève tout à coup. Nous voilà assaillis d'une effroyable tempête accompagnée d'un déluge d'eau mêlée de grêle; notre jonque devient en ce moment le jouet de vagues énormes; tantôt nous nous voyons avec horreur au dessus d'une montagne d'eau, tantôt au fond des abîmes.

Ajoutez à cela une nuit profonde qui ne nous laissoit d'autre lumière que celle de la foudre, le mugissement des vagues mêlé au fracas du tonnerre, enfin le sentiment intime que nous avions tous des nombreux écueils qui nous environnoient.

Tandis que nous luttions avec effort contre le vent, voilà que sur les dix heures du soir notre gouvernail se brise et tombe dans la mer. Dans un pareil cas, il n'y a ordinairement plus d'espoir pour un navire de cette espèce. On court aussitôt abattre le mât pour empêcher le vaisseau de chavirer; les voiles, les antennes, tout tombe à la mer. C'est alors qu'on vit sur la figure des marins un tableau bien différent de celui de la veille; aux cris de joie avoit succédé un profond abattement; un morne silence, avant-coureur de la mort, règnoit partout. Hier, le verre en main, on sautoit, on dansoit; aujourd'hui, tous ne trouvent de forces que pour se confesser et se disputer à qui viendra le premier se jeter aux pieds du prêtre; frappés de terreur, couverts de pâleur, tous paroissent hébêtés, on ne voit plus personne sur le tillac; entassés au fond de cale, tous attendent l'instant fatal où l'éternité s'ouvrira pour eux; le patron seul va et vient encore; tantôt il examine le courant, tantôt il fixe les yeux sur la boussole.

Telle étoit la scène de désolation que le jour vint

enfin éclairer. La mer continuoit à battre avec fureur les flancs du navire, tous les agrès étoient ou brisés ou perdus; tout espoir de salut s'étoit presque évanoui. Sur le navire restoit encore une somme en argent, et non en or, de la valeur de cent mille ducats, qui, loin de nous être utile, pouvoit nous être fatale, vu que le navire étant couché sur le flanc, la cale étoit découverte, et que le lest dont on avoit jeté une partie à la mer, et le poids des poutres ne pouvoient tenir long-temps le vaisseau dans cet état et l'empêcher de se jeter sur son autre flanc. Dans ce mouvement violent il étoit alors à craindre que la charpente inférieure et la cale ne vinssent à s'entr'ouvrir; c'est pourquoi le troisième jour les marins se décidèrent à abattre le mât d'artimon, se mirent à fouiller toutes les chambres des marchands, à jeter à la mer tout ce qui offroit un poids quelconque; ils furent encore forcés de briser les ponts, de couper les poutres qui les assembloient, et bientôt le navire ne fut plus qu'une vaste carcasse presque vide.

Au centre de cette carcasse, le patron vient dresser une voile : il prend, il ramasse tout ce qui lui tombe sous la main, des nappes, des draps, des rideaux, des robes de soie. A peine l'a-t-il hissée qu'un coup de vent la met en pièces. Il n'y avoit plus qu'une ressource à tenter. Il restoit encore un énorme gouvernail qu'on réserve pour les extrêmes nécessités; mais il étoit bien à craindre que malgré sa force il ne pût résister à la violence de la tempête. Au reste, comme nous courions le danger de nous briser sur les rochers qui bordent l'île de Bornéo, où plusieurs navires portugais, dans leur retour de la Chine aux Indes avoient péri corps et biens; comme nous

n'en étions éloignés que d'une demi-lieue, et que le courant nous y portoit irrésistiblement, il fallut se décider à tenter encore la ressource de ce gouvernail et essayer de recoudre et de rapiécer une petite voile qui nous restoit; mais il n'y avoit plus de nappes, de draps, de robes; tout avoit été emporté par le vent, et chacun se désoloit de ce qu'il n'avoit plus rien à fournir. La Providence permit alors que ceux qui étoient occupés à calefater les fentes du navire, tombassent sur un paquet de hardes que l'on avoit long-temps et inutilement cherché, même avec de la lumière, et que le patron du navire n'ayant pu reproduire au propriétaire, lors de son arrivée au Japon, avoit payé quatre-vingts ducats.

De ce paquet on tira de quoi former une double voile, que l'on parvint à dresser et à étendre avec de longs roseaux. On s'occupa à mettre en place le gouvernail, et ce ne fut pas sans beaucoup de peine et de travail que l'on en vint à bout. Auparavant j'en fis la bénédiction, pendant que tout le monde, face contre terre, fondant en larmes, adressoit au Ciel ses prières; nous passâmes un jour et une nuit à faire des processions. Mais comme le navire manquoit de voiles convenables, et que la tempête n'avoit rien perdu de sa violence, notre gouvernail fut encore une fois brisé et emporté.

Le patron se voyant sans ressource quelconque, désespérant de sauver l'argent, fit appeler des Barbares Chinois qui faisoient partie de l'équipage, pour traiter avec eux, et les engager à rester sur le jonque, pendant que lui et ses gens se sauveroient dans la chaloupe, leur abandonnant le navire dont ils se feroient à la hâte un autre esquif. Les Bar-

bares répondirent qu'ils en délibéreroient pendant la nuit. Aussitôt ils se mirent à consulter les sorts et à invoquer les démons. C'est alors que je me mis à prier le Seigneur qu'il n'abandonnât pas aux esprits infernaux le sort de notre vie ou de notre mort. Dès le matin, à la pointe du jour, on veut encore tenter un dernier effort; on se met à construire avec des débris du jonque un autre gouvernail, et en même temps à équiper la chaloupe. A peine eut-on fait et replacé le gouvernail, qu'il fut encore une fois emporté par la violence des vagues. Il ne résista que le temps qu'il fallut pour réciter les litanies.

Alors les Chrétiens persistèrent dans le parti qu'ils avoient pris, celui d'embarquer sur la chaloupe autant de monde qu'elle en pourroit contenir, et d'abandonner à la Providence le jonque avec tout l'argent et tous les effets qu'il renfermoit encore. On me proposa généreusement, il est vrai, d'y descendre; mais je ne voulus pas courir de nouveaux dangers, ni abandonner dans leur désespoir plus de deux cents ames qui n'auroient pu s'embarquer, qui alloient se trouver sans consolation quelconque aux prises avec toutes les horreurs de la mort. J'avois résolu de suivre l'exemple de deux de nos Pères, et d'un de nos Frères qui, l'année dernière, venant du Portugal aux Indes, préférèrent faire naufrage et mourir de faim aux îles Maldives, que de descendre dans la chaloupe qui arriva saine et sauve à Cochin, après avoir abandonné tous les autres voyageurs à une mort inévitable. En cela ils n'avoient fait que rendre généreusement à Notre-Seigneur Jésus-Christ, dans l'exercice de leurs fonctions, une vie qu'ils lui avoient vouée.

Les charpentiers, sans perdre courage, avoient pour la quatrième fois refait un autre gouvernail. Avant de le replacer on fit une cueillette pour un vœu en faveur de l'hôpital de l'Eglise de Bungo, à l'effet d'obtenir de la miséricorde de Dieu un moment de relâche pour le placer, et pour que, malgré sa foiblesse (car c'étoit le plus foible de tous ceux qu'on avoit employés), il pût nous amener en un point quelconque du continent.

Nous fûmes, pendant quinze jours, le jouet des vents et des vagues, ayant toujours et à chaque instant la mort présente sous les yeux. L'or, l'argent rouloit sous les pieds, on ne se donnoit pas la peine de le ramasser, bien moins encore de le serrer et de le tenir sous clef. Oh! comme dans ces momens-là, tout le monde est pauvre d'esprit et détaché des biens de ce monde!

Dès le commencement de la tempête nous avions averti les gens de l'équipage et les passagers de mettre ordre à leur conscience. Pour ôter à ceux qui s'étoient mis tout-à-fait sous ma direction toute occasion de pécher, et pour les rendre plus dignes de la miséricorde divine, j'avois eu soin d'abord que toutes les femmes qui étoient sur le navire fussent séquestrées dans un endroit particulier où elles restèrent cinq mois hors de la vue des hommes. M'appliquant ensuite à encourager, à fortifier les autres, je fis tant, avec l'aide de Dieu, que ceux qui dans le principe s'étoient laissé abattre, reprirent courage et ne virent plus dans leurs maux présens qu'une légère punition de leurs désordres passés. Pour apaiser la colère de Dieu, on les voyoit se livrer tout entiers à la prière, réciter les litanies; tantôt lever

les yeux vers le ciel, pousser de profonds gémissemens; tantôt absorbés dans leurs pensées, verser des torrens de larmes. On voyoit ceux-ci se déchirer le corps à coups de fouets, ceux-là jeter de l'eau bénite dans la mer, y plonger des reliques; d'autres enfin recueilloient de l'argent auprès des passagers, pour des vœux faits à tel ou tel saint. Cette collecte produisit une somme considérable; car quinze particuliers en firent seuls une de mille ducats.

Croyez-moi, mes Frères, les peines, les contretemps sont d'un grand avantage dans la vie; leur amertume est toujours mêlée de quelque douceur, lorsque le désespoir ne les accompagne pas. Il en est autrement de la prospérité; c'est ce qu'il nous a été facile de remarquer dans les premiers jours de notre navigation.

3. A travers tous ces périls nous revîmes enfin la terre; mais comme la nuit s'approchoit, entraînés par le désir d'aborder, nous manquâmes encore d'être jetés et brisés sur la côte par la violence du vent; et ce ne fut qu'à la pointe du jour que nous sortîmes d'inquiétude et que nous nous crûmes hors de tout péril. Nous apprîmes des marins Chinois que nous touchions à une grande île, nommée *Hainan*, qui faisoit partie de l'empire de la Chine, où sa marine s'approvisionne, prend ses mâtures et ses câbles.

Mais à notre entrée dans le port qui est au dix-neuvième degré latitude nord, nous tombâmes tout à coup dans un danger plus grand encore qu'aucun de ceux que nous avions courus. Notre jonque fut porté par le vent avec tant de violence sur le sable

que la quille se brisa, et que la cale fit eau de toute part. Notre perte eût été inévitable si les habitans, avec la permission du directeur du port, n'eussent volé à notre secours. Moyennant quelques rétributions, nous mîmes enfin pied à terre, le vingt-un novembre, jour de la Présentation de la sainte Vierge.

4. Comme notre jonque étoit tout-à-fait hors d'état de service et ne pouvoit nous porter au port de Veniaga, nous dépêchâmes un Portugais à Canton et de là à Amacan, par terre aux marchands Européens qui avoient déjà perdu tout espoir de nous jamais revoïr. Notre messager arriva dans cette dernière ville le jour de Noël, 1561. Les Portugais envoyèrent aussitôt des navires pour nous embarquer. Mais puisque notre séjour dans l'île d'*Hainan* a été de cinq mois, et que nous avons mis ensuite trente jours pour arriver à Amacan, je vous donnerai ici quelques détails sur les productions de cette île et les mœurs de ses habitans.

5. L'île d'*Hainan* produit abondamment tous les fruits connus dans les Indes; ses côtes mêmes sont célèbres par la pêche des perles; les maisons dans les villes sont généralement bâties en pierre. Le paysan est vêtu de haut-de-chausses; il porte sur la tête deux cornes faites de toile très-aiguës, qui lui couronnent le front comme celui des bœufs. Je n'ai pu me rendre compte du motif de ce costume, à moins qu'ils ne veuillent singer le démon qui se manifeste à eux sous des formes d'animaux.

J'ai eu l'occasion quelquefois dans cette île de célébrer les saints mystères, et d'y administrer les sacremens.

En faisant voile pour la Chine, une petite île se

présenta sur notre route le jour de Pâques; la solennité du jour, la beauté du site nous engagèrent à y relâcher. Je rencontrai sur une haute montagne une caverne heureusement disposée, voûtée comme une église; nous y dressâmes un autel à la hâte, et j'y célébrai et donnai la communion aux Portugais qui m'accompagnoient.

6. Arrivés en Chine il nous fallut y attendre le retour de la mousson, c'est-à-dire jusqu'à Noël suivant de l'année 1562, jour où nous levâmes l'ancre. Après treize jours de navigation fort heureuse, nous touchâmes à la Pierre-Blanche; mais effrayés du danger que nous courions en traversant le détroit de Syncapuran, pendant la nuit nous descendîmes à terre, et déjà nous rendions grâces à Dieu du temps propice qu'il nous avoit accordé, lorsque tout à coup nous aperçûmes en mer une flotille de pirates (c'étoient des Achemites, insulaires de Sumatra), qui se dirigeoient sur le royaume de Jantan.

Un individu de Malaca nous apprit, pour que nous nous tinssions sur la défensive, que le Roi d'Achem avoit équipé une flotte de cent voiles, mais qu'il en ignoroit le motif et le but. La frayeur s'empara de nous, vu que notre cargaison consistoit plutôt en marchandises précieuses qu'en poudre et boulets. Malgré cela nos marins firent bonne contenance, et se mirent en état de défense comme ils purent; mais heureusement nous en fûmes quittes pour la peur; les Achemites passèrent outre sans nous insulter.

7. Le lendemain nous entrâmes dans le détroit de Syncapuran. Surpris par une bonace nous fûmes forcés de jeter l'ancre. Dans cet intervalle une tren-

taine de vaisseaux Achemites, parmi lesquels on en distinguait dix d'une force majeure, dont un étoit monté par le commandant de toute la flotte, vinrent sur nous à force de rames, et après s'être placés sur nos derrières, ils nous débordèrent à droite et à gauche de si près qu'on eût dit qu'attirés par les valeurs précieuses dont se composoit la gargaison (car ils connoissoient très-bien le lieu où notre chargement s'étoit fait), ils ne demandoient qu'à en venir aux mains.

Deux galères à deux rangs de rames, armées de bombardes de gros calibres, avoient déjà commencé les hostilités avec des flèches trempées dans le poison au fur et à mesure qu'on les lançoit. Notre équipage fort de deux cents hommes s'étoit mis sur la défensive; tout étoit disposé de part et d'autre à une attaque et à une vigoureuse défense. Ce n'étoit pas sans danger pour nous; car outre que l'ennemi nous étoit bien supérieur en hommes et en munitions, il pouvoit aisément, en plongeant entre deux eaux, venir couper nos câbles, vu que le rivage n'étoit pas fort éloigné, et que l'endroit où nous étions mouillés ne tiroit qu'une brasse d'eau (six pieds); il pouvoit donc par ce moyen se rendre aisément maître de nos personnes et de nos biens. Notre perte étoit alors inévitable, si le Seigneur, contre tout espoir, ne fût venu à notre secours.

Les ennemis, à qui nous adressâmes des paroles de paix, à qui nous fîmes quelques cadeaux, s'adoucirent; non-seulement ils cessèrent toutes les hostilités, mais ils nous quittèrent en nous faisant l'honneur de nous reconnoître pour leurs égaux en grandeur d'ame et en gloire militaire.

8. Le vingt janvier, jour de saint Sébastien, nous entrâmes dans le port de Malaca, où nous fûmes accueillis dans la maison de nos Frères, de la manière la plus affectueuse et la plus cordiale. La crainte des pirates nous y retint jusqu'au treize février.

De Malaca nous traversâmes le golfe de Bengale, dirigeant notre course sur Coulan, où les Portugais ont une forteresse. Nous avions déjà franchi le détroit périlleux de Ceylan, lorsque nous nous aperçûmes à temps qu'un vent d'arrière, d'ailleurs très-frais, nous jetoit droit sur les rochers de cette île, dont nous n'étions éloignés que d'un jet de pierre; mais revirant aussitôt de bord, nous doublâmes fort heureusement le cap Comorin; et ce qui est surprenant c'est que nous arrivâmes le jour de Pâques à Cochin, à la grande satisfaction du P. Melchior, et de tous nos Frères qui y occupent le collége de Notre-Dame. De là nous reprîmes notre route pour Goa, où nous débarquâmes après quinze jours de navigation; nous descendîmes au collége de St-Paul, où l'on nous attendoit depuis fort long-temps.

Le zèle pour la religion dont ce collége est animé, l'ordre merveilleux qui y règne, les exercices nombreux et variés, spirituels et littéraires qu'on y pratique, les accroissemens prodigieux que l'Eglise en reçoit, m'ont ravi d'admiration.

Je vous ai assez parlé de marine et de tempête, retournons un moment au Japon.

9. On y compte neuf Eglises qui ont chacune leur temple, dont cinq étoient autrefois consacrés aux idoles, et sont aujourd'hui dédiés à Notre-Seigneur Jésus-Christ et à sa sainte Mère. Des autels y sont

dressés, et ils sont pourvus de tout ce qui est nécessaire au culte. Un nommé Cosme en a construit un à Facata ; c'est ce même Chrétien qui m'a fait passer des secours en argent , lorsque j'étois retenu sur les côtes de la Chine par le mauvais temps.

A Cutamen, à huit lieues de Funai, au royaume de Bungo , un nommé Lucas a construit aussi une église à ses frais, au milieu d'un cimetière, où l'on voit une haute croix en pierre, au pied de laquelle il a marqué son tombeau.

10. Le territoire de Cutamen dépend d'un Seigneur païen, avec lequel nous avons eu de longs et de fréquens entretiens sur la religion. Il y prenoit tant de plaisir, qu'ils duroient souvent plus de quatre heures; il en étoit quelquefois si ébranlé qu'il disoit vouloir se faire baptiser. Mais le respect humain qui tyrannise toute la terre, l'a empêché d'exécuter son dessein.

Après avoir assisté tout un soir aux instructions que nous faisions chez lui , convaincu de l'absurdité de toutes les mythologies japonoises, il déclara aux autres Seigneurs qui l'accompagnoient, qu'il les verroit avec plaisir embrasser le christianisme. Ce propos en détermina quelques-uns à manifester le désir d'être baptisés. Il fut enchanté de leur voir prendre cette résolution, et les encouragea à y persister.

En général, la noblesse japonoise nous est dévouée; car si quelques gentilshommes, effrayés par les désordres de leur vie passée, ne peuvent fixer la lumière de l'Evangile, ils ont cependant habituellement recours à nous, lorsqu'eux, ou quelqu'un de leur famille, tombent malade; de manière que dans ce pays l'apostolat se

pratique non-seulement par les théologiens, mais encore par les médecins et les chirurgiens. Nous espérons qu'il en arrivera bientôt autant dans la Chine. Le bruit s'est déjà répandu, dans ce pays, qu'une nation au teint blanc, à barbe longue, feroit la conquête de cet empire (1). Si l'évènement venoit à justifier ce pressentiment, toutes les communautés religieuses ne pourroient suffire, à la moisson qu'offriroient à leur zèle les Indes, la Chine et le Japon.

11. Dès que mon départ pour Goa fut connu des fidèles Japonois, tous vinrent de sept à huit lieues à la ronde pour me souhaiter un heureux voyage ; ceux qui étoient trop éloignés m'écrivirent. Enfin, le jour où il fallut me séparer d'eux, ni notre église, ni notre cour ne pouvoient contenir l'affluence de la multitude. Je ne vous parle pas, mes très-chers Frères, de la désolation et des larmes que versoient tous ces néophytes; je ne pouvois les consoler qu'en leur faisant espérer que je reviendrois des Indes avec un nouveau renfort.

Lorsque je dirigeai mes pas vers la mer, je me trouvai enveloppé d'une multitude incroyable d'hommes, de femmes, d'enfans qui étoient tous si obstinés à me suivre, que deux fois je fus forcé de m'arrêter pour les engager à retourner chez eux. C'est aux prières de ces fidèles, auxquelles je m'étois spécialement recommandé, que je suis redevable de la protection dont Dieu m'a gratifié à travers tant de périls.

(1) On pressentoit déjà en Chine la conquête que les Tartares feroient un jour de l'empire, mais qui ne s'effectua qu'en 1644, où Chumtchi, premier Empereur Tartare, monta sur le trône.

Le

Le Japonois est si reconnoissant des services qu'on lui rend, que si nous acceptons leurs aumônes, ils s'estiment fort honorés; je ne dis pas, si nous leur faisons une visite ou si nous leur rendons un service quelconque; car alors leurs patrons ne dédaignent pas de venir nous remercier au nom de leurs cliens; nous voyons même leurs parens païens remplir ce qu'ils appellent un devoir.

Si quelqu'un d'eux nous a aidés de ses services dans l'intérieur de la maison, il se retirera fort content si, sur le soir, nous lui disons d'un air affable : *Goxiuro de oniar;* vous avez bien travaillé : et si en le payant, on ne lui dit rien, il se retire triste et affligé.

12. Le Roi de Bungo m'avoit remis à mon départ une épée d'un travail exquis, avec un fourreau d'or en forme de serpent, pour faire passer au jeune Roi de Portugal qu'il savoit être d'un âge encore très-tendre (1), ainsi qu'un magnifique poignard destiné pour le Vice-roi des Indes. Mais nous avons renvoyé le tout au Japon, parce que dans notre orageuse traversée ils avoient perdu tout leur éclat et tout leur mérite.

13. Le Vice-roi Constantin avoit aussi écrit à ce même Roi de Bungo; il avoit accompagné ses lettres de fort beaux présens, et en même temps remercié et félicité de l'accueil fait à nos Pères et de la protection qu'il leur avoit accordée. Ces lettres et ces présens lui firent tant de plaisir, qu'il donna non-

(1) Jean III mourut le 2 juin 1557, âgé de 55 ans, laissant pour héritier de sa couronne son petit fils Sébastien, fils de Jean, et de Jeanne, fille de l'empereur Charles V, âgé seulement de 3 ans.

seulement six cents ducats à celui qui en étoit porteur, mais qu'il accompagna sa réponse au Vice-roi, d'une magnifique cuirasse damasquinée en or, doublée et ornée de soie, d'un casque doré, d'un fronteau de cuivre (1), de deux javelots portant au manche un poignard garni d'écaille incrustée d'argent, qu'on appelle *Nanguinettes*.

14. Quant à nous, nous ne pouvons que nous louer de ses bontés; car outre toutes les facilités qu'il nous accorde, il ne cesse de nous donner amicalement des conseils, nous laissant néanmoins toujours une entière liberté d'agir comme nous croirons le plus avantageux. C'est surtout dans les affaires qui concernent les Chrétiens qu'il manifeste sa bienveillance à notre égard. Toutes celles que nous lui recommandons, celles mêmes qui concernent les personnes de la plus basse classe sont importantes à ses yeux; il en fait son affaire propre; il appelle devant lui ceux qu'elles intéressent, ce qui est au Japon une très-grande marque d'honneur; et l'accès de sa personne leur est toujours facilité. Enfin, c'est par l'entremise des Chrétiens qu'il nous communique ses volontés. C'est ce qui favorise merveilleusement les progrès du christianisme.

Pour vous, mes Frères, priez que Dieu daigne éclairer de plus en plus ce bon Roi, et qu'il nous donne les lumières et les forces pour travailler avec vigueur à l'avancement et à la perfection de notre entreprise.

(1) Ornement qui fait partie de l'harnachement d'un cheval de bataille. Les Orientaux ont de tout temps attaché un grand prix à ces ornemens : *Quandoquè tantæ magnitudinis fecére, ut equis regum in oriente frontalia, atque pro phaleris pensilia facerent.* Pli. L. XLVII, c. 12.

LETTRE XXXII.

GASPARD VILLÈLE A LA COMPAGNIE DE JÉSUS, A GOA.

Sacai, le 27 avril 1563.

1. Après un an de séjour à Sacai, je profitai du calme dont jouissoit Méaco pour y retourner : mon apparition combla de joie et de consolation tous les Chrétiens. Je résolus d'abord de prêcher tous les jours; mais pour donner ensuite aux fêtes de Noël une plus grande solennité, pour ranimer la piété et lui imprimer encore plus d'essor, je promulgai le Jubilé que Sa Sainteté avoit ouvert depuis sept ans. Cette annonce fit une telle impression sur l'esprit des fidèles que je fus ravis d'admiration en voyant leur empressement pour approcher du tribunal de la pénitence et se préparer aux fêtes de Noël.

Ce jour-là, j'en admis neuf à la sainte table, après les avoir fortement pénétrés de la sainteté de ce redoutable et auguste mystère; leur piété fut admirable, leur préparation fut pendant long-temps accompagnée d'un torrent de larmes.

Je consolai, comme je pus, ceux qui n'eurent pas ce bonheur après lequel ils soupiroient ardemment. Outre l'office de la nuit, je célébrai encore celui du matin et du jour, qui fut suivi d'une instruction familière sur la fête. La joie, la satisfaction la plus pure éclatoit sur toutes les figures; je me croyois trans-

porté au berceau de l'Eglise ; il me sembloit voir tous les Chrétiens unis par un seul et unique lien, celui de l'amour et de la charité, s'assembler pour célébrer les fêtes en commun et participer aux pieuses agapes.

2. Lorsque les fêtes furent passées, je repris le cours de mes prédications publiques qui ne furent plus à beaucoup près aussi fréquentées des gentils qu'elles l'avoient été dans le principe. La raison en est, à ce que je crois, qu'ils ne venoient d'abord nous écouter que pour railler et plaisanter, mais que la vérité, venant à briller à leurs yeux, les a épouvantés, et leur a en même temps ôté l'envie de rire. Aussi ne voyons-nous guère assister à nos instructions, que ceux qui ont l'intention sérieuse d'écouter la raison et de travailler à leur salut. Tous les Méacois y seroient au reste très-disposés, si le démon, pour les en détourner, ne leur suggéroit mille prétextes frivoles. Du moment que le christianisme exige rigoureusement une vie constamment innocente, ils ne peuvent, disent-ils, s'enrôler sous la foi du serment dans une milice qui est toujours en guerre ouverte avec les plaisirs, la volupté et les délices de la vie, et qui n'accorde aucune trève ; puisque, si, après avoir combattu une grande partie de leur vie, la mort ne les surprend pas les armes à la main, qu'elle les surprenne, au contraire, hors du champ de bataille, ils sont condamnés au feu éternel.

3. La Semaine-Sainte et la solennité de Pâques furent célébrées avec une foi vive et une tendre piété ; elles furent remarquables par l'admission au baptême de neuf personnes, entr'autres d'un particulier très-riche et très-versé dans la mythologie

de son pays. Le fruit qu'il en avoit jusqu'alors retiré, se bornoit à être persuadé que l'ame périssoit avec le corps, et que la mort étoit le terme unique de l'un et de l'autre. Dieu lui fit la grâce de lui déciller les yeux; il reçut le baptême avec de grands sentimens de piété, et une abondante effusion de larmes.

4. Méaco devint encore à cette époque le théâtre d'une nouvelle sédition; les méchans en donnoient pour prétexte la religion chrétienne. Mais le motif réel étoit la tyrannie du gouvernement impérial, qui ne sait gouverner et maintenir dans le repos sept royaumes, que par la violence et la terreur, et qui n'a aucun point d'appui dans le cœur et dans l'affection de ses sujets.

De l'avis des Chrétiens Méacois, je pris encore le parti de céder à l'orage, et de retourner auprès des néophytes de Sacai, laissant à la garde d'un vieillard le soin de l'Eglise et de son temple.

J'espère revenir dans cette capitale pour y célébrer la fête de la Nativité de la sainte Vierge. C'est sous ce vocable que notre temple a été dédié, en mémoire de la messe que nous y célébrâmes ce jour-là pour la première fois.

5. Sacai ne me présente pas de grandes espérances d'une prochaine moisson. La vanité, la légèreté de ses habitans ne leur permettent guère d'acheter le ciel, comme ils le disent eux-mêmes, aux prix des honneurs et de la considération publique. Il faut espérer néanmoins qu'avec le temps ce champ produira des fruits abondans et salutaires.

Dans un mémoire particulier que je vous envoie vous verrez la méthode que nous suivons, pour trai-

ter avec les bonzes ; vous y trouverez quelques détails sur leur habillement et leur ornement, ainsi que sur les mœurs et le caractère des habitans. Vous y puiserez d'excellens motifs pour remercier le Seigneur de ne nous avoir pas confondus dans cette foule innombrable de nations barbares et aveugles ; pour lui adresser d'ardentes prières, afin qu'il daigne ramener à lui toutes ces nations, les désabuser des superstitions indiennes dont les brames ont infecté toutes ces régions, et qu'un docteur indien a apportées ici du royaume de Siam. C'est ce qui me paroît évident en comparant les temples du Japon avec ceux que je me rappelle avoir vus dans l'île de Ceylan.

J'ai pensé qu'en vous indiquant la source impure et l'origine de cette mythologie, vous trouveriez plus aisément des armes propres à la combattre.

Ne m'oubliez pas, je vous en conjure, dans vos saintes prières, et surtout dans votre *Memento* au saint sacrifice de la messe.

6. *P. S.* Je reçois, au moment où je finis cette lettre, un message de la part d'un gentil-homme puissamment riche, qui m'engage à me rendre dans la ville de Nara, pour l'y baptiser. Je n'ai pas grande confiance dans la sincérité de cet homme ; jusqu'ici ç'a été un des redoutables adversaires du christianisme; cependant je veux voir ce qu'il en est ; qu'y risqué-je ? Il ne me peut rien arriver de plus heureux que de verser mon sang pour la cause de Jésus-Christ. Car Dieu ne permettra pas que je sacrifie mon immortalité et le salut de mon ame à quelques instans de vie sur la terre. Si je ne suis pas trompé, si le païen dit vrai, si c'est sérieusement qu'il veut prendre rang et place dans la milice

chrétienne, je n'hésiterai pas de faire un appel à tous les colléges de notre Société, pour envoyer ici des ouvriers. Une nouvelle et abondante moisson s'offriroit à leur zèle; car l'homme dont je vous parle jouit dans ce pays d'un immense crédit et d'une grande réputation. Fasse le Ciel que le sacrifice de ma vie que je vais faire en me présentant au milieu des ennemis de Dieu, sans autre égide que celui de sa grâce, puisse tourner à sa plus grande gloire!

LETTRE XXXIII.

LOUIS FROEZ A LA COMPAGNIE DE JÉSUS, AUX INDES ET EN EUROPE.

Vocoxiura, le 14 novembre 1563 (1).

1. Nous voici enfin arrivés des côtes de la Chine au Japon, dans un port qu'on appelle *Vocoxiura*, après avoir échappé, par une Providence spéciale et miraculeuse, aux périls les plus imminens que puisse offrir une longue navigation.

Sur le rivage nous avons trouvé tous les Chré-

(1) C'est le 7 juillet 1563 que trois ouvriers arrivèrent fort à propos pour avancer au Japon l'œuvre de Dieu. La porte de l'Evangile s'y élargissoit de plus en plus, mais la disette d'ouvriers empêchoit qu'on ne profitât de l'heureuse disposition des peuples, lorsque arrivèrent les PP. Louis Froez, Jean-Baptiste Monti Ferrarois, tous deux prêtres, et Jacques Gonzalez, laïque. Le P. Froez

tiens indigènes qui nous étoient venus au devant. Notre arrivée fut pour eux un si grand sujet de joie et d'allégresse qu'ils sembloient vouloir nous charger sur leurs épaules. Accompagnés d'environ deux cents fidèles, nos premiers pas se dirigèrent vers l'église.

2. Arrivés auprès de Cosme de Torrez, nos larmes se mêlèrent avec les siennes ; d'une voix entrecoupée et suffoquée de plaisir : *J'ai assez vécu*, dit-il, *puisque je vois enfin des ouvriers que le Seigneur envoie travailler à son champ*, *dans un moment aussi pressant.*

Nous trouvâmes Jean Fernand si accablé, si épuisé de travaux et de fatigues, qu'il sembloit avoir à peine un souffle de vie.

Outre les nombreuses occupations journalières et particulières dont Cosme de Torrez étoit accablé, il falloit encore qu'il dònnât audience aux Seigneurs Japonois, à tous les Chrétiens qui affluoient de toutes les parties de l'empire, les uns pour demander le baptême, les autres pour le consulter.

3. Jean, après la messe du P. Cosme, consacroit presque toute la journée, et souvent toute la nuit, à expliquer les élémens de la religion chrétienne aux catéchumènes et aux néophytes, et à instruire séparément les nobles et les bonzes. On me donna la fonction de baptiser, et neuf jours après mon arri-

avoit suivi Melchior Nugnez pour passer au Japon. Nugnez l'avoit laissé à Malaca pour y faire une classe. C'est de là qu'il fut une seconde fois appelé au Japon,

Personne n'a rendu de plus grands services à cette Eglise que ce religieux auquel nous sommes redevables des mémoires sur lesquels ont travaillé ceux qui ont écrit sur le Japon. Il seroit à désirer que le P. Charlevuix s'en fût moins écarté.

vée j'avois déjà administré ce sacrement à soixante personnes, et à plusieurs grands Seigneurs qui avoient été encouragés, et entraînés par l'exemple du Roi Barthélemi. Plusieurs d'entr'eux avoient écrit de leurs propres mains le catéchisme, pour le retenir plus aisément, et en avoient fait ensuite l'explication dans l'intérieur de leur famille. Au sortir du baptême ils demandèrent avec instance, et on leur donna à chacun une croix pour porter à leur cou, et un chapelet pour prier.

4. Dès qu'on eut appris à Firando que des membres de notre compagnie, arrivés des Indes, venoient de débarquer, le Prince Antoine et son épouse Elisabeth dépêchèrent aussitôt un exprès à Cosme de Torrez, pour le supplier d'envoyer un de nous au secours de l'Eglise de Firando, et des circonvoisines, vu que nous étions trois au port de Vocoxiura. *Si*, disoit-il, *je ne puis par lettres obtenir de vous cette grâce, je vous enverrai deux de mes filles qui vous en supplieront la face prosternée contre terre, et ne se relèveront pas que vous n'ayez obtempéré à leurs suppliques.*

Peu de temps après un gentilhomme de Ximabara (1), ville qui comptoit déjà dans ses murs plus de quinze cents Chrétiens, vint encore trouver le P. Cosme, de la part du Tone, pour le sommer d'exécuter sa promesse. Cosme lui avoit en effet donné sa parole que du moment où des auxiliaires lui viendroient des Indes, il lui en enverroit un qui résideroit à Ximabara.

(1) Capitale du petit royaume d'Arima, située au 32.e degré, 10 m. lat., et au 146 degr. 40 min. longit.

D'un autre côté le Roi de Bungo, chez qui depuis un an, pas une seule messe n'avoit été célébrée, demandoit pressamment qu'on lui envoyât quelqu'un. On ne pouvoit, sans préjudicier d'une manière notable aux intérêts de la religion, ne pas répondre aux vœux de ce Monarque, qui la secondoit de tous ses moyens. On y envoya donc Jean-Baptiste Monti, qui reçut du Roi l'accueil le plus flatteur et le plus amical.

Cosme répondit au Prince Antoine de Firando et au Tone de Ximabara qu'il se transporteroit chez eux au premier moment que ses occupations le lui permettroient.

5. A peine les fidèles de Firando eurent-ils eu connoissance que nous avions apporté des Indes des chapelets indulgenciés et des images de sainte Véronique, qu'un grand nombre, et même de très-pauvres gens frétèrent des barques, et accoururent à Vocoxiura, sans autre motif que celui d'avoir une sainte Véronique. Quant aux chapelets, avant de nous en faire la demande, ils faisoient une neuvaine, pour que le bon Dieu permît qu'on ne le leur refusât pas; et comme ils se défioient encore d'eux-mêmes, ils employoient auprès de nous des Portugais pour intermédiaires. Les larmes dont leur joie étoit accompagnée, témoignoient assez hautement le prix qu'ils attachoient à ces dons.

6. Nous vîmes des Chrétiens venir en grand nombre, les uns d'Amanguchi, c'est-à-dire de cinquante à soixante lieues, d'autres de Facata, d'autres enfin de toutes les contrées où l'Evangile avoit été prêché, pour se confesser. Rien n'est admirable comme la piété et la charité de ces néophytes.

Le P. Cosme eut à cette époque la visite du Roi Barthélemi (Sumitanda). Nous n'eûmes pas plus tôt appris son arrivée à Vocoxiura que nous nous empressâmes d'aller au devant de lui, et de lui offrir les présens de l'hospitalité, entr'autres un chapelet d'os de cheval marin, et un autre dont les grains étoient émaillés d'or. Pour nous donner une idée du haut prix qu'il attachoit à ce cadeau, il les suspendit aussitôt à son cou. Tous les Portugais, dont il est très-respecté et très-aimé, s'empressèrent de venir lui rendre leurs hommages. C'étoit surtout au saint sacrifice de la messe que la piété, l'humilité de ce Roi se manifestoit; tous les jours sa présence à l'église précédoit de beaucoup le lever de l'aurore; car la noblesse japonoise aime à veiller une grande partie de la nuit. Là, non-seulement il attendoit le prêtre jusqu'à l'heure où il devoit monter à l'autel, mais il défendoit que le peuple se dérangeât de sa place par rapport à lui, et il n'avoit pour toute distinction qu'un tapis pour s'asseoir. Du reste, on ne l'auroit pas distingué du peuple.

7. Il est si avide d'instruction, qu'après l'office il ne sortoit pas de l'église qu'il n'eût assisté au catéchisme que nous faisons habituellement à cette heure aux enfans; et pour se mieux inculquer tout ce qui concerne les mystères de la très-sainte Eucharistie, il faisoit venir la nuit dans sa chambre Jean Fernand; il goûtoit un si grand plaisir dans ces entretiens, qu'il les prolongeoit souvent jusqu'au lever du soleil; il prenoit ensuite des notes pour instruire les Seigneurs de sa cour, et pour réfuter les bonzes.

Lorsqu'il eut bien appris quelle différence nous

mettions entre le purgatoire et l'enfer, il vint prendre congé du P. Cosme. Il ne lui rendoit jamais visite, que par honneur il ne déposât à la porte son poignard et ses armes. Après s'être arrêté ici quelques temps, il fut contraint de partir pour donner des secours à son frère, qui étoit impliqué dans une guerre fâcheuse.

8. Comme les Seigneurs Japonois sont dans l'usage de consacrer dix jours en festins à l'anniversaire de leurs parens défunts, usage que les bonzes savent mettre à profit, le Roi Barthélemi, après en avoir conféré avec le P. Cosme, prit le parti de donner pendant dix jours un repas à six mille pauvres, pour célébrer les obsèques de feu son père adoptif, et pour remplacer les festins dont s'engraissoient les bonses. C'étoit aussi pour prouver qu'après avoir embrassé la religion chrétienne, il n'avoit rien perdu de son ancienne reconnoissance pour la mémoire de son bienfaiteur, et pour attirer sur lui-même les grâces divines qu'il ne pouvoit solliciter en faveur d'un père décédé hors du sein de l'Eglise.

9. A son retour dans Omura, sa capitale, il en fit plus encore qu'il n'avoit promis; il fit jeter au feu l'image du Roi défunt, devant laquelle il avoit coutume de brûler des parfums; ce que les bonzes regardèrent comme un exécrable sacrilége. Enfin il persuada et détermina son épouse à se faire baptiser avec toute sa maison; chose d'autant plus étonnante qu'elle avoit toujours jusque-là dissuadé son mari de faire profession publique du christianisme. En même temps il fit construire une magnifique église sur les ruines d'un temple et d'un monastère de bonzes qu'il avoit chassés.

Ces dispositions étant ainsi prises, il dépêcha au P. Cosme Louis, homme d'un rare mérite, frère du gouverneur de la ville, et son confident intime, pour lui demander ses conseils.

10. Les Barbares effrayés de cette démarche hardie de leur Souverain, ourdirent à l'instigation de satan une conjuration contre sa personne même. Douze gentilshommes qui composoient son conseil, s'en constituèrent les chefs. Pour mieux jouer leur rôle et mieux tromper le Prince, ils feignirent de vouloir se faire chrétiens (1). Cependant celui-ci, se méfiant de leur grand empressement, et soupçonnant quelque perfidie cachée sous une résolution si subite qui paroissoit concertée, donna ordre qu'on les éprouvât long-temps et beaucoup. Comme *Gotondono*, fils naturel du Roi défunt, avoit été privé de la couronne par l'adoption que le feu Roi et la Reine avoient faite de Barthélemi, les conjurés l'admirent dans leur complot, ainsi qu'un gentilhomme nommé *Feribo*, fameux par ses crimes. Tous, enfin, se concertèrent pour engager Barthélemi à prendre au plus tôt possession solennelle du royaume, à faire venir le P. Cosme, afin de donner plus d'éclat au baptême de la Reine et de toute sa maison; ce qui seroit, disoient-ils, un grand sujet de satisfaction pour les peuples. C'étoit en effet ce jour-là même qu'ils avoient choisi

(1) Il falloit pour cela qu'ils vinssent à Vocoxiura pour se faire instruire et baptiser. Il falloit encore qu'ils eussent la permission d'y aller; car cette ville et son territoire relevoit des jésuites à qui elle étoit cédée sous la condition qu'aucun païen n'y habiteroit. Leur complot étoit de se rendre à Vocoxiura, d'y attirer le Roi et sa famille, de l'y égorger avec tous les Missionnaires et de se rendre maîtres du port.

pour exécuter leur complot. Mais craignant sans doute que leur projet ne vînt à s'éventer, ils résolurent ensuite d'en hâter le dénouement.

11. Feribo se chargea d'attaquer sur la route, Louis, confident intime du Roi, qui alloit et venoit pour traiter au nom du Prince avec le P. Cosme, des affaires de la religion, et le tua avec toute sa suite. Ce fut un trait insigne de la Providence, que Cosme ne se trouva pas avec lui; car il étoit dans l'intention de suivre immédiatemsnt Louis, et de se rendre auprès du Roi, en se faisant précéder d'Alexandre.

Dans la même nuit les conjurés mirent le feu au palais et à la ville; Sumitanda n'eut que le temps de se retirer à la citadelle avec le gouverneur frère de Louis, et une très-petite suite. Mais peu de temps après, avec le secours du Roi d'Arima, il reconquit tout son royaume à la grande satisfaction des Chrétiens; de suite, il envoya à Vocoxiura, annoncer au P. Cosme la victoire qu'il venoit de remporter sur ses ennemis, et lui fit en même temps savoir qu'il profiteroit du premier moment qu'il auroit pour l'aller voir.

12. Sur ces entrefaites le Prince d'Arima, tenoit assiégés en diverses places le bâtard Gotondono, le traître Feribo et le reste des rebelles qui avoient échappé du champ de bataille; il ravageoit leurs terres de manière que du port de Vocoxiura on voyoit les feux qui éclairoient les campagnes. Plusieurs rébelles payèrent de leur tête leur criminelle entreprise.

Nous espérons que cet évènement contribuera beaucoup à fortifier et à propager la religion de Jésus-Christ.

13. Je crois au reste devoir vous dire en peu de mots les motifs qui ont déterminé le Seigneur Barthélemi a embrasser le christianisme.

Ce Prince qui est d'une très-haute naissance, a pour père Xegandono, vieillard très-âgé, mais chaud partisan des bonzes, ennemi juré des Chrétiens. Mais il a été, comme je vous l'ai dit, adopté par le Roi d'Omura dont il étoit proche parent et l'intime confident. Cette adoption avoit été ratifiée par le peuple et les magistrats. Quelques années après, Cosme étant venu à Vocoxiura, le Roi vint lui rendre visite à l'entrée du carême. Ils ne s'étoient pas encore vus. Le lendemain, Torrez accompagné de quelques Portugais qui habitoient au port, alla lui rendre ses hommages; puis l'invita pour le lendemain à dîner dans notre maison. Après dîner, partie par lui-même, partie par l'entremise de Jean Ferdinand, qui possède très-bien le japonois, il s'entretint avec le Prince de plusieurs sujets de religion, de l'immortalité de l'ame, de l'erreur de ceux qui croyoient que tout étoit matière, et que hors de la matière tout étoit néant.

Cet entretien eut lieu dans un oratoire fort bien orné, où étoit un joli tableau de la sainte Vierge tenant l'enfant Jésus. Le Prince fut ravi à la vue de ce tableau; mais ce qui l'étonna surtout, c'est que de quelque côté qu'il se plaçât, l'enfant Jésus paroissoit toujours avoir les yeux fixés sur lui. Enfin, il sortit fort content de cette entrevue; mais au moment où il voulut se retirer, Cosme lui offrit un éventail d'or monté sur une croix avec trois clous, sur laquelle on lisoit le nom de Jésus, très-artistement dessiné. Gaspard Villèle l'avoit envoyé de Méaco au P. Cosme. Frappé de la nouveauté de ce bijoux et

du sens mystérieux qui étoit caché sous différens emblèmes; le Prince, pour en comprendre mieux tous les détails, revint peu de temps après avec toute sa suite; puis laissant dans le vestibule toutes les personnes qui l'accompagnoient, à l'exception du fidèle Louis, il entra dans l'oratoire; et là Jean, sur sa demande, lui expliqua encore une fois fort au long, tous les dogmes de la religion, toutes les vertus attachées au très-saint nom de Jésus, tous les mystères de la Croix, pendant que de sa propre main il prenoit des notes sur tout ce qui lui étoit développé.

Depuis cet instant, il ne quitta plus ni jour, ni nuit, une croix d'or que le P. Cosme lui avoit conseillé de porter, se mettant sans cesse sous la protection de Jésus-Christ. Enfin, entraîné par les fréquens entretiens qu'il eut avec notre Père supérieur, il se décida à s'enrôler dans la milice de Jésus-Christ. Dès ce moment, on le vit venir à l'église toutes les nuits, accompagné des gentilshommes de sa suite, et écouter jusqu'au matin les instructions qu'on y faisoit.

14. Alors Cosme le jugeant assez instruit, lui conféra le baptême : le Prince se prosterna au pied des autels, les mains jointes dans la posture la plus humble, au milieu de trente gentilshommes qui l'avoient suivi, prosélytes comme lui, également instruits, qui demandoient le baptême avec d'égales instances; il s'appeloit *Sumitanda*, Cosme lui donna celui de *Barthèlemi*, et depuis ce moment-là il n'est plus connu parmi nous que sous ce dernier nom.

15. Au sortir des eaux du baptême, il courut prendre les armes pour marcher contre ses ennemis, mais

mais en partant il conjura le P. Cosme de prier pour lui et les siens, et pour les couches de son épouse. En s'en allant, il rencontra sur son chemin une pagode du nombre de celles que les Japonois vénèrent sous le nom de *Maristhone*, c'est-à-dire, *Dieu de la guerre*, et auxquelles ils rendent de très-grands honneurs (1).

Saisi tout à coup de l'esprit de Dieu, il pique des deux, il pousse au temple, y entre avec ses gardes, fait jeter à bas l'idole, mettre le feu à la pagode, et dresser sur ses ruines une croix devant laquelle il se prosterna avec toute sa troupe pour l'adorer.

16. A peine fut-il arrivé dans son camp qu'il envoya l'ordre dans toute sa principauté de mettre le feu à toutes les pagodes. Il donna ensuite aux Portugais des bois de construction qui se trouvoient dans les forêts attenantes aux temples qu'il venoit d'abattre, pour construire, ou réparer leurs vaisseaux.

17. Tous les momens de loisirs que lui laissent ses travaux militaires, il les consacre de nuit comme de jour à inspirer à ses troupes la piété chrétienne, à instruire lui-même ses officiers et les moindres soldats; et au fur et à mesure de leur instruction, il nous les envoie pour les baptiser, par petits détachemens et cela pour ne pas en même temps trop irriter les païens et les bonzes.

(1) C'est une coutume de ne point se mettre en campagne sans avoir rendu ses hommages au Dieu *Maristhone*. Lorsque les troupes sont assemblées elles vont au temple, où cette idole est adorée sous la figure d'un géant armé, le casque en tête, portant pour cimier un coq aux ailes déployées. En approchant du temple on laisse flotter les drapeaux, on met bas les armes, on pratique plusieurs autres cérémonies militaires mêlées de superstitions.

Il porte sur sa cotte d'armes le nom de Jésus entre trois clous, une croix suspendue à son cou. Enfin, il ne garde plus de mesures; son zèle pour le nom de Jésus-Christ est tel, qu'il ne permet pas d'habiter sur ses terres si on n'assiste pas à nos instructions. Il a pris d'une manière énergique la défense des Chrétiens contre tous leurs persécuteurs, même contre son père Cégandono. Comme ce Prince a toutes les qualités qui constituent un grand Roi, nous espérons qu'au retour de la paix, le Seigneur emploira son ministère pour étendre et propager l'Evangile.

Je finis en vous suppliant tous de faire mention de moi auprès du Seigneur, au saint sacrifice de la messe et dans vos saintes prières.

LETTRE XXXIV.

LOUIS ALMÉIDA A LA COMPAGNIE DE JÉSUS, A GOA.

Du port de Notre-Dame (Vocoxiura), 27 novembre 1563.

Mes très-chers Frères,

1. Je viens dans cette lettre satisfaire à l'empressement que vous avez de connoître les moyens dont la divine Providence s'est servie depuis peu pour introduire la religion chrétienne dans le royaume et la ville de Ximabara.

Le port ou comptoir de Vocoxiura d'où je vous écris, que nous nommons aujourd'hui le *port de Notre-Dame-de-Bon-Secours*, est le rendez-vous

d'une multitude de fidèles et d'idolâtres qui y affluent de Facata, Firando, Méaco et d'autres villes, pour s'entretenir avec le P. Cosme ou pour apprendre de sa bouche les vérités du christianisme. La population qui augmente ici de jour en jour, nous fait espérer que cette Eglise deviendra le siége principal de la chrétienté du Japon, depuis surtout que le Prince Sumitanda (Barthélemi) a reçu le baptême avec la fleur de sa noblesse. Déjà, par ses avis, ses prières et ses instances, il a déterminé son frère, le Roi d'Arima, à secouer le joug des absurdes superstitions et à entrer dans le sentier de la vérité. Celui-ci a même fait la démarche de prier Cosme de Torres de lui envoyer dans son camp, quelqu'un pour l'instruire; car dans ce moment-là il étoit en guerre.

2. C'est sur moi que le Supérieur a jeté les yeux pour cette mission. J'ai reçu de ce Prince un accueil très-gracieux. C'étoit d'abord le moment où le tumulte des armes fait place au silence de la nuit, qu'il avoit choisi pour s'entretenir avec moi des vérités de la religion. Nos entretiens furent longs et fréquens. Mais ensuite ils eurent lieu en différens temps, en différens lieux, comme il le désiroit, suivant l'occurence des momens. Il y prenoit beaucoup de plaisir, et sa conviction fut bientôt parfaite. Néanmoins des motifs graves l'empêchèrent de recevoir le baptême dans les circonstances où il se trouvoit; mais il me chargea de deux rescrits, l'un adressé au P. Cosme, par lequel il l'autorisoit à publier l'Evangile dans toute l'étendue de ses terres; l'autre adressé aux habitans de *Cochinotzu*, ville maritime, pour les inviter à assister à nos prédications.

3. Chargé de ces lettres-patentes, je pris la route de cette dernière ville, accompagné d'un gentilhomme de la maison du Prince. Le Gouverneur nous retint chez lui, et de suite nous ouvrîmes, mon catéchiste et moi, le cours de nos instructions. Jamais la parole de Dieu ne fut reçue avec plus d'avidité; en peu de jours le Gouverneur, sa femme, ses enfans, et plus de deux cent cinquante personnes furent baptisés.

M'étant ensuite aperçu que le menu peuple, par respect pour le palais où nous avions établi nos conférences, n'osoit y aborder, ni y envoyer ses enfans, dans la crainte de souiller les meubles et les tapis, je m'entendis avec le Gouverneur pour faire disposer un local où ces pauvres gens pussent être commodément admis. Il me donna à choisir dans tous les bâtimens de la ville, celui que je croirois le plus convenable à mon projet. Je me déterminai pour un vaste édifice, dont une partie tomboit en ruine, et qui étoit situé immédiatement à côté du terrein que le Roi nous avoit alloué pour la construction d'une église. Le Gouverneur fit mettre de suite la main à l'œuvre, et y employa aussitôt cent ouvriers, ainsi qu'aux réparations du vieux bâtiment. Ces deux ouvrages furent bientôt achevés. Nous vîmes alors accourir en toute liberté à nos catéchismes et à nos instructions les vieillards, les femmes et les enfans, et en très-peu de temps cent soixante et dix personnes furent admises au baptême.

4. Un vaste champ situé près de l'église fut encore consacré à la sépulture des Chrétiens, par une croix qui y fut plantée. Deux enfans âgés d'environ trois ans, que Dieu avoit sans doute appelés à lui, comme

médiateurs et intercesseurs pour le salut de ces peuples, furent les premiers qui entrèrent en possession de ce dernier asile. Malheureusement cette ville fut peu de temps après en proie aux horreurs de la guerre civile, à la suite d'une conjuration tramée contre le Prince Barthélemi.

5. Mais quelque effort que fissent les bonzes soutenus par des hommes puissans, pour ramener les néophytes à leurs anciennes superstitions; quoiqu'ils eussent abattu et profané la croix, ceux-ci n'en furent pas moins fidèles à leur baptême et inébranlables dans leur foi. C'est ce dont il me fut aisé de me convaincre par leurs propres discours; car, lorsque la ville tomba au pouvoir des révoltés et des ennemis de la religion, lorsque nous nous retirâmes à bord d'un navire qui étoit dans le port, et qu'enfin par un édit public nous eûmes été proscrits; alors, les fidèles profitant des ténèbres de la nuit, venoient en foule à notre station; ils s'excusoient de leur mieux de ce qu'ils ne pouvoient nous offrir un asile sous leur toit. Voici au reste dans quels termes ils nous manifestoient et leur piété et leur constance : « Si nous abandonnions désormais la religion chrétienne, laquelle embrasserions-nous ? Dans nos malheurs et dans nos calamités, à quel Dieu pourrions-nous nous adresser? Seroit-ce à ces morceaux de bois ou de pierre qui ont été jusqu'ici l'objet de nos adorations ? Qui pourra désormais arracher de notre cœur le souvenir des miséricordes de Dieu pour nous ? » Je les consolai comme je pus, et je partis content et satisfait des heureuses dispositions dans lesquelles je les laissois, pour me rendre de là à

Vocoxiura près du P. Cosme et de nos Frères. Mais eux aussi, pour éviter la fureur des ennemis, s'étoient retirés avec beaucoup de Chrétiens à bord d'un navire marchand qui étoit dans le port. Au reste les succès du Prince Barthélemi nous donnent l'espoir que le calme sera bientôt rétabli, et qu'au premier jour toutes nos craintes seront dissipées. Au milieu de l'incendie de sa capitale, il avoit eu d'abord peine à échapper des mains de ses ennemis; mais il étoit enfin parvenu à se retirer dans une forteresse, et ensuite à reconquérir sur eux son royaume. En voilà assez sur ce sujet. J'en viens maintenant à la mission de Ximabara.

6. Sur l'ordre du Père Supérieur, je me rendis dans cette ville où je fus très-bien accueilli par le Tone; il m'assigna un logement dans la maison la plus commode de toute la ville. Le lendemain ce Seigneur m'invita à souper. Après le repas, il fit appeler dans la salle à manger toute sa famille et tous ses domestiques; et là je fis un très-long discours en forme de conférence, sur les matières principales de la religion. Comme chacun m'adressoit des questions toutes différentes les unes des autres, une grande partie de la nuit se passa à répondre à chacun en particulier.

7. Dès le matin, le Tone, à ma requête, donna par un rescrit adressé à tous ses sujets, liberté pleine et entière d'embrasser le christianisme. Nous commençâmes alors à prêcher trois fois par jour, dès le grand matin, puis un peu avant midi, enfin sur le soir. L'affluence des auditeurs fut si grande que non-seulement la maison étoit toujours pleine, mais que les avenues en étoient totalement obstruées.

8. Un pareil succès ne pouvoit manquer d'avoir son effet ordinaire, celui d'exciter la fureur des démons et celle de leurs agens. On compte à Ximabara trois communautés de bonzes qui jouissent d'un crédit d'autant plus grand qu'ils sont en général alliés aux plus puissantes familles de la ville.

On conçoit aisément de quelle haine ces hommes doivent être animés contre nous, nous qui publiquement démasquons leurs fourberies, qui démontrons et rendons palpables les absurdités de leurs rêveries superstitieuses, qui arrachons le peuple du pied de leurs stupides idoles, pour l'amener aux autels du vrai Dieu.

La frayeur dont ils furent saisis, en voyant l'ardeur avec laquelle le peuple se portoit à nos instructions, leur fit oublier leurs propres querelles, leurs dissensions, leur haine réciproque, pour se liguer et travailler à la destruction de nos œuvres. A défaut d'autres armes, les calomnies les plus noires furent leur ressource; il n'y eut point de crimes atroces qu'ils ne nous imputassent.

9. D'abord, ils se rendirent auprès du Prince, et lui témoignèrent leur surprise de ce qu'il ouvroit dans ses états une porte à une race d'hommes aussi perverse que la nôtre; disant que nous étions des antropophages, et que la guerre, la peste et mille autres fléaux étoient constamment sur nos pas, et la suite inséparable des mystères que nous introduisions dans le pays; que s'il nous donnoit asile sur ses terres, il seroit bientôt dépouillé de ses états par les Portugais. Non contens de cela, ils manœuvrèrent auprès du peuple, pour le soulever et lui faire demander à grands cris notre expulsion;

ils l'ameutèrent contre nous, ils excitèrent la populace à nous insulter dans les rues, et à nous accabler d'outrages. Mais voyant ensuite que toutes leurs menées n'aboutissoient pas à grand'chose, ils conçurent un plus hardi projet.

Tandis qu'un jour je faisois dans notre maison une instruction au peuple, un bonze, de concert avec les autres, se met à la tête d'une bande d'hommes perdus, se précipite dans notre domicile; et le premier objet qu'il rencontre est un christ qu'il brise et met en pièces : chacun se regarde, tout le monde s'indigne; la fureur s'empare de toutes les têtes; notre hôte surtout bout de colère et de rage; et dans un instant l'audacieux sacrilége, le téméraire violateur du domicile, paye de sa vie son double crime. Alors les bonzes devenus plus furieux encore, ne gardèrent plus de mesure, et on les vit bientôt entasser crimes sur crimes.

10. C'est la coutume des néophytes, dès qu'ils ont été admis au baptême, de peindre une croix sur du papier, et de l'afficher à la porte de leur maison, voulant par là faire profession publique de leur croyance. Ils regardent cet acte-là, non-seulement comme salutaire pour eux devant Dieu, mais encore comme très-glorieux devant les hommes. Dès le lendemain, les bonzes soutenus et appuyés par des personnages notables de la ville, leurs parens et leurs alliés firent arracher et déchirer toutes les croix affichées aux portes des maisons.

Dès que le Tone en eut avis, il fit savoir aux Chrétiens d'où le coup partoit, et les exhorta en même temps à prendre patience afin d'éviter l'occasion d'une émeute, avec promesse de les ven-

ger de cet outrage, lorsque le moment en seroit venu. Enfin ils poussèrent la folie et la rage jusqu'à écarter avec violence, d'une fontaine qui étoit dans notre voisinage, et qui étoit fréquentée d'un grand nombre de nos prosélytes, tous ceux qui venoient à nos prédications. Ce qui, en effet, nous força, pour éviter toute contestation, d'aller établir notre domicile dans un autre quartier de la ville.

11. Mais là, nous fûmes encore témoins d'une autre scène, dont l'issue fut très-heureuse et très-satisfaisante, quoique dans le principe, elle parût devoir être infailliblement funeste et tragique.

Deux jeunes gens d'une ville voisine, attirés par la curiosité, fréquentoient notre maison et assistoient à nos instructions. Pendant qu'ils s'entretenoient ensemble d'un ton badin et familier, comme il arrive à cet âge, l'un fait à l'autre une question indiscrète qui le pique jusqu'au vif. Celui-ci tire aussitôt son poignard et se jette comme un furieux sur son provocateur; aussitôt il est saisi et désarmé par les assistans; car il y avoit près de cent personnes. Alors bouillant de colère et de vengeance, il se retire en jurant de laver cet affront, ou dans le sang de son adversaire ou dans le sien propre.

Ce cerveau exalté n'avoit certes pas besoin de nouveaux stimulans; mais dans le moment où sa colère étoit à son comble, arrive une lettre de son père, qui lui défend de paroître en sa présence, qu'il n'ait tiré une vengeance éclatante, surtout du maître de la maison où l'affront lui avoit été fait. Il n'en falloit pas tant, pour porter ce jeune homme aux dernières extrémités. Il assemble ses parens, ses amis, et se dispose à venir avec eux escalader

la maison de notre hôte. A cette nouvelle, tous les Chrétiens de Ximabara furent consternés, et moi-même j'en fus très allarmé; car je craignois que, si on en venoit aux mains (ce qui n'arrive jamais ici sans carnage), les bonzes n'en prissent encore occasion pour appuyer leurs calomnies d'une apparence de vérité, et pour nous peindre aux yeux du peuple, comme les auteurs et les fauteurs perpétuels des rixes et des dissensions.

Déjà tous les fidèles de la ville, quoique navrés de douleur, s'étoient rendus dans le domicile de Jean, notre hôte, pour mettre sa maison en état de défense; déjà la troupe ennemie arrivoit à marche forcée, lorsque tout à coup le jeune homme, chef de la bande, s'arrête comme effrayé, et cela, contre toute espérance; car cette nation ne s'effraie pas aisément; puis il entre dans la maison d'un gentilhomme, située au faubourg, qui étoit inhabitée; et n'y trouvant personne, il en emporte un poignard. Cet exploit lui suffit; il croit en avoir assez fait pour sa gloire, pour son honneur et pour satisfaire aux ordres de son père, et s'en retourne avec ses amis tranquillement chez lui.

12. Les Chrétiens apprirent avec un plaisir indicible cette heureuse nouvelle. C'est à l'entrée de la nuit qu'ils en furent instruits; ils la passèrent tout entière jusqu'à la pointe du jour à remercier le Seigneur et à se féliciter les uns et les autres d'avoir été délivrés de ce péril. Quelqu'effort que je fisse pour les renvoyer chez eux, le jour seul put les séparer.

13. Cependant à travers ces difficultés, ces tracasseries, ces persécutions suscitées par les bonzes,

l'œuvre de Dieu a toujours marché, et nos travaux n'ont pas discontinué; car outre nos prédications journalières, nos catéchismes, nous avons eu, à diverses époques, des baptêmes nombreux; nous en avons eu d'abord un de cinquante personnes, puis un autre de soixante-dix; enfin un de trois cents; et dans ce dernier nous n'avons admis à la rigueur, que ceux qui étoient suffisamment instruits, et avons renvoyé à une autre époque, ceux qui n'étoient pas encore assez disposés.

Le Seigneur a déjà levé dans cette ville de Ximabara, les prémices de la moisson; il a appelé à lui six enfans de trois et de quatre ans. Le premier a rendu en mourant un illustre témoignage à la vérité du christianisme; car au moment d'expirer, il leva les mains vers le ciel et on l'entendit s'écrier : TEM IANGARE MAIRO, c'est-à-dire, *encore un moment, et je serai avec mon Dieu*. Ce miracle a fait une grande impression sur l'esprit des néophytes et des prosélytes.

14. Quoique le Tone ne soit pas encore Chrétien, et que pour certains motifs il ait différé de punir les bonzes, comme l'exigeoient leurs crimes et leur scélératesse, il n'a pas cessé néanmoins de nous protéger en toutes occasions et de nous donner des preuves multipliées de son affection pour nous, et de son zèle pour la propagation de la foi. Il nous a fait souvent l'honneur de nous appeler dans sa société; et jamais il ne tarissoit en éloges sur notre compte en présence des Ximabarois.

Nous tenons de sa munificence un vaste emplacement où étoit situé un vieux château qui tomboit en ruines, pour y construire une église. Il a fait transporter à ses frais tous les matériaux; il nous a

fourni deux cents manœuvres pour abattre les rúines et niveler le terrain. Il a affecté le revenu domanial de soixante-dix familles du voisinage, à la décoration et à l'entretien de cette église, sous peine d'être déjetées de leur possession dans le cas où elles n'acquitteroient pas exactement les redevances dont elles étoient chargées.

Comme la haute marée en rendoit l'accès difficile et quelquefois dangereux, il a remedié à cet inconvénient au moyen d'un grand pont qui vient aboutir aux portes mêmes.

15. Sa famille s'étant accrue d'une petite fille, il nous l'a envoyée pour baptiser, et nous lui avons donné le nom de Marie. Nous espérons que sortie d'un sang illustre, elle sera un jour l'ornement et le soutien de cette mission, et que ses vertus et sa sainteté répondront un jour à la dignité de ce nom.

Voilà à peu près les évènemens les plus marquans qui se sont passés à la fondation des Eglises de Cochinotzu et de Ximabara. Je les ai souvent visitées; et pendant mon absence j'ai confié le soin de l'une à Damien et de l'autre à Paul, mes compagnons et mes catéchistes.

Je vous recommande très instamment, mes très-chers Frères, de prier pour toute l'Eglise du Japon.

LETTRE XXXV.

JEAN - BAPTISTE MONTI A MICHEL TORREZ, EN PORTUGAL (1).

Bungo, 11 octobre 1564.

1. Il y a un an que nous sommes débarqués au Japon, dans une ville où résidoit Cosme de Torrez avec un de nos Frères, et où florissoit le christianisme sous sa direction. Comme j'y étois venu dans l'intention de me vouer au service des missions sous ses ordres, c'est sur moi qu'il jeta les yeux pour m'envoyer au Bungo. Cette Eglise, la principale de toutes celles du Japon, réclamoit un missionaire depuis deux ans et demi.

Il seroit trop long d'entrer ici avec vous dans les détails qui accompagnèrent ma réception dans ce pays. Tout ce que je puis vous dire c'est que la joie des Chrétiens fut aussi grande que générale.

2. J'ai été quelquefois admis en la présence du Roi, et j'en ai toujours reçu un accueil très-gracieux et

(1) En ne consultant que l'analogie du latin avec le français, je devrois dire : *Jean-Baptiste Montan*, puisqu'en latin il s'appelle MONTANUS. Ailleurs on le nomme *Des Monts*, puis encore *Montain*. Mais puisque le P. Charlevoix lui donne le nom de MONTI ; et qu'il étoit Ferrarois d'origine, je crois devoir me conformer à cette traduction. C'est en 1563 qu'il prit terre au Japon avec Jacques Gonzalez qui n'étoit pas prêtre, et le P. Louis Froez que Melchior avoit d'abord laissé à Malaca comme grammairien.

très amical. Quoiqu'il soit encore sous le joug des superstitions du pays, et qu'il appartienne même à une secte qui ne suppose rien après la mort, il fait cependant tout ce qu'il peut dans l'intérêt de la religion. Aussi reçoit-il déjà en ce monde la récompense d'avoir fait de son royaume le berceau de l'Evangile ; car à dater de l'instant où il lui a ouvert les portes, ses états et sa puissance se sont beaucoup accrus ; et le ciel l'a encore récompensé en lui donnant un héritier après lequel il soupiroit depuis long-temps.

Quant à ce qui regarde la conversion de ces nations, l'Evangile couvre déjà ici une vaste surface de pays ; et le peuple y est très-disposé. Aussi voyons-nous presque tous les jours de nouveaux prosélytes admis au baptême.

5. Voici la manière dont on se conduit à leur égard. On s'informe d'abord à quelle secte ils appartiennent; on ne se contente pas ensuite de démontrer l'absurdité de celle dont ils font profession, mais encore de toutes celles qui sont en vogue dans ce pays, de manière à les convaincre qu'aucune d'elles ne peut leur offrir un espoir quelconque de salut.

Ce principe une fois établi, on leur apprend à connoître un seul Dieu, qui de rien a créé toutes choses ; on leur enseigne que toutes les créatures ont dans le principe répondu au but de la création et se sont conformées à la volonté du créateur, à l'exception toutefois des anges rebelles, qui ont ensuite perverti l'homme ; que celui-ci est déchu par sa faute, du rang qu'il occupoit dans l'ordre de la grâce, et s'est révolté contre les lois de la nature et de la saine raison.

On leur fait ensuite connoître Dieu, un en essence et triple en personnes (hypostases), à l'empire duquel l'homme s'est le premier soustrait. Et parce que l'injure faite à une Majesté infinie exigeoit une satisfaction et une réparation également infinies, et que tout le genre humain et toute la nature créée, prise en masse, ne pouvoit offrir à la Divinité outragée aucun prix quelconque de rédemption; la seconde personne (hypostase) de la Trinité s'est revêtue dans la suite des temps de notre humanité, de manière qu'un Dieu, tout-à-la-fois Dieu et homme, est venu acquitter de son propre sang, et dans la mort la plus ignoble et la plus cruelle, la dette que nos crimes avoient contractée avec la divinité, nous réconcilier avec la justice de Dieu, et nous remettre en grâce avec lui.

4. Voilà d'abord les points de doctrine que l'on pose clairement, et que l'on développe dans toute leur étendue. On en vient ensuite à leurs questions; on résoud leurs objections, de manière à ne laisser dans leur esprit, autant que possible, aucune espèce de nuages. Cela fait, on leur apprend à converser avec Dieu, et pour cela on leur donne quelques formules de prières.

On passe de là au Décalogue qu'on leur explique. Ils promettent ensuite de renoncer aux rits, aux cérémonies, aux superstitions de l'idolâtrie. Alors on leur dit ce que c'est que le baptême, ses effets et ses mystères. Lorsqu'on leur a fortement inculqué toutes ces vérités, ils se font inscrire pour y être admis.

5. Dans toutes ces contrées nous ne sommes en

blient peu à peu les chansons profanes dont leur mémoire étoit farcie.

3. Que vous dirai-je de leurs confessions? ils y sont si habiles et si exacts qu'on diroit qu'ils n'ont rien fait que cela toute leur vie.

Contraint de céder à leurs instances, j'en ai entendu quelques-uns au tribunal, par voie d'interprète; d'autres m'apportoient leurs confessions écrites. Je puis vous assurer que leurs notes contenoient jour par jour un examen très-sévère, quoiqu'ils eussent été dix-huit mois sans prêtres; et qu'elles étoient faites avec autant d'ordre, de précision, d'exactitude, que s'il n'y eût eu que huit ou quinze jours depuis leur dernière confession. Cette exactitude scrupuleuse m'étonnoit d'autant plus que, si elle n'est pas très-difficile à observer pendant un laps de temps très-court, elle est au contraire admirable par sa constance pendant celui de dix-huit mois. Au reste, que voulez-vous? leur contrition, leur candeur m'ont tellement enchanté, et je leur suis si affectionné, que tous les jours je rends au Seigneur de vives et de sincères actions de grâces, de m'avoir amené dans ces contrées, et à vous en particulier, mon révérend Père, qui, par votre crédit et votre affection pour moi, m'avez fait échoir en partage cette fertile province. Demandez au Seigneur dans vos prières, au saint sacrifice, qu'il daigne me guérir de mes infirmités, pour que je réponde ici dignement aux vœux de notre institut, et à l'esprit de notre société.

LETTRE XXXVII.

LOUIS FROEZ A LA COMPAGNIE DE JÉSUS, A GOA.

Firando, le 6 octobre 1564.

1. L'année dernière, après l'incendie et la ruine de Vocoxiura, le P. Cosme se rendit, à la demande d'un gentilhomme Chrétien, à *Tacaxis*, ville du royaume de Bungo. Sa santé étoit fort délabrée, lorsqu'il s'embarqua avec Louis Alméida et J. Gonsalez. Pour moi, sur l'invitation du Prince Antoine, et d'après les ordres du P. Supérieur, je me rendis dans l'île de Tacaxuma. J'étois alors travaillé d'une fièvre qui, pendant quatre mois, ne m'a point laissé de repos; ajoutez à cela des froids très-rigoureux. Jean Ferdinand vint m'y rejoindre un mois après.

La population de cette île, qui est toute chrétienne, est d'environ trois cent cinquante ames; tous ceux qui le purent, vinrent au devant de moi sur de petites barques; les autres m'attendoient sur le rivage.

Vous vous ferez aisément une idée de la piété de ces bons insulaires, lorsque vous saurez qu'ils sont dans l'habitude de se relever deux fois dans la nuit, ou pour prier Dieu, ou pour méditer sur la mort et passion du Sauveur. Si sur le soir ils se réunissent pour prier en commun, minuit les surprendra encore en méditations, dans un oubli presque total d'eux-mêmes.

2. J'avois apporté des Indes à nos Frères une petite caisse contenant des *Agnus Dei* en cire, bénis par le souverain Pontife. Une matrone de Facata ne l'eut pas plus tôt appris, qu'elle ne me laissa ni repos, ni trève qu'elle ne m'en eût extorqué un à force de prières. Cela ne fut pas plus tôt répandu dans le pays, que je me trouvai tous les jours assailli par une multitude d'hommes, de femmes qui venoient sur des barques de Firando et des îles voisines, pour avoir des reliques *d'amour*, comme ils les appeloient. Il étoit impossible de se défendre de leur importunité. Jean Ferdinand leur ouvroit la boîte, leur en expliquoit le contenu (1), le mérite qui y étoit attaché, et

(1) *L'Agnus Dei* est un nom que l'on donne aux pains de cire empreints de la figure d'un agneau portant l'étendard de la croix, que le Pape bénit solennellement le dimanche *in albis* après sa consécration, et ensuite de sept ans en sept ans pour être distribués au peuple.

L'origine de cette cérémonie vient d'une coutume ancienne dans l'Eglise de Rome. On prenoit autrefois le dimanche *in albis* le reste du cierge pascal béni le jour du Samedi-Saint, et on le distribuoit au peuple par morceaux. Chacun les brûloit dans sa maison, dans les champs, les vignes, etc., comme un préservatif contre les prestiges des démons, contre les tempêtes et les orages. Cela se pratiquoit ainsi hors de Rome; mais dans la ville, l'archidiacre, au lieu du cierge pascal, prenoit d'autre cire sur laquelle il versoit de l'huile, en faisoit divers morceaux en figure d'agneaux, les bénissoit, les distribuoit au peuple. Telle est l'origine des *Agnus Dei* que les Papes ont depuis bénis avec plus de cérémonie.

Le sacristain les prépare long-temps avant la bénédiction. Le Pape, revêtu de ses habits pontificaux, les trempe dans l'eau bénite et les bénit après qu'on les en a retirés. On les met dans une boîte qu'un sous-diacre apporte au Pape à la messe, après l'*Agnus Dei*, et les lui présente en répétant trois fois ces paroles : *Ce sont ici de jeunes agneaux qui vous ont annoncé l'ALLELUIA ; voilà*

leur en distribuoit des morceaux. Mais pour cela faire, il nous fallut les mettre en très-petites pièces pour en pouvoir donner à mille cinq cents Chrétiens au moins une légère fraction. Chacun mit la sienne, selon ses moyens, dans une boîte ou d'argent ou de cuivre, ou d'étain, ou de similor, sur laquelle on voyoit le nom de Jésus dans une couronne d'épine, et de l'autre côté une croix avec trois clous.

3. C'est dans ce temps-là qu'on travailla à augmenter le vaisseau de l'église qui ne pouvoit suffire pour la multitude qui affluoit de Firando et de toutes les îles circonvoisines. On y ajouta une sacristie et des bâtimens pour se garantir des rigueurs de l'hiver.

L'ouvrage étoit achevé, lorsqu'un Japonois faisant fondre de la cire pour faire des cierges, mit le feu au torchis dont nos murs étoient construits. La flamme se répandit d'une manière si subite et si rapide, que dans un clin d'œil non-seulement notre hospice et notre église, mais encore quinze maisons du voisinage appartenant à des Chrétiens, furent consumées et réduites en cendres. C'est dans ce moment-là que j'admirai surtout leur patience mise à une aussi cruelle épreuve. Leur maison, leur mobilier, tout étoit perdu; il ne leur restoit à eux, à leurs femmes et à leurs enfans, dont les plus grands avoient sept ou huit ans, pour tout abri dans un froid excessif, que la voûte du ciel, pour asile que la terre couverte de

qu'ils viennent à la fontaine, pleins de charité. ALLELUIA. Ensuite le Pape les distribue aux Cardinaux, Evêques et Prélats. Quelques écrivains en rendent plusieurs raisons mystiques et leur attribuent plusieurs effets. (Voyez *l'Ordre romain*, *Amalarius*, *Valafrid*, *Strabon*, etc.)

neiges. Eh bien! le croyez-vous? ce n'étoit pas sur leur sort que ces malheureux s'appitoyoient, mais sur le nôtre. Dieu permit que nous pûmes sauver de ce désastre notre chapelle, et quelque chose de notre mobilier, de nos vêtemens que nous avons tous partagés avec ces pauvres gens dont les maisons avoient brûlé.

Le recueil de sermons et le catéchisme expliqué en langue japonoise, auquel travailloit Jean Ferdinand depuis plusieurs années, fut malheureusement la proie des flammes.

4. Pour moi que la fièvre retenoit au lit, j'y fus surpris par le feu. Je n'eus que le temps de m'échapper et de me sauver chez un Chrétien qui dans sa misère ne put m'offrir pour couchette qu'une natte de jonc, pour coussin qu'un morceau de bois. Je vis bientôt venir autour de moi une foule d'hommes, de femmes, d'enfans qui pleuroient, qui se lamentoient sur notre misère; on eût dit qu'ils avoient enterré père et mère. Comme cette nation est humaine et charitable, quoique réduits à l'extrême misère, les uns se dépouilloient de leurs vêtemens pour me couvrir, les autres m'apportoient à manger deux ou trois escargots; ceux-ci, des oignons crus; ceux-là, des aulx sauvages. Quelques fidèles de Firando et de Facata, qui depuis un an s'étoient retirés de Vocoxiura dans cette île, nous préparèrent notre nourriture et nous l'envoyèrent pendant sept ou huit jours. Notre désastre ne fut pas plus tôt connu à Firando et dans les îles voisines, que les fidèles accoururent de tous côtés à notre secours avec des ouvriers, des chaumes, des cordes et des roseaux; en peu de temps notre église, notre

maison et celles de tous les Chrétiens qui avoient brûlé, furent reconstruites, à la grande satisfaction de tous nos voisins.

5. Mais un malheur n'arrive jamais seul. Cosme avoit envoyé chez un ami à Firando, pour les mettre en sûreté contre le feu, une chapelle complète, très-précieuse, avec un voile broché d'or, et des vases de cristal qu'il destinoit à des Princes, et qu'il avoit reçus des Indes. Le jour des Cendres, jour que les gentils célèbrent avec des jeux profanes (1), un d'entr'eux portant du feu le jeta étourdiment dans un édifice; le vent, qui dans cet instant étoit très violent, s'en empara avec tant de furie, que dans un clin d'œil une bonne partie de la ville fut consumée avec les maisons du Prince Antoine et celle du Chrétien où étoient en dépôt nos effets précieux. Voilà encore une belle occasion pour exercer ma patience; et cela, dans un moment où j'étois exténué de la fièvre. Car, il faut tout dire, j'avois joint aux effets du P. Cosme des graines qu'on appelle: *graines de saint Thomas*, et d'autres médicamens qu'on ne peut se procurer dans ces pays-ci. Ajoutez à cela que pendant long-temps nous avons été forcés de veiller nuit et jour, de nous tenir sur la défensive contre les voleurs dont ce petit royaume de Firando est infesté; d'équiper quelques barques pour mettre à couvert notre chapelle et la transporter où besoin seroit, et de nous retirer avec les Chrétiens sur une hauteur qui étoit fortifiée. Mais, grâces à Dieu, le calme est rétabli, et nos craintes sont dissipées.

(1) On diroit que le carnaval est aussi en usage chez les idolâtres Japonois.

6. Comme l'ignorance de la langue est un grand obstacle à la prédication de l'Evangile, et emporte un temps très-précieux, notre Frère Ferdinand a conçu et exécuté le projet de faire une grammaire japonoise et un double lexique; l'un contient le portugais traduit en japonois, et l'autre le japonois traduit en portugais. Dans l'espace de six à sept mois, il a mis fin à cette entreprise d'une absolue nécessité pour l'instruction des peuples, sans interrompre néanmoins ses sermons, ses catéchismes et ses autres fonctions.

7. Les solennités de Noël et de Pâques se célèbrent ici avec une dévotion dont aucun pays du monde n'offre d'exemple.

Dans la nuit de Noël, on réunit les fidèles dans l'église, après la collation; là, séparés en deux chœurs, ils chantent en vers japonois quelques passages de l'ancien Testament et des prophéties analogues aux mystères du jour. Ensuite on célèbre solennellement la messe.

Le dimanche des Rameaux, lorsqu'on chante la Passion à trois voix, comme c'est l'usage, l'église retentit de pleurs et de sanglots; et leur bruit est si confus qu'à peine pouvons-nous nous entendre les uns et les autres. Au dernier Vendredi-Saint, des Chrétiens de Firando et des villages voisins, portant un fouet, vêtus d'une simple tunique, accoururent en si grand nombre à la flagellation, que le Roi a interdit à Firando ces réunions. Ni la pluie, ni la grêle, ni le froid ne les retiennent ce jour-là; et le chemin qu'ils parcourent en groupe, est marqué par le sang qui jaillit de leur corps sous les coups de fouet. Les femmes, de leur côté et sépa-

rément, embrasées de l'amour de Dieu, ne traitent pas leur chair avec moins de rigueur, et cela avec une piété et une dévotion sans égale.

Le Samedi-Saint ils recueillent avec beaucoup de foi et de piété l'eau bénite qu'ils conservent précieusement chez eux, comme un remède contre les maladies, ou qu'ils envoient à Firando et dans les villes voisines aux autres Chrétiens.

Le jour de Pâques est un jour incomparable par la joie qui rayonne sur toutes les figures, par la pompe et la magnificence du service divin. Nous n'avions cette année qu'un manteau; il nous servit de dais pour la procession où je portois le précieux corps dans le calice. Ferdinand couronné de roses me précédoit en surplis; et quoiqu'il fût d'une maigreur telle qu'il paroissoit à peine pouvoir se tenir sur ses jambes, sa voix étoit belle et sonore, lorsqu'il chantoit: *Dic nobis, Maria, quid vidisti in viâ?* Un vieillard de l'autre côté, lui répondoit en frappant avec un petit bâton sur une espèce de cymbale. Car on ne connoît dans ces contrées aucun autre instrument de musique.

Ce jour-là tout le monde prit son repas chez nous. Ce qui arrive presque toutes les grandes fêtes, et surtout le jour de la Visitation de la Ste-Vierge, fête particulière des confrères de la Miséricorde. Dans chaque église des personnes sont chargées des préparatifs et de l'ordre du festin.

8. Dans le courant de la Semaine-Sainte, Firando a été témoin d'un évènement bien frappant, et bien propre à faire connoître la Providence et la justice de Dieu.

Cette ville étoit la résidence d'un Archi-Tunde,

nommé *Sasimandre*, qui avoit la suprématie sur tous les bonzes de ce royaume. C'étoit l'ennemi juré du christianisme ; c'étoit lui qui avoit fait abattre les croix, et chasser de Firando Gaspard Villèle avec tous ses compagnons. Le Prince Antoine en avoit été vivement affecté; mais il n'avoit pu mettre à la raison cet audacieux sacrilége, parce qu'il étoit allié à des familles puissantes.

Pendant qu'Antoine, général en chef des armées royales, étoit au camp avec le Roi, l'Archi-Tunde lui fit demander un jour par un intermédiaire, un terrain qui étoit attenant aux métairies dépendantes de ses temples. Sur le refus positif du Prince, il entra en fureur, et envoya incendier ces métairies et six maisons qui en dépendoient, et appartenoient à des Chrétiens. Le Prince stupéfait d'un tel excès d'audace, va sur-le-champ trouver le Roi, et le prévient qu'il ne peut supporter plus long-temps la scélératesse du bonze; que si, comme Souverain, il ne sévit pas lui-même contre ce monstre, et ne lui rend pas à lui, Prince, la justice qui lui est due, il sera forcé de se démettre de son commandement, pour songer à ses propres affaires, et tirer vengeance de l'insulte faite à lui et à ses sujets.

Le Roi, quoique très-peu disposé à entendre ce langage, et encore moins à accepter sa démission, vu qu'il ne pouvoit absolument désobliger un Seigneur si grand, si puissant, et dont les services lui étoient si nécessaires, lui répondit, quoiqu'à regret, qu'il abandonnoit cette affaire à sa justice; Alors Antoine, se rappelant toutes les avanies dont nous avions été l'objet, exigea que le bonze fût dégradé de sa suprématie, qu'il fût à jamais

banni du royaume de Firando. Et, pour lui ôter tout espoir de retour, il fit confisquer toutes ses terres et les fit adjuger à d'autres. Cette justice prompte et éclatante délivra les fidèles d'un redoutable et puissant ennemi, et cet affront fut pour ses adhérens le sujet d'un vif et cuisant chagrin.

9. Pendant les dix mois que nous avons résidé à Tacaxuma, Ferdinand a deux fois parcouru et visité les îles environnantes qui font partie de la principauté d'Antoine; et cela toujours avec succès. Car sa présence a beaucoup servi à fortifier les Chrétiens, et à faire de nouveaux prosélytes.

Dans le nombre de ceux-ci se trouva une femme presque nonagénaire, très-considérée dans le pays, alliée à plusieurs familles distinguées. Cette matrone, pour acheter son salut, avoit fait de droite et de gauche de nombreux et pénibles pélerinages vers les temples les plus fameux du Japon. Elle possédoit une robe de papier qui contenoit toute la vie d'Amida, que les bonzes lui avoient vendue fort cher, avec des diplômes de toute espèce, et des indulgences d'un haut prix. Car ici le démon est le *singe des rits de l'Eglise.* Les bonzes, en lui délivrant contre son argent toutes ces paperasses, lui avoient promis que, si lors de son décès on la portoit vêtue de cette robe à son dernier gîte, elle seroit infailliblement purgée de toute espèce de péchés, et entreroit en possession de la demeure céleste d'Amida.

Par un effet de la Providence, Jean étoit allé voir un malade dans le voisinage de cette femme. Le hasard voulut qu'elle se rencontrât dans la maison. Jean l'aborde, la questionne, lui demande si elle

seroit disposée à connoître le Rédempteur des hommes, et savoir ce que c'est que le paradis et l'enfer. Elle répond qu'elle l'apprendroit avec plaisir, mais qu'on se tromperoit fort si on espéroit faire d'elle une Chrétienne. Cependant, dès que Jean lui eut déroulé les vérités évangéliques, qu'il lui eut dévoilé la malice du démon, les fourberies d'Amida et de ses prêtres en qui elle avoit tant de confiance, comme le génie japonois entend facilement la raison, cette femme saisit, comprit si bien toutes les vérités qu'on venoit de lui énoncer, qu'aussitôt elle demanda et sollicita avec instance le baptême, en versant un torrent de larmes.

Elle fit plus; à l'instant elle remit à Jean toutes ses prières, ses invocations, ses conjurations, sa robe de papier, toutes ses patentes indulgentielles pour être brûlées; assurant et protestant que rien ne seroit désormais sacré à ses yeux, l'objet de son respect religieux, que le nom de *Jésus*. Elle fut ensuite admise au baptême; et depuis ce moment elle a manifesté tant de piété, tant de zèle, qu'elle est aujourd'hui pour tous les fidèles un objet de joie et de vénération; et autant on la redoutoit autrefois, autant on l'aime, autant on la chérit. Elle pouvoit à peine, vu sa foiblesse, se remuer; aujourd'hui, au grand étonnement de tout le monde, elle vient tous les jours à l'église, récite trois cents *Ave Maria*, et toutes les nuits se relève deux fois pour prier. Elle est venue elle-même avec les autres Chrétiens me trouver à Tacaxuma, pour s'entretenir avec moi de sa conscience, pour me demander un chapelet, et une particule d'*Agnus Dei*.

10. Ferdinand, après s'être acquitté de sa mis-

sion, vint me retrouver. Comme les néophytes de Firando soupiroient après nous, et que le Roi Taqua Nombo qui, dans le principe, s'étoit montré très favorable à la religion, mais qui en étoit ensuite devenu l'ennemi déclaré, m'en avoit interdit l'entrée; il parut convenable d'y envoyer au moins Ferdinand. Sa présence y fut utile pour confirmer les fidèles, soutenir, encourager les foibles, et instruire les gentils.

11. Dans cet intervalle parurent sur cette côte deux vaisseaux portugais qui venoient de la Chine. Mais les capitaines refusoient, malgré les sollicitations du Roi, d'entrer dans le port de Firando sans mon aveu. Alors celui-ci entraîné par le motif d'intérêt, me fit présenter ses excuses par un gentilhomme de sa maison, de ce que distrait par le bruit des armes, il ne m'avoit pas encore fait saluer; il me fit en même temps demander avec instance que je ne m'opposasse pas à ce que les Portugais entrassent dans son port, promettant de s'entendre avec les capitaines sur ma prochaine admission dans ses états, et notre réintégration dans notre ancien domicile. J'y consentis; les navires entrèrent et vinrent mouiller dans la rade; les capitaines rappelèrent au Roi l'exécution de ses promesses, s'engageant de leur côté à construire une église à leurs frais. Taqua Nombo tergiversoit, traînoit la chose en longueur; et déjà il étoit évident que toutes ses belles promesses alloient s'évanouir en fumée, lorsque pendant ces discussions parut en mer le navire le *Sainte-Croix*, qui nous amenoit fort à propos à notre très-grande satisfaction et dans le moment où nous nous y attendions le moins, trois prêtres de notre société, *Melchior Ficeredo*, *Bal-*

thasar Acosta et *Jean Cabral* (1). Cette apparution nous fournit une très-belle occasion de faire exécuter à ce prince déloyal ses engagemens.

12. Je montai sur une chaloupe et allai au devant du navire qui venoit à moi à pleines voiles. Il me fut facile de persuader au capitaine, Pierre Alméida, de mettre voile dedans et de s'arrêter tout court. Je connoissois sa probité et son désir de nous obliger. Quant aux marchands, il ne fut pas possible de leur faire entendre raison ; soit qu'il leur tardât beaucoup de vendre, soit qu'ils fussent fatigués de la mer, ils prirent une chaloupe où ils s'embarquèrent avec leurs pacotilles et entrèrent aussitôt dans le port pour les y étaler.

Cette descente leur coûta cher; car dans la nuit les voleurs ayant mis le feu aux magasins, une bonne partie de leurs marchandises fut la proie des flammes, ou des voleurs eux-mêmes, comme il arrive au milieu des désordres inséparables d'un incendie.

Pendant ce temps, Pierre Alméida, qui étoit à l'ancre à deux lieues de la ville, fit à ma requête signifier au Roi, qu'il n'entreroit pas dans son port que nous ne fussions réintégrés dans notre ancien domicile. Taqua Nombo hésita pendant quelques jours; cependant craignant que, si le capitaine se dirigeoit vers un autre point du littoral, le commerce maritime ne prît une autre direction, n'abandonnât ses côtes et n'enrichît ses voisins à ses dépens, il fit de mauvaise grâce ce que la bonne foi exigeoit de lui; il nous rappela dans ses terres et nous autorisa à construire une église.

(1) Il ne faut pas confondre *Jean Cabral* avec *François Cabral*, qui viendra plus tard en qualité de vice-Provincial.

Nous prîmes terre le jour de la Saint-Barthélemi, au grand contentement des marins Portugais et des Chrétiens Japonois qui, contre toute espérance, se voyoient au comble de leurs vœux.

13. Nous allâmes ensuite, accompagnés des capitaines de vaisseaux et d'une nombreuse suite, rendre visite au Prince. Son accueil fut assez froid, et nous, de notre côté, nous nous contentâmes de ce qu'il nous donna. Au sortir de là, nous allâmes chez le Prince Antoine et chez sa mère. Ces devoirs une fois remplis, nous nous occupâmes sans relâche de la restauration de notre église. L'ouvrage fut promptement achevé à l'aide d'une collecte pécuniaire qu'on fit sur les trois navires portugais. C'est dans cette église que nous avons solennisé la Nativité de la sainte Vierge : Balthasar Acosta y officia et prêcha, à la grande satisfaction de tout le monde.

Si nous avons mis tant de zèle et pris tant de peines pour rentrer dans notre domicile de Firando, c'est qu'Antoine Quadrius nous y avoit engagés. C'étoit pour ne pas abandonner à elle-même une chrétienté très-fervente, pour ne pas laisser perdre la semence que nous avions jetée dans le cœur des enfans qui nous promettent ici d'excellents fruits. Enfin, c'étoit dans l'intérêt des Portugais qui trouvent ce port beaucoup plus commode qu'aucun autre pour l'écoulement de leurs marchandises (1).

14. Sur ces entrefaites nous apprîmes que Cosme de Torrez, à l'aide et avec les conseils du Roi de

(1) Les Portugais abordoient dans le principe à Cangoxima, comme nous nous l'avons vu dans les lettres de François Xavier. Mais la commodité du mouillage leur fit préférer celui de Firando, quoique son embouchure fût étroite et dangereuse.

Bungo, étoit rentré à Cochinotzu, et y avoit reconstruit l'église que les infidèles avoient abattue.

Melchior Ficérédo partit pour rejoindre le P. Supérieur avec les lettres qu'il avoit apportées des Indes. Peu de temps après, Cosme m'appela vers lui, ainsi que Balthasar Acosta, avec ordre de laisser à Firando Cabral et Ferdinand. Nous profitâmes du premier navire.

Quant à moi, j'espère, si mes péchés n'y apportent pas d'obstacles, aller rejoindre Gaspard Villèle à Méaco. Ce n'est pas seulement lui qui réclame du secours, les fidèles mêmes demandent instamment des pasteurs; car dans cette ville qui est immense, ceux-ci ont beaucoup de peine à se rendre d'une extrémité de la ville à l'autre pour les exercices de la religion.

15. Ce que Villèle a fait dans ces contrées est une preuve incontestable qu'il n'y a rien de pénible, rien de difficile que le courage, la persévérance et la confiance en Dieu ne puissent surmonter; car les premiers temps de sa mission ont été très-orageux; il a été insulté, outragé, lapidé; il s'est trouvé dénué de tout secours humain, exposé pendant longtemps à toutes sortes d'avanies. Enfin, avec sa constance, sa patience il est venu à bout non-seulement de se concilier l'estime et l'affection du peuple, mais encore de se bien mettre dans l'esprit des Princes et de l'Empereur lui-même.

16. A la distance d'environ quatorze lieues autour de Méaco, il a fondé sept églises, converti beaucoup d'infidèles dans toutes les classes de la société, même parmi les Seigneurs et les Princes. Enfin, il a excité au milieu de ces nations, le plus ardent désir de

de

connoître l'Evangile. D'autres lettres vous donneront, au reste, d'amples détails sur les merveilles opérées par la Providence dans cette province.

Je finis en vous priant instamment de vous souvenir de nous dans vos saintes prières et au saint sacrifice de la messe.

LETTRE XXXVIII.

JEAN FERDINAND A FRANÇOIS PETREIUS,
DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

Firando, le 11 octobre 1564.

1. Quoique je ne doute pas que Gaspard Villèle ne vous ait donné des détails sur la mission de Méaco, cependant, comme deux néophytes venus dernièrement de cette capitale, nous en ont apporté des nouvelles, j'ai pensé que je vous ferois plaisir en vous les transmettant.

2. Lorsque Gaspard, pour se soustraire aux assauts journaliers que lui livroient les bonzes, et pour donner à leur fureur le temps de s'écouler comme un torrent, se fut retiré de Méaco à Sacai, à la sollicitation des néophytes qui trembloient pour ses jours; un Chrétien nommé Jacques, fut appelé en justice pour une dette qu'on lui réclamoit, et comparut devant le Xamaxidono. Le juge l'ayant reconnu, lui demanda en plaisantant, s'il étoit chrétien: Oui, je le suis, répondit-il. — Et puis, que t'a-t-on ensei-

gné dans cette école? Comme Jacques ne vouloit pas répondre, et s'excusoit en disant qu'il n'étoit encore qu'un novice, la curiosité du païen n'en fut que plus aiguillonnée ; il exigea impérieusement qu'il lui énonçât quelque chose de ce qu'il savoit. Jacques ne pouvant reculer, commença à parler de l'unité et de l'éternité du Dieu créateur de toutes choses, et de l'immortalité de l'ame. Xamaxidono surpris, étonné de la sublimité de cette doctrine, l'interrompit en lui disant : Va, c'est assez ; dis à ton maître qu'il vienne me trouver, pour me faire connoître sa doctrine ; car, si toi qui n'es qu'un grossier paysan et encore novice, tu parles si bien, que sera-ce de ton docteur? Que sait-on? s'il venoit à m'établir sur des bases solides le système de son école, nous pourrions peut-être l'embrasser, mon collègue Quequidono et moi.

Jacques crut voir dans cette ouverture un trait de la Providence ; il se hâta de terminer son procès et de venir à Sacai, rendre compte à Gaspard de cet évènement et de la commission que le juge lui avoit donnée. Gaspard prit conseil des Chrétiens qui étoient présens. Ceux-ci d'un commun accord, dirent qu'il n'y avoit pas de doute que ce ne fût un piége qui lui étoit tendu, que par conséquent il ne devoit pas y aller. Cet avis étoit très-probable ; cependant, pour ne pas paroître refuser la connoissance de l'Evangile à celui qui veut l'entendre, il envoya vers le juge Laurent son catéchiste. Celui-ci, sans hésiter, accepta la commission, quoique sa vie fût évidemment en péril. Il partit, sous la condition que si dans quatre jours il n'étoit pas de retour, on le regarderoit comme un homme en danger. Deux, trois,

quatre jours se passent, point de nouvelles; on le croit mort, ou tout au moins dans une périlleuse position. D'un commun accord, on envoie à Méaco un néophyte nommé Antoine, pour s'informer de ce qu'est devenu Laurent et en rapporter promptement des nouvelles.

A moitié chemin il le rencontra ainsi que deux hommes qui venoient avec un cheval chercher Gaspard; car le Seigneur avoit béni le dévouement de son catéchiste, et avoit opéré la conversion de Xamaxidono et de Quequidono. Gaspard reprit donc la route de Méaco avec trois Japonois : Laurent, Augustin et Damien qui font partie de notre compagnie, et qu'on lui a envoyés dans le courant de décembre dernier. A son arrivée il admit au baptême Xamaxidono et son ami. Tous deux étoient savans dans l'art de composer les poisons, très-versés dans la magie, savans juriconsultes, et très-renommés par leur prudence et leur érudition. C'étoit toujours eux que l'Empereur et les Princes consultoient sur les questions qui concernent la guerre et la religion. Tous deux avoient été les ennemis les plus acharnés du christianisme; c'étoient eux surtout qui de leur crédit, de leurs conseils, de leur fortune avoient puissamment aidé les bonzes à vexer et à faire expulser Gaspard.

Maintenant tous deux, refondus en d'autres hommes sous la main puissante de la Divinité, travaillent avec une ardeur et un zèle incroyable à la défense de cette même religion qu'ils ont persécutée à outrance. Tous deux ont résolu de mettre au jour un ouvrage qui dévoilera toute la perversité et toutes les faussetés du japonisme; et les vérités de l'Evangile en feront la clôture. Ce travail sera d'un grand

prix pour la religion, et d'un avantage immense pour le commun des fidèles.

3. La défection de ces deux personnages a porté la désolation dans le camp des bonzes. Mais leur désespoir a été à son comble, lorsqu'ils ont appris qu'à leur exemple Xuicaidono, homme très-versé dans les méditations japoniques, et Mioxindono, parent du Général en chef des armées impériales, se sont enrôlés sous les étendards de la croix; lorsqu'ils ont su que ce dernier de retour dans sa patrie et sa principauté à *Imori*, ville éloignée de Méaco d'environ huit lieues, avoit si puissamment agi sur l'esprit de ses parens, de ses amis, de ses alliés, que Gaspard, sur leur demande, leur avoit envoyé Laurent; enfin, lorsqu'il est venu à leur connoissance que celui-ci avoit, en très-peu de temps, baptisé dans cette ville soixante familles patriciennes, beaucoup de plébéiennes; en tout, cinq mille personnes; et y avoit construit une église.

4. La force, la constance de ces néophytes furent bientôt mises avec gloire à de rigoureuses épreuves. A peine Laurent les eut-il quittés, que les bonzes et les idolâtres mirent tout en œuvre pour les ébranler et les ramener au japonisme. Querelles, moqueries, insultes, outrages, persécutions de toutes espèces, rien ne fut épargné; au point qu'on les contraignit à rester un jour tout entier sous les armes pour la sûreté de leurs personnes et la défense de leur religion.

5. Xamaxidono, informé de la position pénible de ces nouveaux Chrétiens, engagea Gaspard à aller trouver Mioxindono qui habite à une journée d'*Imori*, pour s'aboucher avec lui et plaider la cause de ces malheureux. Gaspard partit en effet; le Général

l'accueillit avec bonté, et lorsqu'il lui eut exposé la détresse des néophytes d'Imori, il obtint aisément ce qu'il demandoit, c'est-à-dire qu'on prit des mesures efficaces pour les mettre à couvert des insultes et des avanies des bonzes et des idolâtres.

Depuis que la paix a été rendue à cette nouvelle Eglise, elle se fortifie, et prospère de jour en jour. Gaspard, à son retour l'a visitée, y a baptisé encore treize prosélytes, et est rentré le lendemain à Méaco.

Depuis ce moment, on compte cinq presbytères dans la circonférence de dix-huit lieues autour de Méaco.

6. Villèle est en si grande faveur auprès du Cubo-Sama, que lorsqu'il eut reçu à Méaco des lettres d'Amanguchi, qui lui mandoient les persécutions et la tyrannie que Morindono (1) exerçoit sur les Chrétiens de cette contrée, la défense qu'il leur avoit faite de s'assembler, la destruction de leur église, la confiscation même de leur terrain, il se rendit à la cour; et à sa requête le Cubo-Sama fit écrire à Morindono qu'il l'obligeroit beaucoup, s'il prenoit sous sa protection les Chrétiens répandus dans ses états, et s'il les aidoit à reconstruire leur église. Il fit plus; il fit porter cette lettre par une personne de distinction à Morindono qui étoit alors campé à trente lieues plus loin qu'Amanguchi. Un double de cette lettre

(1) Morindono, prince voisin de Sacai, jeune, brave, entreprenant, parent d'Oxindono, dernier Roi de Naugato, forma le dessein de reconquérir ce royaume sur Fecarandono, qui en étoit en possession par voie d'élection. Le sort des armes lui fut favorable. Amanguchi, capitale de ce royaume, fut encore une fois réduite en cendres. Les Chrétiens, dans un massacre général, furent encore moins épargnés que les autres.

remis, en même temps aux fidèles d'Amanguchi, releva leur courage et leur donna une nouvelle vigueur.

7. Voilà les dernières nouvelles que nous avons reçues de Méaco. On dit que Gaspard vous a écrit de son côté; ses lettres qui nous viennent par la voie de Bungo, arriveront ici incessamment.

Pour moi, mes très-révérends Pères, je viens vous conjurer de me placer nommément dans votre *memento* au saint sacrifice de la messe; j'adresse la même prière à tous mes Frères, pour que tous ensemble vous m'obteniez du Seigneur la grâce d'être fidèle toute ma vie à ma vocation et aux lois de notre compagnie.

LETTRE XXXIX.

LOUIS ALMÉIDA A LA COMPAGNIE DE JÉSUS, EN PORTUGAL.

Bungo, le 6 octobre 1564.

1. Je me bornerai dans cette lettre, mes très-chers Frères, à vous faire part des évènemens qui m'ont été personnels dans les diverses courses que j'ai faites; car nos Frères qui résident à Méaco, Firando et ailleurs, ne manqueront pas de vous écrire de leur côté.

2. L'année dernière Cosme de Torrez m'envoya de Vocoxiura où il résidoit alors, prêcher l'Evangile dans deux villes du royaume d'Arima. Dieu daigna

bénir et seconder mes travaux; et dans l'espace de trois mois plus de douze cents personnes de haute condition furent admises dans le sein de l'Eglise. Mais vous connoissez déjà la conversion de Sumitanda, prince d'Omura (Barthélemi), frère du Roi d'Arima, et celle de la majeure partie de la noblesse et des peuples de sa dépendance. Vous connoissez également la concession qu'il nous avoit faite du bourg et du port de Vocoxiura; la sédition que les bonzes ont suscitée contre lui, et l'incendie de cette ville. Vous avez également appris la retraite de Cosme sur un des deux navires que le Prince Léon avoit équipés en toute hâte pour venir à notre secours et à celui de la chrétienté. C'est à la suite de cet incendie que l'ame navrée de douleur, nous cherchâmes un lieu de sûreté dans le premier port du royaume de Bungo, à la distance d'environ cinquante lieues de Vocoxiura. Mais un vent contraire, et la mauvaise santé du P. Cosme nous forcèrent à relâcher dans un autre du royaume d'Arima, à vingt-cinq lieues au dessous de celui vers lequel nous nous dirigions, et de nous y arrêter huit jours.

3. Ce port et cette ville faisoit partie des domaines du Prince qui étoit venu à notre secours. La présence de Cosme y attira une multitude de Chrétiens; car ils n'avoient encore vu aucun de nos prêtres. Mais ils ne venoient à nous que la nuit, parce qu'ils craignoient les espions, et que la ville étoit remplie d'infidèles. Xengandono, père de Sumitanda, qui, en raison de son grand âge, s'étoit retiré de l'administration des affaires, n'eut pas plus tôt appris la révolte des peuples et la guerre que l'on faisoit à son fils, qu'il fit dire aux rebelles que tout se termineroit

à leur gré. Il s'étoit même engagé envers eux à exiler son propre fils et son neveu, à faire abattre les croix que le christianisme avoit érigées, et à ramener au japonisme tous les déserteurs de l'idolâtrie.

Voilà ce qui retenoit ceux-ci qui étoient au nombre de huit cents, et ce qui les empêchoit de venir en toute liberté auprès du P. Cosme. Les enfans étoient au reste si bien instruits, que tous savoient leurs prières, et la plupart tout leur catéchisme par cœur. Cosme profita de ce moment pour leur apprendre à disputer entre eux en forme de dialogues sur la religion chrétienne et sur le japonisme. La foi vive, la piété tendre de ces néophytes nous fit presque oublier les désastres de Vocoxiura.

4. Mais l'indestructible ennemi de l'homme nous envia encore cette consolation, et souleva contre nous la rage des bonzes. Ils ameutèrent la populace et vinrent la nuit assaillir de pierres les toits de notre logis, qui étoient de roseaux, faisant un vacarme épouvantable, dans le moment surtout où les néophytes se livroient aux douceurs de l'instruction.

Le Seigneur Léon, qui ne redoutoit ni la puissance ni l'audace des ennemis, car lui seul pouvoit impunément les braver, nous accueillit dans sa propre maison. Ceux-ci, loin de se calmer, entrèrent dans de nouveaux accès de rage. Le Prince de son côté, irrité de leur audace, avoit résolu à notre insu d'armer tout son monde, et d'aller les brûler dans leurs repaires ; et cela à l'instigation de son épouse. Mais dès que ceux-ci en eurent eu vent, ils se calmèrent et se tinrent en repos.

5. Cependant, comme un plus long séjour eût pu devenir funeste pour les fidèles, et qu'eux-mêmes le

pensoient ainsi, nous prîmes le parti de profiter du silence de la nuit pour nous séparer de ce troupeau que nous laissions avec bien du regret sans appui, aux prises avec les persécutions: leur douleur ne fut pas moindre que la nôtre.

Le lendemain nous débarquâmes à Tacaxis, ville située sur les côtes du Bungo. La santé délabrée du P. Cosme ne lui permettoit pas d'aller plus loin, nous étions d'ailleurs en sûreté; ce qui l'engagea à m'envoyer vers Civan (Roi de Bungo) qui résidoit à Vosuqui, à trente-deux lieues de là, pour le prier d'écrire au gouverneur de Tacaxis, à l'effet de lui assigner un logement. Je partis, et dès que je fus arrivé, je me hâtai de remplir ma mission.

6. Civan fut enchanté en apprenant le retour de Cosme dans ses états; il se hâta de me donner une lettre pour le gouverneur de Tacaxis, par laquelle il l'autorisoit à nous assigner un terrain et des maisons pour notre logement, avec permission à tous les habitans de se faire Chrétiens, s'ils le vouloient.

Un mois après, il adressa à tous les seigneurs de son royaume des lettres-patentes dans lesquelles il leur recommandoit avec éloge la personne du P. Cosme.

Deux mois ensuite, voyant que le christianisme ne faisoit pas tous les progrès qu'il désiroit, il publia deux tables écrites en lettres d'or sur un fond noir, dont l'une devoit rester entre les mains du P. Cosme, et l'autre être déposée et gardée par l'un de nous dans un autre bourg très-célèbre appelé *Cavaxiris*, situé dans une île à sept lieues de Tacaxis; l'une et l'autre écrite de la main même de Civan, entroit dans de grands détails sur la religion chrétienne, et étoit divisée en trois chapitres.

Dans le premier, il accordoit à toutes les classes de la société depuis la première jusqu'à la dernière, la liberté plénière d'embrasser le christianisme; dans le second, il infligeoit des peines contre ceux qui troubleroient ou maltraiteroient les hommes apostoliques dans leurs fonctions; et dans le troisième, enfin, il déclaroit que sa volonté et son bon plaisir étoit que l'Evangile fût prêché dans tous ses états.

L'intérêt que ce Souverain porte à la religion chrétienne est d'autant plus merveilleux qu'il n'est pas lui-même baptisé.

7. Quelques bonzes lui présentèrent un jour une requête à l'effet de nous faire expulser de ses états, sous prétexte qu'il étoit indigne de la Majesté royale de supporter des hommes qui traitoient les divinités japonoises avec autant de mépris et d'insolence, d'accueillir d'infâmes mangeurs de chair humaine (car ils ne rougissent pas de répéter toujours cette atroce absurdité), de protéger des êtres qui portent partout avec eux le fer et le feu, la guerre et toutes ses fureurs; et comme ils entassoient mille autres calomnies aussi méchantes qu'extravagantes : « *Voici bientôt quatorze ans*, répondit-il, *que ces hommes sont venus dans mes états à mon grand avantage et celui de mes peuples. Je n'avois alors que trois royaumes sous ma domination*, *aujourd'hui j'en compte cinq; mes finances étoient autrefois delabrées*, *aujourd'hui je suis plus riche que tous les Rois du Japon ensemble. Ces avantages ne me sont pas tant personnels qu'ils ne rejaillissent sur mes sujets. En un mot, depuis que je leur ai donné l'hospitalité sur mes terres*, *tout a prospéré autour*

de moi; depuis long-temps je soupirois après un héritier, et mes vœux ont été comblés par la naissance d'un fils. Maintenant, je vous le demande, quel avantage peut-il me revenir de prendre votre défense? Croyez-moi, ne me représentez jamais de pareilles requêtes. » Sur cette réponse ils se retirèrent confus et abattus.

8. Les nouvelles de Méaco nous apprennent qu'ils n'ont pas été plus heureux en cette ville, lorsqu'ils ont essayé de faire proscrire Gaspard Villèle par le Cubo-Sama.

L'usage des Japonois, lorsqu'ils font à leur Souverain un don d'une somme importante, est de lui offrir leur billet dont il se fait rembourser la valeur par l'entremise de ses intendans.

Les bonzes de Méaco, s'étant cotisés entr'eux, présentèrent ainsi leur billet à celui des ministres, qui s'étoit constitué leur patron auprès du Cubo-Sama, pour l'engager à solliciter notre expulsion. Celui-ci qui avoit le cœur naturellement droit, qui avoit quelquefois entendu la parole de Dieu, et l'avoit intérieurement approuvée, résolut de différer toutes démarches en faveur des bonzes et de garder pardevers lui leur billet, jusqu'à ce qu'il eût mieux approfondi et connu plus clairement la doctrine que prêchoit Villèle. Il vint donc à sa prédication. Le voilà enchanté, enthousiasmé; il y revient une seconde, une troisième fois. Enfin, convaincu, frappé de la lumière évangélique, il se fait Chrétien. Tels sont les moyens dont Dieu a coutume de se servir, pour tirer de l'erreur et amener à la connoissance de la vérité, ceux qui ont le cœur droit, et que les passions n'aveuglent pas.

9. Mais reprenons le fil de notre histoire. J'envoyai à Cosme le rescrit royal contenu sur les deux tables dont je vous ai parlé; il en garda une par devers lui et donna l'autre à Edouard de Sylva pour la porter à Cavaxiris et y prêcher l'Evangile.

Quant à moi, je restai à Vosuqui, résidence royale, depuis Noël jusqu'à Pâques. Il seroit fort inutile de vous entretenir de l'affluence de nos auditeurs, du nombre des baptêmes, des œuvres de charité pratiquées par les néophytes dans l'hôpital, des sommes versées dans la caisse des aumônes, des pieux spectacles extraits de l'Histoire sainte représentés aux fêtes de Noël, des pénitences pratiquées par les fidèles dans le saint temps du carême; enfin de la joie et de la jubilation qui éclate sur toutes les figures au saint jour de Pâques, tant en public qu'en particulier; tout cela vous est connu.

10. Pendant ce temps, Edouard de Sylva entraîné à Cavaxiris par un zèle ardent et bouillant qui croissoit avec ses succès, oublie qu'il est homme; il ne boit plus, il ne mange, il ne dort plus; et nuit et jour il prêche l'Evangile. Mais une maladie grave est venue bientôt l'arrêter dans sa course ambitieuse. Sur cette nouvelle et d'après les ordres de Cosme, je partis sans délai de Vosuqui pour venir le soigner; la distance étoit de plus de trente lieues. J'eus beaucoup de fatigues à essuyer dans ce voyage; les pluies continuelles avoient tellement grossi les rivières qu'on ne pouvoit trouver de gué nulle part. Forcé à chaque pas de me détourner de mon droit chemin, je n'arrivai à Cavaxiris que le cinquième jour. Je trouvai notre Frère dans un état déplorable, dénué de toute espèce de médicamens, exténué de fatigues et de con-

somption, mais plein de consolations. Comme le peu de remèdes que j'avois apportés avec moi pour relever ses forces abattues, n'avoit produit aucun effet sur un corps dépourvu de presque toute chaleur naturelle, et comme il désiroit ardemment rendre le dernier soupir dans les bras de son Supérieur, je profitai du calme de la nuit pour l'embarquer et l'amener à Tacaxis. Cosme l'accueillit, le reçut comme un tendre père reçoit son fils qui revient du champ de bataille, mortellement blessé; mais tous ses soins, toutes ses prières, toutes ses larmes ne purent le rendre à la vie. Il vécut encore dix jours dans les bras du P. Cosme; après avoir reçu deux fois le saint viatique, il alla recevoir dans le ciel la récompense due à ses travaux et à ses vertus, à sa patience, à son extrême humilité dont le souvenir et l'exemple resteront long-temps parmi nous.

Que de difficultés, que de fatigues, il a eu à surmonter surtout dans le début de son apostolat! De combien de manières, sous le nom de pénitences, n'a-t-il pas vexé, tourmenté son corps exigu! Quelle industrie, quel zèle pour la propagation de la foi! Je n'ai rien vu de semblable; il ne connoissoit pas de repos; car outre ses travaux journaliers il avoit appris non-seulement la langue japonoise, mais encore la chinoise qui est beaucoup plus difficile. Et c'est lui qui le premier a fait une grammaire japonoise et d'amples lexiques.

12. Mais je reviens au P. Cosme. Vers le même temps le Roi d'Arima le fit appeler près de lui. Quoique notre Père désirât ardemment avoir avec ce Prince une entrevue, et que c'étoit même

dans cette intention qu'il avoit fixé sa résidence à Tacaxis, il ne voulut cependant pas se rendre à cette invitation, sans en avoir prévenu le Roi de Bungo. En attendant sa réponse, il écrivit au Prince d'Arima deux lettres qui me précédèrent de quelques jours. Il s'excusoit d'abord sur le retard qu'il apportoit à se rendre à ses ordres, en lui alléguant les égards qu'il devoit au Roi de Bungo, et la reconnoissance dont il étoit redevable envers lui, qui ne lui permettoit pas de s'absenter de ses états, sans l'en avoir prévenu.

13. Ces précautions prises, je partis pour Arima quelques jours après avec les instructions du P. Cosme. Je trouvai sur ma route le village que nous avons dit être le lieu natal du Seigneur Léon. Ma présence fut pour les fidèles un sujet de joie sans égale, surtout lorsqu'ils apprirent le motif de mon voyage. Il se faisoit tard, je me décidai à passer le soir et une partie de la nuit avec eux, à recevoir les visites de tout le monde et à baptiser quelques personnes, entr'autres le fils d'un gentil, qui, dans les fréquentations journalières qu'il avoit eues avec les Chrétiens, avoit déjà commencé, non-seulement de se recommander à Dieu, mais qui avoit encore appris par cœur tout le catéchisme.

14. Le lendemain, à la pointe du jour, je repris la route d'Arima dont je n'étois éloigné que de cinq lieues. Le Roi, après les complimens d'usage, me retint à souper avec lui. Pendant le repas il me questionna beaucoup sur la situation du christianisme dans le Bungo. Quant à ce qui regardoit Cosme, il me déclara qu'il pouvoit se retirer à Cochinotzu, ville maritime de ses états, où l'on comp-

toit quatre cent cinquante Chrétiens, et là, attendre en repos l'issue de la guerre; qu'il me donneroit une personne pour m'y accompagner et me mettre en possession d'un terrain et d'une maison à l'usage de notre Supérieur; ce qui fut fait dès le lendemain.

Cosme, sur cette nouvelle, prit congé du Roi de Bungo, s'embarqua aussitôt, et fut accueilli avec des démonstrations de joie incroyables de la part des néophytes. Ceux-ci, sans perdre de temps, se mirent à l'ouvrage, à niveler le sol et à nous construire un logement. Leur vertu, leur honnêteté, leurs prévenances furent, pour notre respectable vieillard, un grand sujet de consolation et de joie. Mais ce qui le charma le plus, ce fut d'apprendre qu'aucun de tous ces Chrétiens, qui n'appartenoient à l'Eglise que depuis trois mois, n'avoient chancelé, qu'aucune menace de la part des ennemis, aucune dénonciation n'avoient pu les ébranler, et bien moins encore les ramener aux pieds des idoles. Il rendit grâces à Dieu qui avoit si bien défendu et protégé cette jeune vigne.

LETTRE XL.

LOUIS ALMÉIDA A LA COMPAGNIE DE JÉSUS, AUX INDES ET EN EUROPE.

Facunda, le 28 octobre 1565.

1. C'est pour satisfaire au besoin que nous éprouvons tous, de nous entretenir avec nos amis absens, et au désir ardent que vous avez de connoître les progrès que l'Evangile fait sur ces plages lointaines, que je viens ici vous donner des détails sur le voyage que j'ai fait à Méaco avec l'aide de Dieu.

Notre Supérieur s'étant décidé à nous envoyer Louis Froez et moi à Méaco; lui, pour rester avec Gaspard Villèle et le seconder; moi, pour accompagner Froez, voir par moi-même l'état de la religion dans la capitale de l'empire, prendre connoissance des dispositions où se trouvoient ces peuples à recevoir l'Evangile, et pour revenir ensuite lui en rendre un compte exact.

2. C'est de Cochinotzu, bourg maritime, dans le royaume d'Arima, où réside actuellement Cosme de Torrez, que nous nous embarquâmes, après avoir reçu sa bénédiction paternelle. Un vent frais nous amena le même jour à Ximabara; là nous employâmes deux jours à prêcher, à confesser; car la chrétienté de cette ville est aussi nombreuse que fervente.

fervente. Le moment de notre départ étant venu, les néophytes avoient préparé un navire pour nous accompagner jusqu'à bord du nôtre ; quelques-uns même (et vous pouvez juger par là de l'affection qu'ils nous portent), n'ayant pu arriver assez tôt, avoient pris des voitures pour venir au rivage, et s'étoient jetés à la nage, pour s'entretenir encore avec nous avant qu'on levât l'ancre.

Un gentilhomme, nommé Jean, nous accompagna fort loin avec sa propre barque, et dirigea ensuite sa course vers les états du prince Barthélemi (Sumitanda). Celui-ci peu de jours auparavant avoit envoyé au P. Cosme une croix d'or accompagnée d'une lettre, dans laquelle il lui mandoit que c'étoit à cette croix qu'il avoit toujours portée avec lui, qu'il étoit redevable non-seulement d'avoir échappé à de très-grands périls, mais de toutes les victoires qu'il avoit remportées sur ses ennemis ; qu'il lui envoyoit ce témoignage de sa foi et de son affection pour lui ; mais qu'il désiroit que Cosme lui envoyât la sienne en échange ; qu'il y attacheroit d'autant plus de prix qu'elle lui auroit appartenu. C'étoit donc la croix du P. Supérieur que ce gentilhomme portoit à Sumitanda. Louis Froez avoit ajouté à ce don quelques reliques. Priez, mes Frères, pour la prospérité des armes d'un Roi aussi pieux qui a si bien mérité de la religion chrétienne ; car ses ennemis personnels ne sont autre chose que ceux de la religion.

3. De Ximabara nous vînmes à Tacaxis qui sépare les royaumes d'Arima et de Bungo. De là nous prîmes notre route par terre vers *Fucheo* ou *Funai*, où nous arrivâmes après treize jours de marche et

de fatigues incroyables. Car avec un froid très rigoureux, nous eûmes à traverser des pays affreux et déserts. Les pluies avoient rendu les sentiers si glissans, que nous ne pouvions nous tenir sur nos jambes, et que nous tombions presque à chaque pas; et pour nous restaurer nous ne trouvions dans les auberges que du cresson et des feuilles d'inhame.

Cutamis, à neuf lieues de Funai, est remarquable par une très-belle église qu'un Chrétien de ce pays y a construite. Nous passames la nuit dans ce bourg et le lendemain nous vînmes à Funai.

Ciban (le Roi de Bungo) faisoit alors sa résidence à Vosaqui. Nous crûmes devoir lui présenter nos hommages et lui faire part de notre voyage et de ses motifs. Son accueil fut très-gracieux; il nous remit des lettres de recommandation pour ses amis de Méaco. On compte à Vosuqui quelques Chrétiens; de ce nombre étoit notre hôte, homme distingué par son zèle et sa probité. Ce fut pour nous une très-grande consolation d'entendre cet honnête Chrétien nous rendre compte de sa méthode d'oraison. Il commençoit par prier pour le Souverain Pontife et tous les ordres ecclésiastiques, pour les Princes Chrétiens, pour tous les membres de notre Société, spécialement pour chacun de nous qui étions au Japon, puis pour la conversion des Princes infidèles, nommément pour celle du Roi de Bungo; il nous déroula ensuite une longue série de demandes qu'il adressoit à Dieu, divisées par classes de différens objets. Il nous parla long-temps avec beaucoup d'esprit et de justesse sur le mépris du monde, avec beauqoup de pénétration sur les

moyens d'amener les grands à la connoissance de l'Evangile. Nous le quittâmes enchantés de sa conversation, et de sa piété. Au reste c'est lui qui, en notre absence, remplit les fonctions de prédicateur, et instruit les autres.

5. De retour à Funai, nous nous embarquâmes; nous prîmes la route de Méaco, suivis d'un grand nombre de néophytes, jusqu'à la distance d'une lieue. Mais le mauvais temps nous ayant rejetés jusqu'à trois fois dans le port, nous fûmes forcés de séjourner jusqu'aux fêtes de Noël, à la grande satisfaction des fidèles qui nous avouèrent ingénuement qu'ils avoient prié Dieu, pour que le mauvais temps nous forçât à rester avec eux. Nous employâmes ce temps qui fut d'un mois, à parcourir les campagnes voisines, à fortifier les Chrétiens, et à instruire les prosélytes.

C'est à Funai que nous découvrîmes que des bonzes déguisés s'insinuoient dans les réunions de femmes, pour y entendre nos instructions. Mais Dieu permit que cette ruse leur fut salutaire; comme on nous les avoit signalés, nous entrâmes de suite en dispute avec eux; et avec l'aide de Dieu, nous les convainquîmes aisément.

Notre séjour fut encore remarquable par le baptême du Tone de cette contrée, homme de haute naissance et de beaucoup d'esprit.

6. Enfin, après les fêtes de Noël nous nous remîmes en mer; un bon vent nous amena à l'île d'Hiu (1), mais non pas sans danger, car la mer étoit très-houleuse; notre navire très-petit étoit

(1) Ou Xicoco, comme elle est nommée sur les cartes.

surchargé d'une nombreuse populace qui adoroit le soleil, la lune, des cerfs, et d'autres sortes d'animaux. Des débris de vaisseaux, des paquets, des hardes qui flottoient sur la surface des eaux, qui nous présentoient partout les désastres d'un naufrage, étoient un spectacle fort peu rassurant. Mais le Seigneur, notre seul et unique appui, nous amena à un port, éloigné de Bungo d'environ quarante lieues. Cette île, fertile en riz, a dit-on, cent lieues de circuit; elle se divise en quatre royaumes ou provinces. Le lieu où nous abordâmes se nomme *Fore* en langue du pays (1).

Nous y rencontrâmes quelques Chrétiens qui avoient reçu le baptême à *Méaco*. Nous reçûmes la visite d'un d'entr'eux, qui étoit d'une politesse achevée. Il nous entretint toute la nuit, et sa conversation fort agréable ne roula que sur la bonté de Dieu. Je n'ai point encore rencontré de Japonois aussi instruit des vérités de la religion, qui parlât avec autant d'assurance que de prudence. Il avoit un fils âgé de onze ans, d'un heureux caractère; il le destinoit à l'état ecclésiastique. Toute sa maison est un modèle de régularité et de sainteté; surtout son épouse, qui, près d'accoucher, dès qu'elle eut appris qu'il y avoit des prêtres dans l'île, saisie d'une joie inespérée, vint nous trouver de fort loin, suivie de ses domestiques et de ses enfans, pour entendre la parole de Dieu; puis retourna le soir chez elle et accoucha dans la nuit suivante

(1) Le P. Charlevoix, t. II, pag. 235, fait aborder Alméida, d'abord à Fara, d'où, après une navigation de huit jours, il le fait venir à l'île d'Hiu. Cependant sa carte n'établit aucune île entre Funai et Xicoco, ou Hiu.

d'un fils dont elle nous fit annoncer la naissance à la pointe du jour.

Nous nous arrêtâmes huit jours dans cette île, et eûmes la consolation d'y baptiser six personnes.

7. Avec le même navire nous reprîmes notre route, et en six jours nous atteignîmes le port de Ximaquimo, qui est à peu près moitié chemin de Funai à Sacai.

L'hiver commençoit à se faire sentir rigoureusement; les hauteurs étoient déjà couvertes de neige; elle tomboit même en si grande quantité qu'il étoit facile de s'apercevoir de la différence des climats, et combien le froid est plus rigoureux dans une province que dans l'autre. Là, ne trouvant aucune barque plus grande que celle qui nous avoit amenés, nous fûmes forcés d'en louer une de ces petites, qu'on appelle ici *myoparron;* et malgré les pirates dont ces mers sont infestées, nous arrivâmes heureusement au port de Sacai. Un incendie que pendant la nuit nous avions vu en mer de fort loin, venoit d'y consumer mille maisons.

8. Un homme de qualité nommé Sanche, prévenu de notre arrivée, nous envoya un bâtiment plus grand et plus sûr que notre myoparron, et monté par des marins de confiance. Il nous reçut et nous accueillit avec la plus franche et la plus généreuse cordialité.

Il avoit dans son enclos une maison fort agréable destinée à recevoir les étrangers selon l'usage du pays; cest là qu'il nous donna un logement. Après quelques instans de repos, nous eûmes la visite de son épouse et de ses enfans qui étoient fort bien élevés et très-modestes; ils se retirèrent ensuite

après une heure environ de conversation. Louis Froez prit dès le lendemain la route de Méaco; pour moi, je restai encore à Sacai pour y terminer quelques affaires et le suivre bientôt de près.

9. La nuit l'ayant surpris à Ozaqua, ville située à trois lieues de Sacai, il s'y arrêta pour y coucher; et cette nuit même, le feu prit à un quartier de la ville dont il consuma jusqu'à neuf cents maisons. Les néophytes qui accompagnoient Froez dans sa route, effrayés de ce malheureux accident qui sembloit justifier la réputation dont les bonzes nous ont gratifiés, celle de porter partout avec nous la peste, la désolation, le fer et le feu, le firent secrètement sortir de la ville. La journée suivante fut remarquable par l'abondance de neiges qui tomba; jamais depuis cinquante ans on n'en avoit vu une si grande quantité. Cependant, malgré les risques et les traverses dont son voyage fut accompagné, Dieu lui permit d'arriver en bonne santé à Méaco.

10. Quant à moi, le froid excessif que j'avois enduré, m'avoit occasioné des douleurs insupportables; pendant vingt jours je fus presque totalement perclus; mais je fus aussi l'objet des soins et des inquiétudes de Sanche, mon hôte, comme si j'eusse été son propre fils; c'étoit lui-même qui dans la nuit me veilloit, me soignoit avec deux ou trois domestiques; son épouse, ses enfans me prodiguèrent de leur côté des soins mêmes minutieux Leurs visites étoient fréquentes; j'avois aussi pour médecin un Chrétien très-expérimenté dans son art. Dieu me fit enfin la grâce de me rendre la santé: mais comme mes forces ne me permettoient pas encore de me remettre en route, et que l'on désiroit néan-

moins entendre la parole de Dieu, je mis à profit le peu de forces que j'avois recouvrées, pour prêcher. Le Seigneur seconda ma bonne volonté et me fit encore la grâce de déciller les yeux à huit personnes et de les amener au baptême. Le zèle et la piété de Sanche et de sa famille ne contribuèrent pas peu à cet heureux succès.

11. Dans cet intervalle je reçus la visite de la fille de la maison, accompagnée d'une suivante plus âgée. Elle commença, en entrant dans ma chambre, par se jeter à genoux devant une image de la sainte Vierge, que j'avois coutume de porter avec moi en voyage; c'est dans cette posture qu'elle ne voulut pas quitter, qu'elle m'adressa ces paroles : «Vous savez mon père, que je suis chrétienne par la miséricorde infinie de Dieu; mais Jésus-Christ, par l'entremise de sa sainte Mère, m'a fait encore une autre grâce. Il m'a inspiré la résolution de n'avoir point d'autre époux que [illegible] et de lui être fidèle jusqu'à la mort. L'[illegible], de plus, de me faire couper les [illegible] (ce qui, chez les Japonois, est l'indice qu'on a renoncé au siècle et qu'on a embrassé un genre de vie austère); et de supplier mon père de me mettre au rang de ses esclaves et de m'employer aux plus viles fonctions domestiques. Cependant, continua-t-elle les larmes aux yeux, mes péchés me rendent sans doute indigne de cette faveur du ciel; car je viens d'apprendre que mon père songe à me faire épouser mon oncle, le frère de ma mère, qui non-seulement n'est pas chrétien, mais qui est encore l'homme du monde le plus entiché des superstitions du pays, qui nuit et jour lit et médite comme un bonze la mythologie japonoise. Vous voyez à quel péril mon salut est exposé. Ah!

je vous en conjure, venez à mon secours ; aidez-moi à vaincre les obstacles qui s'opposent à mon bonheur ; employez votre crédit auprès de mon père, pour l'engager à rompre une alliance qui m'inspire tant d'horreur. Au reste, ajouta-t-elle, le Seigneur secondera vos efforts, les bénira, et j'espère que sa miséricorde mettra fin à mes maux. »

J'approuvai d'abord la généreuse résolution de la jeune personne, car elle n'avoit que seize ans ; mais je l'avertis qu'elle devoit se tenir en garde contre l'inexpérience de sa jeunesse, contre les piéges et les embûches que l'ennemi de l'homme, sous toutes sortes de masques, jette partout sous nos pas ; surtout lorsque nous nourrissons dans notre esprit quelque projet généreux et de difficile exécution. Il n'y a pas de doute, lui dis-je, que si jusqu'à votre dernier soupir vous conserviez dans votre ame le feu sacré de la virginité, vous recevriez du céleste époux une ample récompense du sacrifice que vous lui auriez fait ; comme aussi, s'il venoit par malheur à s'éteindre dans votre ame, si vous veniez à succomber sous la puissance tyrannique de la chair, quelle honte pour vous, quelle désolation pour votre famille, quel affront et quel tort ne feriez-vous pas à des parens respectables et à la considération dont ils jouissent dans le public ? Si donc vous ne vous sentez pas la force pour fournir jusqu'au bout la rude et épineuse carrière que vous vous proposez, n'y entrez pas ; vous ferez plus sagement de vous marier, mais non pas avec votre oncle.

« Je connois, répliqua-t-elle, toute ma faiblesse ; mais j'espère avec l'aide de Jésus-Christ triompher de moi et de l'ennemi de mon salut ; déjà même

pour essayer mes forces dans ce genre de combat, j'ai fait un jeûne de trois jours sans rien boire, sans rien manger; et je suis sortie si forte de cette épreuve, j'y ai puisé tant de consolations et de joie intérieure, que j'ai résolu d'affronter toutes les autres difficultés, ne doutant pas que notre divin Sauveur me fournira dans l'exécution d'un projet dont sans doute il est l'auteur, les mêmes secours, les mêmes consolations dont j'ai goûté les prémices pendant mon jeûne. »

A ces mots, je ne pus m'empêcher d'admirer la généreuse résolution de cette jeune fille; je la renvoyai en l'exhortant de veiller attentivement sur elle-même. Le lendemain, j'eus un entretien avec son père; je lui fis part du projet de sa fille et lui ouvris en même temps les yeux sur l'illégitimité du mariage qu'il projetoit; je lui fis voir qu'il étoit criminel sous trois points de vue; d'abord parce que l'époux qu'il destinoit à sa fille étoit non-seulement païen, mais encore fortement entêté des superstitions mythologiques; parce qu'en second lieu la loi de Dieu condamnoit les mariages entre oncle et nièce, hors les cas de nécessité; parce qu'enfin Monique, sa fille, avoit une aversion insurmontable pour cet état.

A cela Sanche m'objecta que dans toute la ville et parmi les Chrétiens, jamais sa fille ne trouveroit un parti qui lui convînt autant sous le rapport de la naissance; que ce mariage lui avoit paru un moyen sûr de gagner à la religion chrétienne un des plus chauds sectateurs de l'idolâtrie; enfin que sa parole étoit donnée, qu'il ne pouvoit reculer avec honneur, et sans choquer aux yeux de tous les citoyens, un homme riche et puissant, qui

aimoit éperduement sa fille; qu'il redoutoit d'attirer sur lui et sa famille son inimitié, s'il reculoit d'un pas dans une affaire qui étoit si engagée et presque conclue. « *Cependant*, ajouta-t-il, *coûte qui coûte*, *si les lois du christianisme s'opposent à la conclusion de ce projet*, *je m'en départirai sans hésiter* ».

Je louai son courage et sa piété. Il se retira d'abord troublé et inquiet; mais Dieu vint à son secours, et avec une admirable douceur il rompit des engagemens qui eussent été criminels et funestes.

Je m'appliquai, pendant cet intervalle, à donner à la pieuse Monique des règles de conduite et des conseils salutaires. Mais je compris bientôt qu'elle recevoit des leçons d'un plus grand maître que moi. Son humilité, sa docilité me firent bientôt voir en elle une de ces vierges que l'Eglise dans sa jeunesse enfantoit à Jésus-Christ, et qu'elle a placées à juste titre dans ses fastes héroïques. Cette jeune fille s'est absolument consacrée à la retraite et à la prière. Sa cellule est isolée de toute la maison; elle n'a pour tout meuble qu'un crucifix et des livres spirituels; car elle est très-versée dans l'art de lire et d'écrire (1).

Elle a un frère qui n'est pas moins admirable. Cet enfant, nommé Vincent, n'a que douze ans: je lui demandois un jour jusqu'à quel point il aimoit Jésus-Christ, son Seigneur et son maître; sa réponse fut aussi prompte qu'énergique: « *Jusqu'à verser tout mon sang pour lui*, *jusqu'à me faire hâcher pour son saint nom.* »

(1) Il ne faut pas oublier que savoir lire et écrire en caractères glyphiques ou chinois, ou japonois, est une science hors de la portée du commun des hommes.

12. Cependant, je commençois à recouvrer mes forces; et, sur l'avis de nos Pères qui résidoient à Méaco, je profitai de mon mieux-être pour rendre visite à un riche Seigneur idolâtre, qui habitoit dans les environs de Sacai, et qui jouissoit d'un grand crédit à la cour du Cubo. Jamais Sanche ne me voulut permettre de faire ce voyage à pied; en effet, le chemin étoit long, et j'étois encore foible. Je fus donc contraint, par ses instances, d'accepter un norimond ou litière fort légère, porté par deux hommes. Cette espèce de voiture ne contient qu'une personne assise commodément, d'une forme quarrée, avec deux fenêtres collatérales qui peuvent s'ouvrir et se fermer à volonté. C'étoit une de ces voitures dont se servent les personnes de qualité, pour les visites ou pour les cérémonies; leur forme est très-élégante.

C'est dans cet équipage d'emprunt que j'allai voir ce Seigneur. Il avoit un secrétaire Chrétien, qui me facilita l'accès près de sa personne, et me ménagea l'occasion de m'entretenir avec lui sur la religion. J'avois encore avec moi un Japonois très-versé dans ces sortes de discussions.

Tandis que celui-ci discouroit sur l'absurde pluralité des dieux, sur l'origine des superstitions japonoises, sur l'essence et l'existence d'un seul Dieu, créateur de toutes choses, maître absolu de toutes les créatures; et comme il en appeloit au bon sens de tous les auditeurs (car une vingtaine de personnes composoit l'assistance), pour juger de la vérité ou de la fausseté de l'un ou de l'autre doctrine; une approbation générale se manifesta sur toutes les figures. Le secrétaire qui, depuis quelque

temps, étoit Chrétien, ne pouvoit contenir sa joie. Le résultat de cette instruction et de quelques autres fut le baptême de trois personnes; mais le reste des auditeurs fut vivement ému et ébranlé.

13. C'est là que j'appris que le P. Villèle étoit à Imori, bourg éloigné de six lieues de Sacai. Je me décidai alors à retourner sur mes pas et à revenir chez mon hôte pour prendre congé de lui, et lui annoncer que je partirois le lendemain. Me voyant alors décidé à me mettre en route, il me dit qu'il ne me laisseroit pas partir, sans m'avoir fait voir quelques-uns de ses trésors.

C'est, en effet, l'usage des nobles Japonois d'étaler aux yeux des étrangers pour qui ils ont quelque considération, ce qu'ils ont de plus précieux, et en particulier tous les instrumens dont ils se servent pour la préparation d'une boisson, qu'ils font avec la feuille d'une herbe réduite en poudre, d'un goût très suave, et qu'ils appellent *Tchaa* (1).

Voici la manière dont ils préparent cette infusion : ils prennent de cette herbe réduite en poudre, autant qu'en pourroit contenir la coque d'un gland, et la jettent dans un vase de porcelaine, et qui est rempli (2) d'eau bouillante.

Ils ont à cet usage un chaudron en fer, une quan-

(1) C'est du *thé* dont Alméida veut ici parler. Le Japonnois l'appelle *tchaa* ou *tchanoki*. Le Chinois le nomme *theh*.

(2) Le thé moulu, et pris ainsi en poudre, s'appelle *ficki tchaa*. Tout le thé qui se sert à la cour de l'Empereur doit être cueilli sur une montagne proche de Méaco. Un fossé large et profond environne toute l'emplantation. Les arbrisseaux y sont disposés en allées, qu'on ne manque pas un seul jour de balayer. Ceux qui font la récolte des feuilles, s'abstiennent de manger du poisson et de

tité de vases en porcelaine, d'une haute antiquité (1), des tasses, des cuillères, un entonnoir, un trépied, un petit foyer pour faire l'infusion. Voilà ce qu'on appelle au Japon un trésor, qui n'a pas une valeur moindre que ne l'a parmi nous un riche écrin, composé des plus beaux diamans, des plus belles perles, des émeraudes les plus rares. Ces meu-

toute autre viande, de peur que leur haleine ne corrompe les feuilles; ils se lavent deux, trois fois par jour, ou dans un bain chaud, ou dans la rivière; encore ne leur est-il pas permis de toucher les feuilles avec les mains nues; mais seulement avec des gants.

On étend les feuilles ainsi cueillies sur une platine de fer, exposée au feu, et lorsqu'elles sont bien chaudes, on les roule avec la paume de la main sur une natte rouge, très-fine, jusqu'à ce qu'elles soient toutes frisées. Le feu leur ôte une qualité narcotique dont elles sont d'ailleurs empreintes. Il sort de ces feuilles rôties un jus de couleur jaune verdâtre, qui brûle les mains à celui qui les roule. Il faut malgré la douleur, continuer ce travail jusqu'à ce que les feuilles soient refroidies, parce que la frisure ne tiendroit pas si elles n'étoient pas chaudes. De sorte qu'on est obligé de les remettre deux, trois fois sur le feu, en le diminuant insensiblement. Les gens de la campagne ont une méthode plus courte, et y mettent moins de façon. Ils se contentent de rôtir les feuilles dans des vases de terre; sans autre préparation, leur thé n'en est pas moins estimé des connoisseurs, et il est beaucoup moins cher. Au reste, on convient généralement que le thé impérial, et tous les autres perdent beaucoup à l'air des sels volatils, qui en constituent la qualité, et qu'ils les ont presque tous perdus quand ils arrivent en Europe, quelque soin qu'on prenne de les bien fermer. On prétend que le thé du Japon, beaucoup plus délicat que celui de la Chine, perd encore dans le transport beaucoup plus de sa sève.

(1) Le thé impérial se conserve ordinairement dans des vases antiques de porcelaine, qu'on appelle *mautsabos*. On croit que non-seulement ces vases conservent le thé, mais rendent au thé vieux sa qualité première. Ces vases sont très-recherchés, et mis à un haut prix par les Seigneurs Japonois. Les moindres valent 100 taels (le tael vaut 57 fr. de France), les plus grands se payent

bles ont leurs appréciateurs en titres et leurs courtiers.

Le thé en poudre est encore un objet d'un haut prix, il ne se sert qu'à la suite d'un festin. Un appartement particulier est réservé dans les maisons pour les repas de cérémonies, exclusivement à tout autre usage ; la propreté en est admirable.

14. Le lendemain de mon arrivée, le seigneur Sanche me fit appeler dans son appartement et de là conduire avec deux néophytes par une porte très-étroite dans une galerie au bout de laquelle se présenta à nous un escalier en bois de cèdre d'un travail si exquis et d'une propreté si recherchée qu'on eut dit que personne ne l'avoit encore foulé. Cet escalier nous menoit à un petit vestibule, d'où par un passage très-étroit nous fûmes introduits dans la salle du festin. Là, tout y étoit d'une propreté merveilleuse; la décoration étoit d'un goût si délicat, que vous eussiez eu peine à croire que c'étoit l'œuvre du génie et de la main des hommes.

3, 4, 5,000 taels. Mais l'Empereur seul a le droit de les acheter à ce dernier prix, aussi en a-t-il un grand nombre dans son trésor.

La tradition des Japonois et des Chinois est qu'ils se fabriquoient dans l'île de *Mauri*, voisine de celle de Formosi, qui fut engloutie et dont il ne reste plus de vestiges, que quelques rochers qu'on aperçoit quand la marée est basse. Cette île étoit célèbre par ses fabriques de porcelaine; et c'est de ses ruines que les plongeurs les ont retirés. On y en trouve encore, dit Koempfer, de temps en temps. Ils tiennent à des rochers, par des coquillages de coraux et autres choses semblables ; on ne les nettoie jamais entièrement. On leur laisse toujours quelques coquillages et un peu de scories marines pour montrer qu'ils ne sont pas contrefaits. Leur difformité même fait leur prix. Ils sont transparens, extrêmement minces, d'une couleur blanchâtre, tirant un peu sur le vert. Ils ont la forme de petits barils avec un petit col étroit; les marchands Chinois en font le commerce.

Une partie de cette salle étoit meublée de buffets comme les nôtres. A l'une des extrémités étoit un poêle construit en terre fort noire d'environ trois pieds et demi de circuit, mais d'un noir si parfait, si luisant que vous l'eussiez pris pour une collection de glace. Sur ce poêle étoit un trépied fort élégant qui portoit un chaudron en fer, qui avoit coûté à Sanche six cents ducats et qu'il avoit eu pour rien, me dit à l'oreille un des néophytes.

15. On se mit à table; le repas fut moins remarquable par l'abondance, la recherche et la variété des mets, que par l'élégance et la propreté du service. C'est en cela surtout que cette nation fait consister son principal luxe. Un silence profond régnoit parmi les convives, quoiqu'ils fussent très-nombreux; vous n'eussiez pas vu sourire, bien moins encore parler, ou chuchotter un domestique; une modestie sévère et pleine de gravité formoit un tableau dont on ne peut se faire une idée qu'après l'avoir vu. Le repas fini, tous les convives se mirent à genoux pour remercier Dieu; car tel est l'usage de tous les Chrétiens japonois.

16. Alors le maître du logis se mit à préparer lui-même le thé, et nous le servit ensuite. Il fit apporter devant les convives tout ce qui sert à sa confection. Dans le nombre des meubles étoit un petit trépied d'environ neuf pouces de circonférence, destiné à soutenir le couvercle de la chaudière lorsqu'on la découvroit; en le maniant je m'aperçus qu'il avoit été resoudé en deux endroits, et qu'il n'étoit autre chose qu'une antique ferraille. Sanche n'en prétendoit pas moins que ce trépied étoit le

plus précieux de tout le Japon, et n'avoit pas son pareil dans tout l'empire; il lui avoit coûté treize cents ducats, et il ne l'auroit pas donné pour beaucoup plus. Tous ces ustensiles ont chacun leur enveloppe de soie et se renferme dans des coffrets très-précieux. « J'ai, dit Sanche, plusieurs autres choses aussi précieuses que rares que je ne puis vous montrer en ce moment, vu que je ne les ai pas sous la main; mais à votre retour j'aurai le plaisir de vous les faire voir. »

17. Pour vous donner une idée de la valeur immense que les antiquaires Japonois attachent à ces raretés, il faut que vous sachiez qu'un des plus notables seigneurs de Méaco, possède un petit vase de porcelaine dans la forme et de la grandeur d'une aiguière servant aussi à l'usage du thé qu'on n'estime pas moins de trente mille ducats; quand au prix de dix mille ducats, tout le monde convient qu'il ne manqueroit pas d'acheteur; car on rencontre dans le commerce beaucoup de ces vases dans le prix de trois, quatre, cinq mille ducats. Il est aussi des épées qui ont des valeurs tout aussi extraordinaires.

18. L'heure de mon départ étant arrivée, je pris congé de toute la famille de Sanche, de son épouse et de ses enfans; je me mis en route après déjeûné. Mais Sanche, son fils, ses frères et quelques néophytes, tous en habits de cérémonie, m'accompagnèrent jusqu'au faubourg.

En les quittant, je dirigeai mes pas vers une rivière qui est naviguable, éloignée de trois lieues de Sacai. Il étoit environ neuf heures du matin; là m'attendoient deux bateaux qu'un Chrétien gentilhomme

d'Imori

d'Imori, prévenu de mon arrivée, avoit fait préparer. Dans l'un de ces bateaux étoit le fils de ce Seigneur, jeune homme d'environ douze ans, armé d'une arquebuse, dans un costume guerrier, et l'attitude d'un homme fait; dans l'autre étoient des provisions de bouche de toutes espèces et en abondance.

Le jeune homme, en m'engageant à monter dans sa barque, me fit ses excuses, de la part de son père, de ce qu'il n'avoit pu venir lui-même à ma rencontre, parce qu'ayant chez lui depuis peu le P. Gaspard Villèle, il n'avoit pu décemment le laisser seul; mais que lui venoit au lieu et place de son père.

19. Au sortir de la barque, sur le déclin du jour, nous nous trouvâmes au pied d'une haute montagne sur le sommet de laquelle étoit situé le bourg d'Imori. Comme le chemin qui nous restoit à faire étoit très-rapide et très-mauvais, je trouvai sur le rivage un norimond qui m'attendoit. Mais malgré l'extrême diligence des porteurs, la nuit nous surprit à moitié chemin, au milieu d'une vaste forêt de cèdres et de sapins. Fort heureusement, nous rencontrâmes des hommes qui venoient au devant de nous avec des torches, et qui nous tirèrent d'embarras. Nous arrivâmes enfin, pour combler de joie Gaspard Villèle, notre hôte et toute sa famille.

Ce bourg est le château le plus fort de toute la contrée; il est de la dépendance du seigneur Mioxindono, qui y fait sa résidence habituelle au milieu d'une population très-fidèle et presque toute chrétienne.

20. Le lendemain de mon arrivée, comme les néo-

phytes vouloient approcher du tribunal de la pénitence, nous fîmes deux fois par jour des instructions sur ce sacrement. Ils y assistèrent en robes de soie bigarrées, avec des poignards dorés dans la ceinture. Leur respect pour la parole de Dieu étoit tel qu'ils l'écoutoient dans la même posture que tous les Orientaux reçoivent les ordres de leur Souverain, c'est-à-dire, à genoux, les mains et la face presque contre terre. Tous vinrent d'abord adorer la croix, après avoir très-humblement salué Gaspard; puis ils lui prêtèrent une oreille attentive. Ils lui adressèrent ensuite plusieurs questions, pour être à même de réfuter les impertinens mensonges des *Genguis* (1), ennemis acharnés du nom chrétien. Ils furent fort contens et très-satisfaits des réponses qu'on leur donna. Le lendemain, nous nous établîmes au confessionnal. Gaspard y consacra une semaine entière.

21. Nous allâmes ensuite à l'audience de Morindono, Roi d'Imori, pour lui présenter nos hommages, comme Gaspard avoit l'habitude de le faire tous les ans. Ce Souverain non-seulement nous offrit à boire dans sa coupe, ce qui est un honneur insigne; mais nous voyant prosternés à ses pieds, il se prosterna aussi de son côté (2) et nous traita avec une distinction qui ne se ressentoit ni de sa fortune ni de son humeur naturellement hautaine.

(1) Ce sont des bonzes qu'on rencontre à Nara, à huit lieues de Méaco, qui servent de guides à ceux qui font le grand pélerinage, dont nous aurons bientôt occasion de parler.

(2) L'étonnement des courtisans dut être extrême; car ce Seigneur étoit regardé comme le dieu tutélaire de l'Empereur, et passoit en même temps pour le plus fier des hommes.

22. Non loin d'Imori, au pied de la montagne, est une île (1) d'environ une demi-lieue de circuit, située à l'embouchure de la rivière qui se décharge dans la mer, près de Sacai. C'est là que le christianisme a une très-belle église. C'est un riche Japonois très-zélé, brûlant du désir de voir toute sa patrie prosternée devant les autels du seul vrai Dieu, et sous l'empire de Jésus-Christ, qui en est propriétaire. Il m'engagea beaucoup à en construire également une à Sacai; il mit même à ma disposition pour cet objet cinquante mille caxares, et je suis dans l'intention, avec cette somme, de mettre bientôt la main à l'œuvre.

Je débarquai dans cette île le samedi soir pour y célébrer la messe le lendemain. Nous ornâmes notré chapelle le mieux que nous pûmes, suivant nos moyens. A la pointe du jour les Chrétiens y affluèrent de toutes parts. Après l'office, Gaspard fit une instruction sur le mariage, parce que plusieurs étoient dans l'intention de se marier, et d'observer les lois et les rits de l'Eglise. Nous baptisâmes huit gentilshommes; mais la rigueur du froid m'ayant de nouveau perclu, et me trouvant encore en proie à un rhumatisme aigu, Gaspard m'engagea à me faire transporter à Méaco, où je séjournai deux mois.

23. La saison s'étoit enfin radoucie; je me décidai alors à parcourir les bourgades peuplées de Chrétiens, qui avoisinent Méaco, ainsi que Cosme de Torrez me l'avoit recommandé.

J'entrerai dans peu de détails sur ce qui concerne cette tournée, parce que Louis Froez s'est

(1) L'île de Canga.

chargé de vous faire part de tout ce qui concerne la mission de Méaco.

24. Je vins d'abord à Nara, qui n'est qu'à une journée de la capitale. Daxandono, un des plus puissans Seigneurs du pays, favori intime de Mioxindono et du Cubo-Sama, en est le Souverain. J'allai d'abord voir deux gentilshommes néophytes, que j'exhortai à rendre à Dieu d'immortelles actions de grâces pour leur baptême. Ils me conduisirent ensuite chez Daxandono, qui habitoit un château très-fort et magnifique, bâti en pierre tendre, sur une colline naturellement fort élevée, mais dont, à force de bras, il avoit prodigieusement adouci la pente. On eût dit que tout le château, les remparts, les tours avoient été taillés et découpés dans le roc; au centre se trouvoient plusieurs puits qui, à la vérité, n'avoient pas donné beaucoup de travail; car les sources n'avoient pas plus de quatre pieds et demi de profondeur.

Lorsqu'il eut fixé son séjour sur cette hauteur, il appela autour de lui ses plus riches et ses plus fidèles vassaux, et leur distribua un vaste terrain, à la condition d'y bâtir. Ceux-ci y élevèrent, à l'envi les uns des autres, des maisons magnifiques, à plusieurs étages, percées de fenêtres prenant jour sur l'extérieur, comme les nôtres. Mais un coup d'œil superbe, c'est celui qu'offrent les couverts, non-seulement des maisons particulières, mais encore des édifices publics, des tours et des remparts de la ville; ils sont d'une légèreté, d'une élégance dont rien de ce que j'ai vu dans le monde ne peut approcher.

Dans le mortier on ne mêle pas du sable avec la

chaux, mais une espèce de papier fort blanc. Que vous dirai-je des tuiles qui couvrent les toits, épaisses de deux doigts, d'un fond noir, ornées de figures qui conservent leur éclat plus de cinquante ans? Les salons, les cabinets sont boisés et revêtus de bois de cèdre, qui y répand partout une odeur très-suave. Tous les corps avancés, tels que les balcons, semblent être d'un seul et unique morceau.

Les murs sont recouverts de fort beaux bas-reliefs, qui représentent les faits les plus intéressans des annales japonoises; le fonds en est tout doré. Les colonnes, les architraves, les bases, les torses sont revêtus de cuivre ciselé et doré. Dans la ciselure on remarque des roses très-grosses, et d'un travail exquis. Les plafonds sont décorés de tout ce que l'art peut inventer de beau, et les pièces en sont rapportées avec tant de soin, que l'œil le plus curieux ne peut en distinguer les jointures.

Mais ce qui me surprit le plus, ce fut un cabinet d'environ vingt-six à vingt-sept pieds en carré, lambrissé en bois couleur naturelle de safran, moiré, et dont le poli fait tellement l'effet des glaces, que j'ai eu peine à me persuader que cet éclat fût naturel au bois, et que le vernis n'en eût pas fait les frais. L'aménité, l'élégance des jardins répondent parfaitement à la magnificence des bâtimens, et est au dessus de toute description.

Méaco renferme sans doute beaucoup de choses dignes de la curiosité des voyageurs, mais rien de comparable avec ce que je viens ici de vous esquisser grossièrement. Aussi, ce lieu est célèbre par l'af-

fluence journalière des Princes Japonois, qui y viennent de toutes les parties de l'empire, attirés par la curiosité et le plaisir.

25. Parmi un très-grand nombre de temples fort beaux, on en distingue un surtout à *Cobucui*. Les néophytes, après l'instruction, nous engagèrent à l'aller voir.

Trois grands portiques soutenus de trois rangs de colonnes en forment l'entrée. On monte au premier par une belle rampe faite d'énormes pierres de taille; au dessus de cet escalier, est un repos, ou nouveau portique flanqué de deux belles statues colossales, armées de massues; du troisième portique on découvre la façade du temple. On y monte par une rampe en pierre, dont le travail ne le cède en rien à la première. Deux lions d'une taille énorme en gardent l'entrée; trois statues, de sept coudées chacune, représentent, au milieu du temple, Xaca entre ses deux fils, tous trois assis. Tout le pavé est de grandes pierres carrées.

Mais ce qui tient du prodige, ce sont soixante et dix colonnes en bois de cèdre, d'une hauteur et d'un diamètre prodigieux. Chacune a coûté, disent les archives, cinq mille ducats. Elles sont toutes, ainsi que les murs, peintes en rouge. Le toit, couvert de ces belles tuiles dont j'ai parlé, a vingt-quatre pieds de saillie; et je n'ai pu me rendre compte de ce qui pouvoit soutenir en l'air un aussi énorme poids.

26. A côté de ce temple se trouve le réfectoire des bonzes: c'est encore un bâtiment magnifique, dans le même goût à peu près que celui du temple; il a deux cent quarante pieds de long sur soixante

et douze de large. Le dortoir est composé de cent quatre-vingts cellules distribuées sur deux rangs. J'ai remarqué plusieurs salles vastes et magnifiques; une entr'autres qui sert aux bonzes de bibliothèque, dont le plafond est soutenu de vingt-quatre colonnes, de neuf pieds de diamètre. Cette salle est si riche en livres, que les fenêtres en sont presque masquées. Dans ce monastère on trouve des bains, et des aisances de toutes espèces, ménagées avec art, une cuisine d'une extrême propreté, où coule un ruisseau d'eau limpide; une chaudière de cuivre, de six pieds de diamètre sur six de hauteur et de deux doigts d'épaisseur, servant à faire bouillir le thé pour l'usage ordinaire de la maison; car, l'été comme l'hiver, le Japonois ne boit jamais froid. Toute la nuit les appartemens sont éclairés. Ce temple et les édifices attenans datent de six cents ans. Vis-à-vis est un étang d'environ deux cent cinquante pieds de circuit, rempli de poissons auxquels il est défendu de toucher sous les peines les plus rigoureuses.

27. De là on nous conduisit au temple de Casonga, dédié à une idole dont les dévots Japonois attendent et espèrent richesses, honneurs, longue vie, et tout ce que le siècle peut offrir de désirable. Leur espoir si souvent trompé ne peut guérir leur folie. Ce temple jouit ici d'une grande célébrité. Il faut pour y arriver, traverser une très-belle prairie, ou pour mieux dire, une pelouse dont l'herbe n'a pas quatre pouces de hauteur. Ensuite un bois fort épais que coupe en ligne droite une allée d'environ mille pas. Vers le milieu de cette allée, le terrain s'élève un peu. Pour franchir cette légère élévation, on a disposé des degrés de dix

pieds de largeur. Un double rang de pins et de cèdres vient se voûter sur la tête du voyageur, de manière qu'à midi même il y est à l'abri des rayons du soleil. Beaucoup de ces cèdres feroient des mâts magnifiques pour des vaisseaux du plus haut bord. J'en ai vu plusieurs dont le tronc avoit plus de trente pieds de circonférence. Un ruisseau limpide vient par le murmure de ses eaux augmenter les charmes de ce lieu délicieux.

Aux approches du temple on aperçoit un double rang de pilastres de pierres carrées, qui portent des lanternes d'un bois noir avec leurs bases; le tout enrichi d'ornemens de cuivre dorés ciselés, et surmontés d'un chapiteau en forme conique pour les défendre des vents et de la pluie.

En avançant on en rencontre d'autres d'un métal plus solide, *dorées*, et d'une magnificence extraordinaire. On en compte cinquante à droite, et autant à gauche; elles sont éclairées toutes les nuits. Les noms de leurs fondateurs sont écrits en lettres d'or sur chaque pilastre, ainsi que la somme annuelle qui a été vouée à leur entretien perpétuel.

28. On découvre ensuite un immense monastère peuplé de filles nobles qui doivent avoir quarante-cinq ans accomplis pour y être admises. Leur costume de soie est fort élégant. C'est là que les pèlerins qui y affluent de toutes les parties de l'empire trouvent en abondance de quoi se rafraîchir et se désaltérer. Au sortir de ce monastère, on entre dans un très-beau portique qui aboutit au temple dont l'entrée n'est permise qu'aux seuls prêtres consacrés à son service. J'y en aperçus quelques-uns qui étoient assis; ils

étoient vêtus de longues robes de soie, couverts d'un chapeau à haute forme. Les pélerins jettent dans le parvis ce qu'ils veulent donner à ces prêtres.

29. Il est encore dans la même forêt une autre pagode qu'on appelle *Fachiman*, qui ne se distingue des autres que par un plus grand nombre de lanternes, par leur ciselure qui est encore plus recherchée et par les dorures qui y sont prodiguées. A l'entour règne un portique parsemé de cailloutages noirs et blancs, emplanté d'arbres consacrés à la médecine, et tous régulièrement taillés à une égale hauteur. Entre chaque arbre est un vase de pierre de dix-huit pouces de haut, qui contient un agréable mélange de roses et de fleurs variées.

30. Pour revenir à la maison, nous prîmes un chemin qui nous conduisoit à un autre temple situé hors des bois et consacré au *Daïbu*, c'est-à-dire, *au très-saint homme*.

Le frontispice présente trois portes dont une est supérieure aux autres; trois autres d'une hauteur prodigieuse sont placées sur chacun des côtés du portique qui forme un carré de trois cent soixante pieds de toutes faces. Car telle est la manière d'élever ici les édifices publics ou particuliers, que lorsqu'un côté d'un bâtiment est connu, on les connoît tous. Le temple est situé au centre du carré; il a deux cents pieds de long et cent cinquante de large; les degrés et le pavé sont construits de grandes pierres de taille; en face de l'entrée sont placées deux statues colossales beaucoup plus gigantesques encore que celles que je venois de voir; dans l'intérieur la porte est flanquée à droite et à gauche de deux autres statues d'un aspect horrible et

farouche, de la hauteur de soixante-dix pieds, mais bien prises dans leurs proportions : l'une s'appelle TRAMONDA, l'autre BAZAMONDE. Chacun de ces dieux préside à un ciel et a un démon sous ces pieds.

Au milieu du temple est la statue de XACA, assise entre ses deux fils CANON et XIXI (1). Celle de *Xaca* est toute de cuivre doré, assise sur une rose. Le tout occupe un espace de soixante-dix pieds de large; les deux autres sont en bois très-bien travaillé, très-bien doré; et les auréoles qui en décorent la tête, jettent tant d'éclat que l'œil n'en peut soutenir la vue.

Derrière on remarque deux autres statues semblables aux précédentes; ce sont celles d'HOMOCONDIO et de ZOIOLIS auxquels le vulgaire donne aussi des cieux à présider. Sur les deux faces extérieures et latérales du temple règne, à l'élévation de dix pieds, une tribune où l'on entre par quatre portes. Dans l'intérieur il en est une autre où l'on voit une chaire magnifique. Une petite galerie, bien travaillée, large de vingt-sept pouces environ, couronne ces tribunes. Quatre vingt-dix-huit colonnes de cèdre, d'une hauteur prodigieuse, parfaitement rondes et de dix-sept pieds et demi de contour, portent le plafond. Ce temple date de soixante-dix ans; l'on avoit été vingt ans à le bâtir; trente ans après il fut brûlé, puis rebâti, mais avec moins de magnificence; ce qui se remarque aisément à quelques bases des anciennes colonnes, que le feu a épargnées, et dont la

(1) Rien n'est plus obscur que cette généalogie des Dieux Japonois. Ici CANON et XIXI, sont les fils de *Xaca* assis sur une rose. — Le P. Charlevoix les fait fils d'Amida. Il appelle XIXI, *Gizon*, t. I, édit. in-12.

largeur annonce que les colonnes ont dû être beaucoup plus hautes.

Hors du pérystile du temple s'élève une tour en bois supportée par trente colonnes ; on y remarque une cloche qu'un de nos néophytes mesura en ma présence, dont l'ouverture étoit de douze pieds et demi de diamètre, trente pieds de circonférence et dix-sept pieds et demi de hauteur. Son épaisseur étoit de treize pouces et demi. Le son en est fort beau, et elle se fait entendre de fort loin, sur tout le territoire qui dépend du temple, et dans la ville de Nara.

A deux milles aux environs de la ville, les cerfs et les pigeons sont non-seulement en très-grande quantité, mais si familiers qu'ils entrent dans les maisons sans avoir rien à redouter, parce qu'ils sont consacrés au Dieu Xaca. Mais finissons : en voilà bien assez sur les temples et les monastères de ce pays, que nous n'avons visités, comme je vous l'ai dit, qu'à la sollicitation des néophytes.

3. De Nara, je me rendis à Toki qui n'en est éloigné que de cinq lieues ; j'y fus accueilli avec de grandes démonstrations de joie par ceux des habitans qui étoient Chrétiens. Je crois que quelques Japonois avoient rempli à leur égard les fonctions charitables de missionnaires ; car jusque-là, aucun de nous, pas même Gaspard, n'avoit encore pu aller les voir. La population de cette ville est presque toute composée de gentilshommes ; le Gouverneur est parent ou allié du Cubo-Sama. Il n'aborde personne sans lui donner, en lui adressant la parole, son titre de Grandeur.

Je restai, au milieu d'eux, trois jours qui fu-

rent employés à des instructions ; chacun put en toute liberté faire les questions qu'il crut convenables pour éclaircir ses doutes. C'est une chose admirable que le zèle et la piété qu'ils apportent dans la prière publique. Au moment de mon départ, ils me témoignèrent leur reconnoissance, non-seulement par des petits présens que je n'aurois pu refuser sans paroître les mépriser, mais ils me donnèrent encore des chevaux et des guides, pour m'accompagner dans ma route.

32. De Toki je vins à Sava, place forte, située sur une haute montagne, à six lieues de Toki et vingt lieues à l'orient de Méaco. Son site est des plus beaux; toute la campagne d'alentour est magnifiquement boisée et couverte d'arbres de toutes espèces, mais surtout de pins et de cèdres. De là, la vue s'étend à vingt lieues de circonférence, sur une superbe campagne fort bien cultivée, et couverte de riches habitations.

A moitié chemin, nous vîmes venir à nous deux très-beaux chevaux, tout équipés, tout sellés conduits par une quinzaine d'archers, tous Chrétiens, que le Seigneur du lieu, nommé François, envoyoit à notre rencontre. Je pris alors congé de mes guides, et après les avoir remerciés, je continuai ma route avec ma nouvelle escorte, pour arriver à Sava où les Chrétiens m'accueillirent avec tous les témoignages possibles de joie et de satisfaction.

Le Seigneur François, pour nous recevoir avec plus de somptuosité, étoit allé à la chasse, et avoit dirigé sa course du côté de la campagne où nous devions passer; mais comme notre marche avoit été plus accélérée qu'il n'avoit cru, nous ne pûmes nous rencontrer.

33. Arrivés à Sava, nous nous rendîmes d'abord à l'église près de laquelle est notre hospice, c'est-à-dire la maison destinée à notre logement et celui des laïques qui se sont associés à nos travaux apostoliques. Elle est presque toute bâtie en bois de cèdre. Des portiques très-étendus et d'un très-beau coup d'œil en font le contour.

A l'entrée de la nuit le Seigneur François fut de retour avec tout son train de chasse, composé de tous ses domestiques et de ses vassaux. Un énorme sanglier en étoit le produit; mais ce n'étoit pas sans peine et sans danger qu'on l'avoit terrassé; non-seulement les chiens, mais les hommes en avoient été fort maltraités. Encore en habits de chasse, ils vinrent tous à genoux rendre actions de grâces de leur capture en présence d'un tableau de la résurrection que le Seigneur François avoit fait copier par une main habile, sur un tableau que nous lui avions prêté.

Il me rendit ensuite visite pour me remercier du long voyage que j'avois fait pour arriver jusqu'à lui. Elle fut courte; comme il craignoit de m'incommoder et supposoit sans doute que j'avois besoin de repos, il se retira en me laissant des témoignages non-équivoques de l'amitié et de l'affection la plus sincère et la plus cordiale. C'est l'homme le plus beau, le plus grand, le mieux fait de toute la contrée; je dis plus, je n'ai pas encore vu un Japonois d'une taille aussi riche, et qui réunisse tout à la fois autant de grandeur d'ame, de générosité, que d'humilité profonde. Il est d'une dextérité admirable dans le maniement des armes, très-versé dans la mythologie et la jurisprudence de son pays. Du moment qu'il eut tourné son esprit

du côté de la religion chrétienne, il y fit en si peu de temps tant de progrès, que depuis ce moment il n'a jamais cessé de vanter la grandeur et la miséricorde de Dieu, de porter tout ce qui l'entoure à la religion chrétienne, aux vertus qu'elle recommande, soit par ses exemples, soit par ses discours.

J'ai eu, sans qu'il s'en doutât, l'occasion de l'entendre parler de la religion avec quelques-uns de ses domestiques qui n'étoient pas encore Chrétiens, de l'entendre expliquer la différence qui existoit entre le vrai Dieu et les idoles du pays. Ses paroles, son action étoient aussi vives, aussi touchantes que lumineuses. Il termina son exhortation par déclarer qu'il ne pourroit, non-seulement jamais voir un fidèle serviteur, mais même reconnoître un homme dans celui qui s'obstineroit à rester dans le paganisme. Il n'y a cependant qu'un an qu'il a été baptisé, et depuis ce moment Gaspard n'a pu le visiter qu'une seule fois.

34. Le territoire de Sava est limitrophe d'un autre Tone qui s'étoit révolté contre son Suzerain, le Roi Daiondono. Le Seigneur François n'hésita pas d'aller trouver ce voisin, malgré le danger évident qu'il couroit en allant se mettre entre les mains d'un homme irrité, qui regardoit comme ennemi tout ce qui ne se rendoit pas complice de sa rébellion. Nous qui étions restés à Sava pendant son absence, nous employâmes notre temps à prier instamment le Seigneur de le préserver de tout accident. Nos vœux furent exaucés; François mania l'esprit du rebelle avec tant de dextérité et de prudence, qu'il parvint à le calmer, à lui faire entendre raison et à le réconcilier avec Daiondono leur Suze-

rain commun. Cette pacification répandit la joie parmi les habitans de Sava, qui ne demandoient pas mieux qu'à vivre en paix.

35. Au reste, ce Prince ne s'occupe pas seulement du bonheur temporel de ses sujets, mais il saisit toutes les occasions de répandre parmi eux les lumières de l'Evangile, et de dissiper les ténèbres de l'idolâtrie ; il anime, il enflamme ses principaux vassaux du zèle dont il brûle lui-même. Nous le vîmes peu de temps après son retour se rendre chez un autre Seigneur de son voisinage, et le convertir, lui et toute sa famille, et les amener ensuite au baptême.

Une ambassade l'ayant peu de temps après conduit à la cour du Roi de Mino, il y fut encore assez heureux pour faire entrer au bercail de l'Eglise deux Seigneurs d'un haut rang. N'ayant pu les aller baptiser moi-même, comme je le désirois, parce que j'étois forcé de me rendre ailleurs, j'écrivis à Gaspard qui étoit à Méaco, pour qu'il envoyât quelqu'un à cet effet, vu que leur exemple devoit beaucoup influer sur tout ce qui les entoure. Tel est le zèle apostolique du Prince François ; et je passe sous silence plusieurs autres faits de même nature.

36. Pendant notre séjour à Sava nous avons prêché, catéchisé, répondu dans des conférences publiques et particulières, à toutes les questions que les habitans nous faisoient, résolu toutes les difficultés que chacun nous proposoit. Nous y avons baptisé neuf personnes, entr'autres un jeune gentilhomme qui, jadis instruit des mystères de la religion chrétienne par un homme du peuple, fit dix lieues pour me venir trouver à Sava, dans cette intention.

37. Sur ces entrefaites, j'appris qu'un vaisseau étoit dans le port de Sacai, prêt à mettre à la voile; ne voulant pas laisser échapper cette occasion, je partis aussitôt, au grand regret des habitans de Sava. Mais comme la route de Sacai n'étoit pas sans dangers pour les voyageurs, le Prince François nous fournit, non-seulement toutes les provisions nécessaires pour notre route, mais nous donna une escorte de vingt-quatre hommes, bien équipés, pourvus d'armes à feu, d'arcs et de flèches. Que le Seigneur verse ses bénédictions sur ce Prince, en récompense de ses bons offices à notre égard; et je le recommande, mes très-chers Frères, instamment à vos prières.

38. De retour à Sacai, je retrouvai chez Sanche et dans sa famille, les mêmes bontés, les mêmes attentions que la première fois. En attendant que le vaisseau mît à la voile, je consacrai trois jours à instruire et à catéchiser les néophytes. J'eus la consolation d'apprendre que la vertueuse Monique avoit été constante dans sa résolution, qu'elle venoit encore de refuser généreusement un parti très-avantageux, et qu'elle persistoit plus que jamais dans sa noble résolution de servir le Seigneur dans la retraite et dans la pénitence.

Au moment de m'embarquer, le Prince d'Imori, Mioxindono, qui étoit venu à Sacai uniquement pour me rendre visite, avec un grand nombre de ses vassaux, et les néophytes les plus distingués de la ville de Sacai, me firent l'honneur de m'accompagner jusqu'au port, avec toutes sortes de provisions, et de me recommander d'une manière spéciale au patron.

39. J'eus le bonheur d'avoir pour compagnon de voyage un Chrétien, médecin de Sacai, d'une très-grande érudition, très-habile dans son art. Cet homme, dès qu'il eut ouvert les yeux à la lumière que Jésus-Christ est venu apporter sur la terre, ne s'étoit pas renfermé dans les bornes communes des devoirs que lui imposoit la religion, mais il avoit aspiré de suite à toute la perfection évangélique; et renonçant entièrement au siècle, il avoit formé la résolution d'entrer dans notre compagnie. C'étoit pour exécuter ce projet, qu'il s'expatrioit, et qu'il abandonnoit parens et amis. Après m'avoir fait part de ses desseins, il me pria de le mener au Bungo, ou à tout autre endroit que je voudrois. Je me rendis volontiers à ses désirs; je l'engageai d'abord à faire une cession de tous ses biens à son fils, également médecin; à ne se réserver que sa garderobe qui étoit précieuse, vu qu'elle pouvoit nous faciliter l'entrée chez les Grands-Seigneurs Japonois, qui attachent ici un grand prix aux ornemens extérieurs du corps. Je le conduisis à Cosme de Torrez qui lui fit faire des instructions et des catéchismes; les néophytes en furent enchantés.

Il est venu dernièrement à Sacai, où il ne paroissoit jadis que magnifiquement vêtu, et suivi d'un nombreux cortége de cliens; mais aujourd'hui rien n'est admirable comme l'humilité, la douceur qui l'accompagnent dans l'exercice des fonctions les plus humbles et les plus basses de notre ministère.

40. Reprenons le fil de notre histoire. C'est à la mi-mai que je m'embarquai à Sacai; en treize jours un bon vent m'amena à Funay. Les nouvelles

que j'apportois de Méaco, remplirent de joie et de consolations les fidèles de cette ville.

Quatre jours après mon débarquement, je me rendis à Vosuqui où le Civan tenoit sa cour. Je profitai de l'accueil favorable qu'il me fit, pour lui présenter une requête au nom de tous les néophytes, à l'effet d'obtenir un terrain et d'y construire une église. Non-seulement il fit droit à ma demande; car il nous accorda un vaste terrain sur le rivage de la mer, près de la citadelle, dans une position très-avantageuse; mais il mit encore à notre disposition tous les ouvriers nécessaires à cette construction. Nous avons tout lieu d'espérer que cet édifice servira merveilleusement aux succès de l'Evangile.

41. Cela fait, je repris la route de Funai d'où je m'embarquai au bout de huit jours pour Ximabara. Cosme de Torrez en étoit parti depuis environ un mois pour Cochinotzu. Je trouvai, en arrivant à Ximabara, une multitude d'infidèles qui accouroient à la parole de Dieu. En peu de jours j'y baptisai cent quatre-vingts prosélytes. Le Tone et son épouse, suivis d'un nombreux cortége de parens, de vassaux, de citoyens étoient allés entendre le P. Supérieur à Cochinotzu. Ils en revinrent mieux disposés que jamais en notre faveur.

42. Lorsque nous eûmes ouï les confessions de tous les fidèles, nous nous remîmes en mer, suivis d'une foule de Chrétiens qui, à cet effet, avoient équipé deux barques.

Nous arrivâmes au moment où l'on recevoit la nouvelle que le navire de don Jean Pereira venoit d'entrer dans le port de Faconda. Ce port relève de la principauté d'Omura, à vingt-cinq lieues en-

viron de Cochinotzu. A l'instant, sur ses ordres, je partis, et je portai à cet équipage les secours spirituels qui étoient en mon pouvoir. Quinze jours après, Melchior Figuéredo y vint aussi de Bungo pour entendre leurs confessions et leur célébrer la sainte messe. Mais nous ne fûmes pas long-temps ensemble; car Barthélemi, prince d'Omura, me fit appeler près de lui; et de l'avis de Melchior, je me mis aussitôt en route, accompagné d'un Japonois très-versé dans toutes les doctrines que les différentes sectes du pays professent, et très-instruit dans la religion chrétienne.

Notre arrivée combla de joie le Prince Barthélemi qui depuis deux ans n'avoit vu personne de nous. Il nous fit mille questions, auxquelles nous satisfîmes. Comme il étoit à craindre que les gens de sa maison et ses vassaux n'eussent oublié leur catéchisme au milieu du tumulte des armes, il pensa qu'il seroit convenable de le leur répéter. En effet, après souper, au sortir de table, il réunit autour de lui tous ses officiers et domestiques, et les invita à prêter une oreille attentive à l'instruction que j'allois leur faire.

43. Je ne puis passer sous silence quelques faits qui peuvent vous faire apprécier l'humilité et la piété de ce vertueux Prince. D'abord il me força et me contraignit d'accepter la première place; après le repas, il vint familièrement se placer entre moi et mon compagnon Japonois qui alloit me servir d'interprète, et s'appliqua à nous indiquer les principaux dogmes sur lesquels nous devions insister dans notre instruction, en présence de ses gens dont connoissoit bien le caractère.

Lorsqu'elle fut commencée, il vint se glisser,

tout doucement et sans affectation, dans un coin de la salle parmi ses valets, pour faire voir quel respect on devoit avoir pour la parole de Dieu, et par conséquent pour ceux qui l'annonçoient.

Dans cette première conférence, nous démontrâmes que dans la nature tout étoit créé, et qu'il n'y avoit qu'un seul et unique Créateur, infiniment bon, infiniment puissant, infiniment sage; de là nous fîmes voir quels dieux c'étoient que les dieux japonois. Leur joie fut égale à leur surprise en voyant, en apprenant à quel culte ridicule, absurde et criminel on les avoit arrachés pour les amener aux pieds des autels du seul et vrai Dieu, si grand, si bon, si magnifique dans ses promesses. Les jours suivans, nous traitâmes du bonheur du ciel, des peines de l'enfer, et des autres vérités également importantes que nous avons l'habitude d'inculquer fortement dans la tête et le cœur des néophytes, dès le principe de leur éducation chrétienne. Et je crois en effet que la maison du Prince avoit besoin qu'on lui rappelât ces grandes vérités; mais quant à lui-même, sa constance dans la foi surpassa mes espérances. Elle est d'autant plus admirable, qu'à peine avoit-il reçu les premières teintures du christianisme que la félonie, la rébellion en prit prétexte, pour armer ses sujets contre lui, le dépouiller de ses états, le chasser même du trône et du domaine de ses pères, et le réduire à n'avoir près de lui qu'un seul valet, qui pût lui préparer sa nourriture. Sa foi a résisté aux assauts de l'infortune; elle n'a pas moins été supérieure aux attraits de la prospérité. La Providence lui a rendu son sceptre; mais en Roi chrétien il a exercé tout à la fois justice envers des sujets rebelles et

opiniâtres, et clémence à l'égard des enfans égarés, repentans et soumis.

44. Après m'être arrêté quelques jours auprès de ce Prince, je repris la route de Faconda pour revoir les Portugais. C'est là que je trouvai des lettres du P. Cosme, qui me mandoient de profiter de la première occasion pour revenir auprès de lui à Cochinotzu. Il me fallut donc retourner de suite au Bungo.

Mon trajet de Faconda à Cochinotzu ne fut pas sans danger; car ayant relâché la nuit dans une rade peu fréquentée et dans ce moment déserte, nous y fûmes assaillis par deux myoparons de pirates; mais comme nous étions en force, et que notre équipage étoit composé de gens de cœur, ils se retirèrent et prirent le large.

Dans cet intervalle le P. Cosme étoit tombé malade. A peine fut-il rétabli que je repris la route du Bungo, où plusieurs motifs m'appeloient, mais surtout celui d'aider le F. Jean-Baptiste Monti dans l'administration de son Eglise.

45. Le premier jour de mon voyage je vins à Ximabara, où je trouvai Arias Sanche occupé à instruire les catéchumènes. Comme les néophytes désiroient beaucoup entendre la parole de Dieu, je m'arrêtai quelques jours auprès d'eux pour les satisfaire, et je reçus aux fonts baptismaux ceux qui me parurent suffisamment instruits. J'allai ensuite rendre visite au Tone du lieu, qui me la rendit à son tour. J'eus la consolation de le voir, lui et toute sa maison, assister à nos instructions, et y prêter une sérieuse attention. Il combla les vœux des néophytes en leur accordant un cimetière par-

ticulier, en leur faisant la concession d'un terrain pour bâtir une église, et de trois îles couvertes de pins de haute futaie, dont le produit devoit être employé aux bâtimens.

Cette jeune pépinière de Chrétiens est pleine de vigueur et de zèle; elle nous en a donné de nombreuses preuves, mais entr'autres celle-ci.

46. On étoit à la veille d'une solennité païenne, à laquelle toutes les classes de la société ont coutume d'assister, comme parmi nous, aux processions de la Fête-Dieu. Comme les néophytes avoient hautement déclaré qu'ils n'y assisteroient plus, les bonzes et leurs suppôts en poussèrent les hauts cris, les traitèrent d'impies et de sacriléges abominables; de concert, ils allèrent trouver le Tone, lui dénoncèrent l'outrage que les Chrétiens faisoient aux dieux tutélaires de la patrie, l'affront qui en rejaillissoit sur toute la ville et sur lui-même, et le supplièrent de ne pas laisser impuni un aussi criminel attentat.

Le Tone, sensible à leur plainte, fit venir devant lui les plus notables des Chrétiens, et les exhorta à se conformer aux usages de leur pays, et à prendre toujours part aux jeux et aux fêtes publiques, comme par le passé. Mais ceux-ci lui répondirent que la religion dont ils faisoient profession leur en faisoit une défense positive; qu'assister aux spectacles institués en l'honneur des dieux, c'étoit rendre hommage à ces divinités fantastiques, à leurs idoles, et que certes ils n'en feroient rien. — *Eh bien*, reprit le Tone, *n'y assistez pas pour les dieux, mais pour moi, et par respect pour ma volonté.* — *Nous sommes prêts à faire tout ce que vous nous*

ordonnerez, à l'exception de tout ce que la loi de Jésus-Christ nous défend, vu que nous sommes déterminés à ne jamais l'enfreindre.

Au sortir de cette audience, ils se rendirent tous ensemble à l'église, résolus d'y attendre la mort (1). C'est qu'en effet, vu le caractère violent et hautain des Seigneurs Japonois, il est fort étonnant que le Tone ne les ait pas fait massacrer sur-le-champ dans l'église. Effrayé de leur multitude, il n'osa peut-être pas aller plus loin; car il leur fit dire que, puisqu'ils étoient si opiniâtrement attachés à leur religion, il n'insisteroit pas davantage, et qu'il leur laissoit la liberté de faire ce qu'ils voudroient, à l'égard des jeux publics. Cette décision inattendue confirma de plus en plus les fidèles dans la foi et dans la piété.

47. Un Chrétien nommé Léon, proche parent du Tone, mourut il y a quelque temps. L'opinion générale fut que les bonzes l'avoient fait empoisonner, parce que, non-seulement il avoit contribué de ses deniers à la construction de l'église, et donné généreusement des jardins pour son

(1) Lorsqu'un Roi ou un Tone condamne à mort un ou plusieurs de ses sujets, il ne les fait point arrêter, et ne leur fait aucun procès; après les avoir interrogés, il les renvoie chez eux, sans leur faire connoître ce qu'il a décidé sur leur sort. Mais ceux qui ont ordre de les tuer, les prennent au dépourvu et les massacrent à coups de sabre; et cela pour qu'ils ne vendent pas leur vie en se tenant sur la défensive.

Il n'en est pas de même des Grands-Seigneurs ou Tones; le Roi leur envoie comme une grâce spéciale l'ordre de se fendre le ventre, et cela pour des fautes souvent légères. Toute sa parenté en doit faire autant, sinon on les massacre. Mais il est rare qu'ils résistent à la faveur qui leur est faite, non plus que sa famille.

emplacement, mais encore parce qu'il employoit son crédit à protéger les Chrétiens contre les païens, et même contre le Tone, lorsque le besoin y étoit.

Les fidèles, pour donner un exemple de l'union et de la charité qui règnent entr'eux, lui firent de magnifiques obsèques. Plus de sept cents néophytes suivirent son convoi avec des torches allumées, en chantant l'office des Morts. Son cercueil enveloppé d'un drap de soie fut déposé dans la terre sur le soir; ils érigèrent sur sa tombe un monument en pierres qu'ils environnèrent d'une barrière en bois, supérieurement travaillée, ornée de deux croix, une placée sur la porte de l'enceinte, l'autre sur la cime du mausolée. Cette sépulture est tous les jours visitée par un très-grand nombre de Chrétiens.

Je vous en ai dit assez sur la mission de Ximabara. Au sortir de cette ville je suis allé à Funai, de là je suis venu au port de Facunda d'où je vous écris en ce moment.

LETTRE XLI.

LOUIS FROEZ A LA COMPAGNIE DE JÉSUS, AUX INDES.

Méaco, 28 février 1565.

Mes très-chers Frères,

1. L'année dernière je vous écrivis de Firando, et je vous mandai qu'ensuite des ordres de notre P. Cosme de Torrez, j'allais partir et travailler avec Gaspard Villèle à Méaco, où la moisson présentoit de grandes espérances, hors de toute proportion avec le nombre des ouvriers, et qu'on m'avoit donné pour compagnon Louis Alméida.

Il me reste maintenant à vous rendre compte de ce long voyage dont, avec la grâce de Dieu, je suis heureusement venu à bout. Je ne vous entretiendrai que de ce que je croirai vous intéresser et vous plaire davantage.

Mais comme Alméida et moi nous nous sommes partagé le plaisir de vous faire cette narration, que lui s'est chargé de vous donner les détails de notre voyage, et moi de vous faire connoître la situation de l'Eglise de Méaco, le caractère et les mœurs de cette partie de la nation Japonoise, je laisserai donc de côté tout ce qu'Alméida a pris sur son compte (1), pour ne vous entretenir que de ce qui m'est échu en partage.

(1) Voyez la lettre XL, n.° 1.

2. Vous aurez grandement pitié de cette nation, lorsque vous connoîtrez de quel artifice, de quelle astuce se sert l'ennemi du genre humain, pour tromper, corrompre et perdre à jamais ces peuples sous le voile mensonger de la religion, en s'offrant lui-même à leur adoration sous des images monstrueuses et fantastiques, et en exigeant d'eux un culte abominable accompagné de cérémonies absurdes et ridicules. Il a d'abord éteint dans leurs ames toute idée quelconque, je ne dis pas seulement de Jésus-Christ sauveur et rédempteur des hommes, mais encore celle d'un seul Dieu créateur de l'univers. Ce pays est fertile en toutes espèces de superstitions et de sectes. Chacun est libre de s'attacher à celle qui lui plaît le plus; mais il en est deux principales, celle d'Amida et celle de Xaca.

3. On rencontre partout des monastères peuplés de bonzes et de bonzesses de différentes sectes et de diverses couleurs; les uns sont vêtus de robes blanches bordées de noir, les autres de robes grises; ces derniers sont spécialement consacrés au culte d'une idole nommée *Dénix* (1). Il ne faut pas confondre ces derniers avec les adorateurs d'Amida. Car ils n'ont ensemble rien de commun. Au reste, ils sont tous magnifiquement logés, et surtout bien rentés. Le célibat est de rigueur parmi eux; le mariage leur est défendu sous peine de la vie.

(1) On ne sait trop que penser de cette idole *Dénix* que d'autres Mémoires appellent *Cogi*, à laquelle, suivant quelques auteurs, les Japonois donnent le premier rang. On a prétendu que le *Dénix* étoit moins une divinité particulière qu'un symbole de la Trinité. En effet, ses statues le représentent avec trois têtes et quarante mains, pour indiquer l'universalité d'opérations.

Au milieu de leur temple on voit un autel sur lequel repose la statue en bois du Dieu Amida; il est nu jusqu'à la ceinture; il porte aux oreilles des breloques comme les femmes; il paroît assis sur une superbe rose.

4. Ils ont d'immenses bibliothèques, de vastes réfectoires et des cloches qui les appellent aux différentes heures de la prière. Sur le soir le supérieur donne à chacun d'eux un sujet à méditer. A minuit, réunis devant l'autel du temple ils récitent un office qu'on pourroit appeler *matines*, extrait du dernier livre de Xaca; à la pointe du jour ils consacrent une heure à la méditation.

Ils ont tous la tête rasée, et ne portent par conséquent, ni barbe, ni chevelure; leurs cloîtres sont immenses et ornés de chapelles consacrées aux Fotoques ou Saints japonois. Ils célèbrent un grand nombre de fêtes dans le cours de l'année. La plupart d'entr'eux sont de très-noble extraction; car c'est dans ces cloîtres que la noblesse japonoise surchargée d'enfans rejette ceux à qui elle craint de ne pas pouvoir laisser un patrimoine suffisant.

5. Le vice dominant de ces prêtres suppôts de l'enfer, c'est l'avarice. Il n'est point de moyens qu'ils ne connoissent et qu'ils n'emploient pour pomper l'argent. Ils font un merveilleux trafic de certains billets à l'aide desquels le peuple croit se racheter des démons; ils empruntent de l'argent pour le rembourser dans l'autre monde à de gros intérêts, et donnent pour gage des billets que le prêteur emporte soigneusement avec lui dans la tombe.

6. On rencontre encore parmi eux une certaine classe d'hommes qu'on appelle *Jama-Bus* (ou sol-

dats de la montagne) leurs cheveux sont crêpés hérissés. C'est à eux qu'on s'adresse pour recouvrir les objets perdus ou volés. Voici la manière dont ils s'y prennent. Ils placent devant eux un enfant, dans le corps duquel ils font entrer un démon au moyen de certains vers magiques. Ils interrogent ensuite l'enfant sur ce qu'ils veulent savoir. On attribue à leurs prières, à leurs conjurations de puissans effets soit en bien, soit en mal; et le peuple y met un grand prix, selon le besoin qu'il en a, et l'usage qu'il en veut faire.

Avant d'être admis dans leur congrégation, les prétendans qui sont au nombre de deux ou trois mille, font tous ensemble le voyage d'une montagne excessivement élevée. Là, pendant soixante jours ils se déchirent le corps à titre de pénitence; durant ces épreuves, le diable se montre à eux sous différentes formes. Lorsqu'ils ont obtenu cette faveur des puissances infernales, ils sont jugés dignes de l'institut et d'être admis dans la congrégation; alors on les décore de quelques touffes blanches qui leur pendent au cou, et d'un très-petit chapeau noir qui ne leur couvre que le sommet de la tête. C'est avec ces décorations qu'ils parcourent les provinces pour offrir et vendre leurs services. Ils annoncent leur arrivée dans les villes en frappant sur un petit bassin que chacun d'eux est tenu de porter avec lui.

7. Il est encore une autre race de charlatans qu'on appelle *Genguis*, qui font aussi le métier de découvrir les objets ou volés, ou perdus. Ils habitent le sommet d'une montagne très-élevée; leur figure est hideusement noircie par l'habitude où ils sont d'être constamment exposés aux ardeurs du soleil,

la pluie, au vent, à la neige, aux intempéries de toutes les saisons; ils se marient, mais ils ne prennent leurs femmes que dans leurs castes. Ils ont la tête rasée à l'exception d'une touffe de cheveux tortillée qui fait sur leur tête une espèce de corne.

Leur séjour habituel est sur la cime des montagnes et des rochers les plus élevés et les plus escarpés; ils traversent les fleuves les plus larges à l'aide du démon qui, pour mieux river les fers dans lesquels il tient ces malheureux, leur ordonne de grimper sur un rocher qui est prodigieusement élevé; là, les misérables l'invoquent, l'appellent pendant long-temps à grands cris; le démon se rend enfin à leur vœux, il leur apparoît ou à midi ou sur le soir, sous le nom du dieu Amida, et traverse leur assemblée. Cette vision leur inspire une si grande et si profonde superstition, ils en sont si intimement pénétrés, qu'il est impossible de la déraciner de leur cœur.

8. Il y avoit encore autrefois une autre montagne où le diable avoit l'habitude de se manifester aux Japonois. Quiconque désiroit ardemment connoître ce que c'étoit que le séjour des bienheureux et le paradis, s'y transportoit, et y attendoit la vision. Lorsque l'esprit paroissoit, sur un signe qu'il leur faisoit, ils le suivoient dans tous les détours d'une profonde et immense caverne d'où le démon se précipitant dans l'abîme, entraînoit avec lui son adorateur, et disparoissoit à jamais. Mais la fraude fut découverte; et voici de quelle manière. Un vieillard étoit entêté de cette folie; son fils avoit employé tous les moyens capables de le dissuader et de le guérir de cette manie. Mais n'ayant pu y parvenir, il prit son arc et ses flèches,

et se détermina à suivre secrètement son père jusqu'à l'endroit fatal. Le démon parut sous une figure humaine avec un certain éclat; tandis que le vieillard prodiguoit ses adorations à l'être fantastique, le fils accourut, tendit son arc, tira sur le fantôme; mais ce fut un renard qui à la place d'un homme fut percé de sa flèche. L'animal blessé prit la fuite, le chasseur le poursuivit à la trace de son sang, il arriva au précipice dont j'ai parlé, et le trouva rempli d'ossemens humains, tristes restes des victimes de la superstition. C'est ainsi qu'il délivra d'une mort certaine son père, et guérit ses compatriotes d'une funeste erreur.

Il est encore un autre lieu qu'on appelle Coia (1), célèbre par la quantité de monastères dont il est peuplé. Ils reconnoissent, dit-on, pour fondateur un certain *Combendaxis*, fourbe très-adroit, qui par ses discours s'étoit fait une grande réputation de sainteté. Il avoit rédigé un code de magie et de sortilége. C'est à lui qu'on attribue l'invention des lettres ou caractères usuels Japonois.

La tradition veut que, parvenu à une extrême vieillesse il s'enferma dans une caverne en forme carrée, d'environ six pieds de toutes faces, dont il fit murer l'entrée avec défense et malédiction à tout mortel qui en feroit l'ouverture. Il n'y est pas mort; il y prie, dit-on, sans cesse. Après quelques dix-mille ans, il en sortira, lorsqu'un homme fameux par sa science, nommé *Mirozu*, paroîtra dans le Japon; mais alors son corps, se trouvant épuisé de jeûnes, de prières, et de fatigues, il voudra jouir du repos éternel.

(1) A treize lieues de Sacai.

Des lampes nombreuses entretenues aux frais de plusieurs provinces, brûlent constamment autour de son tombeau. L'opinion générale de ces peuples est, que, quiconque aura contribué par ses largesses et sa munificence à l'ornement de ce tombeau, sera non-seulement comblé de richesses en ce monde, mais jouira dans l'autre vie d'un bonheur éternel dont il sera redevable à la protection de *Combendaxis*. Ceux donc qui se consacrent à son culte, se renferment dans ces monastères; ils se rasent la tête, pour montrer qu'ils ont renoncé à la vie séculière. Mais au reste, il n'est aucune espèce de désordres et de vices dans lesquels ils ne se vautrent, s'abandonnant sans pudeur aux plus sales voluptés. On compte dans ces cloîtres, ou plutôt ces cloaques qui, comme je l'ai dit, sont très-nombreux, plus de six mille bonzes, non compris un grand nombre de laïques. L'entrée en est interdite aux femmes sous peine de mort.

10. Les bonzes ont encore une habitation considérable à *Fatonochais*. C'est là un de leurs séminaires où ils élèvent un nombre considérable d'enfans, qu'ils dressent par toutes sortes de moyens aux fourberies, et au vol. S'ils rencontrent parmi eux quelques génies naturellement adroits, fins et déliés, ils les instruisent soigneusement de l'origine, de la généalogie de tous les rois du Japon en particulier, des usages des anciennes familles nobles; ils les exercent dans le maniement des armes, dans l'art de parler; puis ils les envoient dans d'autres provinces avec un train de Grands-Seigneurs et de Souverains, pour y jouer le rôle d'enfans de grandes maisons. Ces escrocs au moyen d'un crédit imaginaire empruntent de tou-

tes parts et de toutes mains de l'argent qu'ils viennent ensuite enfouir chez eux.

Ce pays est si décrié chez les Japonois, que s'ils découvrent par hasard un de ces scélérats sortis de cette exécrable école, ils ne lui font point de quartier et le tuent aussitôt.

11. Au nord du Japon, à trois cents lieues de Méaco, est un vaste pays habité par une race d'hommes sauvages, tous vêtus de peaux de bêtes, portant une longue barbe; leur bouche est ombragée d'une grande moustache qu'ils relèvent avec un petit morceau de bois, lorsqu'ils veulent boire. Cette nation est très-avide de vin; elle est cruelle et féroce les armes à la main, et fort redoutable aux Japonois. C'est dans l'eau salée qu'ils lavent leurs blessures; c'est là leur unique remède. Ils portent, dit-on, un miroir sur la poitrine; ils attachent leurs épées à leur tête de manière que la poignée vienne à l'épaule. Ils n'ont ni temple, ni autel, ni culte; ils n'adorent que le ciel. Le commerce les attire fréquemment à Achitta (1), ville considérable du royaume de Givan; mais les Aquitans vont rarement chez eux, vu qu'il n'y a pas de sûreté pour eux, et qu'ils y trouvent souvent la mort. Il est encore bien d'autres particularités dont je pourrois vous faire part; mais pour ne pas trop m'écarter de mon but, j'en reviens aux usages des Japonois qui ont la manie de vouloir éterniser la mémoire de leur nom; car cette nation est si vaniteuse qu'elle étale un luxe prodigieux et une pompe excessive dans ses funérailles; en voici la description.

12. Environ une heure avant que le convoi sorte

(1) Au 40.e degr. de latit. N. 158 longit.

de

de la maison du défunt, une foule d'amis se rendent en habits magnifiques au lieu où le corps doit être brûlé, viennent ensuite les femmes parentes ou amies de la famille, vêtues de blanc (car telle est ici la couleur du deuil), la tête couverte d'un voile bigarré. Toutes ont leur suivante vêtue, suivant leur plus ou moins de fortune, d'habits blancs de soie. Les matrones les plus riches et les plus qualifiées se font porter dans des litières ou norimonds en bois de cèdre d'un travail exquis; les hommes en très-grand nombre, vêtus le plus richement possible, les suivent à pied.

A une distance très-éloigné de là, paroît une grande et superbe litière, qui porte le Tunde ou Supérieur des bonzes de la secte à laquelle appartenoit le défunt. Il est tout éclatant d'or et de soie; il est entouré d'une trentaine de bonzes vêtus d'une espèce de surplis, et par-dessus d'un manteau de gaze ou crêpe noir. Derrière est un homme seul, vêtu de gris cendré (car c'est aussi une couleur de deuil), portant une torche de pin enflammée, pour éclairer le défunt dans le chemin du bûcher, de peur qu'il ne s'égare dans sa route, ou qu'il ne se heurte. Il est suivi de deux cents bonzes, qui chantent les louanges du dieu de leur secte; un d'eux frappe sans cesse sur un bassin comme sur une timbale.

Deux hommes tenant chacun une pique, au haut de laquelle est suspendu un vaste panier de carton, qui contient des roses et d'autres fleurs de papier, marchent d'un pas grave; ils secouent de temps en temps leurs piques et leurs paniers; ces fleurs tombent en forme de pluie au gré des vents;

et de cette pluie de fleurs, selon la direction qu'elle prend, le peuple en augure que l'ame du défunt a été admise dans le ciel.

Huit jeunes bonzes encore imberbes marchent de file sur deux rangs, traînant par terre de grandes baguettes, au bout desquelles sont de petits drapeaux, qui portent le nom du dieu protecteur du défunt. Ce nom se lit encore sur dix lanternes, fermées d'une gaze légère, et portées par dix bonzes, qui sont suivis immédiatement de deux jeunes gens vêtus de gris-cendré. Ceux-ci ont à la main des torches de vingt-sept pouces de long, non allumées, qui doivent servir à mettre le feu au bûcher. Vient ensuite une troupe de gens habillés de même couleur, qui ont sur le sommet de la tête un très-petit chapeau de cuir noir verni, de forme triangulaire, lié sous le menton ; à ce chapeau, qui est une marque d'honneur, est attaché un billet portant en gros caractères le nom du dieu. Derrière eux vient un homme avec un autre tableau, de dix-huit pouces de long sur neuf de large, où est encore écrit en lettres d'or, des deux côtés, le même nom.

A la suite de ce cortége paroît enfin le corps placé sur les épaules de quatre hommes, dans une magnifique litière ou norimond; il est vêtu de blanc, dans la posture d'un homme qui prie, la tête baissée, les mains jointes. Il a, par-dessus ses habits, une robe de papier, sur laquelle on lit des sentences extraites du livre que son dieu a laissé aux mortels, avant de quitter ce séjour terrestre; sentences qui doivent lui ouvrir l'entrée du ciel. Autour de cette litière sont rangés ses enfans habillés comme aux plus grandes solennités; le plus jeune tient à

la main une torche allumée, qui lui servira à mettre le feu au bûcher (1). Le convoi est fermé par une foule immense d'hommes qui ont tous sur la tête les petits chapeaux dont j'ai parlé.

Dès qu'on est arrivé au lieu où le corps doit être brûlé, tous les bonzes et toute la foule poussent pendant une heure de grands cris, en invoquant le dieu du défunt, et font un charivari épouvantable avec des plats de cuivre, et toutes sortes de batteries de cuisine.

13. Je vais maintenant vous décrire la manière dont on procède à la combustion du corps.

Le lieu où est le bûcher est un vaste enclos carré, fermé d'une haute barrière, couverte d'une toile épaisse, avec quatre portes qui répondent aux quatre points cardinaux du ciel. Au milieu est une fosse remplie de bois sec, recouverte d'une riche étoffe moirée. Aux deux côtés du bûcher sont placées deux tables, garnies de toutes sortes de rafraîchissemens, à l'exception de toute espèce de viandes, même de poissons, mais de confitures, de fruits et de pâtisseries. Sur une de ces tables est une cassolette remplie de charbons ardens, destinée à brûler des aromates, et sur un plat est du bois d'aigle (1).

(1) A Rome c'étoit aussi le plus jeune des fils qui remplissoit ce dernier devoir. Caton parlant de la mort de son fils bien-aimé, dit: Mon Caton, dont j'allumai moi-même le bûcher, ET QUI EUT DU ALLUMER LE MIEN. *Cujus à me corpus crematum est; quod contrà decuit, ab illo meum.* (Cic. de Senect. n. 85.)

Aux Indes c'est également le fils ou le plus proche parent qui met le feu au bûcher. (*Asiat. research*, t. VII, 222.)

(1) Le bois d'aigle ou d'aloès est le même que celui que les anciens ont connu sous le nom de *agallochum*. Les Siamois le nomment *kissina;* les Indiens, *calamba.* Ce fameux arbre qui croît

14. Dès, que le corps est entré dans le clos, on jette à l'entour de la litière une longue corde que tous les assistans s'empressent de saisir; puis ils font trois fois le tour de l'enceinte, en poussant de grands cris, et en faisant des aspersions d'eau lustrale.

Les bonzes placent ensuite le corps sur le bûcher; et celui d'entr'eux, qui préside à la cérémonie, entonne une hymne inintelligible pour les assistans; puis il prend des mains du fils le plus jeune la petite torche allumée, la tourne trois fois au dessus de sa tête en faisant le tour du bûcher, pour marquer que l'ame du défunt n'ayant eu ni principe ni origine, elle n'aura également point de fin. Il la jette ensuite à terre; deux des enfans ou proches parens du mort, dont l'un est placé près de la litière au levant, l'autre au couchant, s'empressent de la ramasser, allument les leurs et se disputent l'honneur de mettre le feu, d'abord vers la tête du cadavre, et jettent ensuite leurs brandons au milieu du bûcher. Chacun s'empresse aussi tôt de jeter de l'huile, des parfums, du bois d'aigle et d'autres matières inflammables et odoriférantes.

Pendant que le corps se consume au milieu des flammes, les enfans s'approchent de la table où est la cassolette, y jettent du bois d'aigle et au milieu des vapeurs adorent l'ame du défunt, comme admise dans le séjour des esprits célestes.

15. Cela fait, on donne aux bonzes leur rétribution,

dans le royaume de Siam est extrêmement rare. Il n'en vient jamais en Europe, ou du moins on n'y en envoie que les morceaux qui ont le moins d'odeur. Les Princes et les grands Seigneurs de l'Orient font de grandes dépenses pour avoir du *calumba*, et pour en brûler dans leurs festins.

à chacun selon son grade; celui qui a présidé à la cérémonie, reçoit cinq, dix et même vingt ducats; quant aux autres, ils reçoivent dix écus par tête. Alors toute l'assemblée se retire, on laisse à ceux qui ont préparé le bûcher, aux pauvres, à des malheureux couverts d'ulcères le repas qui étoit préparé.

Le lendemain, les parens et les amis du défunt reviennent sur les lieux, pour y recueillir dans un vase de vermeil les cendres, les os, les dents et les rapporter dans leur domicile. Là, on couvre le vase d'un voile fort riche, et on le place dans un lieu distingué de la maison; il y demeure sept jours, pendant lesquels les bonzes viennent y faire des prières. L'urne cinéraire est ensuite transportée dans l'endroit où elle doit être enterrée.

Là, on place une pierre carrée qui porte en grosses lettres le nom du défunt et du dieu qu'il adoroit. Pendant sept jours consécutifs les enfans se rendent sur la tombe, y sèment des roses, y apportent de l'eau chaude (du thé) pour soulager la soif du mort. Tous les sept jours, tous les sept mois, tous les sept ans pareilles cérémonies se renouvellent dans l'intérieur des familles, et tout cela au profit des bonzes qui savent sur des tombeaux faire de riches et de fréquentes récoltes.

16. Dans les familles opulentes, les frais de funérailles ne s'élèvent à rien moins qu'à trois mille ducats (trente mille francs); chez les particuliers aisés, la dépense est d'environ deux ou trois cents ducats. Mais ceux dont la fortune ne peut s'élever jusque-là, se contentent d'enterrer leurs morts sans cérémonies, sans pompe, sans bruit dans des espèces de gémonies.

17. Il est encore un autre genre de funérailles qui se pratique sur les côtes de la mer, surtout parmi les adorateurs d'Amida. Saisis quelquefois d'un violent désir d'aller voir leur dieu, ils se donnent eux-mêmes la mort. Voici la manière dont ils y procèdent (1).

Quelques jours avant d'exécuter leur projet, ils commencent à mendier et à ramasser quelques monnoies qu'ils mettent dans leurs manches; puis ils adressent au peuple des discours où ils exposent le motif de leur résolution qui ne manque pas d'approbateurs; car chacun exalte leur sainteté.

Après avoir fait une provision de faulx et de faucilles, pour s'ouvrir un passage à travers les ronces et les épines qui encombrent le chemin qui conduit au ciel, ils montent sur une barque neuve, ayant à leur cou, à leurs bras, à leurs reins, à leurs cuisses, à leurs pieds, d'énormes pierres, et se font ainsi conduire en haute mer. Arrivés là, ou ils percent leur barque pour la faire submerger, ou ils se précipitent eux-mêmes dans la mer. Dans ce dernier cas, tous les parens et amis qui, dans une barque séparée, ont assisté à cette cérémonie, se hâtent de brûler celle qui a transporté le héros; car ce seroit un sacrilége, si des profanes en faisoient usage.

(1) S. Augustin rapporte qu'un certain Cléombrote, après avoir lu le *Phedon* de Platon, qui traite de l'immortalité de l'ame, fut saisi d'un si grand désir d'aller jouir des plaisirs d'une autre vie, qu'il se précipita du haut d'une muraille en bas et se tua.

La lecture de ce même livre avoit fait en Egypte une si vive impression sur un grand nombre de têtes, que beaucoup de gens se donnoient la mort pour être plus tôt en possession du bonheur éternel. Ce qui obligea Ptolémée d'en défendre la lecture. (*De Civit. Lib.* 1, c. XXII.)

18. Dans notre voyage à Méaco, huit jours avant notre arrivée à l'île d'Hiu, six hommes et deux femmes choisirent ce genre de mort près de la ville de Foré. Le peuple leur éleva ensuite sur le rivage une petite chapelle avec une colonne pour perpétuer le souvenir de leur héroïsme. Sur le toît on avoit planté des petits bâtons avec des morceaux de cartons; l'intérieur étoit orné d'inscriptions à la louange de ce groupe de héros.

Peu de jours après, le hasard nous ayant fait passer Alméida et moi dans cet endroit-là, pour aller baptiser un enfant, nous rencontrâmes cinq vieilles femmes qui sortoient de cette pagode, et qui rouloient dans leurs doigts un chapelet dans la forme des nôtres, car le démon se plaît à singer le christianisme. Les unes se moquèrent de notre folie; les autres d'un œil sévère, nous reprochèrent notre impiété, parce que nous passions devant la pagode avec indifférence et sans y rendre aucun culte.

19. Il me reste à vous entretenir des prédications des bonzes; si elles sont moins fréquentes que chez nous, elles sont beaucoup plus solennelles.

Au milieu d'un très-vaste temple s'élève une tribune surmontée d'un dais en soie; sous le dais est un trône magnifiquement décoré; en face est une table sur laquelle reposent un livre et une clochette.

Dès que l'heure du sermon est arrivée, les Japonois se rendent dans les différens temples où doit prêcher le docteur de leur secte particulière. Celui-ci monte à la tribune, s'asseoit et jette un regard de supériorité sur tout son auditoire. Prenant ensuite sa clochette, il fait faire silence; il lit quelques lignes

du livre qui est sur la table, et en fait l'explication. Parmi ces prédicateurs il y a des hommes réellement éloquens et capables d'émouvoir et d'ébranler les esprits. Mais comme l'avarice et la cupidité sont leurs vices dominans et qu'ils percent partout, on voit que leurs discours ne tendent qu'à inculquer dans l'esprit des peuples une piété propre à enrichir leur corporation. Car ces docteurs finissent tous leurs sermons par des promesses d'un bonheur dans l'autre vie d'autant plus parfait qu'ils auront fait plus de dépenses pour le culte et pour les funérailles.

Comme toutes leurs superstitions sont entr'elles très-disparates et même très-opposées, les docteurs prennent à tâche d'inculquer fortement dans l'esprit de leurs auditeurs leurs fables et leurs impostures, de manière à leur persuader qu'il n'y a de vrai que ce qu'ils disent; de voie certaine, pour arriver au ciel, que celle qu'ils indiquent; de digne d'être retenu fidèlement que ce qui sort de leur bouche. A leurs paroles ils joignent d'autres prestiges, une marche grave, un maintien plein de dignité, un regard imposant; en un mot, tout leur extérieur donne à leur discours un si grand poids, que leurs auditeurs s'en retournent bien pénétrés, bien convaincus de leurs doctrines perverses et qu'ils n'ont aucun doute de leur salut éternel. Leur confiance est si grande dans ce qu'ils ont entendu, qu'on les voit partout, en public, dans les rues, comme dans leur famille, rouler constamment leur chapelet et demander à Amida, à Xaca des richesses, des honneurs, de la santé et des joies éternelles.

20. D'après cela vous pouvez aisément, mes très-

chers Frères, vous faire une idée de quels secours du ciel ont besoin, non-seulement ceux qui viennent ici apporter l'Evangile, mais encore ceux qui l'entendent et qui le suivent, qui renoncent aux idoles pour embrasser la croix de Jésus-Christ.

Il n'est sorte de ruses dont le démon ne se serve pour les attaquer et les assiéger. Il n'est point de piéges qu'il ne leur dresse; ils sont constamment aux prises avec les bonzes qui cherchent à les ramener à eux; toujours exposés aux outrages de leurs parens, aux railleries de leurs amis, aux persécutions de la part de leurs supérieurs. Si Dieu ne vient pas à leur secours, si l'Eglise catholique par ses prières et ses saints sacrifices ne leur obtient pas des grâces d'un ordre supérieur, il est difficile que cette Eglise naissante ne périclite pas; que beaucoup de néophytes, sinon tous, ne chancellent dans la foi, et ne puissent se soutenir au milieu des périls qui les environnent. Ah! c'est à vous qui souhaitez si ardemment le salut des ames, que je recommande dans le Seigneur ce jeune troupeau.

21. C'est le vingt-huit janvier que nous arrivâmes à Sacai. Louis Alméida fut contraint de s'y arrêter d'abord pour objet de sa mission, ensuite pour cause de maladie. Quant à moi, je n'y demeurai qu'un jour; je repris de suite la route de Méaco, ville située à treize lieues de Sacai; et j'y arrivai le trente-un janvier.

Ma présence combla de joie tous les Chrétiens, mais surtout Gaspard Villèle qui, depuis six ans qu'il habite cette capitale, n'avoit encore vu personne de notre compagnie. Il n'a pas encore quarante ans, et déjà il a les cheveux blancs comme un septuagénaire; il

ne présente plus que l'aspect d'un corps chétif, frêle, abattu, ruiné par l'excessive rigueur du froid. Il possède si bien le dialecte méacois, qui est celui de la cour et des lettrés, que non-seulement il entend les confessions, mais qu'il prêche même avec distinction. Il a traduit dans cette langue plusieurs ouvrages de piété et s'occupe toujours à en traduire d'autres.

Je finis en priant le Seigneur qu'il nous couvre toujours des ailes de sa miséricorde, et nous fasse la grâce de bien connoître et d'exécuter ses saintes volontés.

LETTRE XLII.

LOUIS FROEZ A LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

Méaco, le 6 mars 1565.

1. Je crois avoir satisfait dans ma lettre du vingt-huit février dernier au désir que vous aviez de connoître à fond les superstitions et les rits de la nation Japonoise : je vais maintenant vous entretenir de ce qui concerne la mission de Méaco; ces détails, je l'espère, ne manqueront pas d'attraits pour vous.

C'est, comme je vous l'écrivois dernièrement, le trente-un janvier que je suis arrivé en cette ville. Ma présence a ravi de joie tous les néophytes; ce jour coïncidoit avec le commencement de l'année japonoise qui tomboit le trente-un janvier; car le comput de cette nation est très-différent du nôtre.

C'est un antique usage parmi les Grands et les Supérieurs des bonzes, d'aller au commencement de l'année présenter leurs hommages au Souverain, et de lui faire leurs offrandes. Ces visites se font depuis le neuvième jusqu'au vingtième du mois lunaire. Ces dons consistent en papier, en éventails d'or, en armes habilement travaillées et autres choses de cette nature. Cette coutume qui date des temps les plus reculés, qui se pratique scrupuleusement à l'égard de tous les Souverains, est içi d'autant plus rigoureusement observée que le Cubo ou Souverain de Méaco est de beaucoup au dessus des autres Rois Japonois, en puissance et en dignité. On rend encore les mêmes hommages à son épouse et à sa mère (1).

(1) Voici d'autres détails que je trouve dans le P. Crasset, qui ne sont pas sans intérêt.

Les Rois et les Seigneurs du Japon ont coutume chaque année de visiter le Cubo, et de lui offrir des présens. Ils viennent tous richement parés, avec un train magnifique qui est cependant réglé. Car, tel qui a 100,000 francs de rente, a cent personnes à sa suite; les autres, plus ou moins, suivant leurs facultés.

Il faut passer trois grandes cours pour arriver au palais impérial. On rencontre à chaque cour des tours, des corps de garde où est arboré son étendard.

Ceux qui visitent l'Empereur, entrent dans la première enceinte avec le nombre de gens qui leur est permis; dans la seconde, ils n'en peuvent avoir que vingt; et nul n'ose y paroître à cheval. Les personnes de grande qualité y entrent dans des norimonds; et les autres à pied. Quant à la troisième où siége le Cubo, nul n'y est admis qu'à pied et sans suite. Les plus grands Seigneurs ont seulement deux valets et un page qui porte leurs souliers.

Quoiqu'il y ait une garde nombreuse dans toutes ces cours, on n'y entend pas le moindre bruit; malgré l'affluence extraordinaire de monde, tout y est dans le respect et dans le silence, comme devant l'empereur.

Le trône où siége le Cubo, est placé dans une grande salle ten-

2. Pour arriver jusqu'au Souverain, il faut traverser une longue suite de salles ou de cours, qui sont décorées des plus belles et des plus riches tapisseries. L'étiquette veut que le Souverain ne réponde rien aux complimens qu'on lui adresse. Tout l'honneur qu'il accorde à quelques bonzes d'un haut rang, c'est celui d'incliner un peu vers eux l'éventail qu'il tient à la main. Au reste, l'honneur d'être admis à l'audience du Cubo, n'est accordé qu'aux personnes de la plus haute distinction, et jamais à celles d'un rang inférieur, quelque riches qu'elles soient, et quelque précieux que puissent être leurs dons.

Il étoit important dans l'intérêt de la religion, pour aplanir la voie de l'Evangile, et pour en relever l'éclat aux yeux du vulgaire qui ne sait pas en quoi consiste la vraie gloire; il étoit important, dis-je, que les missionnaires résidant à Méaco, ne fussent pas exclus de cette audience. Gaspard s'oc-

due de tapisseries d'une richesse inestimable. Les colonnes qui le soutiennent, et les sept degrés pour y monter, sont d'or massif, et couverts de tapis d'une beauté surprenante. Les quatre Princes du sang sont assis derrière le Cubo; les quatre premiers ministres d'état sont à sa droite; quatre gentilshommes des plus qualifiés sont à sa gauche. Le trône est au reste entouré de plus de trois cents gentilshommes. Le dais du trône est d'or massif; les quatre coins sont flanqués de quatre grands dragons de même matière. Le plafond est tout d'or, enrichi de belles figures et de diamans d'une grosseur extraordinaire.

L'Empereur est assis sous le dais à la mode des Orientaux, sur un riche tapis, les jambes croisées. Son surtout est enrichi d'une broderie d'or, fermé en haut par une agrafe d'or enchâssée de perles et de diamans.

Ce surtout laisse entrevoir une large ceinture, richement brodée, semée de perles, et un haut-de-chausse tissu d'or, brodé de perles. Il tient à la main un éventail, comme l'Empereur de la Chine.

cupa des moyens de s'y faire admettre cette année. Il avoit joui quelquefois de cette faveur, par l'entremise d'un grand Seigneur qui penchoit fortement vers la religion chrétienne, et qui étoit très-accrédité à la cour du Cubo : c'est encore à lui que nous en avons été redevables cette année.

3. Nous fûmes d'abord présentés au Cubo, ensuite à l'Impératrice; de là nous fûmes introduits chez l'Impératrice Mère dans ses appartemens párticuliers. Partout nous avions été bien reçus; mais ici l'accueil fut très-gracieux : non-seulement elle nous fit offrir les rafraîchissemens d'usage, mais elle nous fit l'honneur de nous présenter de sa propre main un *zanacas* (1) au bout d'une brochette suivant l'usage. Nous trouvâmes cette princesse au milieu d'un cercle de dames assises vis-à-vis d'un oratoire très-élégant, consacré à Amida sous la figure d'un enfant, portant un riche diadème surmonté d'une auréole. Un silence profond, une modestie admirable, un air de piété régnoient autour de cette princesse. Pourquoi faut-il qu'un naturel si disposé à toutes les vertus, soit victime de la malice du démon ?

Prions, mes Frères, que le Seigneur daigne dans sa miséricorde dissiper de pareilles ténèbres, et répandre au milieu de cette Cour la lumière de son Evangile.

3. Gaspard partit dès le lendemain, et alla visiter la mission d'Imori ; quant à moi, je restai à Méaco pour y prêcher l'Evangile soit en public, soit en particulier, à quelques Seigneurs de la famille du

(1) C'est un fruit qui se sale comme les olives.

Cubo, qui commençoient à nous fréquenter. Trois d'entr'eux qui avoient déjà plusieurs fois assisté à nos instructions, nous demandèrent le baptême avec instance. Mais je crus devoir le leur faire encore attendre, jusqu'à ce qu'ils fussent mieux pénétrés des premiers élémens de la religion.

4. Nos auditeurs sont ici d'une curiosité insatiable; ils ne cessent de nous accabler de questions, surtout ceux qui sont de la secte de *Genxis* qui, après avoir mis de côté la crainte de toute divinité, s'abandonnent sans remords, comme les animaux, à tous les excès de la volupté la plus crapuleuse. Leur principe fondamental est de ne croire que ce qu'ils voient de leurs yeux et palpent de leurs mains. Aussi sont-ils difficiles à convaincre, et ils ne cèdent qu'à des démonstrations rigoureusement évidentes. Entr'autres objections, ils nous disent : *S'il y a un Dieu comme vous le dites, et s'il est si bon que vous le dites, pourquoi, jusqu'ici ne nous a-t-il pas manifesté sa bonté? Pourquoi est-il venu si tard se faire connoître au milieu de nous?* Il faut donner à ces objections des réponses claires et positives. Mais leur aveuglement est en général si profond, leur cœur est si corrompu, qu'il est rare d'en amener quelques-uns à la connoissance de l'Evangile; car peu, très-peu sont en état d'en supporter l'éclat. Au reste, il faut le dire, les êtres de ce caractère sont d'autant plus fervens et plus constans dans la foi, qu'ils ont été plus récalcitrans.

5. En général, le climat Japonois est très-propre à recevoir la semence de l'Evangile; dans la recherche de la vérité ce peuple apporte une attention, un zèle infatigable; et lorsqu'il l'a trouvée il a une

foi inébranlable, une constance à toute épreuve. Ces trois Seigneurs dont je vous parlois tout à l'heure, sont surtout remarquables par l'application et le soin qu'ils donnent à s'instruire. On les voit, non-seulement apprendre de mémoire le catéchisme et les prières usuelles, mais être assidus à nos instructions, y apporter une sérieuse attention; et de retour chez eux, faire des commentaires sur ce qu'ils ont entendu, principalement sur la création du monde, sur l'immortalité de l'ame, sur ses facultés et sur ses diverses fonctions; puis ils reviennent soumettre leur travail à notre Frère Damien. La facilité d'établir les preuves du christianisme au milieu de cette nation, ne vient pas encore tant de son caractère particulier, que de la diversité des sectes qui la divisent, qui s'entrechoquent et qui se combattent mutuellement. Car ces contradictions servent merveilleusement à dévoiler les fourberies et les mensonges du Prince de l'erreur.

6. Dans la campagne, aux environs de Méaco, on rencontre beaucoup de temples consacrés aux idoles; sous la conduite de quelques Chrétiens, j'en ai visité quelques-uns dont je vais vous faire la description.

Il en est un consacré à Amida, situé à une lieue et demie d'ici, qui fut fondé par les anciens *Dairis*, et qui depuis a subi plusieurs réparations. Son étendue est d'environ cent quarante toises; des portes immenses en ferment l'entrée. Une tribune très-élevée sur laquelle repose la statue d'Amida en costume de *Brachmane*, les oreilles percées, le menton et la tête rasés, se présente d'abord aux regards de ceux qui entrent. Au dessus de la statue est une es-

pèce de dais composé de clochettes de différentes grosseurs, liées entr'elles par des chaînettes. Autour de cette statue, on voit trente soldats armés de traits qui semblent jouer entr'eux, des Ethiopiens qui dansent, une vieille sorcière, des démons sous une figure horrible. Le vent y est aussi représenté sous une forme particulière, et le tonnerre sous un aspect horrible. Sept degrés règnent dans tout le pourtour du temple; sur ces degrés sont rangées mille statues qui représentent les mille fils du Dieu *Canon* fils d'Amida. A droite, à gauche, on en trouve encore cinq cents, toutes de la même forme, bien faites, d'une figure gracieuse. Toutes ont trente bras et autant de mains; deux seulement se ressemblent pour leurs proportions avec le reste du corps; les autres sont petites; deux sont couvertes d'une ceinture sur les reins. Chacune de ces statues armées de deux javelots, porte sur la poitrine sept petits visages, une couronne sur la tête, et un diadème surmonté d'une auréole.

Ce ne sont pas seulement ces statues qui font la richesse de ce temple; ce sont encore ces clochettes dont je vous ai parlé, et les chaînes qui les lient entr'elles, qui du bas jusqu'au plafond forment une masse d'or pur dont l'œil ne peut supporter l'éclat. Ce temple est célèbre, la superstition y attire des pélerins de toutes les parties de l'empire.

7. A une distance d'environ trois quarts de lieue, s'élève une colline, au pied de laquelle un ruisseau d'une onde très-pure, baigne de ses eaux une antique académie composée de plusieurs couvens. On y trouve plusieurs temples; quelques-uns sont dédiés et consacrés à l'idole du mauvais génie. On lui donne

une

une figure si horrible, si exécrable, que vous ne pourriez vous en former une idée. Au haut de la colline, on rencontre trois autres pagodes construites en bois, dont les plafonds sont soutenus par des colonnes de cèdre d'un diamètre prodigieux, et dont le pavé est composé de petites briques polies.

L'une d'elle est consacrée à Xaca; l'idole en est d'une hauteur colossale, flanquée à droite et à gauche d'autres statues d'une taille un peu inférieure. Une espèce de feuillage s'élève par derrière, d'où surgissent près de deux mille petites figures de quatre doigts de haut. Au milieu de ce groupe, on distingue une quarantaine d'enfans de la taille de deux ans. Enfin aux deux côtés du temple, deux génies, le sabre à la main, en défendent l'entrée.

9. Il en est un autre qui est consacré aux trophées académiques, d'après un antique usage. On y remarque une tribune en bois où l'on arrive par trois escaliers; là, est une table avec un siége destiné pour le maître qui préside aux thèses minervales. Sur sa tête flottent plusieurs drapeaux. Au dessous de lui est une autre tribune à l'usage du candidat. Ce temple est dédié au lézard qu'on dit être le dieu des belles-lettres. On n'y trouve ni autel, ni statue, ni rien de ce qu'on rencontre ailleurs. On remarque seulement au haut de la voûte une volute qui forme d'immenses spirales; pendant que les adeptes sont en contemplation, ils sont tenus à avoir les yeux et l'esprit attachés et fixés sur cette figure mystérieuse.

10. Nous trouvâmes le troisième temple fermé. Il surpasse en élévation les deux autres dont nous venons de parler. Vis-à-vis sont des bâtimens très-

vastes, d'une architecture magnifique. C'est ce que nous appellerions un séminaire. C'est là qu'habitent les étudians. Il nous restoit beaucoup de choses à voir dans cette maison. Mais l'approche de la nuit ne nous permit pas de nous y arrêter plus long-temps.

11. Voilà de tout ce que j'ai vu, ce qui m'a paru le plus intéressant à vous communiquer. Si ces détails vous paroissent n'être pas d'un grand intérêt sous l'aspect de la religion et de ses progrès, vous y trouverez du moins le motif d'adresser au Seigneur des prières encore plus ferventes pour la propagation des Eglises, les progrès de la Religion, qui nous fourniront l'occasion de vous écrire des choses plus consolantes pour vous et pour nous, et qui vous édifieront davantage. Cependant il faut le dire; depuis notre départ de Firando, notre travail n'a pas été infructueux; Dieu nous a fait la grâce de se servir de notre ministère pour amener à sa connoissance soixante Japonois. Que le Seigneur daigne dans sa miséricorde nous couvrir tous des ailes de sa protection.

LETTRE XLIII.

LOUIS FROEZ AUX MÊMES.

Méaco, le 28 mars 1565.

1. Comme je crois parfaitement comprendre ce que vous désirez, je vais d'abord vous entretenir des affaires de l'Eglise, et je vous parlerai ensuite d'autres choses.

Pendant tout le carême, Gaspard Villèle a expliqué l'Evangile; et tous les mercredis notre Frère Damien a fait une instruction sur le sacrement de pénitence. Le vendredi de chaque semaine, un jeune Japonois, un de nos élèves, en faisoit une autre sur la passion du Sauveur. Puis le P. Villèle, reprenant le même sujet, le développoit de nouveau en présence des néophytes qui se réunissoient la nuit dans l'église; insistant spécialement sur tout ce qui pouvoit réveiller, exciter la piété de son auditoire.

Le dimanche des Rameaux, l'office s'est célébré avec tout le cérémonial catholique, autant que notre emplacement pouvoit le permettre. La solennité de Pâques, et les indulgences que N. S. Père nous a autorisés de publier à cette époque, ont amené de tous les environs, et même de fort loin, une multitude considérable de néophytes. Dans le nombre, on remarquoit beaucoup de gentilshommes avec

leurs femmes et leurs enfans, qui, quoique venus en litière ou à cheval, avoient beaucoup souffert des pluies, et qui, au mérite de la piété, avoient eu encore à joindre celui de la patience.

Le jeudi de la Semaine-Sainte, Gaspard, après avoir entendu deux cent cinquante confessions, fit un sermon sur l'amour du prochain, et termina son discours par un morceau pathétique et plein d'onction sur l'amour de Jésus-Christ pour les hommes dans l'auguste sacrement de l'Eucharistie; puis il donna la communion à environ soixante fidèles, dont la tendre dévotion nous combla de joie et de consolation.

2. Louis Alméida avoit élevé dans une chapelle séparée un cénotaphe qui représentoit le tombeau de Jésus-Christ. Le soir, après l'office des Ténèbres, un jeune Japonois fit la lecture de la passion du Sauveur, extraite des quatre Evangélistes. Cette lecture, qui dura près de deux heures, fut encore suivie d'un discours que fit Gaspard sur les traits les plus frappans de cette histoire, pour porter ses auditeurs à la pénitence. Mais c'étoit donner de l'éperon dans des flancs essoufflés : car ici les néophytes se livrent souvent et d'eux-mêmes à de grandes austérités; mais à cette époque de l'année, ils les portent à des rigueurs telles, qu'on est ravi, transporté de joie, en voyant aux extrémités du globe, au milieu de tant d'idolâtres, dans l'empire même du démon, l'étendard de la croix, la mort du Rédempteur des hommes, du Sauveur des enfans d'Adam, recevoir un culte si affectueux, si vrai, si sincère, et plein d'une si vive reconnoissance.

3. Aux sombres cérémonies, au deuil de la Semaine-Sainte succéda avec éclat le triomphe de la croix et celui de la résurrection. Dès l'heure de minuit l'église se trouva remplie de monde qui accouroient aux offices du matin ; quelques-uns furent admis à la sainte table ; la messe fut suivie d'un sermon sur la résurrection et l'explication des cérémonies de la solennité.

Au sortir de l'église, tous les fidèles prirent leur repas en commun. Gaspard a établi cet usage aux fêtes de Noël et de Pâques pour former entr'eux des liens plus étroits de charité et d'amour. Cela leur procure l'occasion de s'entretenir des choses spirituelles et de converser agréablement ensemble jusqu'à vêpres et de chanter des cantiques.

Leur concert excita ce jour-là l'attention et la curiosité des idolâtres, qui n'avoient aucune idée de l'intérieur de nos temples. Ils voulurent à toute force y entrer et voir ce qui s'y passoit ; mais ils ne trouvèrent aucune résistance ; la porte leur fut ouverte, et dans un clin-d'œil notre église fut inondée d'une multitude de Barbares ; nous vîmes, je ne sais par quel instinct, la plupart des femmes se jeter à genoux en face de l'autel, et les mains élevées, se mettre en prières devant l'image de la croix.

Après l'office tous les néophytes qui étoient venus des villes circonvoisines, prirent congé du P. Gaspard et retournèrent dans leur domicile.

4. Après les fêtes, le P. Gaspard s'occupa de chercher un logement dans la partie haute de la ville, à la portée de la cour, pour y pouvoir prêcher l'Evangile avec plus de liberté.

En voilà assez sur les affaires de l'Eglise, passons à d'autres choses.

5. Avant le départ d'Alméida qui devoit être prochain, on nous conduisit l'un et l'autre dans quelques temples et quelques édifices qui sont un objet de grande curiosité pour les étrangers en raison de leur magnificence, et de grande dévotion pour les pélerins qui y affluent de toutes les parties de l'empire.

Je vais essayer de vous en décrire quelques-uns en peu de mots; car ce seroit infini que de suivre dans tous leurs détails quelques palais du Cubo que nous avons visités, où l'on rencontre tout ce que l'art et le génie peuvent créer de concert pour réunir l'utile à l'agréable. L'Europe et l'Asie dans tous mes voyages, n'ont jamais rien offert à mon admiration qui soit comparable à ce que j'ai vu ici.

6. A tous ces palais sont attenans, de vastes jardins ou parcs emplantés de cèdres, de cyprès, de pins et de pommiers dont la médecine fait usage (1). Tous ces arbres sous la main du járdinier présentent l'aspect, ici d'un cabinet, là celui d'un clocher, plus loin celui d'une tour et mille autres figures aussi variées que curieuses; tout est entremêlé et parsemé de lis, de cyanes, de roses, enfin d'une si grande quantité et variété de fleurs, que non-seulement l'étranger et le voyageur sont ravis d'admiration, mais que ceux mêmes qui habitent et cultivent constamment ces jardins, ne peuvent s'en éloigner, tant leur attrait est puissant.

La ville même où ce palais est situé, ne le cède pas dans son genre à ces paradis terrestres. Les maisons en sont magnifiques, les rues en sont larges et tirées

(1) Mala medica.

au cordeau, fermées de distance en distance par des arcs de triomphe dont les portes servent à arrêter les voleurs, et à saisir les objets volés.

Toutes ces rues offrent l'aspect d'une foire, où tous les arts viennent étaler aux fantaisies, à la volupté leurs produits en objets de clincaillerie, d'orfévrerie, de soieries, en bijoux et surtout en éventails d'or.

Au centre de la ville, sur une vaste place, on découvre un fameux temple consacré à Amida, ouvert à la dévotion du peuple à toutes les heures du jour, mais surtout la nuit, lorsque les tavernes sont fermées : le peuple y jette de l'argent avec les prières qu'il adresse à l'idole.

Au sortir des jardins du Cubo, une rue longue et spacieuse nous conduisit au palais du Gouverneur de Méaco, qui venoit d'être magnifiquement restauré.

7. Ce qui rend ici les jardins délicieux, ce n'est pas tant la multitude et la variété prodigieuse des arbres dans leurs espèces et dans leurs formes, que l'abondance et la fraîcheur des eaux dont ils sont arrosés. Elles prennent leur source dans un rocher taillé à pic et situé à trois lieues de la capitale; des aqueducs magnifiques les amènent à grands frais dans ces jardins, pour en former un lac immense, sur lequel paroissent flotter des îles de diverses étendues, couvertes de bois et d'ombrages, qui communiquent entr'elles par des ponts en pierre.

8. Après tant de courses et tant de fatigues, nous soupirions après le repos, et nous songions enfin à reprendre le chemin de notre domicile, lorsqu'ils nous fallut encore céder aux instances de nos néo-

phytes et poursuivre nos visites. Laissant donc de côté beaucoup de temples, nous entrâmes dans un grand bois, qui renfermoit plus de cinquante monastères de bonzes d'une étendue considérable, tous somptueusement et magnifiquement entretenus aux frais de l'Empereur et des Princes qui y placent leurs enfans. Leur rapprochement fait qu'il existe entre les supérieurs une espèce de rivalité de luxe et d'élégance. Nous en parcourûmes quelques-uns.

9. Nous remarquâmes la porte d'entrée d'un de ces couvens faite en bois, d'une forme et d'une élégance dont l'Europe n'offre rien d'approchant ni de comparable. Cette porte nous introduisit dans une galerie couverte, pavée en tables de pierres noires et luisantes comme du jais, entre deux murs vernissés d'une blancheur éclatante comme celle du cristal, et surmontés d'une voûte d'une extrême légèreté.

Cette galerie nous conduisit dans un jardin d'une forme et d'un goût qui fut encore pour nous un nouvel objet d'une rare curiosité. C'est là que nous vîmes des collines que la main de l'homme a disputées à la nature, élevées à grands frais avec des rochers étrangers au voisinage, emplantés d'arbres fruitiers, et communiquant des unes aux autres par des ponts que le hasard semble avoir jetés.

10. Le terrain présente tantôt un sable grossier d'une blancheur éblouissante, tantôt un cailloutage noir, semé çà et là de pierres d'une plus haute et plus large dimension; sur ce terrain, entre ces pierres on voit croître le cyane, la violette et toutes sortes de fleurs mêlées, distribuées avec tant d'art qu'elles se succèdent dans toutes les saisons, de manière à produire l'aspect d'un printemps perpétuel.

Je laisse de côté mille autres détails, pour ne pas être trop long; d'ailleurs, je craindrois de rester au dessous de mon sujet.

11. Je ne puis cependant passer sous silence ce que j'ai encore observé dans un temple. C'est un meuble en bois, couvert de sculpture et de peintures très-variées, qui contient dans une multitude de cases les livres que Xaca seul a écrits et laissés. Cette machine tourne, de manière à mettre incontinent sous la main le livre qu'on désire; le nombre en est si considérable qu'il est incroyable que ce soit le travail d'un seul individu; il faut que plusieurs hommes se soient réunis, pour enfanter pendant leur vie cette bibliothèque; ou que l'auteur ait cumulé sur sa tête plusieurs siècles. Ces livres sont consultés, non-seulement par les Japonois, mais encore par les Chinois qui ont introduit au Japon leur mythologie et l'ont portée dans le Pegu, à Siam, dans le Bengale, jusqu'au royaume de Bisnagar (1).

12. Un autre temple s'est encore présenté sur notre route; celui-ci est dédié au dieu des enfers. Sa statue d'une taille gigantesque, d'une figure horriblement hideuse tient en main un sceptre. Elle est escortée de deux autres qui ne lui cèdent ni en hauteur, ni en laideur; l'une sembloit écrire les péchés des hommes, l'autre lire ce qui étoit écrit. Sur les murs étoient représentés les divers supplices que

(1) C'est selon les cartes de Samson un grand état de l'Asie qui occupe le milieu de la presqu'île de l'Inde, deçà le Gange. Il a au nord les royaumes de Decan et de Golconde; au midi, la côte de Malaga et les états de Gingi.

souffrent dans les enfers les méchans de l'un et de l'autre sexe.

Ce temple est très-fréquenté ; et comme les bonzes ont persuadé au peuple qu'avec de l'argent on peut se racheter des supplices éternels, il ne manque pas de dévots qui, effrayés de l'horrible figure du roi des démons, y font de riches offrandes. Ce fut là notre dernière visite.

13. Le lendemain, je fus invité par un Prince Chrétien à assister au sermon d'un bonze dans un des monastères du faubourg; car cette ville offre dans tous ses alentours de très-belles promenades. Nous nous rendîmes à cette invitation ; nous rencontrâmes sur notre chemin une foule d'hommes, de femmes, d'enfans qui venoient à nous, ayant tous très-dévotement le chapelet à la main. M'étant informé auprès des néophytes d'où sortoit cette multitude, ils me répondirent que le sermon étoit fini, et m'apprirent aussi que l'auditoire n'étoit rien moins que de cinq mille personnes; que dans ce temple, pendant cent jours consécutifs, c'étoit un seul et même bonze qui faisoit les sermons; que de grandes et de nombreuses indulgences étoient attachées à la persévérance de chaque assistant.

14. J'avois une grande envie d'entendre un de ces prédicateurs, pour connoître leur genre d'éloquence ; pour savoir comment ils s'y prenoient pour émouvoir leurs auditeurs ; je voulois en faire mon profit en faveur de la religion. On nous dit alors que nous pouvions nous donner cette satisfaction dans un autre temple, où le sermon n'étoit pas encore commencé. A l'instant nous y dirigeâmes nos pas ; mais la curiosité nous arrêta sur notre route près d'une chapelle dédiée au Guivan, fameuse par le concours

des pélerins, par leur dévotion superstitieuse, par les jeux mimiques et les divers spectacles qui s'y célèbrent tous les ans. Au sortir de ce temple, nous entrâmes dans une avenue magnifique de pins, et nous aperçûmes bientôt une foule prodigieuse qui accouroit au sermon.

15. Lorsque nous fûmes arrivés sur les lieux, les fidèles nous avertirent que si le prédicateur s'apercevoit qu'un docteur Européen fût dans son auditoire, il descendroit sur-le-champ de la tribune. En conséquence de cet avis, nous parvînmes à nous placer dans un coin d'où nous pouvions tout voir, tout entendre sans être aperçus de l'orateur.

Pendant une heure, avant que le sermon commençât, nous ne pûmes voir sans admiration et en même temps sans éprouver un profond sentiment de honte, en faisant un retour sur nous-mêmes, tout cet auditoire se jeter à genoux au son d'une petite cloche, demeurer tout le temps dans cette posture un chapelet à la main, les bras élevés vers le ciel, répétant sans cesse à très-haute voix : *Namu Amida ambut* : *Amida, sauvez-nous.*

Cette invocation leur est si habituelle, que dans l'intérieur de leur famille, comme dans toutes les relations du commerce de la vie, ils l'ont toujours à la bouche et la prononcent en chantant d'un son très-suave. C'est au nom d'Amida que les pauvres demandent l'aumône; car les bonzes budsoïtes ne cessent d'inculquer au peuple ce dogme : *Ichinem*, *Amidabut*, *secumot*, *murioo*, *zai*, c'est-à-dire, *quiconque invoquera sincèrement et dévotement le saint nom d'Amida est certain du bonheur éternel.*

16. Au son d'une plus grosse cloche, la prière

cessa et le prédicateur monta en chaire; nous sortîmes de notre coin, pour nous glisser dans la foule, de manière à mieux entendre. Les portiques, le temple étoient jonchés de monde; sur les gradins mêmes de l'autel étoient assis beaucoup de bonzes, les yeux baissés, et les mains cachées sous leur robe. Alors je vis paroître un homme d'une très-belle physionomie, d'un maintien grave, qui vint prendre place sur un siége fort élevé, d'où il pouvoit être vu de tout le monde. Il étoit vêtu d'une robe de soie couleur de pourpre, doublée de blanc, qui lui descendoit jusqu'aux talons; il tenoit un éventail d'or à la main; devant lui étoit une table sur laquelle reposoit un livre dont il lut quelques lignes qui lui servirent de texte pour son discours : il parla, au dire de Gaspard Villèle qui possède très-bien la langue, et de tous ceux qui étoient avec nous; il parla, dis-je, avec une grâce, une force, une noblesse, une élévation de pensées, un choix de termes si propres, que nous ne fûmes plus surpris de l'empire qu'exercent ces prédicateurs sur ce malheureux peuple, de la vénération et du crédit dont ils jouissent.

J'y ai souvent réfléchi et je suis convaincu que ce n'est pas sans une forte inspiration du Saint-Esprit, que François Xavier a entrepris avec un zèle si ardent la conquête évangélique de cette nation, et qu'il a affronté une navigation aussi lointaine, aussi périlleuse; car, disons-le sans offenser personne, ces peuples l'emportent sur beaucoup de nations européennes par la bonté de leur naturel et par leur génie.

Si les négocians Portugais n'ont pas des idées aussi

avantageuses de cette nation, c'est qu'ils n'en connoissent que les côtes, dont les habitans ne sont pas à comparer avec ceux du centre, ni pour les mœurs, ni pour la politesse, au point qu'ils passent ici pour rustiques et grossiers, et que les Méacois les traitent de sauvages, d'hommes des bois, quoique cependant ces peuples de la côte ne soient pas tout-à-fait étrangers à l'humanité.

Mais finissons, c'est assez pour aujourd'hui; au premier jour j'entrerai encore avec vous dans d'autres détails.

LETTRE XLIV.

LOUIS FROEZ A LA COMPAGNIE DE JÉSUS, A GOA.

De l'île de Canga (1), mois d'août 1595.

1. Dans ma lettre précédente je vous ai fait connoître tout ce qui pouvoit intéresser la religion jusqu'aux solennités de Pâques. Je viens, mes très-chers Frères, reprendre le cours de ma narration pour vous faire plus aisément comprendre les secours dont nous avons besoin, et combien il est nécessaire que vous nous secondiez par vos prières et vos saints sacrifices.

2. Lorsqu'après les fêtes la réunion des Chrétiens se fut séparée, et que chacun eut repris le chemin

(1) Ce pays est situé à l'extrémité nord du lac Oitz.

de ses foyers, nous dirigeâmes de notre côté nos pas vers Méaco pour y prêcher l'Evangile. Nous n'y manquâmes pas d'auditeurs; nous y fûmes même secondés d'une manière manifeste par l'esprit de Dieu; car un grand nombre d'infidèles vinrent chercher et trouver un asyle dans la foi en Jésus-Christ, Seigneur et Rédempteur de tous les hommes, contre les fourberies du démon et les superstitions japonoises.

Parmi plusieurs Seigneurs de la ville qui venoient fréquemment nous voir, se trouvoit un parent du Roi de Mino (1), homme d'une grande capacité; il nous accabloit de questions, il nous les proposoit souvent par écrit, il falloit de même lui en donner la réponse qui lui fournissoit une matière à commentaire. Peu à peu la vérité se fit jour dans son esprit, et y répandit tant de lumières qu'il nous donna bientôt l'espoir de le voir, non-seulement aggrégé au nombre des plus fidèles Chrétiens, mais encore devenir un des plus actifs propagateurs de l'Evangile dans le royaume de Mino, et un de ses plus fermes appuis.

3. Nous eûmes, dans ce moment, à proclamer le Jubilé accordé par le souverain Pontife, à l'effet d'obtenir par les prières et les suffrages de l'Eglise une heureuse issue au concile de Trente. Nous le publiâmes huit jours avant la Pentecôte.

Cette nouvelle s'étant répandue dans tous les bourgs et châteaux des environs, nous vimes ac-

(1) Ce royaume est situé à l'extrémité orientale du lac Oitz, entre le royaume de Canga est celui de *Vocaris*. La capitale étoit Anzuquiama.

courir de toutes parts les fidèles pour participer à cette insigne faveur de l'Eglise. Quoique dans ce moment Gaspard Villèle fût travaillé d'une fièvre lente, et que moi-même je ne fusse pas en très-bonne santé, cependant Dieu vint au secours de notre faiblesse et nous donna la force de répondre à leur piété, de les nourrir de la parole de Dieu, et de leur administrer le pain de vie qu'ils ne reçoivent jamais sans manifester par leurs soupirs les plus vifs sentimens de piété et sans verser des larmes abondantes.

Au milieu des épaisses ténèbres qui couvrent ces nations, et en dépit de toutes les puissances de l'enfer, le christianisme soutenoit sa marche, et ses succès étoient consolans. Déjà Villèle se disposoit à parcourir toute la province de Méaco; et si l'occasion s'en étoit présentée, il seroit allé porter l'Evangile dans les bourgs et les campagnes peuplées d'infidèles. Mais dans une nuit tous ces projets furent anéantis par une épouvantable catastrophe; par un forfait inouï dans les fastes européens; forfait qui non-seulement paralysa nos efforts, mais qui nous jeta, nous et toute la chrétienté de Méaco dans le péril le plus imminent que nous eussions jamais couru.

4. Voici le fait. Mioxindono que nos précédentes lettres vous ont déjà fait connoître, Seigneur Souverain d'Imori avoit agrandi sa puissance et ses forces au moyen de quelques provinces circonvoisines qu'il avoit subjuguées, telle que celle de Cavaxi. Fier de ses succès il osa convoiter le trône impérial et attaquer le Cubo-Sama dans son palais, au moment où celui-ci s'y attendoit le moins et vivoit dans une profonde sécurité, en gouvernant ses peuples avec

toute la modération possible. Cet attentat fut accompagné de tout ce que le crime le plus raffiné, la perfidie la plus noire peuvent imaginer. Rien n'effraya, rien n'arrêta cet ambitieux effréné; ni la vertu, ni la probité du Cubo, bien moins encore les nombreux bienfaits dont il avoit été comblé; il se flattoit sans doute que le succès feroit de son parricide un acte héroïque. S'étant donc associé deux insignes brigands, Daxandono, prince de Nara, et un autre Seigneur également ambitieux, il marcha sur Méaco à la tête de douze mille hommes d'élite. Il étoit d'autant plus assuré du succès de son attentat, qu'il étoit par la faveur du Prince même qu'il alloit détrôner, généralissime des troupes de l'empire, et qu'il comptoit dans la capitale sur une nombreuse clientèle, et sur une garde prétorienne qui lui étoit dévouée.

5. Après avoir, en homme de guerre, habilement disposé ses troupes dans la proximité de la ville, il entra dans Méaco à la tête de quelques affidés, sous prétexte de sa charge de généralissime, portant sur lui les décorations d'une dignité dont le Cubo venoit encore de le revêtir, et dont il prétextoit pour venir lui rendre ses hommages. Pour exécuter ses projets avec le moins d'éclat et de bruit possible, dans le compliment d'usage qu'il adressa au Cubo, il invita gracieusement Sa Majesté à souper dans un couvent de bonzes, situé à peu de distance de la ville; et c'étoit là qu'il devoit consommer son parricide. Cependant, voyant que le Cubo, instruit qu'une armée étoit aux portes de sa capitale, ne se pressoit pas de sortir de son palais, et de se rendre à ses gracieuses invitations, il sut, en habile homme changer de plan subitement. En effet, loin de donner dans le

piége

piége que lui dressoit la perfidie, le Cubo méditoit et projetoit une prompte fuite. Heureux, s'il l'eût exécutée! Mais des amis imprudens ou traîtres le détournèrent de ce salutaire dessein.

6. C'est alors que Mioxindono prit le parti de jeter le masque, de faire approcher ses troupes et de cerner les avenues du palais impérial. Pour ne pas paroître cependant, guidé ou emporté par une haine personnelle contre son bienfaiteur, son Empereur et son maître, il envoya un émissaire pour signifier à son Souverain qui, au milieu de ses courtisans, étoit égaré et trembloit, qu'il n'entendoit nullement attenter à ses jours, mais que sa colère se déchargeroit seulement sur les parens et les favoris de Sa Majesté, dont il ne pouvoit et ne vouloit plus supporter la tyrannie. Puis, pour condition de la retraite de ses troupes, il demandoit qu'on lui envoyât dans son camp la tête de tels et de tels individus dont il donnoit nominativement la liste.

Un officier, homme d'un âge avancé, celui qui avoit coutume de nous introduire au palais, étoit sorti par ordre du Cubo (1) pour prendre connoissance de la situation des affaires et s'aboucher avec les conjurés; lorsqu'il eut reçu de leurs mains et lu cette audacieuse et impudente liste de proscription, enflammé de colère, il s'exhala en imprécations contre les parricides, puis déchirant le billet: *Eh bien!* dit-il, *puisque tout est perdu*, *j'ai assez vécu pour ma gloire et pour mon Prince ; je saurai dans la mort*, *chercher et trouver un asile contre*

(1) Quelques historiens ont dit que ce personnage étoit le beau-père du Cubo.

vòs fureurs. Retournant sur ses pas, il rentra au palais ; et sous les yeux mêmes du Cubo, il se fendit le ventre et tomba mort à ses pieds.

Le fils de ce vieillard ne vit pas plus tôt son père expirant, que saisi de rage et de colère, il courut au milieu des conjurés chercher, dans la vengeance une mort certaine.

7. A la porte de la salle, périrent de la même manière, quatre autres personnes qui ne pouvoient entrer dans les appartemens; car la terreur en avoit scellé les portes.

Tandis qu'on délibéroit dans le palais, les révoltés y mirent le feu. Alors le Cubo préférant périr en vendant sa vie, au milieu de ses ennemis, qu'au milieu des flammes, s'arrache des bras de la plus respectable et de la plus tendre des mères, court à la tête de quelques braves, se précipiter les armes à la main au milieu des bataillons ennemis, pour s'ouvrir un passage ou y trouver la mort. Après avoir long-temps combattu en héros, il tomba enfin au milieu des rebelles sur un tas de morts, le ventre percé d'une lance, la tête blessée d'une flèche et le visage frappé de deux coups de sabre. Cent autres braves, la fleur de la noblesse japonoise, vinrent en peu d'instans expirer sur son corps.

8. Parmi les nombreuses et généreuses victimes de la fidélité, on remarqua surtout un page, à peine âgé de quatorze ans. Comme il se battoit en désespéré et que son audace étonnoit les conjurés, ceux-ci, charmés de sa valeur voulurent l'avoir vif; mais voyant son maître mort, le jeune homme crut qu'il y auroit pour lui de l'infamie à lui survivre ; il jeta son épée au milieu des bataillons ennemis, prit son poignard, s'en coupa la gorge, ensuite le ventre.

9. Pendant ce carnage, une partie des conjurés s'étoit, à la lueur des flammes, ouvert un passage, et avoit forcé l'entrée du palais. Les premières victimes de leur rage furent un jeune bonze, frère du Cubo, puis son auguste mère, sans que l'âge tendre de l'un, la vieillesse de l'autre pussent attendrir leur férocité. Alors tout âge, tout sexe, toute condition furent sacrifiés; rien ne fut épargné; le trésor royal devint la proie des brigands; des richesses immenses périrent au milieu des flammes; le palais en feu retentissoit des cris, des hurlemens des Princesses, des Dames d'honneur et des servantes. On les voyoit toutes pêle-mêle, traînant des lambeaux de vêtemens, échevelées, effarées, dans les derniers transports du désespoir, courir à travers les flammes, se précipiter au milieu d'une soldatesque ivre de sang et de carnage, et appeler la mort à grands cris. Les unes rachètent leur vie en assouvissant la brutalité du vainqueur; d'autres meurent victimes tout-à-la-fois et du fer, et du feu, et de l'honneur outragé; quelques-unes, au nombre de vingt, frappées à droite comme à gauche, d'une égale terreur, placées entre des épées étincelantes et des feux dévorans, espèrent trouver un asile dans un cabinet que les flammes n'avoient pas encore envahi. Mais le feu, alimenté par le vernis, couroit plus vite que la pensée; toutes dans un instant y furent étouffées, à l'exception de deux Princesses, filles du Cubo, qui, s'échappant de cette fournaise, vinrent se jeter aux pieds des soldats. Un Chrétien les prit sous sa protection et leur procura un asile dans une maison voisine qui appartenoit à un de ses amis.

10. Quant à l'Impératrice, elle avoit cru avoir échappé à la mort, parce qu'elle s'étoit sauvée de cet océan de feu; elle étoit en effet parvenue, déguisée en servante, à se réfugier dans un couvent de bonzes, situé à une demi-lieue à peu près de la ville. Mais trois jours après cette scène de désolation et de carnage, elle y fut découverte par les espions de la révolte. Les deux chefs envoyèrent des soldats avec ordre de lui trancher la tête. Dès qu'elle sut qu'elle n'avoit aucune grâce à attendre d'eux, elle se fit apporter de l'encre et du papier; puis elle écrivit de sa propre main une lettre à ses deux filles, dont le contenu étoit à peu près, qu'elle partageoit le sort de son mari, victime innocente de la fureur de ses ennemis; qu'elle s'y résignoit néanmoins sans le moindre regret; et qu'elle envisageoit la mort comme une faveur d'Amida, qui vouloit sans doute la faire participer plus tôt au bonheur céleste et la rejoindre à son époux.

Après avoir signé et cacheté sa lettre, elle se tourna vers les bonzes qui lui avoient donné asile, les remercia, puis s'avança vers l'autel d'Amida. Là, les mains élevées vers le ciel, elle invoqua deux fois ce dieu. Le Supérieur des bonzes, en signe de rémission de ses péchés, lui fit sur la tête une imposition des mains. Cela fait, elle rentra dans sa chambre, et là élevant encore les bras vers le ciel, invoquant son dieu, elle mourut étranglée par des soldats.

11. Toutes les maisons de ceux qui avoient combattu ou qui étoient morts les armes à la main à côté du Cubo, furent pillées et saccagées; celles qui étoient situées dans les faubourgs furent rasées; tous

les corps furent brûlés dans le palais impérial. Il n'y eut que celui du Cubo que les bonzes eurent la permission d'enlever, et auquel ils purent rendre les honneurs du bûcher et de la sépulture dans le monastère même qu'il avoit fait bâtir à grands frais, et qu'il avoit choisi pour le lieu où devoient reposer ses cendres.

12. Un des favoris du Cubo, qui étoit allé en pélerinage, ayant appris en route le malheureux sort de son maître, se hâta de rebrousser chemin et de revenir à Méaco. Mais, dès qu'il eut vu le palais impérial réduit en cendres, les ruines et les décombres qui couvroient cette plaine naguère si riche et si magnifique, de suite il courut au tombeau de son maître, et là se fendit le ventre et expira.

13. Le Cubo avoit deux sœurs bonzesses, que leur dignité et leur clôture sembloient devoir soustraire aux outrages et à la brutalité du vainqueur; mais il n'en fut rien; et leurs compagnes ne purent faire autre chose que de les consoler et de les garder constamment à vue, de peur que dans leur désespoir elles ne se donnassent la mort.

14. Tandis qu'au milieu de cet épouvantable désastre et de ces scènes d'horreurs, toute la ville étoit frappée de terreur, et plongée dans d'affreuses angoisses, notre maison étoit le rendez-vous des néophytes consternés. Comme nous nous attendions à être égorgés à chaque instant, nous employâmes ces tristes momens à la prière et à réciter les litanies des Saints : c'étoit le dimanche de la Sainte-Trinité. Nous étions dans un péril extrême, vu la haine que nous portent les bonzes, qui avoient alors tout crédit et toute puissance sur l'esprit du Roi d'Imori et de ce-

lui de Daxandono. Nos alarmes commencèrent cependant un peu à se calmer, lorsque nous vîmes venir à nous le secrétaire de Mioxindono ; c'étoit l'amitié qui nous l'amenoit. Sa figure étoit abattue, ses yeux étoient inondés de larmes ; la félonie de son maître lui avoit profondément ulcéré le cœur ; il s'en frappoit la poitrine de douleur ; il la maudissoit comme un attentat monstrueux qui devoit attirer sur les têtes coupables toutes les foudres vengeresses du ciel, et qui étoit digne de l'exécration de tous les siècles futurs.

15. Après différens messages, et lorsqu'on eut envoyé des interprètes d'ici et de là, de droite et de gauche, nous obtînmes enfin, mais non sans peines, la permission de nous retirer. Ce que nous nous hâtâmes d'exécuter, après avoir mis en lieu de sûreté tous les ornemens, les vases sacrés et tout ce qui constituoit notre mobilier d'église. Gaspard put se réfugier chez les Chrétiens d'Imori ; pour moi, je fus relégué dans une petite île qu'on appelle *Canga*.

16. Pour vous donner au reste une idée des succès que nous promettoit l'avenir, si cette tempête épouvantable ne fût pas venue tout à coup en arrêter le cours, je vous dirai que le jour même de notre départ, le jour de Ste. Magdeleine, nous eûmes encore le bonheur de recevoir au baptême un bonze et deux laïques de la maison de Mioxindono lui-même.

Il ne nous reste, mes très-chers Frères, de ressources qu'en Dieu seul. Il faut le prier ; lui seul dans sa miséricorde et sa sagesse, peut reconstruire l'édifice, et ramasser les matériaux qui sont dis-

persés. Priez-le de ne pas justifier les faux raisonnemens de l'aveugle multitude qui pèse dans une très-fausse balance les secrets jugemens de Dieu, et qui croit que le démon est plus puissant pour détruire l'Eglise de Méaco, que Dieu pour la protéger.

Après la scène épouvantable qui vient de se passer sous les yeux du lecteur, nous voudrions pouvoir, avec des lettres subséquentes, le transporter sur un théâtre moins sombre et plus consolant; mais une lacune de six ans qui se trouve dans la collection de nos lettres, nous force, pour atteindre notre but, à consulter l'histoire de l'Eglise du Japon des PP. Crasset et F. Solier, beaucoup plus exacte et plus conforme aux lettres des Missionnaires que celle du P. Charlevoix.

PRÉCIS HISTORIQUE.

1. A peine Froez et Villèle furent-ils partis de Méaco, qu'on publia contr'eux un édit de proscription, à la requête et au grand contentement des bonzes Foquexus qui triomphoient. Daxandono l'avoit signé, et le Dairi l'avoit confirmé. La douleur qu'ils eurent d'abandonner leur troupeau et de voir leurs espérances s'évanouir, fut mitigée par la pensée qu'ils avoient perdu les bonnes grâces de deux traîtres, qui jusque-là avoient été leurs plus chauds pro-

tecteurs. Gaspard Villèle obtint la permission de se retirer à Imori, et Louis Froez dans l'île de Canga, d'où est datée la dernière lettre que nous venons de lire. Mais les fidèles dénués de pasteurs, ne perdirent rien de leur fermeté.

Des conversions éclatantes vinrent les consoler des désastres de leur chère Eglise de Méaco. Les plus éclatantes furent celles de trois bonzes. Le premier étoit frère de la Reine de Xamato, Supérieur d'une maison de sa secte. Le deuxième étoit de Méaco. Après avoir étudié et enseigné le japonisme pendant plusieurs années, ne trouvant rien qui contentât son esprit, il quitta sa maison, son habit de bonze, vint avec trois gentilshommes à Sacai où ils furent tous baptisés. Le troisième étoit un homme savant en astrologie, docteur de la fameuse université de Bandou, célèbre par son esprit, son jugement et sa grande capacité.

Un bonze néophyte, nommé Thomas, ancien Supérieur d'un grand monastère, se chargea en l'absence des Missionnaires du soin de cette Eglise : de manière qu'un loup devint pasteur, et un ancien organe de Satan devint celui de Jésus-Christ. Tous les jours il assembloit les fidèles pour les instruire et les exhorter à la patience. Gaspard Villèle, du lieu de sa retraite à Imori, leur écrivoit souvent. Il eut un jour avis que les plus considérables d'entre eux se disposoient à forcer Mioxindono, le Roi d'Imori et le Prince de Nara, Daxandono, à leur rendre leurs pasteurs, s'ils ne pouvoient l'obtenir par leur prières. Mais il leur fit comprendre que ces démarches étoient contraires à l'esprit du christianisme, qu'il falloit se reposer sur la Providence et

mettre en elle seule sa confiance. Ce fut de Sacai, ville libre, qu'il leur écrivit; il s'y étoit retiré, et le P. Froez étoit venu l'y rejoindre. Ce n'étoient pas les habitans de cette ville, qui leur donnoient beaucoup d'occupations, mais c'étoient des prosélytes étrangers qui y affluoient de toutes les provinces de l'empire. La plupart étoient des Seigneurs, des gentilshommes, des bonzes. Ce fut à cette époque qu'ils furent invités à se rendre à l'université de Bandou. Mais ils ne crurent pas devoir s'éloigner de Méaco, où le plus léger changement politique pouvoit les ramener d'un instant à l'autre.

2. Au mois d'avril de l'année suivante, le P. Villèle fut rappelé dans le Ximo pour seconder dans ses travaux Cosme de Torrez que l'âge et les infirmités avoient singulièrement affoibli. Il laissa en partant, la direction de l'Eglise de Méaco à Louis Froez, à qui on envoya dans la suite pour compagnon Organtin de Brescia. Quant à lui, il prit sa route par le Bungo, où il s'arrêta pour visiter le Roi dont la protection efficace ne cessoit de s'étendre sur tous les Chrétiens de sa domination et sur leurs pasteurs. Mais tout près de là, l'Eglise de Firando étoit toujours persécutée et toujours fervente. Malgré l'intérêt que le commerce avec les Portugais offroit tous les ans à Taqua-Nombo, il nourrissoit dans son cœur une haine profonde contre tous les fidèles; elle étoit d'ailleurs entretenue par les bonzes depuis que Fernandez dans une dispute publique avoit convaincu et converti un de leurs plus célèbres docteurs; depuis que celui-ci, aussitôt après son baptême, avoit abattu et renversé toutes les idoles d'un temple dont la garde lui étoit confiée et depuis qu'il l'avoit changé en une église.

C'étoit surtout sur le Prince Antoine et sa famille que retomboit la haine que toute la cour de Firando portoit à la religion du Christ. Sa puissance territoriale, sa valeur guerrière, son empire sur l'esprit des troupes, pouvoient seuls en amortir les coups.

3. Voici un trait qui seul fera connoître toute la haine dont cette cour étoit envenimée contre la loi de l'Evangile. Les fidèles de ce royaume avoient envoyé aux Indes un navire, pour y acheter tout ce qui étoit nécessaire à la décoration d'une église. Des idolâtres en furent avertis, et vinrent avec plusieurs bâtimens, l'attendre à son retour et l'enlevèrent. Parmi les ornemens, se trouvoit un tableau qui représentoit une Assomption. Il tomba en partage à un Seigneur nommé Catandono, l'ennemi le plus implacable du nom chrétien, et il devint entre ses mains et celles de l'héritier présomptif un sujet d'impiétés qui font horreur. Après l'avoir mutilé et après avoir défiguré la face de la Vierge, de manière à en faire un objet hideux, ils l'exposèrent à la risée du peuple.

Le P. Acosta eut mille peines à contenir le zèle du Prince Antoine, du Prince Jean son frère (1) et de plusieurs gentilshommes Chrétiens qui brûloient de tirer une vengeance éclatante de l'outrage fait à la mère de Dieu : *Quelque juste*, leur dit-il, *que soit votre ressentiment*, *n'allez pas ouvrir la porte aux guerres civiles ; Dieu n'a pas besoin de vos armes*

(1) Il n'est presque plus parlé depuis ce temps du Prince Antoine ni de son frère. On sait seulement que le premier mourut en 1582, aussi saintement qu'il avoit vécu.

pour venger sa cause ni celle de Marie; vos moyens tout humains ne pourroient qu'être funestes à la religion dont vous vous croiriez les défenseurs; adressez-vous au Roi, demandez lui justice, il vous l'accordera, si vous savez la lui demander; et priez en même temps celui qui tient dans sa main le cœur de toutes les puissances de la terre.

4. En effet, Dieu ne tarda pas à faire sentir à ce Prince infidèle l'effet de sa colère. Car sur ces entrefaites, dom Jean Pereyra, Gouverneur de Macao, arriva de la Chine au Japon avec un navire richement chargé; son dessein étoit d'abord de mouiller à Firando. Mais ayant appris les mauvais traitemens dont les Chrétiens étoient l'objet de la part du Souverain, il vira de bord et vint à Facunda dans les états du Prince d'Omura, et ne dissimula pas le motif qui le faisoit agir ainsi.

Le Roi de Firando, outré de dépit de voir que celui-là même qu'il avoit outragé plusieurs fois et depuis peu, d'une manière sanglante, et dans sa religion et dans la personne de ses sujets, sans motif et sans déclaration de guerre, alloit s'enrichir à ses dépens, équipa et arma secrètement une flotte de cinquante voiles sous la conduite de *Catandono* dont nous avons parlé, pour brûler tous les navires portugais qu'il trouveroit dans les ports du Prince d'Omura.

Pereyra, quoique surpris et bien plus faible en nombre que ses ennemis, leur fit payer bien cher leur félonie; il les reçut avec tant de résolution qu'il leur tua beaucoup de monde et même un de leurs principaux officiers, et maltraita tellement leur flotte

qu'elle fut forcée de se retirer dans le plus grand désordre.

5. C'est à cette année 1566, que d'après Louis de Gusman, il faut rapporter la mort de Jean Fernandez qui avoit accompagné François Xavier au Japon, qui l'avoit suivi à Méaco, et qui depuis avoit travaillé avec un zèle infatigable et merveilleux à la conversion des infidèles (1).

Si François Xavier, disoit Cosme de Torrez, *a fait la conquête du Japon, Fernandez en a été le soutien et le conservateur.* C'est lui qui, à l'usage des missionnaires, a le premier composé une grammaire japonoise et un lexique japonois portugais. Les royaume de Naugato, de Bungo, la principauté d'Omura furent long-temps le théâtre de ses exploits apostoliques. Il mourut à Firando, épuisé de travail, comblé de gloire et de mérites, pleuré et regretté des fidèles comme s'il eût été leur propre père.

(1) Voyez la lettre XXXIII, n.° 2. Jean Fernandez étoit un riche négociant de Lisbonne, qui entra dans la compagnie de Jésus à l'âge de 22 ans. Voici à quelle occasion.

Un de ses amis l'ayant invité à venir entendre un concert dans l'église des PP. Jésuites, le mena dans une chapelle où se tenoit une congrégation d'hommes. C'est là qu'il ouït un discours si pathétique, qu'aussitôt, changé en un autre homme, il alla trouver le P. Simon Rodriguez, et le pria avec larmes de le recevoir dans sa compagnie.

Le Père voyant un jeune homme riche et puissant, sans études et sans lettres, qui demandoit à servir les PP. en qualité de coadjuteur temporel, douta d'abord de la sincérité de sa vocation; et pour cela il lui fit subir de rudes épreuves dont il triompha.

Il entra donc dans la compagnie l'an 1547, et neuf mois après son entrée il arriva aux Indes, au moment où François Xavier alloit faire le voyage du Japon.

6. Cette mort qui fut un grand sujet de deuil et de larmes pour l'Eglise du Japon, fut suivie d'une nouvelle bien désastreuse encore. Cosme de Torrez en perdant ce fidèle ami, ce premier compagnon de ses travaux, cherchoit une consolation dans l'espoir d'embrasser sous peu de nouveaux ouvriers, qui accouroient pour remplir le vide que la mort d'Edouard de Sylva et celle de Fernandez avoient fait autour de lui. Il savoit que les PP. *Pierre Ramirez* et *Ferdinand Alvarez* étoient partis de Cochin sur un vaisseau richement chargé, qui apportoit de magnifiques présens du Roi de Portugal au Prince d'Omura. Il les attendoit avec la plus vive impatience, lorsqu'il apprit qu'ils avoient fait naufrage, et avoient péri dans le golfe de Siam. Au reste, voici une lettre qui va nous en donner les détails.

LETTRE XLV.

LE P. ORGANTIN DE BRESCIA A LA COMPAGNIE DE JÉSUS. A ROME.

Goa, le 28 décembre 1568.

C'est seulement cette année que nous avons eu la certitude de la mort de deux de nos pères, *Ramirez* et *Alvarez*. Nous nous étions toujours flattés de l'espoir qu'ils avoient été jetés sur quelque île inconnue. Destinés pour le Japon, ils s'étoient embarqués, bien malgré eux, à Cochin, sur un vais-

seau marchand. Car, celui qui le frétoit leur inspiroit peu de confiance ; c'étoit un homme puissant en fortune et en crédit, d'une ambition démesurée, à qui tous les moyens étoient également bons, pour contraindre les négocians à lui confier exclusivement leurs marchandises. La charge du navire étoit excessive et d'un triste présage : mais Dieu, bon et clément, permit sans doute que ces deux prêtres se trouvassent enveloppés dans le malheur qui le poursuivoit, pour que ceux qui le montoient et qui devoient y périr, trouvassent dans leur ministère des secours et des consolations. Leur navigation fut heureuse jusqu'à Malaca. Mais en se dirigeant ensuite vers la Chine, lorsqu'ils entrèrent dans le golfe de Siam, ils furent tout à coup assaillis d'une effroyable tempête, occasionée par ce vent qu'on appelle le typhon. Cet ouragan qui part avec violence de l'occident, commence par embrasser tout l'horizon dans un immense et bruyant tourbillon; pendant vingt-quatre heures son cercle se retrécit, et ramasse dans un espace étroit tout ce qu'il a d'abord enveloppé; sa violence s'accroît, les vagues mugissent; les eaux pressées de toutes parts s'élèvent en colonnes, ou creusent en tournoyant d'immenses abîmes. Un vaisseau ainsi placé entre des montagnes d'eaux qui l'enveloppent, qui l'enlèvent, qui le précipitent, qui s'entre-choquent, qui se brisent les unes et les autres, ne fait plus que pirouetter ; il est sans espoir, et l'art n'a plus de ressources ni de moyens à offrir au plus habile pilote. Ajoutez à cela le poids excessif du navire qui résistoit à toute espèce de manœuvres. La charpente mise en pièces, il fut bientôt englouti, sans qu'on en vît sur la surface des eaux aucun vestige.

Un jonque Chinois (c'est de lui qu'on tient ces détails), qui suivoit la même route, eut le singulier bonheur d'entrer dans le port. Le vaisseau portugais eut beau faire des signaux de détresse et tirer le canon d'alarme, les Chinois l'entendirent très-bien; mais dans le péril où ils étoient eux-mêmes, ils se gardèrent bien d'aller à son secours; ils ne purent qu'être témoins de son engloutissement.

Ce naufrage a jeté la désolation dans les colonies indiennes. La perte numérique est évaluée à quatre cent mille ducats; un nombreux équipage, beaucoup de passagers ont laissé sur ces côtes une multitude de veuves et d'orphelins. Humainement parlant, c'est nous qui aurions le moins perdu; car notre perte se réduit à deux hommes. Mais, si on réfléchit sur le besoin qu'en avoit l'Eglise du Japon, sur les espérances qu'elle s'en faisoit, notre perte est immense. Il faut espérer qu'ils lui seront dans le ciel d'un plus puissant secours qu'ils ne lui eussent été sur la terre.

SUITE DU PRÉCIS.

7. Tandis que le Roi de Firando n'épargnoit rien pour abolir le christianisme, non-seulement dans ses états, mais encore autour de lui, quoique ses intérêts temporels semblassent exiger de lui une conduite toute différente, un Prince, jusque-là autant et peut-être plus attaché que lui au culte des idoles, l'introduisit dans ses états; ce fut le Roi de Gotto.

même, et mettez votre confiance en moi. Ce frère avoit étudié la médecine, avant d'entrer dans l'ordre des Jésuites; il avoit servi plusieurs années dans l'hôpital de Bungo; il savoit donc fort bien que les jongleries des bonzes n'avoient servi qu'à rendre le Roi plus malade encore. Il va au palais, il s'annonce comme médecin, il sollicite la faveur de voir Sa Majesté, on le fait entrer; il trouve le Prince accablé d'un grand mal de tête, travaillé d'une fièvre ardente, la poitrine oppressée, avec de fréquentes défaillances. Il console, il avertit le malade de mettre sa confiance en Dieu, qui est seul l'auteur de la vie et de la santé; puis il lui fait administrer des pilules si efficaces, que le jour suivant la fièvre avoit fort diminué. Il lui ordonne ensuite un julep qui lui procure quelques heures de sommeil et de calme. Dieu bénit enfin tellement ses remèdes, que quatre jours après, le Roi fut parfaitement rétabli.

11. Ce fut une joie dans le palais, et dans toute la ville, qui ne peut s'exprimer, lorsque la nouvelle en fut répandue. Alméida reçut les félicitations de la Reine, de ses enfans, sur sa science, et sur son art; mais il profita de ce moment pour leur faire connoître le maître de la nature, à qui les maladies et la mort même rendent hommage. Il mit à profit cette occasion pour demander la permission de continuer ses discours. Rien ne sembloit devoir désormais l'arrêter dans ses succès, lorsqu'un nouvel incident en vint encore suspendre le cours.

Tandis que Laurent prêche et ravit un nombreux auditoire, un incendie se manifeste dans la ville, et poussé par un grand vent en consume une grande partie. Ce malheur est encore, disent les

bonzes, un effet de la colère des dieux. Une tumeur survient à la main droite du Roi. Nouvelle preuve que les dieux tutélaires de la patrie sont irrités; on crie plus fort que jamais contre ces prédicateurs qui attirent sur le pays toutes ces calamités. On s'assemble, on demande à grands cris qu'ils soient chassés du pays. Alméida revient au lit du malade, à l'aide de quelques topiques, il calme la douleur; et le rend encore à la santé.

Voyant cependant qu'on ne pouvoit ôter de l'esprit du peuple infatué par les bonzes, que cette doctrine qu'on lui prêchoit, ne fût pernicieuse, et que s'il continuoit à l'entendre, les dieux ne manqueroient pas de faire éclater leur colère par des châtimens plus rigoureux encore; voyant enfin que personne n'osoit plus assister aux instructions, les deux religieux prirent le parti de demander au Roi leur congé, puisqu'ils ne lui étoient plus utiles, non plus qu'à ses peuples. D'ailleurs le P. Cosme, instruit de ce qui se passoit à Oxica, et du peu de profit que ces deux ouvriers faisoient dans ce royaume, leur avoit ordonné de quitter le pays et de revenir dans le Bungo où il en avoit un besoin pressant.

Alméida, au reçu de cette lettre, se hâta donc de la communiquer au Roi et de lui demander son congé; mais il ne put l'obtenir. Ce Prince le supplia d'avoir un peu de patience, l'assurant qu'il auroit bientôt satisfaction de la docilité du peuple. Gagné par ces flatteuses espérances, il consentit encore à demeurer.

13. En effet, le lendemain, le Roi invita tout le monde à assister aux prédications qu'on alloit reprendre, promettant de son côté de s'y trouver

quatorze jours de suite avec le Prince son fils, âgé de vingt ans. Et cela, pour ôter au peuple par sa présence les craintes chimériques qu'il avoit conçues.

De même que la semence qui est restée pendant l'hiver ensevelie, germe et pousse avec vigueur au retour du printemps, la parole de Dieu qui jusqu'alors étoit restée comme enfouie et couverte de glace, dès que la saison des orages eut passé, sortit tout à coup de terre et promit des fruits abondans. On vit en peu de temps vingt-cinq gentilshommes demander le baptême; entr'autres, un des principaux Gouverneurs du pays, qui fut baptisé sous le nom de Jean.

14. D'Oxica l'Evangile vola rapidement à Ocura, qui jouit d'un fort bon port. En très-peu de jours, ces deux villes furent chrétiennes et eurent leurs églises construites sur les ruines des pagodes, malgré la fureur des bonzes, les calomnies des gentils, les persécutions des méchans, et l'austérité de la vie chrétienne.

Tout se disposoit dans le pays à une conversion générale, lorsque Satan vint encore une fois mettre le feu à la moisson. Ce fut le beau-frère de Taqua Nombo, vassal du Roi de Gotto, qui devint l'instrument de ses fureurs. L'espoir de se rendre non-seulement indépendant, mais encore maître de ce royaume, fit prendre les armes à ce Seigneur contre son Suzerain.

A peine celui-ci eut-il avis de ce mouvement, qu'il se hâta de mettre son armée sur pied et de faire prêter serment de fidélité à ses officiers selon l'usage. Ce serment, comme nous l'avons déjà vu, consistoit à boire du vin sacrifié aux dieux, avec des imprécations effroyables contre les traîtres.

La coupe fut d'abord présentée au lieutenant du Roi qui étoit chrétien, et qui, pour ne pas trahir sa religion, alloit boire à la santé du Roi. Il croyoit par là mettre sa conscience à couvert de ce serment impie; mais le Seigneur Jean dont nous avons parlé, l'arrêta, lui criant tout haut que ce vin étoit sacrifié aux idoles; puis se tournant vers le Monarque, il lui dit: *Sire, il n'est pas permis aux Chrétiens de jurer par les faux dieux; permettez-nous de jurer par le vrai Dieu que nous adorons, et vous n'aurez pas de plus fidèles soldats que nous, tant que nous aurons une goutte de sang dans les veines.*

15. Le Roi consentit sans peine à cette demande. Les fidèles vinrent ensuite trouver Alméida, qui les exhorta à servir fidèlement leur Prince, à mettre leur confiance plutôt en Dieu que dans leurs armes et dans leurs forces; puis il leur donna à tous une image de Jésus et de Marie. Cela fait, les troupes se mirent en marche. Le combat fut sanglant, opiniâtre, et long-temps douteux: mais la valeur d'un jeune Chrétien, nommé Xiste, fit enfin tomber la balance; et la victoire s'attacha aux drapeaux du Roi de Gotto.

Voyant et reconnoissant le général ennemi à sa taille, à son casque, à son audace, le jeune héros pique des deux, vient fondre sur lui, comme un milan sur sa proie. L'autre étonné se met en défense; les deux armées cessent de s'entre-tuer, pour être témoins de ce combat singulier qui ne fut pas long. Xiste, après quelques voltes, saisit son ennemi au défaut de la cuirasse, le perce d'outre en outre, descend, met pied à terre, lui enlève son casque et son armure, les donne à garder à un de ses écuyers; puis

remonte à cheval et retourne à la charge. Les ennemis déconcertés, se voyant sans chef, perdirent bientôt courage, lachèrent le pied, et tournèrent le dos. Les vainqueurs se mirent à leur poursuite, en firent un horrible carnage, et après avoir pillé leur camp, ils rentrèrent dans les murs d'Oxica chargés de butin et de gloire. Les Chrétiens avoient fait si bien leur devoir, que les paìens eux-mêmes leur attribuoient tout l'honneur de cette journée; et ce qui est merveilleux, c'est que parmi eux, quoique placés aux premiers rangs, en tête du corps de bataille, il n'y en eut aucun de tué ou de blessé.

16. Ces succès éclatans n'empêchèrent cependant pas les bonzes et leurs suppôts d'attribuer ces guerres, ces révoltes, à la prédication de l'Evangile, et surtout à la colère des dieux. Une maladie qui survint au Frère Alméida, qui jusqu'alors avoit passé pour un homme de miracles, fut encore pour eux un heureux prétexte.

Pendant la guerre, à l'exemple de Moïse, il s'étoit retiré sur une montagne, où il n'avoit eu ni toit, ni lit, ni feu, point d'autre nourriture que des herbes sèches, un peu d'eau, où il n'avoit dormi que sur la terre, sans autre oreiller qu'une pierre. A la rentrée des troupes il en descendit si foible, si exténué, que, lorsqu'il reparut en public, il avoit plutôt la figure d'un mort que d'un être vivant. C'étoient encore les dieux qui se vengeoient sur lui des outrages qu'il leur avoit faits. Mais comme il dépérissoit de jour en jour, le P. de Torrez le rappela à Cochinotzu. Le Roi et la Reine eurent toutes les peines du monde à le laisser aller; ils se consolèrent néanmoins de son départ, sur la promesse qu'il leur fit de revenir si tôt que sa santé le lui

permettroit. Laurent demeura seul comme en otage, encore quelque temps; mais il fut rappelé peu de temps après, pour aller rejoindre le P. Froez à Méaco.

17. Toutes les îles voisines demandoient des ouvriers, pour travailler à la vigne du Seigneur. Mais le nombre étoit bien loin d'être en proportion avec l'ouvrage qui se présentoit sous la main. C'étoit pour Torrez un profond sujet de douleur et un motif continuel de prières. Dieu daigna enfin l'exaucer.

Un navire marchand amena au port de Cochinotzu trois nouveaux sujets : le P. Balthasar Lopez, le P. Alexandre Valignan, et le F. Michel Waz. Une mère debout sur un promontoire, l'œil fixé sur l'Océan, n'éprouve pas autant de joie à la vue de la barque qui lui ramène un époux que les tempêtes ont long-temps retenu sur des rives lointaines, qu'en eut ce vieux serviteur de Dieu, à l'arrivée de ces religieux qui venoient à son secours.

Comme ils ne connoissoient ni la langue ni les mœurs du pays, Cosme les mit d'abord sous la direction de Gaspard Villèle, avec ordre de ne point sortir du lieu où ils étoient, qu'ils ne fussent parfaitement instruits de tout ce qui étoit nécessaire pour l'exercice de leurs fonctions.

18. Jean-Baptiste Monti alla remplacer Alméida à Gotto. Tout en arrivant il eut à baptiser, mais en secret, le fils aîné du Roi, l'héritier présomptif de la couronne, qui reçut au baptême le nom de *Louis*.

Au sortir des fonts baptismaux, ce jeune Prince se trouva comblé de tant de grâces et de consolations, qu'il devint bientôt un prédicateur éloquent de l'Evangile, et un des plus redoutables adversaires des bonzes.

19. Barthélemi, Roi d'Omura, ce héros chrétien, ayant enfin triomphé de tous ses ennemis et pacifié son royaume, pria le P. de Torrez qu'il regardoit comme l'auteur de sa vie et de son bonheur, de venir à Omura visiter les fidèles qui soupiroient après lui, et examiner en même temps le plan des églises qu'il se proposoit de bâtir dans son royaume.

Ce saint vieillard se rendit à ses vœux. Du plus loin que le pieux Monarque l'aperçut, il se leva, courut au devant de lui; dans leurs embrassemens ils mêlèrent et confondirent les larmes que la joie de se revoir, après de si longues et de si furieuses tempêtes, leur faisoit abondamment verser.

20. Barthélemi qui mettoit sa gloire à faire régner Jésus-Christ dans ses états, proposa au Père le dessein qu'il avoit, d'obliger tous ses sujets à se faire Chrétiens. Mais Cosme voyant que les désastres que la guerre avoit occasionés, fumoient encore, et craignant de la rallumer par un acte trop précipité, lui conseilla d'attendre encore quelque temps et de travailler à se concilier de plus en plus l'affection de ses sujets par sa douceur et sa patience. Sumitanda suivit ce conseil quoiqu'à regret; au reste, le Père l'engagea à bâtir encore une église dans la ville d'Omura, et une autre à Nangazaqui, ville qui présente aux vaisseaux venant des Indes le port le plus beau, le plus commode et le plus sûr de tout le Japon. D'ailleurs, cette ville pouvoit offrir encore un asile à tous les Chrétiens persécutés, et une entrée commode dans le Japon à tous les ouvriers apostoliques.

Barthélemi suivit ce conseil et assigna incontinent des revenus pour y bâtir l'église; Cosme de son côté y envoya le P. Villèle qu'il avoit laissé à Cochinotzu pour y former les nouveaux Missionnaires.

Cet apôtre infatigable de Méaco, s'y rendit dans l'année 1567, et y baptisa en un an plus de quinze cents personnes. Il y fit aussi la bénédiction de la nouvelle église, et la mit sous le vocable de *tous les Saints.*

21. Le P. Cosme, avant de se séparer du Roi Barthélemi, eut la consolation de voir toute la famille royale prête et disposée au baptême, et tout le royaume d'Omura également porté à une conversion générale, lorsqu'il reçut la nouvelle du débarquement du P. François Cabral envoyé au Japon pour le décharger d'un fardeau qui devenoit de jour en jour au dessus de son âge et de ses infirmités.

C'étoit à Xequi que le nouveau Supérieur avoit pris terre avec le P. Organtin de Brescia; ainsi Cosme fut obligé d'ajourner le baptême de la famille royale et de se rendre à Xequi.

22. Avant d'entrer en exercice de sa charge, François Cabral tint une congrégation de tous les religieux de la compagnie, à l'exception de Louis Froez et de ses compagnons qui étoient à Méaco. Son but étoit de leur communiquer ses lettres d'obédience, de prendre connoissance de l'état du pays, de conférer avec eux sur les moyens d'avancer l'œuvre de Dieu, et de travailler utilement au salut des ames.

Il fut arrêté dans cette assemblée que le P. Gaspard Villèle retourneroit aux Indes, tant en raison de ses infirmités, que pour instruire les Supérieurs de l'état des missions, et du besoin où elles étoient de plusieurs bons ouvriers; ensuite que Jean-Baptiste Monti iroit dans le Bungo, le P. Balthasar Lopez à Cochinotzu, le P. Acosta à Firando,

le P. Alexandre Valignan à Gotto, le P. de Figueredo à Omura, le P. Organtin à Méaco pour aider le P. Froez.

Quant au P. Cosme de Torrez, vu son âge et ses infirmités, il devoit rester à Xequi pour y soigner l'embarquement de G. Villèle, sur le même navire qui avoit amené les PP. Cabral et Organtin.

23. Lorsque toutes ces dispositions furent prises, le P. Cabral prit de son côté la route d'Omura, accompagné des PP. Acosta, Figueredo et du F. Louis Alméida. Le Prince Sumitanda prévenu de son arrivée au port de Nangazaqui, étoit venu au devant de lui. C'est de là qu'il le conduisit en la ville d'Omura, où s'effectua le baptême de la Reine-Mère et des enfans du Prince, avec toute la solennité et la magnificence possible.

24. La joie publique fut bientôt troublée par les nouvelles qu'on reçut en cette ville de la mort du P. Cosme de Torrez, arrivée à Xequi le 2 octobre 1570.

Ce saint vieillard, en venant à la rencontre du Vice-Provincial, s'étoit bien promis de l'accompagner ensuite à Omura. Mais une faiblesse qui lui survint peu de jours après, lui fit bientôt abandonner ce projet, et envisager la mort qui étoit à ses côtés. C'est alors qu'il appela Gaspard Villèle, qu'il lui fit une confession générale de toute sa vie. Le lendemain il voulut encore aller à l'église recevoir le saint viatique. Après avoir embrassé tous ses Frères, pris congé des fidèles dont l'église étoit remplie, il se retira ensuite pour expirer peu de temps après.

Nous ne nous hasarderons pas de peindre le deuil que cette mort répandit sur toutes les Eglises du Japon.

Sa douceur, sa complaisance lui avoient partout engendré des amis, même parmi les infidèles. Les bonzes des académies les plus éloignées, telle que celle de Bandou, des Tones d'un ordre supérieur, entretenoient son amitié avec soin par correspondance. Au reste, c'est par des faits que la vie des grands hommes est illustrée. Contentons-nous ici d'en rapporter quelques-uns seulement.

25. Des bonzes avoient tué à Omura un enfant chrétien; les néophytes encore entachés des principes meurtriers du point d'honneur japonois, crurent ne pas devoir laisser ce crime impuni. S'étant assemblés, ils jurèrent tous la main sur le ventre, qu'ils auroient raison de cet attentat de leurs ennemis, ou qu'ils y périroient.

Armés de tisons et de tout ce qui leur tomboit sous la main, ils alloient, comme des furieux, mettre la ville à feu et à sang. Cosme averti de ce tumulte, court au palais, supplie le Roi d'interposer son autorité pour arrêter cette effervescence. *Moi, mon père*, lui dit Sumitanda, *vous n'y songez pas : en fait d'honneur le Japonois ne connoît ni Souverains ni lois; mais vous, allez, montrez-vous, et tout sera calme.* En effet, dès que le vieillard parut, tous mirent bas les armes et le suivirent à l'église; là, comme Chrysostome en face du peuple de Constantinople ameuté, et irrité contre Eutrope ancien favori d'Arcade, il harangua les fidèles; ceux-ci se jetèrent à ses pieds et reçurent avec respect la correction qu'il leur imposa.

Un idolâtre reprochoit le lendemain à un Chrétien la déférence que lui et les siens avoient eue dans cette affaire pour les avis de leur docteur,

plutôt que pour le sentiment d'honneur; celui-ci lui répondit qu'au baptême ils avoient abjuré les lois futiles de la vanité et de l'orgueil.

Cosme, au milieu des périls les plus imminens, poursuivi sans relâche par la haine implacable des bonzes qui le regardoient comme le fondateur de la religion chrétienne, et le destructeur de leur idolâtrie, avoit travaillé vingt-un ans dans le poste où François Xavier l'avoit placé.

Il ne mangeoit ni chair, ni poissons; il ne vivoit que de légumes mal apprêtés, ou de riz cuit dans de l'eau. Il ne buvoit point de vin; et dans les froids rigoureux il étoit presque toujours pieds nus. Le P. Nugnez lui représenta un jour que sa vie étoit trop austère, et que lui et ses religieux qui vouloient l'imiter, et qui se livroient nuit et jour à des fonctions pénibles, ne pourroient pas long-temps y résister, s'ils ne se soutenoient pas par une meilleure nourriture; mais il lui répondit qu'on ne feroit jamais rien dans le Japon, si on ne menoit pas en réalité une vie plus austère que celle que les bonzes menoient en apparence.

Il y eut un si grand concours de fidèles à ses obsèques, qu'on eut bien de la peine à retirer son corps des mains des assistans pour l'inhumer. Quelqu'effort qu'on fît, on ne put empêcher que presque tous ses habits ne fussent coupés.

Le P. Villèle prêcha le jour de sa mort, et prit pour texte ces paroles de Jésus-Christ : *L'ouvrier est digne de sa récompense.* (Luc, X, 7.)

Lorsqu'il eut fait un court précis des grands travaux que cet émule de François Xavier avoit entrepris et exécutés, des périls qu'il avoit affrontés, des

maux qu'il avoit endurés, tout l'auditoire fondit en larmes, on n'entendit dans l'église que gémissemens et sanglots.

27. Mais l'orateur ne survécut pas long-temps à celui dont il venoit de faire le panégyrique. En attendant l'heure de s'embarquer pour les Indes, cet infatigable ouvrier ne put se tenir en repos à Cochinotzu. Il y a entre les royaumes d'Arima et de Fingo quantité de petites îles, dont la plus grande s'appelle Amacusa, et l'autre Xequi; toutes deux relèvent du royaume de Fingo. Le Tone de Xequi, parent du Roi d'Arima, avoit souvent demandé des Pères pour venir prêcher dans ses terres : Villèle y fut envoyé avec un compagnon, et y baptisa en peu de mois plus de six cents personnes. Quelque temps après, Michel Vaz, qui parloit passablement le japonois, en convertit environ quatorze cents, qui furent également régénérés par le baptême.

28. Pour l'île d'Amacusa, elle échut au F. Louis Alméida. Celui-ci, avant de commencer ses prédications, pria le Tone de lui accorder quatre choses:

La première, de lui expédier des lettres-patentes qui l'autorisassent à prêcher dans son royaume, afin que ses sujets le pussent entendre, sans crainte de lui déplaire;

La seconde, qu'il lui fît la grâce d'assister au moins pendant dix jours à ses sermons, pour en donner l'exemple à ses sujets;

La troisième, que si la loi de Dieu lui sembloit bonne et sainte, qu'il permît au moins à un de ses enfans de l'embrasser; la quatrième enfin, d'être le protecteur de tous ceux qui recevroient le baptême.

Le Tone lui accorda toutes ses demandes. Dès que la Cour et les principaux de la ville eurent

entendu les grandes vérités qu'Alméida leur prêchoit avec une force et une éloquence toute divine, le Gouverneur et cinquante personnes de sa famille demandèrent à être admis à l'Eglise et au baptême; son beau-père suivit son exemple avec cent vingt de ses cliens; quant au Gouverneur, il reçut au baptême le nom de *Léon*.

25. Des conversions si notables et si nombreuses eurent leur effet ordinaire, celui de mettre en fureur les ministres de Satan. Les bonzes voyant que c'étoit Léon et son beau-père qui donnoient crédit au christianisme, résolurent de les tuer l'un et l'autre. Pour cela faire, ils gagnèrent les deux frères du Tone, et le lendemain ils se trouvèrent à la tête de sept cents hommes, à la porte du Gouverneur. Celui-ci, qui avoit eu connoissance de leur complot, se tenoit chez lui sur ses gardes avec six cents braves gens. A la pointe du jour, un bonze vint de la part des conjurés, signifier à Léon d'avoir à se couper le ventre, s'il ne vouloit pas être tué comme un lâche.

Mais jugeant à sa réponse, qu'ils trouveroient à qui parler, ceux-ci vinrent trouver le Tone et lui demandèrent insolemment la mort, ou tout au moins l'expulsion du Gouverneur, s'il ne vouloit pas voir tous ses sujets révoltés contre lui. Heureusement, le Roi de Bungo de qui Amacusa relevoit comme dépendance du royaume de Fingo, ayant appris l'embarras de son vassal, lui écrivit en faveur des Chrétiens, en termes si énergiques, que cette lettre jeta l'épouvante dans l'ame des conjurés; et Alméida continua ses prédications avec tant de succès, qu'en moins d'un mois il baptisa cinq cents personnes.

26. Sur ces entrefaites un enfant de la Cour signala sa constance d'une manière admirable. Le fils aîné du Tone l'ayant rencontré, lui demanda un jour comment il s'appeloit : *Christophe*, lui répondit l'enfant. — *Christophe ; quel nom est-ce là ? Il est barbare ; tu en as un autre ? — Oui ; mais depuis que je suis Chrétien, je m'appelle Christophe. — Quoi, misérable ! tu es donc de la secte de ces gens qui mangent des enfans comme toi ? — Tout cela est bon à dire ; ce sont des calomnies, des inventions des bonzes ; les Chrétiens ne tuent ni ne mangent personne. Vos dieux ne sont pas des dieux, mais des figures de scélérats, qui brûlent dans les enfers, comme y brûleront ceux qui les adorent.*

Le Prince surpris de cette réponse généreuse dans la bouche d'un enfant, soit qu'il fût en colère, soit qu'il feignît de l'être, tira son épée et lui dit : *Est-ce ainsi, petit misérable, que tu outrages nos dieux ? Meurs, ou fais-leur de suite réparation d'honneur.* L'enfant, sans changer de figure ni de contenance, lui dit : *En vérité, mon Prince, la mort d'un enfant qui est sans armes et sans défense, et que vous aurez tué, vengera bien vos dieux ! mais quel mal me ferez-vous ? percerez-vous mon ame ? ah ! si cela étoit, j'aurois peur ; mais non, vous ne pouvez que lui ouvrir la porte pour aller au ciel ; et c'est là où j'aspire.* Le Prince surpris du courage de cet enfant, l'embrassa et lui dit que ce qu'il en avoit fait c'étoit pour l'éprouver.

Les bonzes n'en continuèrent pas moins de remplir toute la ville de tumulte et de menaces ; ils vinrent même à bout d'entraîner dans une révolte ouverte les deux frères du Tone. Le Prince voyant alors que le

feu de la sédition gagnoit de tous côtés, pria le F. Alméida de céder à la force, et de se retirer pour un temps, en lui promettant de le rappeler dès que le calme seroit rétabli. Le Missionnaire se rendit à ses désirs et se retira. Mais l'esprit de rébellion ne fut pas pour cela étouffé ; car les bonzes devenus encore plus insolens, entreprirent de chasser le Tone de la ville et de ses états. C'est alors que le Roi de Bungo, qui de son côté, ne les perdoit pas de vue, instruit de ce qui se passoit, vint tout à coup fondre sur les rebelles avec une puissante armée, assiégea les deux frères du Tone dans leur forteresse, où il les fit prisonniers. Dès que le calme fut rétabli, le P. Cabral en profita pour ramener à Amacusa Alméida ; et le Tone fut le premier qui, après quelques instructions, demanda le baptême ; son exemple fut bientôt suivi de la plupart de ses vassaux. Voilà comme l'Evangile prit racine dans la principauté d'Amacusa.

28. Nous avons vu que dans le royaume de Gotto, Jean-Baptiste Monti avoit baptisé en secret l'héritier présomptif de la couronne et lui avoit donné le nom de *Louis.*

Quelque temps après, ce Père fut rappelé par ses Supérieurs, et remplacé par Alexandre Valignan. Ce Missionnaire fut surpris, en arrivant, de trouver dans le Prince Louis, un apôtre qui, par ses exemples et ses discours, travailloit à la conversion d'un royaume où il se soucioit peu, disoit-il, de régner un jour, si Jésus-Christ n'y régnoit pas au dessus de lui.

Il avoit déjà gagné et instruit la Princesse son épouse. Le P. Alexandre la reçut au baptême, peu de temps après son arrivée, avec la plus grande partie

tie des dames de sa maison ; mais le zèle du Prince n'en demeura pas là. Il avoit encore disposé et instruit tous ses vassaux particuliers, et les avoit tous décidés à se faire Chrétiens, lorsque les bonzes vinrent selon leur coutume à la traverse de tous ses projets.

Louis avoit un oncle plus païen que tous les bonzes ensemble. Il fut aisé à ceux-ci d'en faire le chef de leur parti ; et la première démarche qu'ils lui firent faire, fut celle de signifier à son neveu, *qu'il ne pouvoit y avoir dans l'état deux religions, sans l'exposer à des troubles interminables; que celle qu'il avoit embrassée étoit nouvelle, étrangère, barbare, inhumaine, contraire à celle du Roi son père; et que s'il vouloit régner un jour, il devoit au plus tôt retourner au culte des dieux tutélaires du pays; que s'il ne le faisoit pas....*

A ces mots, le Prince arrêta le harangueur, et le pria de dire à son oncle qu'il *étoit et seroit toujours disposé à lui faire plaisir en tout ce qui ne concerneroit pas le salut de son ame, mais que tous les bonzes du Japon se feroient plutôt Chrétiens, qu'il ne se feroit païen.*

30. Le Prince idolâtre comprit alors qu'inutilement il feroit de nouveaux efforts pour ébranler son neveu; de concert avec ses suppôts, il tourna ses batteries vers le Roi son frère, à qui il fit déclarer et signifier que *s'il ne forçoit pas son fils à abjurer le christianisme, et que s'il ne chassoit pas de ses états le prédicateur étranger, ni lui, ni les siens ne régneroient plus long-temps.* Le Roi intimidé voulut engager son fils à dissimuler; mais le Prince ne fit à toutes ses instances d'autre réponse

que celle qu'il avoit faite à son oncle, en ajoutant néanmoins que *pour le tirer d'inquiétude*, *il étoit prêt à sortir du royaume avec sa femme et sa maison*, *et à renoncer à toutes les prétentions qu'il pouvoit avoir sur la terre.*

31. Le Roi touché de cette réponse magnanime ne put s'empêcher d'admirer la grandeur d'ame de son fils. Mais placé dans la nécessité ou de le voir périr, ou de périr lui-même, il voulut encore pour vaincre sa résistance, essayer un autre moyen qu'il regardoit comme infaillible. Il fit donc publier un édit qui enjoignoit, *sous peine de mort*, *à tous ceux qui avoient renoncé au culte des idoles*, *d'y revenir incontinent.*

Mais quelle fut sa surprise en apprenant que tous les Chrétiens, tant de la ville que des environs, s'étoient assemblés tout aussitôt dans leur temple, pour y attendre la mort aux pieds de leurs autels; que le Prince Louis étoit à la porte de l'église pour encourager ceux qui accouroient au martyre, en leur assurant qu'on n'en viendroit pas à eux qu'on ne lui eût marché sur le ventre, et qu'il seroit la première victime immolée aux faux-dieux.

Le P. Valignan les voyant ainsi tous réunis, monta en chaire, leur fit un discours pour les exhorter au martyre; tous d'une voix se mirent alors à crier qu'ils étoient prêts à mourir. Cet élan émut tellement le bon Père, qu'il se sentit suffoqué par les larmes et ne put continuer son discours.

32. Cependant le Roi étoit dans une cruelle perplexité; il sentoit bien que s'il envoyoit des troupes pour massacrer tous ces braves gens, il feroit couler le sang le plus pur de son royaume, et que d'un

autre côté il envelopperoit infailliblement son fils dans le carnage, puisque celui-ci étoit résolu de mourir avec eux. D'un autre côté, son autorité étoit compromise; et dans le cœur de ce malheureux père, l'autorité royale et la paternité se livroient tour à tour de cruels assauts. Pour se tirer d'embarras, un expédient lui vint dans la tête; il le regarda aussitôt comme infaillible.

33. Il avoit un parent nommé Guca, homme des plus notables du royaume, et pour sa noblesse et pour sa piété; car il étoit Chrétien. Il crut que s'il pouvoit le ramener au culte des idoles, tous les autres néophytes suivroient son exemple; et il se flattoit d'en venir d'autant plus aisément à bout, que ce parent avoit deux enfans dont la fortune dépendoit de lui.

Il lui envoya donc un de ses officiers, pour le prier de lui donner une marque de son amitié et de son obéissance, en quittant la secte des Chrétiens et en revenant au culte des dieux, lui promettant de son côté de le combler lui et sa famille de biens et d'honneurs, s'il répondoit à ses désirs, comme aussi de décharger sur sa tête comme sur celle d'un rebelle, tout le poids de sa colère, s'il résistoit à ses ordres. *Allez*, dit Guca, *allez, dites au Roi, mon maître, mon cousin, que si c'est un crime d'être Chrétien, il peut envoyer chercher ma tête et celle de mes deux enfans; mais qu'il ne nous rendra jamais infidèles, et que tous les Chrétiens d'Oxica sont prêts à mourir comme moi.*

34. Ce n'étoit pas seulement les hommes qui se disputoient la gloire du martyre; on voyoit accourir à l'église les femmes, les enfans que leurs mères avoient revêtus de leurs plus beaux habits pour

honorer le jour de leur triomphe, c'est-à-dire de leur mort. *Ne pensez pas mourir sans moi*, disoit un enfant de huit ans à sa mère, *je veux vous tenir compagnie et aller au ciel avec vous. — Ce ne sera pas sans moi que vous mourrez*, disoit un autre à son père; *je me mettrai entre vous et les soldats, et on ne vous arrachera la vie qu'après me l'avoir ôtée.*

35. Le Prince Louis, prenant en considération la perte que feroit l'Eglise, si elle venoit à être privée de son pasteur, qui alloit infailliblement être la première victime immolée à la fureur des bonzes, le pria instamment de se retirer et de conserver sa vie pour des temps plus heureux. Mais le P. Valignan répondit au Prince qu'il n'abandonneroit jamais son troupeau. En disant ces mots, il se retira à l'écart, et considérant devant Dieu que c'étoit à lui qu'en vouloient les bonzes, et que peut-être le sacrifice de sa vie pour son peuple apaiseroit leur fureur, sortit, alla au palais, se présenta au Roi et lui dit : *Sire, sauvez votre fils et vos fidèles sujets de la fureur des bonzes qui veulent leur mort, parce qu'ils adorent celui de qui vous tenez la vie et la couronne. S'ils sont coupables, je le suis plus qu'aucun d'eux, puisque c'est moi qui leur ai fait connoître leur Créateur, et leur ai fait déserter les idoles; j'apporte ma tête à Votre Majesté; contentez-vous du sang d'un pauvre étranger; épargnez celui de vos enfans, de vos sujets, qui vous seront toujours fidèles, toujours soumis, pourvu que vous ne leur ordonniez pas de trahir ce qu'ils doivent au Dieu du ciel et de la terre.*

A ces mots, le Roi frappé, stupéfait du courage, de l'héroïsme de cet homme de Dieu, fut quelque

temps sans pouvoir parler; puis, reprenant ses sens, il lui dit: *Retirez-vous, j'en parlerai à mon conseil.*

36. L'affaire fut en effet portée au conseil. Comme le Japonois est un admirateur enthousiaste de tout acte qui porte avec soi un caractère de courage et de grandeur, tous les membres opinèrent à l'unanimité que ce seroit une tache honteuse, de condamner à mort un homme d'un si grand cœur, qui étoit prêt à prodiguer sa vie pour celle des sujets de Sa Majesté; qu'on devoit d'autant moins souscrire à cet acte de magnanimité, que sa mort n'apaiseroit pas les bonzes, et qu'elle pourroit même porter le Prince Louis à de plus grands excès.

37. Ces considérations, appuyées d'ailleurs par la tendresse paternelle, déterminèrent le Roi à révoquer son décret et à laisser vivre en paix les Chrétiens dans l'exercice de leur croyance.

Les bonzes en frémirent de rage, mais furent contraints de l'étouffer en face des transports de l'allégresse publique; car, disons-le, ce décret sanguinaire avoit jeté la consternation dans toutes les familles, même païennes, parce que toutes avoient quelques-uns de leurs membres enrôlés dans la milice de Jésus-Christ. Les Chrétiens, en apprenant cette heureuse nouvelle, s'assemblèrent aussitôt à l'église pour y chanter un *Te Deum*, et comme on étoit dans la Semaine-Sainte, ils firent le jeudi une procession où il y eut plus de mille assistans qui se donnèrent la discipline.

38. Le Prince Louis, après les fêtes, mena le P. Alexandre dans ses terres, où il baptisa près de douze cents personnes. Ce Missionnaire goûtoit le

fruit de ses travaux, lorsqu'il reçut une lettre du P. Général de sa compagnie, qui le rappeloit en Europe pour des affaires importantes à la gloire de Dieu. Le Prince Louis fut désolé de cette séparation; mais le P. Cabral tâcha de la lui rendre moins amère, en lui promettant de lui envoyer incessamment une autre personne dont il auroit une égale satisfaction.

39. A cette époque, dans l'année 1570, le P. Cabral partit de Bungo pour visiter les Eglises du Japon. Il passa par Sacai, Canga, Tacaxuqui, et arriva enfin à Méaco où il trouva les PP. Froez et Organtin. Tous trois allèrent le jour suivant saluer le Cubo qui leur fit un très-grand accueil. Il s'entretint plus de deux heures avec eux des Indes, de l'Europe, et leur promit de favoriser les Chrétiens en tout ce qu'il pourroit.

LETTRE XLVI.

FRANÇOIS CABRAL A JEAN-BAPTISTE MONTAN.

Cochinotzu, 20 septembre 1771.

1. L'année dernière je vous mis au courant de tous les évènemens qui s'étoient passés dans la vigne du Seigneur.

Figueredo est toujours dans les états du Prince Barthélemi, où l'Evangile a fait de nombreuses conquêtes même dans la noblesse. Je lui laisse le soin de vous en instruire.

Dans cette ville de Cochinotzu, Balthasar Lopez est presque le seul ouvrier ; il confesse beaucoup à l'aide d'un interprète ; il y travaille avec le plus grand succès. La cécité opiniâtre que cette contrée avoit jusqu'ici opposée à la lumière de l'Evangile a été enfin vaincue ; et le nombre journalier des prosélytes surpasse toutes les espérances qu'on avoit pu en concevoir.

2. Dans le moment où le petit troupeau qui venoit de s'y former, étoit menacé d'une tempête prochaine, soit de la part du Souverain ennemi juré du christianisme, soit de l'inconstance de quelques néophytes qui n'étoient pas encore assez affermis dans la foi ; par une espèce de prodige, au moment où nous nous y attendions le moins, nous vîmes accourir une foule considérable d'idolâtres à nos prédications, et peu de temps après demander le baptême. Cette chrétienté s'accroît de jour en jour.

Au reste, comme je pense que Balthasar ne manquera pas d'entrer avec vous dans tous ses détails, je me contente de les effleurer ici en passant, pour vous entretenir d'Amanguchi où, sur l'invitation du Prince, je suis venu passer l'hiver avec le F. Louis (Alméida) et Laurent le Japonois.

3. Depuis long-temps le Prince me sollicitoit par de fréquens messages, d'apporter dans ses états le flambeau de l'Evangile. Nous ne crûmes pas, mes confrères et moi, devoir laisser échapper une aussi belle occasion d'étendre le royaume de Jésus-Christ. Nous nous rendîmes d'abord à Fondo, place très-forte et très-peuplée où réside un Gouverneur au nom du Tone.

A peine fûmes-nous débarqués qu'une nombreuse

noblesse vint au devant de nous avec une litière qui devoit nous porter du rivage à la ville éloignée d'environ une lieue. Mais malgré les plus vives instances, je ne voulus pas profiter de cette offre obligeante.

4. On nous assigna notre logement dans un monastère de bonzes que le Tone avoit depuis peu expulsés avec leurs idoles. Il nous envoya d'abord des rafraîchissemens selon l'usage et vint ensuite nous rendre visite. Les Magistrats se présentèrent peu après pour nous remercier publiquement de ce que nous venions apporter et proclamer au milieu d'eux l'Evangile ou la loi de Dieu.

5. Quelques jours furent d'abord consacrés, à rendre aux Princes, aux Magistrats les civilités d'usage, et à nous concilier l'affection des habitans. Nous ouvrîmes ensuite le cours de nos instructions dans le monastère où nous demeurions. Notre auditoire fut très-nombreux ; le Tone lui-même, le Gouverneur de la ville et beaucoup de Magistrats y assistoient fréquemment ; déjà plusieurs d'entr'eux sollicitoient leur admission au baptême.

6. Mais Satan qui ne dort jamais, lorsqu'il s'agit de traverser les œuvres de Dieu, voyant sans doute l'abondante moisson que nous étions sur le point de recueillir sur ses terres, fit de puissans efforts pour nous arrêter dans notre course. La principauté de Xequi est frontière d'Amanguchi ; nous y comptons quelques Chrétiens sous la direction de Michel Waz.

Le Prince de Xequi avoit embrassé le christianisme par politique, dans l'espoir d'attirer dans ses ports les vaisseaux portugais ; mais il ne tarda pas à

jeter un masque incommode, et à signaler son apostasie par le plus détestable de tous les crimes et la plus noire des perfidies, à l'instigation du démon avec lequel il avoit, dit-on, des communications très-intimes.

Entraîné d'ailleurs par les puissantes sollicitations des bonzes nos ennemis, dont nous avons si souvent éprouvé la colère, et voyant le penchant du peuple d'Amanguchi pour marcher dans la voie de la vérité, il fit jouer tant de ressorts, pour arrêter le Tone son voisin, et son peuple dans leur course, que tout-à-coup nous vîmes à notre grande surprise l'empressement des prosélytes d'Amanguchi se refroidir, puis cesser.

7. Désolé de cette étrange apathie dont je ne pouvois deviner la cause, j'étois presque déjà décidé à me retirer, et à ne pas perdre plus long-temps mes peines au milieu de ces peuples, lorsque je voulus tenter de nouveaux efforts, et sonder encore le terrein dans une ville voisine, recommandable sous d'autres aspects, et où le Tone faisoit sa résidence une partie de l'année; mais l'apostat et les autres satellites du démon nous en avoient déjà fermé toutes les avenues.

8. Trois mois venoient de se passer au milieu des plus grandes fatigues et dans la saison la plus rigoureuse; nous avions déjà perdu toute espérance quelconque de réussite, lorsque le Tone d'Amanguchi se trouva tout à coup et miraculeusement changé, et vint nous demander le baptême. A son exemple, nous vîmes accourir de tous les bourgs et de toutes les villes voisines une multitude de prosélytes, qui vinrent se jeter dans le sein de l'Fglise.

9. Dans le nombre, chose prodigieuse, se trouva

un bonze, célèbre orateur, chef de la secte d'Icoxus, qui, dans ces contrées ne ressemble pas mal à celle des Luthériens en Europe. Car selon eux il ne faut pour se sauver, qu'invoquer le nom d'Amida ; ce seroit faire injure à sa toute-puissance et à sa bonté envers les hommes que de croire que nos actions, nos vertus puissent être de quelque valeur pour le salut éternel.

10. Notre conquête ne se borna pas là ; nous vîmes arriver sous les drapeaux de J. C. le fils adoptif du Tone, jeune homme d'une grande espérance. Avant son baptême, il avoit eu à soutenir de longs combats avec les bonzes et Camisama, épouse du Tone. Mais la vérité et son auteur l'emportèrent dans le cœur du jeune homme, le firent triompher de tous les obstacles que l'ennemi de son salut jetoit sur ses pas, en firent un héros d'une valeur et d'une constance imperturbable.

11. Douze jours après son baptême, ayant appris que nous étions sur le point de notre départ, il voulut se purifier au tribunal de la pénitence des fautes même les plus légères. Sur l'observation que je lui fis, qu'au sortir des eaux baptismales tout péché étoit effacé, il n'insista pas moins à vouloir se purger de ses fautes, ne sachant pas, disoit-il, ce qui pourroit arriver en notre absence. Forcé de céder à ses instances, je l'entendis en confession. Je fus étonné de voir avec quel ordre, quelle méthode, quelle profonde méditation, et quelle humilité il avoit fait la revue de sa conscience ; je fus stupéfait en voyant les dons magnifiques d'intelligence et de lumière dont Dieu favorise ses néophytes.

12. Après mon départ, comme on me l'a raconté

depuis, Camisama, sa mère par adoption, fit venir le jeune homme en sa présence, et lui demanda s'il étoit vrai qu'il eût embrassé le christianisme, en dépit de ses défenses et de ses menaces; il répondit affirmativement et avec beaucoup d'ingénuité : alors la Princesse indignée, lui rappela tous ses bienfaits, lui reprocha son ingratitude, et jetant sur lui des regards de colère, elle lui enjoignit d'avoir aussitôt à sortir du palais, et lui défendit de jamais se présenter devant elle. Mais le jeune homme, loin d'être intimidé par ces menaces, répondit avec beaucoup de fermeté et de modestie, que c'étoit pour lui une grande consolation d'avoir à souffrir pour le saint nom de Jésus-Christ, l'affront d'un exil et toutes les peines qui y étoient attachées; puis il se retira sans murmurer.

Mais comme il vint à l'église que les néophytes avoient construite depuis peu, le bruit de sa disgrâce se répandit bientôt dans toute la ville; la nouvelle en vint aux oreilles du Tone, son père adoptif, qui, aussitôt prenant avec lui le bonze qui avoit fait l'éducation du jeune homme, vint interposer son autorité et ses bons offices auprès de Camisama, pour la réconcilier avec son fils, de manière cependant à ne donner aucune atteinte à la religion qu'il venoit d'embrasser.

13. Après avoir fait avec l'aide de Dieu cette heureuse récolte, je repris la route de Bungo et je repassai à Fondo. Porteur des lettres-patentes du Tone, qui exhortoient tous ses sujets à entendre la parole de Dieu, je les fis publier. Elles opérèrent dans tous les esprits un merveilleux changement : nous vîmes tout à coup ceux qui, quelques jours

auparavant avoient fait les plus grands et les plus criminels efforts pour nous arrêter dans notre cours, nous seconder de tous leurs moyens; les bonzes mêmes se réunirent à nous. Pendant notre séjour, qui ne fut que de huit ou dix jours, outre une foule considérable de gens du peuple, nous admîmes au baptême plus de vingt Seigneurs du pays. On chargea des personnes recommandables du soin de construire une église; et l'empressement fut si universel et si vif parmi les habitans, que tous me promirent de se faire baptiser à mon retour.

14. Le Seigneur de Fondo à qui on demanda pourquoi il ajournoit et différoit de se faire baptiser, donna pour raison, que tant que tout le peuple n'auroit pas abjuré les superstitions du pays, il étoit tenu, en vertu des lois, d'assister aux fêtes et aux jeux publics qui se célébroient en l'honneur des dieux. Mais en renvoyant son baptême à l'année suivante , il apprit par cœur son catéchisme et ses formules de prières. Enfin, le nombre des néophytes, sur le territoire d'Amanguchi, s'est élevé à environ deux mille personnes. Le Bungo a encore été témoin de quelques conversions, et les faibles ont été confirmés et redressés dans la foi.

15. La principauté de Xequi, en dépit de l'apostasie et des menaces furieuses de son chef, n'a pas laissé de voir une petite église se former dans son sein, et de donner de nombreux et de grands exemples de foi et de piété. Un néophyte, effrayé de la peine de mort dont étoit menacé tout Chrétien, n'écoutant que la voix de la nature, succomba et abjura la foi. Son épouse, indignée de sa lâcheté, le menaça de se séparer de lui avec son fils. *Que le ciel*

me préserve, lui dit-elle, *de jamais vivre avec celui que la crainte de la mort a fait renoncer à son Dieu !*

Ce malheureux, confus et humilié de sa foiblesse, déchiré de remords, vint dans la nuit trouver Michel Waz. Là, à ses pieds, versant un torrent de larmes, poussant de pénibles soupirs, il demanda à être admis à la pénitence, prêt à subir quel supplice on voudroit, décidé à tout abandonner, patrie, biens, fortune, pour aller servir en liberté le Dieu des Chrétiens, auquel il avoit juré fidélité, et qu'il avoit ensuite trahi.

Ses promesses ne furent pas vaines. Dans la même nuit, il partit avec son frère et douze de ses amis qui partageoient ses sentimens, laissant là ses terres ensemencées et toute sa fortune, et ils allèrent tous ensemble à la garde de Dieu, préférant conserver leur religion pauvres et malheureux, dans un pays quelconque, que de rester dans leur patrie, riches en biens, en crédit et en faveur auprès d'un Prince ennemi de leur Dieu.

16. Quelque peu nombreux que soient les néophytes dans cette contrée, les exemples de courage et de fidélité qu'ils donnent journellement sont éclatans. L'atrocité des édits du tyran contre les adorateurs du vrai Dieu, ne fait sur eux que de les enflammer davantage. On les voit abandonner sans hésiter leurs foyers, et leurs biens; se condamner à un exil volontaire, très-décidés, très-résolus dans tous les cas à verser tous ensemble jusqu'à la dernière goutte de leur sang, plutôt que de déserter les drapeaux de J. C. leur maître.

Cette résolution unanime a fait ouvrir les yeux

au tyran; il a vu que sa férocité ne lui tournoit pas à profit, et que ses voisins ne manquoient pas d'en faire le leur. En conséquence, il a révoqué ses édits. Depuis, il a fait venir Michel Waz, et lui a fait beaucoup de promesses.

17. Facata est une grande et célèbre ville, qui a éprouvé dernièrement, comme plusieurs autres, toutes les fureurs de la guerre; elle a été prise, saccagée, brûlée; elle commence cependant à sortir de ses cendres : la commodité de son port lui a presque rendu son antique splendeur. Sur dix mille édifices qu'elle contenoit autrefois, on en compte déjà près de trois mille de relevés. A mon passage avec Louis (Alméida), nous y baptisâmes en quatre ou cinq jours quelques idolâtres. Notre récolte eût été bien plus abondante, si nous eussions pu nous y arrêter un mois; car les gentils venoient à nous de tous côtés.

18. Dans ce moment, un néophyte avoit entrepris de construire une église à ses frais; tout le troupeau demandoit avec instance qu'on lui envoyât un pasteur. Mais, à mon grand regret, aucun de nous ne pouvoit répondre à leurs vœux; car le penchant de ce peuple pour la foi, l'affluence de toutes sortes de nations que le commerce attire en cette ville, offrent à notre ambition une abondante récolte.

19. Dernièrement un grand Seigneur de Cochinotzu, qui est éloigné de Facata d'une douzaine de lieues, nous assigna un terrain pour y construire un presbytère, et des revenus pour son entretien. Il est beaucoup d'autres endroits qui nous demandent également des sujets; mais nous sommes

en si petit nombre, que loin de pouvoir travailler à de nouvelles conquêtes, nous avons peine à conserver ce que nous avons acquis; car nous voyons en plus d'un endroit la récolte périr, faute d'ouvriers pour l'héberger.

20. Je ne vous dis pas combien ce spectacle nous navre de douleur. Nous comptions cependant bien que dans un besoin aussi pressant il nous seroit venu quelques secours. Je ne sais pourquoi, mais le cœur sembloit me dire que vous viendriez vous-même. J'y pensois, je le désirois, non-seulement pour jouir de la présence et de l'entretien de l'ami le plus sincère, mais pour puiser dans vos exemples, dans vos conseils de nouvelles forces; car je sens les miennes fléchir sous le poids des soucis et des occupations.

Que le Seigneur répande sur nous tous sa grâce et la charité de son saint Nom, pour que nous lui soyons fidèles en tout et partout.

LETTRE XLVII.

LOUIS FROEZ A ANTOINE QUADRIUS, VICE-PROVINCIAL A GOA.

Méaco, 28 septembre 1571.

1. Quelle est donc, je vous prie, la perversité du cœur de l'homme, qui lui fait mieux apprécier les bienfaits de la Providence dans le besoin qu'il en a, que dans le moment où il en jouit? Telle est la réflexion que me suggéroit la perte que nous venons de faire du Prince Vatandono Comidono, le meilleur et le plus chaud de nos amis.

Quoique je vous aie entretenu plus d'une fois du vif intérêt que ce Seigneur prenoit à tout ce qui nous regarde et à tout ce qui concerne le nom chrétien en général, comme la perte récente que nous venons de faire de ce grand homme, est une calamité qui consterne tous les gens de bien; je crois devoir entrer dans de plus grands détails sur la vie de cet illustre défunt, et mêler aux larmes de la reconnoissance le juste tribut d'éloges qui est dû à ses vertus. Ce sera d'ailleurs un soulagement à ma douleur, et un hommage rendu à la divine Providence, qui a daigné susciter du milieu des Princes idolâtres, de zélés protecteurs de nos personnes, d'ardens défenseurs de la foi et de la religion; et cela pendant que sur ces plages lointaines nous

nous ne marchons qu'à travers les piéges que nous tendent de toutes parts les bonzes nos ennemis, et au milieu d'une grêle de traits dont nous sommes sans cesse le but immédiat.

Mais pour mettre ma pensée dans tout son jour, je reprendrai les faits d'un peu haut, et je remonterai au principe de cette amitié étroite qui exista entre ce Prince et nous.

2. Un Seigneur Méacois, nommé Darius Tacaiama Fidanus, grand homme de guerre, d'une probité peu commune, avoit renoncé depuis long-temps au culte des faux dieux. Son zèle pour la religion du Christ, ses liaisons intimes avec Vatandono, l'engagèrent à s'entretenir avec lui de religion, et à lui parler de notre institut. Il ne s'arrêta pas là ; il ne lui laissa point de repos qu'il ne l'eût amené dans notre église pour entendre prêcher Gaspard Villèle. La Providence permit qu'au moment où il y entra, un des nôtres faisoit une conférence sur l'unité de Dieu, principe et source de toutes choses visibles et invisibles, qui a créé tout de rien; et qu'il réfutoit toutes les objections que la perversité et la folie des différentes sectes avoient coutume de faire.

Vatandono, homme d'esprit, prêta jusqu'au bout une oreille attentive à tout ce qui se disoit. La force des raisonnemens, et la nature même des choses, subjuguèrent tout-à-la-fois son cœur et sa raison. Séance tenante, il adressa à Gaspard Villèle des remercîmens, et lui offrit de la manière la plus flatteuse ses bons offices. Mais, comme des affaires très-urgentes le rappeloient pour quelque temps dans le royaume de Vomi, sa patrie, il promit à Gaspard de mettre à profit le premier moment de

loisir que ses affaires lui donneroient, pour venir encore entendre la parole de Dieu.

3. Sur ces entrefaites, le Cubo Sama vint à succomber sous le fer d'une troupe d'assassins (1). Comme nous avions pour ennemis jurés les mêmes hommes qui avoient pris les armes contre leur Souverain, qui étoient tout ce que la nature dépravée peut produire de plus féroce au monde; comme c'étoit à nos jours que cette bande de conjurés en vouloit spécialement, nous fûmes contraints de pourvoir à notre sûreté. Après avoir erré çà et là pendant quelque temps, nous parvînmes enfin à nous retirer à Sacai pour y attendre en lieu de sûreté la fin des troubles politiques, et pouvoir rentrer à Méaco à la première occasion favorable, vu la proximité des deux villes.

4. Dans cet intervalle, Vatandono, chez qui la doctrine d'un Dieu unique créateur du ciel et de la terre avoit germé, chez qui le désir d'en apprendre davantage s'étoit merveilleusement accru, écrivit à Darius Tacaiama de prier en son nom Gaspard Villèle de lui envoyer un catéchiste japonois pour lui exposer la loi de Dieu dans son entier. Gaspard souscrivit de suite à cette demande, et lui envoya Damien, très-habile dans l'art de catéchiser ses compatriotes : celui-ci, plein d'espoir de travailler avec succès, prit aussitôt la route de Vomi.

5. Dans le même temps, *Cavadono Voiacata* (2),

(1) Voyez la lettre XLIV.

(2) Charlevoix prétend que Cavadono Voiacata, frère du Cubo défunt, avoit échappé au carnage, *parce qu'il étoit bonze;* mais nous avons vu, lettre XLIV, n.° 9, qu'un jeune bonze, frère du Cubo, avoit été une des premières victimes. Cavadono avoit été

frère du défunt Cubo Sama, qui s'étoit échappé de la prison où l'avoient jeté les conjurés, vint en suppliant au palais de Vatandono implorer son secours contre ses ennemis. Celui-ci l'accueillit, non-seulement avec cette bonté qu'inspire le malheur, mais il lui donna encore un asile dans son château de *Coca*, où il le traita pendant plus d'un an avec une magnificence et une somptuosité dignes de son rang et de sa naissance; et pour cela il emprunta des sommes considérables. Mais sa générosité ne se borna pas encore là.

Il songea de plus à lui procurer un appui que toutes les forces des deux assassins de l'Empereur ne pussent contre-balancer; il alla voir tous les Rois ses voisins, et plaider auprès d'eux la cause de l'héritier légitime du trône. Un plein succès couronna ses généreuses démarches.

6. Nobunanga, Roi de Voaris, leva une armée de quarante mille hommes; et c'est avec ce secours que Vatandono parvint à replacer sur le trône de ses pères ce Prince fugitif, et à le rétablir dans tous ses titres et toutes ses dignités.

Voilà ce qui déconcerta les grandes espérances qu'avoit conçues Damien, en partant pour le royaume de Vomi; car à son arrivée il ne rencontra pas Vatandono; il étoit absent, et occupé tout entier de l'affaire importante dont nous venons de parler. Le loisir, par conséquent, sur lequel il avoit compté pour traiter des matières de la religion, ne lui fut pas accordé.

probablement caché, puis ensuite découvert; et si les deux conjurés lui épargnèrent la vie, c'est que sans doute ils vouloient s'en faire réciproquement un épouvantail.

7. Peu de temps après, nous le vîmes venir à Sacai avec les principaux chefs de l'armée de Nobunanga, et son frère Darius Tacaiama (1).

Celui-ci pensa que le moment étoit venu de relever l'Eglise de Méaco. Il apprit à son frère, qu'après l'assassinat du Cubo Sama, tous les bonzes s'étoient ligués pour nous faire chasser de la capitale; que jamais les Chrétiens de cette ville n'avoient pu obtenir notre retour des chefs de la conjuration; que les fidèles nouvellement amenés du culte des idoles à la connoissance du vrai Dieu, étoient depuis ce moment dépourvus de pasteurs, et que les anciens se trouvoient encore plongés dans le deuil et la désolation, mais qu'ils étoient encore bien plus inquiets sur le sort de ces mêmes pasteurs que sur le leur personnel. Il lui dit enfin que les fidèles le conjuroient, le supplioient de nous accorder sa généreuse protection, pour couronner dignement ses magnifiques exploits, et d'interposer sa justice, son équité, sa puissance entre nous et une troupe de vils scélérats; que par là, il se concilieroit non-seulement l'affection des peuples chrétiens, mais encore la puissante protection du seul et unique Dieu des armées.

8. Il n'en fallut pas tant pour enflammer le zèle de Vatandono. Il saisit avec avidité cette occasion, pour nous donner des preuves non équivoques de son affection.

Il profita de la nuit qui suivit cet entretien, pour

(1) La narration du P. Charlevoix est très-discordante de celle du P. Froez qui étoit sur les lieux, et qui me paroît plus digne de foi que des Mémoires compilés après coup. (V. Charlev., t. II, p. 309, édit. in-12.

me faire venir en sa présence ; car Gaspard étoit déjà parti pour le Bungo. Ma réception fut accompagnée de témoignages, je ne dirai pas, de bienveillance, mais de respect et de vénération, tels, qu'en présence de tous les Princes et Seigneurs, il se leva devant moi, de dessus son siége, quelque effort que je fisse pour l'y retenir; et ce que nos Européens auront peine à croire, il me rendit tous les honneurs dus aux plus hautes dignités.

9. Je m'étois fait accompagner du F. Laurent. Dès que Vatandono eut appris qu'il étoit Japonois, il se tourna vers lui, et lui dit: *Pourriez-vous, si toutefois cela ne vous gêne pas, nous exposer à moi et à ces Seigneurs ici réunis, la doctrine du Dieu unique, seul créateur de toutes choses, et la loi du Christ?* .

Alors, celui-ci qui est doué d'une merveilleuse facilité pour s'énoncer, et d'une très-grande présence d'esprit, entra aussitôt en matière, et captiva si bien, pendant plusieurs heures, l'attention des assistans, que tous oublièrent qu'il étoit minuit. Lorsqu'il eut fini de parler, Vatandono ne tarit pas en éloges sur la beauté du discours qu'il venoit d'entendre, et sur la force des preuves dont il avoit été accompagné. Puis, se tournant vers ces Seigneurs, il leur recommanda de prendre, comme lui, fait et cause pour nous contre nos ennemis.

10. Le lendemain, comme la politesse l'exigeoit, je rendis visite à ces mêmes Seigneurs, à chacun en particulier. Je reçus d'eux des témoignages extraordinaires de respect, et tous me promirent leurs bons offices en tout ce qui pourroit nous être agréable.

Vatandono qui connoissoit la vanité et le sot or-

gueil des habitans de Sacai, qui n'ignoroit pas que depuis notre exil de Méaco, ils nous avoient regardés avec un souverain mépris, comme des hommes vils, sans aveu, le rebut des nations; Vatandono affecta deux ou trois fois, pour nous rétablir dans leur opinion, de venir à notre domicile en grande cérémonie, suivi et escorté d'une si nombreuse clientèle que les rues se trouvoient trop étroites sur son passage.

11. Il fit plus encore; il appela près de lui un Chrétien, un des notables bourgeois de la ville, nommé *Fabius Reoqueio;* il le combla en public d'éloges pour les soins qu'il nous avoit prodigués pendant notre exil, lui en témoigna sa reconnoissance, et le dédommagea généreusement des dépenses que nous lui avions occasionées, en lui assurant qu'il se regardoit lui-même comme obligé pour tous les services qu'il nous avoit rendus ou nous rendroit par la suite.

12. Cela fait, il reprit la route de Méaco. Quelques jours s'étoient à peine écoulés, qu'il m'écrivit qu'il venoit de traiter pour notre retour avec Nobunanga et le nouveau Cubo; il m'annonça en même temps que son frère Darius viendroit me chercher au premier jour.

13. Vous comprendrez aisément quelle fut la joie des néophytes, en apprenant cette heureuse nouvelle qui surpassoit les espérances les plus téméraires, en raison du crédit et du pouvoir de nos ennemis.

J'arrivai enfin à Méaco, et comme notre maison étoit occupée par un Capitaine, je descendis chez un Chrétien nommé Antoine, gentilhomme de haute distinction.

A peine Vatandono eut-il appris notre arrivée, qu'il vint trois fois nous rendre visite. Il fut envers notre hôte, aussi généreux qu'il l'avoit été à Sacai à l'égard de Reoqueio, en lui recommandant de nous garder chez lui encore quelque temps, s'il le pouvoit sans se trop incommoder; et cela, pour faire connoître aux Chrétiens le vif intérêt qu'il prenoit à ce qui nous concernoit en particulier.

Je ne puis vous donner une idée de l'effet que produisirent sur l'opinion publique, ces démarches, ces hauts témoignages d'estime de la part d'un puissant Seigneur, et combien ils contribuèrent à relever, et à fortifier le courage des fidèles.

14. Peu de temps après, au grand regret des gentils, à la vue, à la confusion des bonzes, il vint en grande cérémonie, escorté d'une nombreuse suite, me prendre dans notre domicile pour me mener à la cour et me présenter à l'audience solennelle de Nobunanga et même du Cubo.

Ce n'est pas tout; ses bontés ne se sont pas arrêtées là; non-seulement il a fait pourvoir par des lettres-patentes à notre établissement, à notre sûreté individuelle, mais à ce que nous fussions encore commodément et même élégamment logés. Et comme les Généraux d'armée, les Tundes eux-mêmes, ne peuvent obtenir de pareilles lettres sans débourser des sommes considérables d'or et d'argent, Vatandono fit porter à mon insu chez Nobunanga *dix vergettes d'or d'une juste grandeur* (1); l'ayant ap-

(1) Sans doute qu'au Japon il n'y a pas de monnoie d'or, mais que l'or circule en lames que les Portugais appellent *vergettes*, d'une grandeur légale; et qu'on peut couper au bout de cette lame au fur et à mesure de ses besoins; comme en Chine où l'argent se

pris, je voulus lui en témoigner ma reconnoissance; mais il le nia en souriant : *Quoi!* dit-il, *obtient-on de pareilles choses avec des cadeaux?* Il prit ensuite la peine de rédiger lui-même les lettres-patentes dans les termes qu'il vouloit qu'elles fussent conçues et de les faire de suite revêtir du sceau de Sa Majesté (1).

Profitant habilement de l'intérêt que le Cubo prenoit à nous, il eut non-seulement soin d'insérer dans le décret qu'il nous seroit libre d'habiter Méaco, sous peine de châtimens exemplaires contre tous ceux qui nous y inquiéteroient, mais il prit encore la précaution de faire exempter notre maison de tout logement de gens de guerre, qui ont l'habitude de s'installer presque toujours dans les temples et chez les bonzes, ainsi que des gardes à tour de rôle, dont tout notre voisinage étoit grevé, et de toutes autres charges de cette nature.

15. Lorsqu'il eut obtenu de Nobunanga et du Cubo, tout ce qu'il désiroit en dépit de nos ennemis, il fit appeler chez lui notre F. Laurent pour lui remettre ces lettres-patentes dont il garda pardevers lui un double.

tient en lingot poinçonné au bout duquel chacun coupe selon ses besoins journaliers.

(1) En voici la teneur :

Je permets au P. Louis Froez de faire sa résidence dans la ville de Méaco ; et d'y prêcher librement sa foi. Je défends à toute personne d'attenter à son église ou à sa maison. Je l'exempte et je l'affranchis de toutes les charges de la rue où il demeure. Je lui permets encore de s'établir dans tel de mes royaumes qu'il lui plaira, sans qu'il puisse être troublé dans ses fonctions. Que si quelqu'un est assez hardi pour lui faire du déplaisir, qu'il sache qu'il sentira les effets de ma justice, et sera puni comme un rebelle.

Au bas étoit écrit :

Pour le Père de la chrétienté, en l'Eglise qu'on appelle de la VRAIE DOCTRINE.

A ce magnifique don il ajouta la promesse de s'occuper incessamment de faire déloger le Capitaine de notre ancienne maison que les Chrétiens avoient malheureusement abandonnée depuis long-temps.

Après plusieurs pourparlers, il en vint effectivement à bout au grand étonnement du peuple; et celui-ci délogea pour s'établir dans la ville haute.

16. Tout cela étoit terminé depuis long-temps, lorsque le Roi de Micave vint avec une nombreuse suite à Méaco, rendre ses hommages au Cubo. Il descendit dans un hôtel peu éloigné de notre domicile, de manière que pour loger tout son monde, il fallut envahir les couvens de bonzes, qui étoient dans le voisinage. Vatandono craignant que nos ennemis ne profitassent de cette occasion, pour nous molester et nous fatiguer, les prévint en s'emparant lui-même du logement qu'on pouvoit nous supposer disponible, et en fit prendre possession par son secrétaire et quelques-uns de ses amis: ce qui nous délivra de tous les embarras qu'entraînent après eux de pareils hôtes.

17. Dans tous ces témoignages d'affection et de bienveillance, il n'y avoit rien de feint, rien d'équivoque; car depuis sa mort nous avons su de son secrétaire particulier, le dépositaire de tous ses secrets, combien il avoit à cœur tout ce qui concernoit, soit les intérêts, soit l'honneur de notre ordre, dans une chose comme dans une autre. Enfin il poussa si loin la bonté à notre égard, que, par ses conseils, ses bons offices, et ses prévenances, il vint toujours au devant, je ne dis pas de nos prières, mais même de nos désirs.

18. Pendant le séjour de Nobunanga à Méaco, je

rendis à ce premier Ministre d'état quelques visites, comme Vatandono me l'avoit conseillé. C'est, en effet, par cette entremise que l'accès auprès du Cubo me devint si facile, que, tandis que les plus grands Seigneurs et les bonzes les plus titrés faisoient antichambre, je traversois la foule et j'arrivois de suite aux pieds du trône.

19. C'est dans une de ces dernières audiences particulières qu'eut lieu cette longue dispute dont je vous ai déjà parlé, sur l'immortalité de l'ame, avec le bonze Niquixoxuni (1). C'est un homme qui parle

(1) Comme la lettre dont parle ici le P. Froez manque dans la collection, nous ferons connoître au lecteur cette audience particulière d'après le P. Crasset, qui n'a écrit lui-même que sur les Mémoires du P. Froez.

Niquixoxuni étoit un homme sans étude, mais naturellement subtil, artificieux, vif, hardi, et surtout impudent flatteur; c'étoit un des favoris du Dairi qui en avoit fait son ministre d'état. Quand Nobunanga se rendit maître de Méaco, cet intrigant vint traiter avec lui de la part du Dairi. Nobunanga goûta si fort son esprit, que depuis ce moment il prit plaisir à s'entretenir avec lui, faveur qui le rendit fier et insolent.

Un jour que le Roi de Voaris recevoit avec sa bienveillance ordinaire le P. Froez, il lui demanda d'où venoit que les bonzes le haïssoient tant. Le Père répondit que cela venoit de ce qu'il dévoiloit la fausseté de leur religion, démasquoit leur hypocrisie, et mettoit au jour la turpitude de leur vie. Cette réponse donna occasion au Père de parler de l'unité d'un Dieu créateur.

Le bonze qui étoit présent, et que le Père ne connoissoit pas, lui dit d'un air railleur : *Qu'est-ce que ce Dieu tout-puissant? comment est-il fait? je voudrois bien le voir.* Alors Froëz céda la parole au F. Laurent qui la manioit fort habilement. Le bonze fut bientôt terrassé, et ne sachant plus que dire, il se mit à hurler comme une bête féroce, en criant : *Tout cela n'est que des fables; chassez-moi, Sire, chassez-moi ces docteurs qui trompent le monde.*

Laurent continuant doucement sa discussion, lui demanda qui

avec une aisance étonnante, qui est en grand crédit auprès de Nobunanga et du Cubo lui-même, en raison de ses connoissances dans la tactique militaire; car ces prêtres-là ne sont pas étrangers au maniement des armes et à l'art de la guerre. Le bonze vaincu et terrassé dans ce genre de combat, manifesta sa honte par un excès de rage qui, depuis ce moment, l'a fait travailler avec acharnement à notre destruction. Comme sa fureur extravagante rencon-

étoit l'auteur de la vie et la source de tout bien. — *Je n'en sais rien*, répond brusquement le bonze furieux. Laurent sans s'émouvoir entra ensuite dans la question des châtimens et des peines, soit en cette vie, soit après la mort. *Vous croyez donc, vous autres imbéciles*, dit le bonze, en haussant les épaules, *que lorsqu'un homme est mort, il reste encore quelque chose de lui, qui puisse être puni ou récompensé.* — *Sans doute*, repartit Laurent, *puisque l'ame est un esprit immortel.* — *Montrez-la-moi, faites-moi voir de quelle couleur elle est.* — *Mais, monsieur, du moment qu'un esprit n'est pas matière, qu'il est sans couleur, il est inaccessible aux yeux du corps.* Alors celui-ci grinçant les dents, écumant de rage, saute de dessus son siége: *Eh! bien, puisque vous me voulez faire croire que l'ame de l'homme subsiste après sa mort, vous allez me la montrer; et pour voir si vous dites vrai, je vais couper la tête à votre compagnon.* En disant ces mots, il court à un sabre qui étoit suspendu contre le mur, Nobunanga se leva aussitôt, et le saisit par derrière, jusqu'à ce que Vatandono et quelques autres Seigneurs lui eussent arraché l'arme des mains. Cette scène fit rire les assistans, excepté Nobunanga qui néanmoins se contenta de le faire chasser de sa présence; mais Vatandono, outré de cette insolence, dit tout haut: *Sans le respect que je dois à Sa Majesté, j'aurois cassé la tête à ce coquin.*

Cette expulsion faite, les esprits se calmèrent; le P. Froez qui savoit que tous les grands de la cour étoient matérialistes comme le bonze, demanda à Nobunanga la permission de faire voir aux yeux de son esprit, ce que le bonze vouloit voir des yeux du corps. Le Prince lui ayant témoigné que cela lui feroit plaisir, le P. Froez, quoique moins versé dans la langue, commença le discours sur la spiritualité et l'immortalité de l'ame que nous donnerons à la fin de ces lettres.

troit partout un obstacle insurmontable, en public comme en particulier, dans les conseils et dans l'épée de Vatandono, et que celui-ci le maitrisoit en toute rencontre; vaincu par cet adversaire infatigable, ne se sentant pas de forces égales, il changea de mesures et de batteries; à la force il substitua la ruse.

Feignant d'ajourner sa colère, il profita du temps qu'une maladie retenoit au lit Vatandono, pour circonvenir Nobunanga.

20. De concert avec plusieurs autres suppôts de Satan, il forgea avec art un plan d'accusation, dans lequel il chargeoit son ennemi de tant de crimes, auquel il sut associer tant de personnes notables pour l'appuyer de leur témoignage, qu'il sut enfin colorer de tant de probabilités, que Nobunanga, attaqué par tous les endroits où il étoit le plus sensible, donna dans le piége si bien, que lorsque Vatandono au sortir de sa maladie voulut se présenter au palais, il lui en fit non-seulement fermer la porte avec ignominie, mais qu'il lui fit supprimer une pension de vingt mille ducats et raser une de ses forteresses.

Quelque sensible que lui fût cette disgrâce dont nous étions la cause indirecte, bien loin de mettre des bornes à ses témoignages d'affection et de bienveillance, ce Prince malheureux affectoit au contraire de dire à tous ses amis qui venoient lui faire des visites de doléance, *qu'il mettoit au nombre de ses plus heureux jours celui où, par rapport à nous, il avoit perdu sa fortune; mais que, quelque grande que fût la perte qu'il venoit de faire et dans ses biens et dans ses dignités, il n'en auroit pas moins à cœur de nous défendre et de nous protéger envers et*

contre tous, avec plus de zèle, plus d'ardeur et plus d'assiduité encore qu'il ne l'avoit jamais fait.

21. Cependant Niquixoxuni et tous les Tundes ses complices, triomphoient de la victoire qu'ils venoient de remporter sur l'innocence; ils alloient, venoient, se vantoient, se pavanoient; c'étoit nous qui désormais devions être l'unique objet de leur vengeance; le fer, le feu devoient seconder leur fureur; notre église alloit être rasée, et on devoit semer du sel sur ses ruines; affront que la justice réserve aux plus infâmes malfaiteurs.

Telles étoient leurs jactances; mais Dieu se joua de leurs projets et de leurs menaces. Nobunanga et le Cubo n'ayant rien vu de criminel, ni même rien de suspect dans notre conduite, qui pût justifier leur haine, continuèrent de nous accorder leur protection, et ne permirent pas qu'on attentât à nos propriétés et à nos personnes.

Par un juste jugement de Dieu, l'artisan de toutes ces criminelles intrigues (1) fut peu de temps après accusé et convaincu de crimes atroces, entassés les uns sur les autres; il fut à son tour fort maltraité de Nobunanga, et dépouillé de toutes ses dignités.

22. Au commencement de la nouvelle année, Vatandono vint, selon la coutume, présenter ses hommages

(1) Voici ce qu'on trouve dans d'autres Mémoires : Il n'y avoit guère que quatre à cinq jours que le Roi de Voaris (Nobunanga) étoit de retour à Méaco, lorsqu'on lui présenta un Mémoire contre le bonze Niquixoxuni, où cet artisan de calomnies étoit accusé et convaincu de forfaits exécrables. Nobunanga le condamna sur-le-champ à mort. Le *Vo* ou Dairi obtint qu'on lui fît grâce de la vie. Mais il fut dépouillé de tous ses emplois, et rejeté dans l'opprobre et la plus affreuse indigence où il passa le reste de ses jours.

à Nobunanga qui se trouvoit alors à Méaco : il parut devant lui en habit de proscrit, c'est-à-dire, rasé et vêtu d'une manière malpropre et plus que négligée.

Dieu permit qu'à la sollicitation de ses amis, il fut admis à l'audience, et qu'il lui fut accordé de se justifier (1). Le Roi de Voaris ému de compassion envers cette innocente victime de la calomnie, pénétré du souvenir de ses anciens services, se fit apporter un de ses plus riches habits pour l'en revêtir, lui rendit tous ses emplois, le rétablit dans ses anciennes dignités, et ajouta dix mille ducats aux vingt mille dont il jouissoit précédemment, à titre de pension.

23. Je crois inutile d'entrer avec vous dans aucun détail sur l'affabilité, sur les honneurs même avec lesquels nous étions accueillis chez ce Prince qui nous avoit ouvert la porte de tous les palais, et facilité l'entrée chez les plus puissans potentats, qui avoit compromis sa fortune et sa vie pour nous. Il est inutile de vous entretenir de l'accueil que nous recevions chez lui, soit à Méaco, soit dans ses terres; des minutieuses attentions qu'il avoit pour nous, lorsqu'il nous donnoit l'hospitalité; de l'intime familiarité avec laquelle nous étions admis dans l'intérieur de sa famille, à sa table, avec son épouse et ses enfans; faveur qu'on accorde rarement ici, même à ses plus intimes amis.

(1) On lit ailleurs que Nobunanga de retour à Méaco ayant appris que deux cents gentilshommes s'étoient fait raser et avoient pris le deuil, voulut en savoir la cause, et qu'on lui assura que c'étoit en raison de la disgrâce de Vatandono.

Que de fois, lorsque les besoins de la religion nous appeloient dans quelques hameaux écartés, dans des pays déserts, repaires de voleurs; que de fois a-t-il mis à notre disposition les chevaux de ses écuries, nous a-t-il fait escorter! De combien de présens ne nous a-t-il pas comblés à la suite de l'hospitalité! Si, lorsque nous avions reçu d'Europe ou d'Asie quelque chose de rare, nous nous empressions de lui en faire hommage, avec quelle grâce, quelle délicatesse il repoussoit notre offrande, et nous engageoit à les porter à Nobunanga ou au Cubo, où, disoit-il, ils seroient dans notre intérêt beaucoup plus utilement placés!

24. Ce n'étoit pas seulement à nos personnes qu'il portoit un si vif attachement, c'étoit à la religion chrétienne dont il étoit si violemment épris, que dans toutes les réunions de ses amis, il amenoit toujours la conversation sur les peines et les récompenses éternelles, sur l'excellence du christianisme, sur la sublimité des vertus inspirées et commandées par son divin auteur.

Combien de personnes, pendant son séjour à Méaco, n'a-t-il pas amenées dans notre maison, sous prétexte d'y voir notre horloge (machine inconnue dans ces contrées), pour les faire assister à nos instructions! Et lorsque notre discours étoit fini, il en faisoit toute la récapitulation, puis il insistoit sur les principaux points de doctrine, réfutant les mensonges et les honteuses absurdités des bonzes.

25. Il avoit pris sous sa protection spéciale et sous son patronage le fait et cause de tous les néophytes qu'il regardoit comme ses frères; et parmi les actes nombreux de justice et de charité qu'il

exerça à leur égard, je n'en citerai qu'un pour n'être pas trop long.

Un païen, un homme puissant crut pouvoir abuser de la faiblesse d'une vieille femme néophyte, nommée Dominique, dont le fils étoit custode de notre église, pour s'emparer par des voies iniques et violentes d'une partie de sa maison. Cette femme, toute éplorée, recourut à la protection de Vatandono de qui elle obtint sans peine ce qu'elle désiroit.

Le lendemain matin, cette bonne vieille revint à l'hôtel de son protecteur pour le remercier; elle attendoit à la porte, roulant dans ses doigts son chapelet. Des petits garçons de la maison de Vatandono badinèrent avec elle et avec son chapelet, comme des enfans de leur âge, et en arrachèrent une médaille d'étain. Celle-ci indignée, clabaude comme une vieille femme, crie à l'impiété, au sacrilége. Plus elle se fâche, plus elle se courrouce, plus les enfans l'agacent. Cela fait du bruit; Vatandono l'entend de sa chambre, descend, veut en connoître le motif; mais lorsqu'il l'eut appris, il fit aussitôt saisir trois de ces petits lutins, en disant aux gens de sa maison que, s'étant hautement donné comme le protecteur de tous les Chrétiens, il entendoit et vouloit que ce fût surtout dans sa maison qu'ils fussent à l'abri de tout outrage.

26. Comme personne n'ignoroit le genre de châtiment qu'il réservoit à ces enfans, et de quelle sévérité il devoit être, la bonne vieille, cause innocente de leur malheur, se jeta aux genoux de Vatandono, le pria, le supplia, intercéda pour eux, ne put néanmoins jamais le fléchir. On vint m'annoncer

noncer cette scène ; j'y envoyai aussitôt Laurent qui ne put rien gagner sur son inflexibilité. J'y vins enfin moi-même ; et tout ce que je pus obtenir, ce fut que le plus grand et le plus coupable d'entr'eux seroit conduit dans un de ses châteaux hors de la ville, et là, payeroit de sa tête l'outrage fait à cette vieille dans sa religion. C'est avec regret qu'en voulant vous donner une idée de son respect pour toutes les choses saintes et pour tout ce qui tient au culte, je suis en même temps forcé de vous montrer un caractère japonois que le christianisme n'a pas encore épuré (1).

C'est, au reste, avec une *bonté*, une tendresse

(1) Il y a peu de fautes au Japon, qui ne soient capitales, quoiqu'il y en ait de plus grandes les unes que les autres. Les plus légères sont suivies d'une punition personnelle, qui est toujours l'exil ou la mort ; les grandes fautes ou les crimes enveloppent dans leurs suites les familles entières. Par exemple, un des moindres crimes est de jouer. quelque peu que ce soit, de dérober, ne fût-ce qu'un sou ; la peine de mort en est l'inévitable punition et la moindre. Mais la désobéissance aux lois impériales, les malversations, les concussions, les incendies, les adultères, les rapts, emportent avec eux, outre la confiscation des biens, la mort du criminel et celle de ses plus proches parens. Si la femme est complice, elle meurt avec son mari ; si elle est innocente, elle est vendue comme esclave. Les supplices ordinaires sont d'être brûlé vif, d'être mis en croix la tête en bas, tiré à quatre chevaux, enterré vif jusqu'au cou, jeté dans l'huile bouillante. Mais on permet aux gentilshommes, lorsqu'ils sont condamnés, de se couper le ventre ainsi qu'à leurs enfans.

La sévérité de Vatandono ne doit donc plus ici nous surprendre. Une chose au reste digne de remarque, c'est que, pendant que les philosophes de nos jours cherchent à justifier tous les crimes par la *Monomanie*, et prêchent la suppression de toutes peines de mort, (leur intérêt personnel y est peut-être engagé) les philosophes stoïciens prêchoient à Rome que toute infraction à la loi, petite ou grande, légère ou grave, étoit toujours digne du dernier supplice. Heureusement qu'on ne les écouta pas.

vraiment paternelle qu'il accueilloit, protégoit de tout son crédit les Chrétiens dans les choses du plus petit, comme du plus grand intérêt.

26. On s'étonnera peut-être qu'un simple catéchumène ait poussé aussi loin le zèle de la religion, et la pratique de la piété et de la charité. Mais il faut observer qu'il étoit naturellement doué d'une grande force d'ame, d'une bonté et d'une affabilité telles, que les plus grands capitaines préféroient se ranger sous sa bannière, que de servir ailleurs, quoique la solde fût plus avantageuse. Ajoutons à cela qu'assistant à nos instructions, consacrant à la méditation de la parole de Dieu tous les momens de loisir que lui laissoient le maniement des affaires publiques et le tumulte des camps, qu'épris de plus en plus de la beauté de la vertu, frappé des vérités du christianisme et d'admiration pour sa sublimité, ses qualités naturelles s'étoient beaucoup épurées et dégagées de la rouille du paganisme.

27. En effet, lorsque pour la première fois Laurent déroula devant lui les preuves de l'immortalité de l'ame, ses différentes et nombreuses opérations, il fut si frappé d'étonnement, il fut si enchanté que, quoique jusque-là il eût appartenu à la secte des *Genguis* qui font profession de croire que tout meurt avec le corps, il interrompit l'orateur et s'écria publiquement : *Grâces à Dieu, je sens aujourd'hui que je suis un homme ; jusqu'ici, plongé dans de profondes ténèbres, misérable que j'étois ! je me rangeois au nombre des vils animaux.*

Pour vaquer à son instruction avec plus de loisir et de calme, il avoit emmené Laurent dans son château de *Tacaxuqui.* Son parti étoit pris ; il avoit ré-

solu de s'enrôler dans la milice de Jésus-Christ, dès que son instruction auroit été jugée suffisante. Il s'y préparoit par la retraite et la méditation, lorsque sa mort prématurée est venue jeter le deuil et la désolation dans l'Eglise de Méaco.

28. Il me reste à vous raconter ce funeste événement ; je le ferai autant bien que la douleur me le permettra.

Le pays d'Iquenda, dont les habitans sont très-belliqueux, est limitrophe de la principauté de Vatandono. Le caractère turbulent et guerroyeur du Tone qui le gouvernoit, avoit mis Vatandono dans la nécessité de construire deux châteaux sur l'immédiate frontière de ses propres terres, pour tenir en respect ce voisin incommode.

Le Tone en fut piqué jusqu'au vif ; il mit tout d'un coup, et à l'improviste, une armée formidable sur pied. Le premier acte d'hostilité qu'il fit, fut de promettre 1500 ducats à celui qui lui apporteroit la tête de Vatandono ; et dès le lendemain il vint avec ses troupes insulter une des forteresses où commandoit Darius Tacaiama qui en donna aussitôt avis, par une estafette, à Vatandono. Sur cette nouvelle, celui-ci, qui résidoit alors dans son château de *Tuxacuqui*, réunit autour de sa personne tout ce qu'il avoit de monde disponible, marcha droit à l'ennemi à la tête de 200 guerriers, laissant à son fils l'ordre de le suivre de près avec environ 500 hommes.

29. L'ennemi, à la vue de cette petite armée, craignit que Vatandono venant à reconnoître lui-même les forces inégales qu'il auroit à combattre, ne se retirât dans une de ses forteresses, sans tenter les chances d'une bataille. C'est pourquoi il plaça

ses gens en embuscade derrière une hauteur, et vint avec une poignée de monde au devant de Vatandono.

Celui-ci, la tête ornée d'un superbe bonnet de pourpre, dont les Portugais lui avoient fait hommage, n'aperçut pas plutôt les Iquendois, qu'emporté par l'ardeur de combattre, sans attendre son corps d'armée, sauta à bas de son cheval; (car ici la cavalerie ne combat qu'à pied), et se précipita sur eux tête baissée sans prévoir l'embuscade qui l'attendoit, et dont dans l'instant il fut enveloppé. Le choc fut violent; on se battit long-temps de part et d'autre avec un acharnement égal, les uns se confiant en leur nombre, les autres poussés par le désespoir, jusqu'à ce qu'enfin Vatandono couvert de blessures, se défendant encore comme un lion, tomba mort au milieu des siens sous le sabre d'un des officiers ennemis.

30. Le vainqueur, pour avoir la récompense qui avoit été promise, se hâta de séparer la tête du tronc et de la porter à son général; mais à peine eut-il fait quelques pas, qu'il expira d'une large blessure qu'il avoit reçue dans le flanc.

Toute l'escorte de Vatandono, composée de la fleur de sa noblesse, fut taillée en pièces jusqu'au dernier: le corps d'armée commandé par son fils survint dans ces entrefaites. Mais à la vue du champ de bataille jonché de morts et de mourans, celui-ci désespéra de pouvoir résister aux vainqueurs; il prit aussitôt la fuite, et se retira avec les hommes qu'il put retenir près de lui dans le château de Tacaxuqui. Alors l'ennemi mettant à profit sa vic-

toire, porta le fer et le feu dans toute la campagne, et vint camper aux pieds de la forteresse (1).

31. Pendant cette désastreuse journée, j'étois dans l'île de Canga, si proche du champ de bataille que j'entendois le bruit de l'artillerie; j'en reçus la nouvelle au moment où je ne m'y attendois guère. Dès qu'elle fut parvenue à Méaco, Organtin de Brescia, Laurent le Japonois, redoutant l'insolence des bonzes, se hâtèrent, de l'avis des néophytes, de mettre en lieu de sûreté tout ce qui composoit notre sacristie. Quant à moi, sans perdre de temps, le jour même où je travaillois à cette lettre, j'envoyai Laurent vers Nobunanga et ses amis, avec des présens. Le trouble s'étoit déjà emparé de toutes les têtes. Nous étions, en effet, investis d'ennemis de tous côtés; le troupeau étoit frappé de terreur; la désolation étoit à son comble; l'audace des méchans ne connoissoit plus de frein. *Il est mort*, disoient-ils, *et c'est ainsi que périront victimes de la colère des dieux tous ceux qui protégeront cette race impure de Chrétiens.*

Au milieu de cette tempête, abandonnés, délaissés de tout le monde, nous nous reposons aujourd'hui sur la bonté de Dieu. Puissions-nous nous en rendre dignes chaque jour de plus en plus. Demandez, mon Père, cette grâce au Seigneur pour nous; demandez-la en notre nom à tous nos Frères, surtout au saint sacrifice des autels.

(1) Voici encore une narration qui est totalement dénaturée dans le P. Charlevoix, comme on peut s'en convaincre en ouvrant le tome II, p. 357, édit. in-12.

LETTRE XLVIII.

LOUIS FROEZ AU P. ANTOINE QUADRIUS, VICE-PROVINCIAL A GOA.

Méaco, le 4 octobre 1571, jour de St-François.

1. Je suis entré, dans ma dernière lettre, dans de fort longs détails sur la désolation, où la mort de l'illustre Prince de Vatandono avoit jeté l'Eglise de Méaco.

Depuis ce moment d'autres évènemens sont survenus, aussi consolans que le premier étoit désastreux, capables de consolider la foi des néophytes et de relever leur courage abattu.

Je crois vous avoir dit qu'il existe à environ trois lieues de Méaco, vers l'orient, une chaîne de montagnes fort élevées, qu'on appelle Frenoxama. C'est sur ces hauteurs qu'un Dairi, entiché au suprême degré des superstitions de son pays, fit construire, il y a environ huit cents ans, trois mille huit cents temples avec une quantité considérable de monastères, pour loger les bonzes qui se livroient alors à l'étude des lois et de la morale. Il les avoit non-seulement écartés du bruit de la ville, mais encore déchargés des soucis de l'agriculture, pour qu'ils pussent vaquer à leurs études avec plus de calme. Il avoit construit pour cette fin deux villages qui devoient fournir à leur subsistance; l'un s'appeloit *Sa-*

comot-le-haut, l'autre *Sacomot-le-bas*. Il avoit en outre affecté à l'entretien de tous ces bâtimens le tiers des revenusdu royaume de *Vomi*.

Cette fondation royale avoit été d'autant plus respectée dans les siècles suivans, que l'Architunde de cet ordre sortoit toujours du sang royal ou de quelque famille qui lui étoit très-prochainement alliée.

2. Cette académie avoit pris un tel degré d'accroissement, de célébrité et d'autorité, que non-seulement toute la ville de Méaco se gouvernoit d'après ses décisions, mais qu'elle s'étoit rendue l'interprète de toutes les sectes religieuses; car c'est de là, comme d'une source intarissable qu'elles découloient toutes; c'est de là, comme d'un séminaire inépuisable, que sortoit cette multitude de bonzes, qui inonde le Japon.

Enfin, comme toutes les choses d'ici-bas, cette académie, à la suite des siècles et des guerres, étoit prodigieusement déchue de son antique splendeur, ainsi que la puissance impériale qui l'avoit fondée.

Ce grand nombre de temples disséminés dans seize vallées, étoit réduit à celui de huit cents. Un relâchement prodigieux s'étoit introduit dans la discipline des bonzes, au point que sans ombre de pudeur, et sans aucune retenue, ils s'abandonnoient aux voluptés les plus sales et les plus crapuleuses, aux forfaits les plus atroces. Leurs études s'étoient tournées vers les exercices militaires, ou plutôt vers les brigandages et pillages à main armée. Il n'y avoit point de crimes qu'ils ne commissent les armes à la main; au point qu'ils incendièrent, il y a trente-sept ans, presque toute la ville de Méaco, après en avoir massacré la majeure partie des habitans.

zes effarés couroient de tous côtés; les uns se précipitoient du haut de la montagne en bas, les autres couroient se cacher dans le creux des rochers; ceux-ci cherchoient un asile aux pieds de leurs idoles; ceux-là aux pieds du vainqueur; mais partout la mort les suivoit, et partout elle les atteignoit: enfin, pas un seul n'échappa à cette horrible boucherie. Le temple fut la proie des flammes, et de ce temple qui étoit immense, et qui avoit coûté des sommes énormes, il n'en reste pas aujourd'hui de vestiges.

7. C'est le jour de saint Michel (29 septembre 1571) que Dieu sembla avoir choisi pour armer cet Archange, le Prince de la milice céleste, contre les ennemis de son saint nom, pour détruire cet abominable foyer de scélératesse, cet infâme atelier de crimes.

Le lendemain, fête de saint Jérôme, Nobunanga dispersa ses gens, les fit entrer et fouiller dans tous les trous, toutes les cavernes, tous les ravins, et comme s'il eût fait une chasse aux bêtes sauvages, il fit battre tous les buissons; enfin, il fit tuer et égorger tout ce qui avoit pu échapper au carnage de la veille. Quinze cents monastères furent rasés; tout ce qui servoit au culte des idoles fut la proie des flammes. Cette sanglante expédition jeta la terreur dans tout le pays d'alentour.

8. Nobunanga entra en vainqueur à Méaco, dans les premiers jours d'octobre. Je me rendis à son palais, accompagné du P. Organtin, pour lui rendre nos respects et nos hommages. Son accueil fut non-seulement très-gracieux, mais, ce que vous aurez peine à croire, c'est qu'il s'ouvrit à nous dans toute l'effusion de son cœur.

Il ne nous reste plus, mon vénérable Père, qu'à nous recommander à vos saintes prières, moi, mes compagnons, et toute l'Eglise japonoise, et qu'à vous supplier de venir à notre secours au saint sacrifice des autels.

LETTRE XLIX.

LOUIS FROEZ A ANTOINE QUADRIUS, A GOA.

Méaco, le 10 août 1572.

1. Ma lettre, datée du 4 octobre dernier, n'étoit pas partie, quoiqu'écrite depuis long-temps, lorsque de nouveaux évènemens sont survenus, dont je crois devoir encore vous transmettre les détails, parce qu'ils intéressent la gloire de Dieu et justifient la foi, et la confiance qu'il faut avoir en sa justice et sa providence.

Deux frères, aussi distingués par leur naissance que par leur fortune, habitoient la ville de Méaco. C'étoient deux zélés adorateurs de Xaca. Tous deux s'étoient montrés dès le principe ennemis déclarés du christianisme, et avoient été à la tête du parti qui, en différentes reprises, nous avoit fait exiler de Méaco. Il y avoit près de six ans que tous ces évènemens s'étoient passés, lorsque de retour dans cette capitale par les soins de Vatandono, je fus admis à présenter mes respects au *Cubo*. Parmi les assistans, se trouvoit *Taquino Uchisamidono*, l'aîné des deux frères. La vue, d'un Chrétien le jeta aussitôt dans un tel accès de fureur et de rage, qu'il ne put se contenir, et qu'en présence même du *Cubo* il éclata

en un torrent d'injures, bannales à la vérité, telles que celles d'antropophages; mais, comme elles sortoient toutes d'une bouche enflammée de colère, elles firent peu d'effet sur l'esprit du Prince et des assistans.

2. Ce même homme, qui voyoit avec dépit le culte de son dieu favori tomber en ruines, et l'Evangile s'élever majestueusement sur les débris des idoles, se mit en tête de fonder une nouvelle secte de Xaca à l'aide de ses immenses richesses et du crédit dont il jouissoit auprès des Princes.

Pour réaliser ce noble projet, il commenca par répudier son épouse, se fit raser la tête et le menton, prit l'habit de bonze, et en embrassa la règle. Déjà, à l'instigation du démon, une multitude d'individus étoient venus se ranger sous sa bannière. Il leur avoit fait construire à grands frais un vaste monastère; car le nombre de ses adeptes s'élevoit à plus de quinze cents; et là, dans des harangues journalières adressées au peuple, il discutoit les dogmes du christianisme qu'il ne connoissoit pas; il blasphémoit contre un culte qu'il ne comprenoit pas; et cela cependant, avec tous les prestiges d'une éloquence satanique.

3. Dieu est éternel, mais sa patience ne l'est pas. Poussé à bout par l'excès des crimes de ce malheureux, le ciel fit enfin éclater sa colère et sa vengeance.

Emporté un jour par son intempérance de langue, n'eut-il pas l'audace en présence du Cubo de dire en termes assez clairs, mais mordans et satiriques, que Nobunanga étoit enfin parvenu au faîte des honneurs et des dignités, et que, comme un astre à son apogée, il devoit selon les lois de la nature bientôt

s'éclipser et disparoître de l'horizon politique, ou comme un fruit mûr se détacher et tomber de l'*arbre qui le portoit;* voulant par l'*arbre* désigner le *Cubo.*

Ces propos indiscrets ne tombèrent pas à terre; il ne manqua pas dans son auditoire de ces hommes qui travaillent à leur fortune aux dépens de celle des autres, qui rapportèrent ces discours à Nobunanga.

Celui-ci, qui depuis long-temps nourrissoit dans son cœur une haine mortelle contre tous les bonzes en général, et cela pour plus d'un motif, entra dans une si grande colère, que partant de Méaco pour son royaume de Voaris, il le fit enlever et garotter; et nonobstant toutes les prières, les instances du Cubo et de tous les Grands de l'empire, qui s'intéressoient à sa conservation, il l'emmena avec lui, et à quinze lieues de Méaco il lui fit trancher la tête; et après avoir détruit et rasé toutes ses maisons et son monastère, il exila ses enfans.

4. Trois jours après, son frère, ennemi également implacable du nom de Jésus-Christ, périt à Sacai d'une épine qu'il s'étoit plantée au pied. Sa mort fut accompagnée de douleurs atroces et de circonstances épouvantables.

Les voilà donc tous deux qui sont venus à peu de distance l'un de l'autre rendre devant les hommes témoignage de la justice divine.

Le P. François Cabral est venu, il y a peu de temps, visiter ces contrées. Je l'ai accompagné dans les royaumes de Mino, Ceunoquno, Cavaxi. Nous avons passé ensemble les fêtes de Pâques dans l'île de Canga. Vous apprendrez par ses lettres le résultat de ce voyage. Que le Seigneur vous conserve dans votre intérêt et celui des Eglises d'Orient.

LETTRE L.

LOUIS FROEZ A FRANÇOIS CABRAL, VICE-PROVINCIAL AU BUNGO.

Méaco 17 juin 1573.

1. Je ne crois pas que sur le globe entier il existe une seule nation que le commerce, les armes ou le christianisme aient jamais connue et fréquentée, qui présente dans ses fastes d'aussi grandes, d'aussi subites révolutions que celle-ci. Cette terre n'est autre chose qu'un volcan qui ne se repose un instant que pour jeter de nouvelles flammes.

Je passerai sous silence ce que vous avez pu apprendre ici par vous-même.

Oh! que de carnages, que de ravages, que d'incendies, que de villes détruites nous avons vu depuis votre départ!

2. C'étoit à l'aide de Nobunanga que le Cubo avoit, comme vous le savez, recouvré le trône de ses pères. Méaco sembloit devoir jouir d'un long repos, lorsqu'une mésintelligence survenue tout à coup alluma entr'eux une guerre cruelle et périlleuse; car vous le savez, les Rois sont jaloux, irritables et surtout impatiens de tout partage d'autorité.

3. Dès le commencement des hostilités, le Cubo, à la tête d'une puissante armée, étoit sorti de Méaco, après s'être allié avec tous les ennemis de Nobunanga, qui étoient aussi nombreux que puissans.

C'est avec toutes ces forces réunies qu'il voulut cerner, et bloquer Nobunanga dans son royaume de Voaris, de manière à lui rendre impossible la sortie de ses frontières. Mais celui-ci, sans s'effrayer de cette multitude, s'élança hors de ses forts, parut tout à coup et à l'improviste en pleine campagne, à la tête d'une puissante armée, passa sur le ventre de ses ennemis, et porta sur leurs terres le fer et le feu dont ils le menaçoient; il força à son tour le Cubo à se réfugier dans une citadelle qui passoit pour imprenable. On dit que, prenant en considération le malheur des peuples, il essaya plusieurs fois de traiter de la paix; mais qu'enfin, résolu de repousser le mal par le mal, et de le refouler sur ceux qui s'obstinoient à rejeter toutes propositions d'accommodement, il se jeta, quoiqu'à regret et désespéré des maux qui alloient s'en suivre, il se jeta, dis-je, sur toutes les campagnes d'alentour, chassant devant lui la terreur et traînant sur ses pas la désolation. Dans un seul jour il réduisit en cendres cent villages, non compris les temples et les couvens de bonzes qu'il n'épargna pas. Après avoir mis à couvert le butin immense qu'il avoit fait, tant sur les campagnes que sur les villes voisines, où les habitans de Méaco, dans la frayeur où ils étoient qu'il ne se portât sur cette capitale, avoient retiré leurs effets les plus précieux, et avoient cru mettre en sûreté leurs femmes et leurs enfans, il offrit encore la paix au Cubo.

4. Mais celui-ci qui comptoit de jour en jour sur l'arrivée de ses alliés, et qui d'ailleurs avoit résolu de résister jusqu'au bout et de tenter les derniers efforts, fut sourd à toute proposition. Alors

Nobunanga, ne garda plus de mesures, et résolut la ruine de la capitale.

Cette ville, par sa situation, se trouve partagée en deux parties, dont l'une s'appelle la *ville-haute*, et l'autre la *ville-basse*. C'est dans la ville haute qu'habitoit la noblesse. Ce fut en vain que celle-ci, pour se racheter du pillage, fit offrir au vainqueur une somme énorme. La ville basse eut un sort plus heureux; car les habitans, et surtout les Chrétiens qui y étoient en grand nombre, obtinrent de Nobunanga par des prières et des soumissions ce que la noblesse n'avoit pu obtenir à force d'argent, c'est-à-dire un ordre du jour qui, sous les peines les plus graves, défendoit au soldat de mettre les pieds dans la ville basse.

Sur ces entrefaites, une troupe de scélérats craignant de ne pas avoir leur part dans le pillage et dans la ruine de leur patrie, mirent eux-mêmes le feu aux quatre coins de la ville. L'incendie fut si rapide et si étendu qu'il en consuma dans une seule nuit plus d'un tiers (1).

Le lendemain (2) Nobunanga fit avancer ses troupes sur ce monceau de ruines embrasées, et livra encore aux flammes ce qui avoit échappé au désastre de la

(1) Il ne faut pas s'étonner si, lorsqu'on parle d'un incendie au Japon, il y est toujours question d'un nombre prodigieux de maisons. Il faut seulement se rappeler que les maisons du peuple sont bâties en charpente, et en torchis, c'est-à-dire de terre mêlée de paille, que celles des personnes riches sont toutes construites en bois de pin ou de cèdre, bois très-résineux. Ajoutez à cela que toutes les charpentes et boiseries sont vernissées, tant en dedans qu'en dehors, et que ce vernis donne au feu une prodigieuse activité.

(2) C'est le 4 mai 1573, dit le P. Crasset.

veille

veille. Huit mille maisons de particuliers furent détruites, ainsi que vingt grands monastères de bonzes, entr'autres deux fameux consacrés au culte de Xaca et d'Amida, et quatre-vingts autres d'une moindre importance. C'est dans un de ces dernièrs que périrent dans les flammes soixante bonzesses qui, saisies de terreur, s'y étoient réfugiées. Elles étoient du nombre de celles qui mendioient pour la reconstruction du temple de *Daibu* dans le royaume de Théma.

5. Au milieu de ces scènes désastreuses et épouvantables, il s'en est trouvé quelques-unes de comiques.

La mythologie japonoise suppose qu'un certain Izus, armé d'un trident funèbre, est chargé (à l'instar de l'ancien Mercure) de faire descendre de là les ames d'abord aux enfers, et de les conduire dans le paradis d'Amida. Les bonzes, craignant la destruction du temple de ce dieu Izus, qui étoit situé dans la ville basse, consultèrent les sorts sur la question de savoir si on en devoit enlever l'idole. La réponse fut qu'il ne falloit pas différer, vu que les flammes la menaçoient de très-près. Sur cette décision, tous les prêtres, tout le voisinage se mirent en devoir d'emporter la pagode avec tout le respect et toutes les cérémonies d'usage, et de la transférer dans la ville haute. Et ce fut là, où leur oracle avoit indiqué un asile inviolable, qu'elle devint la proie des flammes.

6. Pendant ce temps-là, le Cubo renfermé dans sa citadelle, voyoit de sang-froid sa ville en feu, l'ennemi campé au pied de ses murailles, et n'en étoit pas moins inflexible dans sa résolution de n'entendre à aucune proposition d'arrangement. Mais lorsqu'il

s'aperçut que Nobunanga avoit élevé autour de lui quatre châteaux qui le dominoient, et qu'il étoit, de son côté, résolu de le réduire aux dernières extrémités et même de le dégrader de la dignité impériale pour en revêtir un fils du Dairi; lorsqu'il vit enfin que les alliés sur lesquels il avoit compté, ne se pressoient pas de venir à son secours, la frayeur s'empara de lui; c'est alors qu'il se décida à demander la paix.

Nobunanga, quoique infiniment supérieur en forces et quoiqu'il fût arrivé au terme d'une victoire complète et prochaine, se montra néanmoins assez généreux pour prêter l'oreille à ses propositions de paix; et lorsque les conditions en furent réglées, ils échangèrent, de part et d'autre, des otages.

Comme les premiers articles du traité ne furent pas connus du public, plusieurs en prirent occasion pour assurer que les choses n'en resteroient pas là; que ce n'étoit qu'une trève consentie par le Cubo jusqu'au moment où paroîtroit le secours des alliés; d'autres en prirent prétexte pour accuser dans la suite Nobunanga de lâcheté, pour n'avoir pas su tirer parti de sa position; quelques-uns enfin voulurent lire dans ces articles secrets des grâces, des faveurs que Nobunanga auroit extorquées du Cubo, et dont il auroit abusé dans la suite.

Telle est la méchanceté du cœur humain.

7. Il est temps enfin de vous parler de ce qui nous concerne. Quoiqu'au milieu de ces troubles et de ces agitations politiques, il nous eût été peu loisible d'étendre le royaume de Dieu, nos travaux n'ont cependant pas absolument cessé. Nous avons été occupés à rassurer, à fortifier les néophytes épouvan-

tés, à recueillir des aumônes pour les malheureuses victimes de la guerre, qui à leur tour ont saisi toutes les occasions de nous témoigner leur reconnoissance et leur attachement.

Il est au dessus de mes forces de vous donner une idée même légère des minutieuses précautions, des soins qu'ils ont pris pour soustraire aux profanations les vases sacrés, les tableaux, et pour les tenir en lieux sûrs; des attentions qu'ils ont eues à l'envi les uns des autres, pour nous procurer des retraites dans des villes, dans des châteaux qui leur paroissoient assurés; enfin de l'empressement avec lequel nous les avons vus venir à nous, lorsque le calme s'est rétabli, pour nous féliciter sur notre heureux retour. Ils pleuroient de joie; tous fondoient en larmes.

8. Mais au milieu de ces calamités, le plus grand sujet de consolation a été pour nous de voir flotter la croix sur les étendards de plusieurs bataillons, de voir entr'autres Jean Naïtondono, Tone de Tamba, fameux capitaine, porter sur son casque le nom de Jésus écrit en lettres d'or.

Puisque je vous parle de cet homme, je ne puis m'empêcher de vous entretenir un instant de sa piété et de sa constance.

Sa mère qui étoit idolâtre, avoit malheureusement péri au milieu des guerres civiles, pendant que vous étiez ici. Lors de l'anniversaire de sa mort, sa famille lui rappela les devoirs que la coutume du pays lui imposoit envers la mémoire de sa mère, et l'engagea d'envoyer aux bonzes les présens d'usage. *Je suis prêt*, dit-il, *de m'acquitter de ce que la piété m'impose; si mes prières et mes aumônes ne peuvent être profitables à ma mère, vu qu'elle*

est décédée, par sa faute, au sein de l'idolâtrie, elles le seront à moi et à mes frères dans le christianisme.

Il fit aussitôt réunir tous les pauvres qu'il put, du royaume de Tamba, au nombre de mille environ, sous les murs de son château; il leur fit servir à tous un grand repas, et distribuer à chacun une certaine somme d'argent. Les idolâtres ne purent s'empêcher d'admirer avec quelle sagesse le christianisme a pourvu à l'acquit des devoirs que nous impose la piété filiale envers nos parens défunts.

9. Dès le commencement de la guerre entre le Cubo et Nobunanga, il vint comme vassal au secours du premier à la tête de deux mille hommes d'élite; c'est même ce secours qui fit prendre au Cubo la résolution de soutenir le siége dans sa forteresse. Lorsqu'on vint à lui demander son serment de fidélité selon l'usage, serment par lequel l'officier, comme le soldat, se voue à toutes les divinités infernales en cas de félonie, il refusa hautement de jurer par des dieux imaginaires, déclarant qu'il étoit prêt à le faire par le Dieu du ciel et de la terre, créateur de toutes choses.

Le même jour sur le soir, il se rendit à l'église, suivi de quelques soldats chrétiens. Après avoir prié quelque temps, il me fit appeler au confessional; il mit dans le détail de ses fautes une exactitude, un ordre qu'on admireroit dans une personne qui y est habituée dès l'enfance. Je lui donnai quelques avis écrits en japonois. Il passa toute la nuit à le lire et à les méditer, et le lendemain matin il alla s renfermer dans la citadelle.

Il porte ostensiblement et habituellement à s

cou un chapelet au bout duquel pend un crucifix et d'autres insignes de religion. Sa piété est d'autant plus remarquable qu'elle est soutenue du plus éminent courage, et qu'il est à la fleur de l'âge un des plus vaillans capitaines.

Comme il craignoit, dans le désastre de Méaco, pour la ruine de notre église, il envoya un piquet de soldats pour la défendre, et des bêtes de somme pour en enlever le mobilier. Tous les jours des émissaires venoient de sa part, pour s'informer où en étoient les choses, et il me faisoit parvenir des billets dans lesquels il m'engageoit à me retirer près de sa famille dans le royaume de Tamba, avec des lettres où il recommandoit soigneusement qu'on me fît le même accueil qu'à lui-même.

10. Dès que les affaires furent pacifiées, que Nobunanga eut fait sa retraite, il se hâta de venir me voir; depuis ce moment je n'ai pas cessé d'être le dépositaire de ses secrets les plus intimes. Sa probité, sa fidélité sont accompagnées d'une si grande docilité d'esprit, et d'une si grande aptitude, qu'ayant essayé deux ou trois fois seulement de tracer nos caractères, il y a si bien réussi qu'il m'a écrit dernièrement une lettre japonoise en caracrères latins.

C'est, contre les bonzes, un athlète redoutable. Partout où il les trouve, il les attaque sur leur doctrine, il discute avec eux, il leur démontre admirablement la folie, la stupidité de leur dogme. On le voit encore réunir autour de lui ses soldats; il leur fait des lectures de piété, il les exhorte à se faire Chrétiens.

11. Dans les campagnes et dans les villages dont

le Cubo a gratifié sa fidélité et sa bravoure, se trouve un temple dédié à je ne sais quel *Massunogo*, objet de vénération pour tout le Japon, et d'admiration pour les étrangers en raison de ses richesses et de son architecture. Il a résolu de l'abattre et d'en employer les matériaux à la construction d'une église dans sa ville de Tamba, pour y réunir ses vassaux et les y instruire de la religion chrétienne. J'ai même formé le projet de profiter des premiers momens de paix, pour y envoyer Laurent.

12. Depuis trois jours, son frère aîné (Guebadono) fréquente assidûment nos instructions journalières. Nous voyons encore venir à nous quelques membres de la famille de Jean, entr'autres le capitaine Naïto Tolandono, chaud partisan de la secte des *Genxis*. Celui-ci, au bout d'une quinzaine d'instructions, sollicita la grâce du baptême; mais je le renvoyai, ainsi que tous les autres catéchumènes, jusqu'à la fin du catéchisme.

13. Un néophyte, nommé Romain, qui faisoit partie de l'armée de Naëtondono, étant tombé dangereusement malade, je l'assistai dans ses derniers momens. Nous fîmes ses funérailles solennellement en présence d'une prodigieuse affluence de monde; tous les fidèles de Méaco suivoient le convoi, ainsi que tous ses camarades d'armes, chrétiens ou idolâtres.

Le christianisme fait de rapides et d'heureux progrès dans le royaume de Voaris, malgré la pénurie des ouvriers. C'est un néophyte nommé Constantin qui ne vous est pas inconnu, qui remplit dans ces contrées les fonctions de missionnaire. On ne cesse de me faire des éloges magnifiques sur le compte de cet homme aussi zélé que vertueux; il a converti

sa maison en un oratoire où s'assemblent tous les fidèles, pour y traiter et discuter des matières de religion. Dans cette réunion, c'est lui qui explique le décalogue d'après les commentaires qu'il possède par-devers lui. Il préside aux sépultures des fidèles, il baptise les enfans, il annonce l'Evangile aux gentils, il argumente avec les bonzes. Enfin, c'est lui qui est le gardien, le pasteur de ce petit troupeau, de manière que dans le royaume de Voaris, les Chrétiens n'y sont connus que sous le nom de *Constantiniens*.

14. Avec le secours de l'Esprit-Saint, il opéra dernièrement la conversion de quelques idolâtres. Lorsqu'il nous les amena, nous reconnûmes en eux une candeur, une modestie, telles qu'on eût dit en les voyant, qu'ils étoient les prémices du Saint-Esprit. Pour arriver à Méaco à l'époque du baptême des catéchumènes, qui se fait à Pâques, ils eurent à faire plus de quatre journées de chemin, à travers des pays infestés de voleurs.

A peine furent-ils entrés dans l'église que, se jetant à genoux au pied de l'autel, et versant des larmes abondantes, ils vinrent rendre grâces au Seigneur de les avoir amenés sains et saufs à la célébration de ses divins mystères.

Je leur donnai à chacun un chapelet indulgencié que j'avois reçu de Rome. Ils reçurent ce présent avec un respect, une joie, une satisfaction incomparable; j'eusse donné à tout autre un trésor qu'il n'en eût pas fait plus de cas; ce cadeau seul leur faisoit oublier les fatigues du voyage, et devenoit pour eux un puissant viatique pour leur retour et un préservatif efficace contre tous les dangers de la vie.

15. Quant à Constantin je lui remis quelques médailles et quelques croix d'étain pour distribuer aux fidèles de Voaris, et un drap mortuaire pour les convois funèbres.

Munis de ces secours et d'une instruction suffisante du catéchisme, ils retournèrent dans leur pays, après les fêtes de Pâques, accompagnés des fidèles de Méaco jusqu'à la distance de deux lieues.

16. Je passe maintenant au royaume de Cavaxis, où nous comptons beaucoup de néophytes d'une vertu et d'une foi à toute épreuve. Nous en avons eu dernièrement un exemple frappant dans la personne de cet Hector qui vint ici vous voir, si vous vous le rappelez, avec sa femme et ses enfans.

On lui avoit confié la surveillance sur un jeune gentilhomme fort déréglé. Un jour qu'il lui faisoit des observations amicales sur son inconduite, celui-ci, comme les jeunes gens, surtout les riches qui se câbrent contre les avis de leur mentor, et qui souvent n'en deviennent que plus méchans, fut tellement exaspéré, que peu de jours après, animé d'un esprit infernal, il aposta des assassins pour se délivrer de ce maître incommode.

Dès que ce vieillard, enfant nouveau-né de l'Eglise, se vit assailli et au pouvoir de ses meurtriers, il porta la main sur le crucifix qu'il avoit au cou, se laissa égorger comme un agneau, et reçut la mort en invoquant les saints noms de *Jésus* et de *Marie*.

Sangadono, parent de Mioxindono, Tone d'Iquenda, a pris sous sa protection sa veuve et ses quatre enfans en bas âge, et a tendu une main secourable à cette famille malheureuse; il l'a fait venir dans la

ville de Canga, l'a mise sous la protection immédiate du Tone qui est, au reste, un chrétien d'une piété exemplaire, le soutien, le protecteur et le père de tous les néophytes qni habitent ce royaume.

17. Trois idolâtres avoient formé le complot d'égorger dans une nuit le Gouverneur de la forteresse de *Vocaiana*, avec tous les Chrétiens qui y résidoient, et d'en ouvrir les portes aux ennemis. Au moment de l'exécution, Dieu permit que la mine fut éventée; ce qui sauva les Chrétiens d'un massacre inévitable. Peu de jours après, les conjurés payèrent de leur tête leur criminel projet, par ordre de Mioxindono. Mais les fidèles en général ont attribué cet heureux évènement aux prières et aux vertus de Sangadono.

18. Quelque temps avant les fêtes de Noël, Organtin de Brescia, Laurent et Matthieu se rendirent dans ce pays-là; l'accueil qu'on leur fit, fut accompagné de très-grandes démonstrations de joie. Après y avoir baptisé une quinzaine d'idolâtres, dont plusieurs appartenoient à la famille de Mioxindono, ils se préparoient à revenir à Méaco, lorsque Sangadono et tous les Chrétiens firent tant d'efforts, firent valoir tant de raisons, qu'ils se décidèrent enfin à rester avec eux jusqu'à Pâques.

19. C'est à Organtin lui-même que je vais laisser le soin de vous instruire de ce qui s'y est passé. Voici un extrait de la lettre que j'ai reçue de lui.

ORGANTIN DE BRESCIA A LOUIS FROEZ A MÉACO.

« Le dimanche des Rameaux, tous les néophytes de Cavaxis s'étant rendus à l'église de Canga, au

nombre de plus de deux cents (car pendant le carême ce troupeau s'étoit accru); nous célébrâmes les cérémonies d'usage; tous les fidèles en furent enchantés. »

« Pour la solennité de Pâques, quatre-vingt-quinze approchèrent du tribunal de la pénitence, et soixante-dix de la sainte table. Si le nombre n'en a pas été plus grand, il faut l'attribuer à la pénurie des prêtres, car j'étois seul. Mais, au reste, tous se firent également remarquer, pendant le cours de cette semaine mystérieuse, par un égal esprit de foi et de zèle. Nous nous rendîmes en procession vers la croix, en chantant à deux chœurs soutenus par des instrumens de musique, et cela à la vue et en présence d'une foule immense d'idolâtres. Au retour de la procession j'officiai; Laurent adressa aux fidèles une instruction aussi solide que belle; et, pour que les fidèles ne retournassent pas chez eux épuisés de fatigues et d'inanition, Sangadono leur fit servir à tous un repas très-magnifique. »

« Voilà comme le temps pascal s'est passé. Je me dispose maintenant à faire une tournée à Sacai pour confesser ceux des fidèles qui n'ont pu venir à Canga. Adieu. Canga. »

20. Telle est la lettre que j'ai reçue d'Organtin qui, malgré le peu de temps qu'il parle le japonois, s'est si promptement familiarisé avec cette langue, qu'il peut aujourd'hui entendre toutes les confessions sans interprète.

J'ai conféré ces jours derniers le baptême à Naïto Tolandono que je vous disois être si assidu à nos prédications; il a pris le nom de Thomas; puis à Guebadono, le frère de Jean Naëtondono qui, dans ce

moment-ci, est en grande faveur auprès du Cubo, et qui sera bientôt, j'espère, un des plus fermes appuis de l'Eglise de Méaco. Nous avons aussi baptisé ses deux fils, l'ûn sous le nom de Julien, et l'autre, de Benoît. Julien, l'un d'eux, nous a amené petit à petit des soldats de la garde du Cubo, avec lesquels il a des liaisons assez intimes. Ceux-ci commencent à goûter la parole de Dieu, à la comprendre, et déjà plusieurs ont résolu de s'enrôler dans la milice de Jésus-Christ.

Depuis huit jours Organtin et Laurent sont de retour de Canga. J'en ai profité pour vite envoyer Laurent dans le royaume de Tamba, prêcher la parole de Dieu à la sollicitation de Naëtondono.

21. Dans la principauté d'Iquenda, il n'y a qu'un seul Chrétien; mais il est animé d'un zèle extraordinaire pour répandre autour de lui la lumière de l'Evangile. C'est à son instigation que nous avons vu venir à nous un des trois Ministres de cette principauté, avec quelques-uns de ses amis, pour entendre l'explication de nos dogmes. Nous consacrons à l'instruction de ces militaires tout l'après-midi. Plusieurs d'entr'eux savent déjà par cœur une grande partie de leur catéchisme; d'autres savent en outre des prières qu'ils ont écrites de leur main. Quelle jouissance ce seroit pour nous d'entrer dans ce pays, pour y porter la lumière hors de laquelle tout est ténèbres, dans ce pays où le peuple est très-spirituel! Mais nous ne pouvons pas encore entreprendre cette conquête.

22. Cette lettre est cependant déjà trop longue; il est temps d'y mettre un terme. Mais supposons que j'en recommence une autre. Cela me donnera la

facilité de vous dire encore quelque chose de Nobunanga.

Outre les académies de Frenoxama dont il a fait, comme je vous l'ai dit, une destruction complète, il en est encore beaucoup d'autres qui, depuis près de six cents ans, jouissent d'une paix profonde et de toutes les voluptés attachées aux richesses; *Facusin* est une des plus célèbres. Ce pays renfermoit un grand nombre de bonzeries; tous ces monastères, au nombre de mille, séparés les uns des autres se le disputoient en luxe, en magnificence, et en tout ce qui peut contribuer aux agrémens de la vie.

23. Nobunanga projetoit depuis long-temps leur destruction; mais pour cela il attendoit patiemment que quelque occasion favorable se présentât. Elle vint; il la saisit. Pendant qu'il étoit en guerre avec le Cubo, un de ses ennemis avoit fait une irruption dans le royaume de Voaris, et déposé chez ces bonzes tout ce qu'il avoit pillé. Dès que Nobunanga eut signé une paix ou une trève avec le Cubo, il n'eut rien de si pressé que de porter ses armes de ce côté-là. Il pilla, brûla, détruisit de fond-en comble tout cet amas de couvens, et trouva dans leurs trésors un ample dédommagement de tout ce qu'il avoit perdu.

Remarquez, je vous prie, l'audace et le mépris avec lequel ce souverain parle et agit contre les superstitions de son pays, et leurs fauteurs.

24. Xinguen, Roi de Sanoqui, pour monter sur le trône, avoit fait exiler son père et jeté son frère aîné dans les fers. Enthousiaste effréné de la stupide mythologie de son pays, il s'étoit fait agréger à l'ordre des bonzes, raser la tête et le menton

depuis qu'il étoit parvenu au trône. Ce n'étoit pas dans son seul vêtement que consistoit sa phrénésie; mais trois fois par jour exactement, on le voyoit occupé à célébrer les mystères des bonzes, et jamais il ne paroissoit en public que suivi de six cents de ces suppôts de mensonges. Il avoit levé une armée, pour reconstruire les monastères de Frenoxama, et relever les temples du dieu Canon. Il s'empara d'abord de quelques places fortes, plutôt par ruse et stratagème que de vive force. Se croyant alors sûr de son fait, il se déclara souverain pontife et protecteur de l'antique religion japonoise, fort supérieur à Xaca lui-même qui cependant est depuis long-temps en possession d'une haute réputation de sainteté. Enivré de ses projets gigantesques, ne s'avisa-t-il pas, il y a quelques mois, d'adresser à Nobunanga une lettre, dans laquelle il prenoit les titres fastueux de *Tendaino*, *Taxu*, *Xamon Xinguen* (1), c'est-à-dire *le Roi des Rois*, *le Souverain des bonzes Xinguen*. Celui-ci indigné de cette fanfarounade, dans sa réponse s'intitula : *Dainoqu teunomauon Nobunanga*, c'est-à-dire *Nobunanga*, *fléau des diables*, *destructeur des folies religieuses*. En effet, il est dans la main de la Providence tout ce qu'il dit être; car il continue à faire main basse sur tous ces abominables repaires d'impiétés et de superstitions, et sur tout ce que la folie japonoise a jusqu'ici le plus vénéré; il expose non-seulement à la risée des peuples ces hiérophantes ridicules, mais il en fait un objet de mépris, de haine et d'horreur, et s'acharne à leur destruction. Ce n'est

(1) *Summus in domicilio Regum religionumque Xinguen.*

pas sans raison que nos néophytes l'appellent *le fléau de la justice divine*. Beaucoup sont persuadés que lors même qu'il ne fait pas profession publique du christianisme, il est néanmoins Chrétien dans le cœur et par conviction.

25. Quoi qu'il en soit, le peuple étoit persuadé dans le principe que ce sacrilége contempteur des dieux ne porteroit pas loin la peine de sa prétendue impiété; mais aujourd'hui qu'ils voient sa puissance s'accroître avec ses forfaits, la patience ou l'impuissance de leurs dieux commence à les scandaliser, et à n'avoir plus cette haute opinion dont on les avoit bercés dès l'enfance. Puisse le mensonge s'effacer de l'esprit des peuples pour faire place à la lumière de la vérité !

Voilà, mon Père, une longue lettre, telle que vous en demandez. Je l'ai écrite à divers intervalles et surtout la nuit; car la journée ne nous laisse pas un instant de loisir. S'il survient quelque évènement qui soit digne de votre attention, je me hâterai de vous en faire part.

Adieu, mes très-chers Frères, continuez à venir au secours de notre foiblesse dans vos saintes prières, et surtout dans le saint sacrifice des autels.

FIN DES LETTRES.

DISCOURS

DE

LOUIS FROEZ, MISSIONNAIRE,

Prononcé devant Nobunanga, Roi de Voaris et d'Imori, etc. et toute sa Cour,

SUR LA SPIRITUALITÉ ET L'IMMORTALITÉ DE L'AME (1).

« Vous savez, Sire, qu'un esprit exempt de corps et de matière est incorruptible, et par conséquent immortel. Or, si je démontre que notre ame est un esprit, j'aurai également prouvé qu'elle est immortelle; et ce sont les opérations de l'ame elle-même qui vont nous fournir des preuves irrésistibles de sa spiritualité; car si ses opérations sont spirituelles,

(1) Le P. Froez va établir sa doctrine de l'immortalité de l'ame sur des principes de métaphysique qui sont étrangers à la plupart de nos écoles. Mais sans vouloir ni les défendre ni les soutenir, je vais seulement prouver ici que cette doctrine a pour elle le témoignage de toute l'antiquité; que toute l'antiquité a reconnu dans l'homme deux êtres, et par conséquent deux ames : l'une *animale* ou *matérielle*, et par conséquent *dissoluble* ou *mortelle;* l'autre *spirituelle*, *immatérielle*, *indissoluble* ou *immortelle*.

l'ame sera aussi spirituelle. Or, elle conçoit l'être en général, et les essences de toutes choses dépouillées de corps et de matière, de différence et de propriété. Elle parle, elle traite de Dieu et des Anges qui sont de purs esprits.

« Elle divise l'être en corporel et spirituel ; la substance en matérielle et immatérielle. Elle connoît donc le tout qu'elle divise, et les parties qui le constituent ;

J'ouvre Tatien d'Assyrie (*Oratio contra Græcos*), n.° 12 :

Duo spirituum discrimina novimus quorum alter anima, ψυχή, *vocatur ; alter vero* animus, νοῦς, *dicitur ; animâ præstantior est animus, Dei imago et similitudo.*

Juvénal avoit également dit :

> *Principio indulsit communis conditor illis (pecoribus).*
> *Tantum* animas, *nobis* animum *quoque, mutuus ut nos*
> *Adfectus petere auxilium et præstare juberet.*
>
> Sati. XV, v. 148, 149.

Saint Irénée, au 5.me livre, chapitre 12, n.° 2, est encore plus clair :

Aliud est enim afflatus vitæ qui et animabus efficit hominem ; et aliud spiritus vivificans qui et spiritalem efficit eum. Aliud autem est quod factum est ab eo qui fecit. Afflatus igitur temporalis, spiritus autem sempiternus.

Nonius Marcellus, dans son traité *de Proprietate sermonum*, avoit déjà dit :

Animus *est quo sapimus*, anima *quâ vivimus.*

Avec cette distinction grammaticale et métaphysique, je conçois mieux le sens de ces paroles de S. Paul :

Animalis *homo non percipit ea quæ sunt* Spiritûs *Dei.*

Ici, c'est ce mot *anima* qui se distingue de *spiritus* et *animus* ; et que le P. Froez va faire connoître sous celui d'*imagination*, dont il fait l'*ame des bêtes*, qui sera matérielle et dissoluble.

Animam sortitus es, a dit S. Basile, *intellectili menti sociatam cujus solerti cogitatione Deum agnoscis, rerum indolem naturamque ratiocinando deprehendis. Hinc suavissimum percipis sapientiæ fructum* (Homil. III. de Grat. actione).

constituent; elle sait donc ce que c'est qu'un corps et ce que c'est qu'un esprit. Elle a, par conséquent, des opérations spirituelles qui l'élèvent au dessus de tous les corps ; et, par une suite nécessaire, elle est essentiellement spirituelle. Car un être purement corporel ne peut pas produire une opération qui ne l'est pas.

» J'avoue que l'ame étant unie à un corps, elle a besoin du secours de son imagination, pour former sa pensée ; de même que mon œil a besoin d'un objet pour produire son regard ; mais la pensée n'est pas corporelle comme le fantôme ; car une action corporelle se termine nécessairement à un corps, et ne peut jamais s'élever jusqu'à la connoissance d'un esprit : mais notre ame conçoit l'être en général dépouillé de matière ; ce qui montre évidemment qu'elle domine elle-même sur la matière et que c'est un pur esprit.

» D'ailleurs, si l'imagination donne un corps à ces objets, l'esprit néanmoins reconnoît aussitôt sa foiblesse et son illusion, il détruit ce corps, il efface cette figure, il corrige cette erreur, il réforme cette imagination ; en un mot, il prononce que cet objet n'est pas tel que l'imagination le représente. Or, cette censure impérieuse est une preuve évidente que l'imagination est soumise à un être qui lui est supérieur ; car le maître est au dessus du disciple ; le vainqueur est plus fort que le vaincu ; la règle est plus droite que la chose qu'il faut redresser ; et celui qui corrige est plus parfait que celui qui est corrigé. Puisque donc l'esprit redresse l'imagination qui est faussée, puisqu'il corrige ses erreurs, puisqu'il détruit toutes les figures

qu'elle donne aux objets par des jugemens et des propositions contraires, il faut nécessairement que l'ame soit plus noble, plus droite, plus forte, plus parfaite que l'imagination. Il faut nécessairement que ce soit un esprit. »

C'est fort bien, dit le Roi, *ce raisonnement me satisfait assez; mais je ne comprends pas trop comment notre esprit conçoit autre chose que des corps.*

« Je ne me suis pas bien expliqué, Sire; mais je vais tâcher de me faire mieux entendre.

» Toute action corporelle a pour objet un être singulier et déterminé, et il faut être au dessus des corps et de la matière pour concevoir l'être en général dépouillé de toutes les distinctions et de toutes les différences.

» La raison en est que tout ce qui est matériel a des bornes et des limites, des formes et des figures qui sont inséparables des corps. C'est pourquoi toutes les puissances matérielles sont bornées et limitées par leur objet. L'œil, par exemple, ne voit ni le noir ni le blanc en général, mais ce blanc et ce noir en particulier. L'imagination ne se représente pas la figure en général, mais cette figure particulière, ou ronde, ou carrée, ou droite, ou courbe, parce que l'œil et l'imagination sont deux puissances matérielles. Par conséquent, une forme dont l'objet est sans bornes, sans limites, sans distinction, sans différence, ne peut être composée de matière, mais doit être nécessairement un pur esprit.

» Or, l'esprit humain ne conçoit pas seulement les êtres particuliers, comme cet homme, cette substance, mais l'homme et la substance en général, sans distinction ni restriction à aucun temps, à

aucun lieu, à aucun corps, à aucune matière. Il bâtit de nouveaux mondes; il conçoit les raisons universelles de toutes choses; il en recherche la cause, les propriétés; il a l'intelligence des nombres, des relations, des proportions, des harmonies, de l'ordre, de la symétrie, des rapports, des correspondances qui sont toutes choses spirituelles. Il connoît enfin l'être en général, la vérité, la bonté en elle-même; et si son imagination leur donne quelque figure, il la rejette, comme j'ai dit, la dément, la détruit et la corrige incontinent. Il faut donc avouer que l'esprit de l'homme n'est point fixé et déterminé à aucune matière; qu'il est par conséquent immatériel, puisqu'il peut renfermer l'étendue de l'être dans sa connoissance, et que tout ce qui est corporel ne peut se détacher des choses singulières et individuelles (1). »

Nobunanga se tourna vers un Seigneur de sa Cour, qui passoit pour très-versé dans ces hautes questions de métaphysique. *Que vous semble de ce raisonnement*, lui dit-il, *il me paroît concluant; nos pensées ne sont-elles pas en effet telles qu'il nous les montre?* — *Cela est vrai*, dit le Seigneur; *je n'avois jamais ainsi analysé les opérations de mon esprit.*

« Voici d'autres réflexions, Sire, reprend le Père, qui nous fourniront des preuves de l'immortalité de notre ame, beaucoup plus fortes encore que les précédentes. Je supplie Votre Majesté d'en peser la valeur.

» Une puissance matérielle et corporelle ne peut

(1) Itaque quidquid est illud quod sentit, quod capit, quod vult, quod viget cœleste et divinum est; ob eamque rem æternum sit, necesse est. (*Cic. Tusc. l.* 1).

agir sur elle-même, ni se contempler elle-même, ni se replier ni agir sur elle-même par un retour d'action et de connoissance ; mais elle sort nécessairement hors de soi, et travaille sur un objet qui est hors d'elle. C'est ainsi que l'œil voit les couleurs, mais il ne voit pas son regard ni sa vision ; et la puissance que nous appelons *imagination*, considère les figures et les images qui lui sont représentées : mais elle ne découvre pas l'action par laquelle elle se les représente (1).

» Et cela pourquoi ? parce qu'une puissance ne peut agir hors de l'étendue de son objet. Ainsi, l'œil ne peut saisir que les corps qui sont colorés, et l'imagination que ce qui est figuré. Or, l'action de voir que nous appelons *vue* n'a point de *couleur*, et l'acte d'imaginer que nous appelons *imagination* n'a point de *figure*. C'est pour cela que l'œil et la puissance imaginative ne peuvent voir leurs actions, ni se réfléchir sur eux-mêmes. Votre Majesté, qui a l'esprit vif et pénétrant, conçoit très-bien que tout ce qui tourne vers un objet, par un acte de connoissance, doit nécessairement s'unir à lui, ou tout-à-fait, s'il se tourne tout-à-fait de son côté, ou en partie, s'il ne se tourne qu'en partie. Elle comprend encore qu'une puissance corporelle qui a des parties, ne peut pas se replier entièrement sur elle-même, mais qu'il faut qu'il y ait une partie qui tourne et une autre qui soit tournée ; une qui replie et une autre qui soit repliée ; une qui réfléchisse, une autre qui soit l'objet de la réflexion. Autrement ces parties pé-

(1) Non valet tantùm animus, ut sese ipse videat ; at, ut oculus, sic animus sese non videns, alia cernit. (*Cic. Tusc. l.* 1.).

nétreroient les unes dans les autres, étant dans le même lieu; une chose seroit mue et mouvante, tout et partie, simple et multipliée en même temps: ce qui est naturellement impossible.

» Il est donc absurde de supposer qu'une puissance corporelle se réfléchisse sur elle-même, parce que la réflexion n'appartient qu'aux esprits qui se meuvent d'eux-mêmes, et qui n'ont point de parties. Si donc il se trouve une puissance qui se considère, se contemple, s'étudie elle-même, qui examine ses opérations, qui les approuve, les corrige, les censure, les redresse, il faut nécessairement qu'elle soit sans parties, sans matière, et par conséquent spirituelle.

» Or, nous remarquons tous que notre ame se réfléchit sur elle-même par des retours infinis de connoissance. Nous sentons tous qu'elle connoît son essence, ses habitudes, ses actes, qu'elle se complaît dans ses pensées, qu'elle en a par conséquent la conscience, puisqu'on ne peut aimer que ce que l'on connoît. Elle en a non-seulement la conscience, mais elle pèse, elle examine ses propositions, ses jugemens, pour en reconnoître la vérité ou la fausseté. Elle compare, elle analyse, elle discourt, elle suit une série de raisonnemens, elle en tire des conséquences infinies; et tous ces actes ne sont que le résultat des réflexions antécédentes d'où elle tire ses conclusions. Elle prescrit des lois, des arts; elle trace des méthodes pour bien penser et pour raisonner juste: signe certain qu'elle a la conscience de ses pensées; car on ne peut rien prescrire de ce qu'on ignore.

» Vous voyez, Sire, ce que je fais; je parle, je dé-

finis, je raisonne, je compare le plaisir que j'ai à manger, avec celui que j'aurois à chanter, la douleur d'une piqûre avec celle d'une brûlure. Dites-moi, l'ame qui juge ainsi de tous les sentimens n'est-elle pas au dessus des sens, et par conséquent spirituelle?

» J'en dis autant de Votre Majesté; elle entend, elle écoute attentivement ce que je dis; elle réfléchit sur ses pensées et les miennes; elle les compare; elle pèse, examine mes raisonnemens; elle éprouve une douce jouissance, lorsqu'elle conçoit ce qu'elle ne concevoit pas, lorsque la vérité qu'elle cherche, et dont elle est amoureuse, vient se présenter à son esprit. Je le répète, toutes ces opérations ne sont-elles pas spirituelles?

» Un animal peut bien avoir des *imaginations* qui se suivent les unes les autres; mais il ne peut jamais en déduire une d'une autre, parce qu'il n'examine pas ses appréhensions ou conceptions, ni en découvrir les défauts, ni réfléchir sur lui-même.

» Or, si notre ame a des opérations spirituelles, telles que celles que je viens d'énoncer, *il faut* qu'elle soit spirituelle, puisque l'effet ne peut pas être plus noble que son principe, ni l'accident d'une nature plus relevée que sa substance.

» Et si elle est spirituelle, elle est immortelle: c'est ainsi que dans les opérations de notre esprit nous découvrons son immortalité.

» Mais celles de notre cœur nous en offriroient des preuves plus sensibles, si je ne craignois pas de fatiguer Votre Majesté. »

Non, *non*, dit le Roi, *continuez; je prends plaisir à vous entendre.*

Le Père alors faisant une profonde révérence, poursuivit en ces termes :

« Le cœur, Sire, est petit en sa substance, mais il est immense en ses désirs. Il peut aimer tout ce que l'esprit comprend, et ses désirs égalent ses connoissances ; et comme il n'y a point de vérités particulières qui puissent satisfaire notre esprit, il n'est non plus aucun bien particulier qui puisse assouvir notre cœur. Ce qui prouve que l'un et l'autre sont des puissances spirituelles ; car l'appétit du corps est borné aux plaisirs des sens, et tout ce qui ne les flatte pas n'a pour lui aucun attrait. Mais la volonté s'élève au dessus de tous les biens corporels et sensibles ; elle aime à contempler la vérité ; elle se plaît à rechercher la beauté, l'ordre, la justice, la religion, et toutes les vertus ; elle sacrifie les biens du corps à ceux de l'esprit, comme plus conform es sa nature ; elle renferme dans ses désirs la plénitude de tous les biens, et ses inclinations sont si nobles, si relevées, qu'elle dédaigne et méprise, quand elle veut, tous les plaisirs des sens, et met sa gloire et son bonheur à les repousser loin d'elle.

» Quelle est la puissance corporelle qui nous offrira cette élévation, cette étendue, cette capacité, que le souverain bien, le seul infini qui est Dieu, puisse remplir et combler ?

» Si nous méditons sur sa liberté, nous y trouverons encore de puissantes preuves de sa spiritualité et de son immortalité.

» C'est une vérité incontestable que tout ce qui se meut par soi-même subsiste par soi-même, et ne peut être sujet à la corruption. En effet, qu'est-ce que la corruption ? c'est un mouvement étranger à

la disposition naturelle d'un corps; et ce qui a dans soi le principe de l'immobilité porte également avec lui celui de l'immortalité. Car tout mouvement suit la nature de son principe, et chaque corps agit selon ce qu'il est réellement; par conséquent toute substance qui agit et se meut par elle-même, subsiste nécessairement par elle-même, et ne relève d'aucun être *créé* pour sa conservation.

» Or, il n'est point d'homme, quelqu'épais, quelque grossier qu'il soit, qui ne reconnoisse dans son ame le principe de ses élections, qui ne sache que c'est elle qui veut et ne veut pas, ce qui lui plaît ou déplaît, indépendamment de son corps; que celui-ci n'est qu'un esclave et un vil instrument fait pour la servir et exécuter ses volontés; que c'est elle qui impose silence aux séditieuses mutineries du corps, et qu'elle lui laisse même subir les tourmens les plus cruels, la mort avec toutes ses horreurs, plutôt que de le racheter aux dépens de son autorité et de sa volonté, par une criminelle complaisance. En un mot, nous sentons tous que notre ame se meut, agit et se détermine par elle-même, qu'elle ne dépend point de lui et peut subsister sans lui.

» Un animal destitué de raison n'a pas d'empire sur son corps, puisque son ame est matérielle comme lui, et qu'un égal ne domine pas son égal.

» Qu'un cheval ait faim, qu'on lui présente de l'avoine, il ne gourmandera pas son appétit; il ne pourra s'abstenir de manger, à moins qu'il ne soit dominé par la crainte d'un mal prochain; et s'il sent quelque douleur, il y apportera nécessairement le remède qui est en son pouvoir. Mais l'homme, au contraire, domine sur ses appétits, dompte ses pas-

sions, quelques fortes, quelques impérieuses qu'elles soient, et cela librement, parce qu'il le veut ainsi.

» Tout ce qui commande est, ou doit être supérieur à ce qui doit obéir. Puisque l'ame est supérieure à toutes les inclinations, affections, passions du corps même, auquel elle est momentanément associée, elle n'est donc pas corporelle, puisqu'un égal n'a point d'empire sur son égal. »

Nobunanga interrompit dans ce moment l'orateur pour lui faire part d'une réflexion qui lui survenoit.

Je goûte fort votre doctrine; mais comme je n'ai pas fait des études très-approfondies, je me défie de mes lumières. Il est au reste une chose qui l'emporte dans mon esprit en faveur de votre système, au dessus de tous vos raisonnemens. C'est que les bonzes qui établissent en principe que l'ame meurt avec le corps, et qu'il n'y a point d'autre vie après celle-ci, sont tous des gens abandonnés, livrés à toutes sortes de crimes; et je ne puis croire qu'une saine philosophie, une véritable religion, puisse produire un pareil dévergondage dans les mœurs.

« Sire, repartit Froez, Votre Majesté a touché le point; et la raison seule que vous apportez, suffit pour convaincre tout homme de bonne foi. Car une opinion ne peut pas être vraie, qui est la source de toutes sortes de crimes, d'injustices et d'impuretés; et une opinion ne peut être fausse qui a toujours été et qui sera toujours la mère de la vertu, de la piété et de l'innocence, parce que la vérité et la sagesse détournent les hommes du vice et les portent à la vertu.

» Or, la persuasion qu'ont tous les hommes que leur ame est immortelle, qu'elle survit à son corps,

les porte à la vertu et les détourne du vice. Au contraire, l'opinion qu'elle est mortelle, leur inspire de l'horreur pour la vertu, lâche la bride à toutes leurs passions, les plonge dans un cloaque de vices. L'expérience est là pour attester, pour prouver ce que la saine raison démontre.

» Car la plupart des hommes ne se gouvernent que par la crainte et par l'espérance. La crainte est un frein qui nous arrête sur la route du vice; l'espérance est un aiguillon qui nous anime, nous porte à la vertu. Que seroit-ce, Sire, de votre royaume, s'il n'y avoit point de récompense pour les hommes de bien, et point de châtiment pour les méchans?

» Ceux-là donc qui se persuadent qu'il n'y a après la mort ni à craindre, ni à espérer, n'ont presque rien qui les arrête sur la voie du mal, et rien qui les porte au bien.

» Or, où est l'homme qui pourroit croire que l'erreur et le mensonge puissent être le principe et la source de la sainteté; que la vérité et la sagesse puissent être le fondement de l'impiété; que l'erreur de sa nature puisse être la source de tous les biens, et que la vérité fût celle de tous les maux? Voilà, Sire, le raisonnement de Votre Majesté, et c'est celui de toutes les personnes sensées.

» Mais examinons, Sire, quelle seroit la félicité de l'homme dans l'hypothèse que l'ame fût mortelle, et que le néant fût le terme nécessaire de notre vie.

» L'homme est né pour le bonheur, et ce bonheur dont il est constamment altéré, ne peut se rencontrer en cette vie, puisque tous les biens que la terre peut offrir sont ou bornés ou périssables : bornés, ils ne peuvent remplir la capacité de l'ame qui est

infinie : périssables, ils n'offrent dans leur jouissance aucune sécurité; et s'il n'y a pas une autre vie, le Créateur a donc trompé l'homme; il l'a fait le jouet des plus pernicieuses illusions, en le faisant et le laissant soupirer, courir, haleter après des fantômes et des chimères; et lui seul dans la nature seroit donc trompé; lui seul par le fait seroit malheureux; puisque toutes les créatures corporelles ont une fin et un centre où elles se reposent, puisque toutes arrivent au lieu de leur destination; tandis que l'homme seul, le roi de toutes les créatures sera exclu du bonheur commun; lui seul ne trouvera aucun point fixe où il pourra s'arrêter; il sera condamné à rouler de douleurs en douleurs, de misères en misères.

» Sire, vous êtes un grand Prince; votre cœur doit être satisfait dans la possession de tant de gloire, de tant de biens, et dans la jouissance de tant de voluptés. Cependant j'ose dire qu'il n'a jamais été satisfait, qu'il ne le sera jamais, parce qu'il ne rencontrera jamais le bonheur dans cette vie qui n'offre rien d'assez vaste pour le remplir, et rien d'assez solide pour le tranquilliser.

» De là je conclus qu'il y a une autre vie où les gens de bien seront heureux, et où les méchans seront misérables, où la vertu sera récompensée et le vice puni, puisque l'un et l'autre ne le sont pas en cette vie.

» Mais, Sire, considérez, je vous prie, quelles monstrueuses absurdités découlent du système de vos bonzes, qui assignent à la vie le néant pour terme. Si leur doctrine est vraie, il leur faudra de toute nécessité placer le souverain bien dans les plaisirs charnels, et dans la satisfaction des sens.

» De là cette honteuse et infâme conséquence, que plus un homme sera brutal, plus il sera parfait, puisque la perfection d'une chose consiste dans son union avec sa fin. Ce n'est pas tout; ce sera une chose méritoire que de ne songer qu'à assouvir ses passions; car n'est-il pas louable de chercher son souverain bien, et d'en jouir en tout temps? Cependant ces actions passent pour infâmes parmi toutes les nations de la terre; les sages en ont horreur, et les jugent indignes d'un homme.

» Mais ne nous arrêtons pas, car d'autres conséquences se pressent derrière nous; et si c'est une chose honnête, méritoire, glorieuse même de se rouler avec les animaux immondes dans la fange et l'ordure des vices, pourquoi feroit-on une distinction entre un scélérat et un honnête homme? La raison ne nous dit-elle pas que le souverain bien est préférable à tous les autres biens, qu'il faut même tout perdre pour l'acquérir et le conserver; et si le souverain bien consiste dans les plaisirs des sens, il sera donc permis, pour l'atteindre ou le conserver, de jurer, de se parjurer, de renier, de blasphémer, d'adorer les faux dieux, d'abjurer la vertu, la justice, la religion pour éviter la mort? Quelle horrible et quelle effroyable doctrine!

» Voilà donc l'homme que le Créateur a constitué le roi de l'univers, qui lui-même se dégrade, s'avilit, ne prend pas seulement rang et place parmi les plus vils animaux, mais au dessous de tous; et c'est lui-même qui aura rendu sa condition pire que celle de tous les animaux en général. Pour s'en convaincre, il ne faut que consulter l'expérience. Ne voyons-nous pas que les animaux ont des plaisirs

plus purs, des corps plus sains, des jouissances plus tranquilles que le plus grand de tous les monarques? Ils sont exempts de ces soins qui nous déchirent, de ces craintes qui nous agitent, de ces chagrins qui nous minent, de ces envies qui nous corrodent, de ces souvenirs qui nous poignent, de ces infirmités continuelles qui nous consument (1). La nature pourvoit à toutes leurs nécessités: ils passent leur vie dans un repos assez complet.

» Si donc il n'y a point d'autre vie, il est évident que l'homme est le plus misérable de tous les animaux. Il faudra que tous les savans souscrivent à cette proposition, qu'il vaudroit mieux être bête que d'être homme, puisque l'un et l'autre auroient la même fin; que la bête y arriveroit plus promptement, la posséderoit plus sûrement, et en jouiroit plus aisément.

» Il faudra encore qu'ils avouent qu'il n'y a ni Dieu, ni Providence, quoiqu'elle tombe partout sous les sens les plus grossiers dans l'économie de l'univers; ou que s'il existe un Dieu, ce Dieu est injuste, méchant, trompeur, puisqu'il réserve le bonheur aux méchans, c'est-à-dire à ceux qui l'outragent, à ceux qui blasphèment son nom, et que la misère est l'unique partage de ceux qui sont fidèles à ses commandemens; puisqu'enfin le vice n'a à redouter aucun châtiment, et la vertu aucune récompense à

(1) Un philosophe stoïcien se trouvant sur un vaisseau battu d'une effroyable tempête, affectoit un calme imperturbable, tandis que l'équipage et les passagers se livroient au désespoir. Comme on lui demanda d'où lui venoit cette sérénité; il montra un cochon qui, sur le tillac, mangeoit tranquillement son orge: *Voilà comme je suis*, répondit-il. (Note du traduct.)

espérer; puisque, bien différent des Rois de la terre, il laisse dans son royaume le vice dominer, sans égard pour la justice. »

Pendant que le Père parloit, un valet de chambre s'approcha du Roi, lui dit un mot à l'oreille, et la conférence fut interrompue.

DE LA CONFESSION JAPONOISE.

1. Dans les notes dont nous avons accompagné ces lettres, et dans le contenu même des lettres, il a été plusieurs fois question des *bonzes Genguis* (*V.* la lettre XLI, n.° 7), et de la confession que les bonzes exigent de leurs pénitens.

Cette dévotion seroit une folie incroyable, si elle n'avoit pas pour garans tous les Missionnaires, et surtout un bonze qui a fait sept fois le fameux pélerinage dont nous allons parler, et qui s'étant fait Chrétien l'a raconté aux Pères Jésuites qui l'ont converti.

2. Dans la ville de Nara, à huit lieues de Méaco, se réunissent tous les ans plusieurs milliers d'hommes ou de femmes, pour entreprendre un fameux pélerinage, pieds nus, à travers un pays hérissé de montagnes si hautes et si escarpées, qu'à peine y peut-on faire une lieue par jour, et il en faut soixante-quinze pour arriver au terme du voyage. Chaque pélerin est vêtu uniformément de grosse toile, d'une ceinture très-serrée, portant à son cou

une planchette, qui indique son nom et celui du dieu qu'il adore, et de plus sa provision de riz frit pour sa route, dont il mange une poignée le matin, et une autre le soir. Les huit premiers jours de leur voyage, ces misérables ont à se défendre contre la soif; car ils n'ont sur leur route ni rivière ni fontaine, et n'ont d'autre eau que celle qu'ils portent avec eux.

3. A huit lieues de Nara, au pied des plus hautes montagnes, on rencontre un village nommé *Ozus*. C'est là qu'habitent certains bonzes qu'on nomme *Genguis*. C'est eux qui viennent au devant des pélerins, et qui, moyennant une aumône, les accompagnent jusqu'à *Ozaba*. Là se trouvent d'autres bonzes, qu'on appelle *Guoguis*, qui conduisent les voyageurs jusqu'au terme de leur voyage. C'est à l'entrée d'un bois où l'on entend des cris épouvantables, où l'on voit des feux de toutes parts, qu'ils prennent la conduite des voyageurs; le pélerin voit quelquefois dans son compagnon deux hommes parfaitement semblables, si ce n'est que le fantôme n'a point de planchette sur la poitrine, et qu'aussitôt qu'on invoque le dieu *Denix* tous les spectres disparoissent. C'est, au reste, l'opinion commune des Japonois que ces êtres à figure hideuse, ces *Guoguis* sont des esprits infernaux sous un masque humain. Quoi qu'il en soit, voici la manière dont ils s'acquittent de leurs fonctions de guides.

4. Ils conduisent d'abord les pélerins à travers des précipices affreux, où ceux-ci sont forcés de grimper, sur leurs pieds, sur leurs mains, et de s'attacher à tout ce qu'ils rencontrent; tandis-que ces *Guoguis* courent et voltigent autour d'eux,

comme des daims sur la pointe et la cime des rochers. Pendant cette route, ils les entretiennent de la nécessité d'observer le jeûne, le silence et toutes les austérités prescrites; et si par malheur quelqu'un de ces malheureux, succombant à la fatigue, prend tant soit peu de nourriture hors de l'heure fixée, ils se saisissent de lui, le pendent par les mains à un arbre penché sur un précipice, où il reste suspendu jusqu'à ce qu'épuisé de fatigue il tombe et périsse dans l'abîme; et cela à la vue de tous les autres, qui n'osent seulement pas ouvrir la bouche, et qui continuent leur chemin sans mot dire. Le plus léger signe de douleur, d'impatience, seroit puni tout au moins aussi sévèrement. A la moitié de cette route périlleuse, les guides font arrêter les voyageurs, et leur font faire une halte dans une plaine située au milieu de ces affreux rochers. Ils s'arrêtent là un jour et une nuit; et les *Guoguis* les font tenir pendant tout ce temps-là les bras croisés, la bouche collée sur leurs genoux. Malheur à celui qui fatigué de cette posture incommode, se remue tant soit peu; de grands coups de bâtons sur les épaules l'avertissent qu'il n'est pas là pour avoir ses aises! C'est dans cette position de corps que les pélerins examinent leur conscience et font la revue de leur vie passée.

5. Après un jour de repos ou de souffrance, ils se lèvent et font quelques lieues dans cette plaine, pour arriver au pied d'une montagne qui s'élargit à mesure qu'on avance, et qui bientôt forme un cercle étroit autour du voyageur. Au centre du cercle est un rocher isolé, taillé à pic, et d'une hauteur prodigieuse; c'est le terme du voyage. C'est

à

à la cime de ce rocher que les *Guoguis* ont dressé une machine, au moyen de laquelle ils font sortir du roc une barre de fer, longue de neuf pieds, au bout de laquelle sont suspendus deux plateaux, sur l'un desquels le pénitent doit se placer, et sur l'autre un contre-poids. Cela fait, la barre et les deux plateaux se poussent hors du rocher, et le pénitent se trouve suspendu sur un horrible précipice, et il est environné de tous ses compagnons de voyage, disséminés sur la montagne environnante, qui prêtent une oreille attentive à sa confession : c'est à qui aura la meilleure place. Alors les *Guoguis* commandent au pénitent de confesser à haute et intelligible voix tous les péchés commis depuis son dernier pélerinage. S'il hésite, s'il balbutie, ils secouent la barre ; s'il paraît ne pas tout dire, ils la secouent de manière à le faire tomber dans le précipice, le briser et le fracasser sur les rochers. Si la confession leur paroît sincère et entière, ils retirent la barre et le pénitent avec les deux plateaux en dedans du rocher, et en mettent un autre à sa place.

6. Lorsque tous ont passé par cette épreuve, les pélerins continuent leur route pour arriver au temple de Xaca, où ils adorent son idole qui est d'or massif, et jurent de ne rien révéler de ce qu'ils ont vu ou entendu ; puis ils prennent congé des *Guoguis*, à qui ils donnent chacun trois taëls ou onces d'argent, et se dirigent vers un autre temple, où ils passent huit jours en festins, danses, jeux, spectacles, etc., et reviennent dans leurs foyers par un autre chemin.

Voilà comme le plus consolant de nos sacremens, celui du tribunal de la pénitence, est parodié par le démon.

DESCRIPTION DES AMBASSADES

Que la Direction de la Compagnie hollandaise des Indes est tenue de faire tous les ans au Cubo Sama du Japon, au nom des HAUTES PUISSANCES, les états géréraux de Hollande.

Nous avons vu dans le cours de ces lettres avec quelle dignité François-Xavier s'étoit présenté et avoit été reçu à la cour de Bungo; nous avons vu que les Villèle, les Froez avoient joui des honneurs de plusieurs audiences solennelles à la cour du Cubo Sama, concurremment avec tous les Princes et tous les Rois de l'empire, à l'époque du premier jour de l'an, qui tombe du 30, 31 janvier, au 1.er février.

Le lecteur ne sera pas fâché de trouver à la suite de ces lettres la description des audiences solennelles auxquelles, sous le nom d'*ambassade*, les HAUTES PUISSANCES de la Hollande sont *tenues* d'assister tous les ans.

On verra à quel degré de bassesse et d'avilissement la cupidité et la soif de l'or peuvent faire descendre une nation qui a secoué les principes de la religion chrétienne, qui, sous le nom de *protestantisme*, proteste contre tout honneur, contre toute morale, à l'exception de celle qui lui est dictée par le dieu PLUTUS. Ce n'est pas nous qui allons tracer ce

dégoûtant tableau qui déshonore toutes les nations européennes. Qu'on ne nous accuse pas de mauvaise foi; c'est un secrétaire d'ambassade hollandoise, c'est un Hollandois, c'est un protestant, c'est un médecin philosophe, c'est Engelbert Kœmpfer, c'est tout ce qu'on voudra, hormis un Chrétien. Certes, ce témoignage ne sera pas récusé.

« Au temps du *Songatz*, c'est-à-dire vers le commencement de chaque nouvelle année, tous les Princes de l'empire sont tenus d'aller à Jedo, pour souhaiter au Cubo Sama une heureuse année.

» Le Directeur des Hollandois a été mis sur le même pied. Ainsi c'est un véritable hommage que ce Directeur va rendre au Cubo Sama au nom des ETATS-GÉNÉRAUX. Le jour de son départ est fixé au 15 février. Quoiqu'il porte le nom et le titre d'Ambassadeur, nous verrons à la manière dont il est conduit à Jedo, qu'il n'est autre chose qu'un prisonnier d'Etat qui vient aux pieds de son maître, mais à ses frais.

» Lorsque tout est prêt pour le départ, le Directeur va avec tout son cortége rendre visite aux deux Gouverneurs résidant à Nangazaqui, pour prendre congé d'eux, et leur recommander le peu de Hollandois qui doivent demeurer à Désima. Le lendemain de cette visite, chacun fait son paquet, sur lequel il doit marquer tout ce qu'il contient, et avant que de le fermer, il doit le faire visiter. Les présens qui doivent être faits sur la route, à Ozaca et à Méaco; ceux qui sont destinés pour l'Empereur, pour les Ministres et pour les amis de la Compagnie des Indes; les vivres et les autres provisions qui sont nécessaires pour le voyage par mer, le gros

bagage et la grôsse batterie de cuisine sont embarqués quelques semaines auparavant sur un petit bâtiment qu'on nomme *berge*, et qui doit aller sans s'arrêter jusqu'au port de Ximonoseki dans le Naugato. Enfin, le jour du départ, tous les Officiers de Désima, et généralement tous ceux qui ont quelque intérêt dans ce qui concerne les Hollandois, se rendent chez le Directeur de grand matin, avec ceux qui doivent l'accompagner. Les Gouverneurs, suivis de tous leurs Officiers et subalternes, et de leur nombreuse cour, y viennent peu de temps après pour lui souhaiter un heureux voyage, et le féliciter de l'honneur qu'il doit avoir d'être admis à l'audience d'un aussi grand Prince que l'Empereur du Japon. La coutume est de les régaler, et de les reconduire ensuite jusques *hors de l'île.*

» Tout cela est fini vers les neuf heures du matin, et le Directeur se met aussitôt en marche. Le *Bugio*, ou commandant du cortége, et le Directeur, ont chacun un norimont; le chef des interprètes, s'il est trop âgé pour souffrir le cheval, est porté dans un cangos; tous les autres sont à cheval et les valets à pied. Les Officiers japonois de Désima, et les amis des Hollandois les accompagnent jusqu'à la première hôtellerie; mais le train du Directeur n'est pas le même dans les trois parties du chemin qu'il a à faire. Tant qu'il est dans le Ximo, c'est-à-dire jusqu'à Cocura (1), il a toujours environ cent quarante personnes, en y comprenant les gentilshommes, que les Seigneurs des provinces par où il passe, lui en-

(1) Cocura est la capitale du royaume de Buygen. L'auteur des Ambassades mémorables la nomme KOKERO.

voient pour le complimenter et pour lui faire cortége, tandis qu'il est sur leurs terres. Dans le trajet qu'il fait par mer, depuis Cocura jusqu'à Ozaca, son train n'est pas moins nombreux, mais il est moins noble; les valets et les matelots en font la plus grande partie. Depuis Ozaca jusqu'à Jedo, il est au moins de cent cinquante personnes, et cela à cause des présens et des autres effets qui sont venus par mer jusqu'à Ozaca, et qu'il faut alors porter par terre; mais on a soin de faire précéder le gros bagage de quelques heures, afin que la marche soit moins embarrassée, et pour avertir les maîtres des hôtelleries où l'on doit loger de se tenir prêts. Au reste, c'est le Bugio qui donne tous les ordres; le Directeur ne se mêle de rien. On voyage à grandes journées; on part de grand matin, on arrive souvent fort tard; on n'arrête qu'une heure à la dînée, et il est assez ordinaire de faire treize lieues par jour.

» Le Directeur reçoit plus d'honneur dans le Ximo que dans la grande île Niphon, et partout il est beaucoup mieux traité des Japonois qu'il rencontre sur son passage, que par ceux qui l'escortent et qui mangent, pour ainsi dire, son pain. Les Seigneurs et les Princes du Ximo lui font à peu près les mêmes civilités qu'à leurs égaux: nulle part on ne manque de nettoyer et de balayer les chemins devant lui, et dans les villages on jette de l'eau pour abattre la poussière; on fait retirer à l'écart le petit peuple et tous les gens oisifs: les habitans des villes et des villages le regardent passer assis sur les derrières de leurs maisons, ou à genoux sur le devant; tous dans un grand respect et un profond silence: les petites gens lui tournent le dos, comme ne se

croyant pas dignes de le regarder, usage assez commun dans toute l'Asie. Mais ce qui prouve que ces honneurs ne regardent que bien indirectement l'Ambassadeur hollandois, c'est que quand un grand Seigneur, ou un Prince lui envoïe un gentilhomme pour le complimenter, c'est le Bugio qui reçoit le compliment, et que deux de ses propres Officiers précèdent tout le cortége avec des bâtons à la main, marque certaine de sa supériorité sur le Directeur même : enfin, les interprètes ont grand soin d'avertir les Hollandois que ces distinctions sont pour le Bugio, qui représente les Gouverneurs de Nangazaqui.

» Quand le Directeur traverse les baies d'Omura et de Ximabara, les Seigneurs de ces deux villes lui prêtent leurs berges de plaisir, et lui fournissent toutes sortes de provisions : l'usage est de ne leur faire aucun présent; néanmoins les interprètes en marquent sur leurs comptes, et il faut les payer. Quant aux commodités qu'on peut avoir sur cette route, les Hollandois en trouvent pour leur argent autant qu'ils veulent, soit pour le transport du bagage ou pour les voitures, soit par rapport aux hôtelleries. Pendant la marche, si quelqu'un est obligé de descendre de cheval pour quelque besoin que ce soit, tout le monde s'arrête, et le Bugio, accompagné de deux espèces de sergens, met pied à terre. On ne laisse jamais un Hollandois seul, même pour les besoins les plus secrets.

» Le Directeur descend aux mêmes hôtelleries où descendent les plus grands Seigneurs; et dès qu'il y est arrivé, on y arbore un étendard où sont les armes de la Compagnie de Hollande. On ne change les hô-

telleries que le moins qu'il est possible, et il se trouve des Bugios assez capricieux pour ne faire aucune grâce sur cela, fallût-il marcher par les plus mauvais temps jusques bien avant dans la nuit, et même avec danger de la vie. Le maître de l'auberge vient au devant du cortége hors de la ville ou du village, en habit de cérémonie, et fait la révérence à chacun en particulier; il la fait si profonde devant les norimons, qu'il touche la terre des mains, et presque du front. Il reprend ensuite en diligence le chemin de sa maison, à la porte de laquelle il reçoit le Directeur et sa suite avec le même cérémonial. Dès que tout le monde a mis pied à terre, les Hollandois sont conduits à l'appartement qui leur est destiné, ce qui leur fait d'autant plus de plaisir, qu'ils sont plus tôt délivrés de la foule des curieux, et des brocards qu'il leur faut essuyer d'une jeunesse dont personne ne se met en devoir d'arrêter la pétulance; outre que la fatigue d'une marche souvent forcée leur fait souvent souhaiter du repos et de la tranquillité. Ils ne sont pas plus tôt entrés dans leurs chambres, que toutes les avenues, les portes, les fenêtres, et les autres ouvertures qui donnent sur la rue ou sur la campagne, sont fermées et clouées : c'est, leur dit-on, pour les garantir des voleurs; mais ils sont bien persuadés, dit Kœmpfer, que c'est pour les garder à vue, comme s'ils étoient eux-mêmes des voleurs ou des déserteurs.

» L'hôte vient ensuite, suivi de quelques valets tenant des tasses de thé, qu'il présente lui-même aux voyageurs, faisant une inclination de tête à proportion du rang d'un chacun. On apporte aussi à fumer

et plusieurs sortes de rafraîchissemens; après quoi, ni le maître, ni les valets n'ont la permission d'approcher de l'appartement : c'est aux gardes et aux domestiques du cortége à faire le reste. Les Hollandois sont servis à l'européenne, quoique leurs cuisiniers soient Japonois; mais il y a toujours un plat à la façon du pays. On leur donne à boire des vins d'Europe et de la bière du pays : on ne leur permet point d'autre délassement le jour, que la liberté de se promener dans le jardin, et la nuit que le bain. Quand on est sur le point de se remettre en route, on appelle l'hôtelier, et le Directeur, en présence des interprètes, le paie en espèces d'or, qu'il met sur une petite table : l'hôtelier s'approche en se traînant sur les genoux et sur les mains, et avant que de prendre la table avec l'argent qui est dessus, il fait une profonde révérence jusqu'à toucher la terre du visage, en prononçant d'une voix basse et sourde : *Ah ! ah ! ah !* C'est une manière dont les inférieurs témoignent leur respect à leurs supérieurs. Il se met ensuite en disposition de rendre ses devoirs à tous les autres Hollandois ; mais les interprètes l'en dispensent pour l'ordinaire, et lui rendent sa civilité dans la même posture.

» Par ce procédé honnête, surtout à l'égard des gens qui, dans le fond, ne sont ni aimés, ni estimés, il est aisé de juger, dit Kœmpfer, de la politesse de la nation, qui ne manque jamais d'en user ainsi, quand elle n'a pas des raisons particulières de se comporter autrement, telles que ceux qui accompagnent et servent les Hollandois croient en avoir. « Je puis dire, ajoute ce voyageur, que dans » toutes les visites que nous avons faites ou reçues

» en chemin, nous avons trouvé plus de douceur et
» d'honnêteté chez les Japonois, qu'on n'en peut at-
» tendre du peuple le mieux policé. Leurs manières
» d'agir, depuis le plus misérable paysan jusqu'au
» plus grand Prince, sont telles, que tout l'empire
» peut être appelé une école de civilité. Ils ont natu-
» rellement tant de bon sens et de curiosité, que si on
» ne les empêchoit d'avoir commerce avec les étran-
» gers, ils les recevroient avec bien du plaisir: j'ai seu-
» lement remarqué que dans quelques villes et villa-
» ges les jeunes garçons nous donnoient des brocards,
» qui tomboient sur les Chinois, nous prenant pour
» des gens de cette nation. » Ceci prouve, comme l'observe le P. Charlevoix de qui nous empruntons ces détails, une grande antipathie entre ces insulaires et leurs plus proches voisins, fondée, à ce qu'il paroît, sur le peu de bravoure et l'esprit intéressé que les Japonois reprochent à ces derniers.

» Le Directeur s'arrête ordinairement quelques jours à Méaco, où il rend une visite de cérémonie au Gouverneur, qui le reçoit toujours avec grand appareil, et à qui il doit faire des présens. La même chose se pratique à Ozaca, qui n'est qu'à une bonne journée de cette ancienne capitale. Mais dans la première de ces deux villes, la première visite et les plus riches présens doivent être pour le Président du tribunal de la justice, qui est la troisième personne de l'empire. Depuis Ozaca jusqu'à Jedo, le Directeur ne séjourne nulle part; il entre dans cette dernière ville par le long faubourg de Sinagawa, et où, après qu'il a marché environ trois quarts de lieue, il se repose dans la petite hôtellerie qui sépare les deux parties de ce faubourg. J'ai dit qu'elle est située sur

le bord de la mer, et que l'on découvre de là le plus beau point de vue qu'il soit possible d'imaginer ; c'est la ville même qu'on voit en plein, avec ses grands et vastes bâtimens, et sa rade ordinairement couverte de navires, de barques et de bateaux de toutes les grandeurs et de toutes les figures. Le Bugio quitte son norimont en cet endroit, et monte dans un cangos, n'étant pas d'une condition assez relevée pour entrer en norimont dans une ville où réside l'Empereur ; mais comme il n'est point dit qu'il fasse la même chose avant que d'arriver à Méaco, où le Dairi fait son séjour, il y a bien de l'apparence que la véritable raison de ce changement, c'est que sa commission finit quand il arrive à Jedo. En effet, tout le temps que le Directeur est dans cette ville impériale, cet Officier ne paroît plus que comme un simple subalterne. Kœmpfer nous assure que le peuple de Jedo ne s'arrête point à voir passer le train du Directeur hollandois, comme il arrive dans toutes les autres villes, ce qui ne se peut attribuer qu'à la modicité du cortége de ce prétendu Ambassadeur, effacé par une infinité d'autres dans un lieu qui est l'abord continuel de tout ce que l'empire a de plus grand.

» Le jour marqué pour avoir audience de l'Empereur, les présens destinés à Sa Majesté Impériale sont envoyés de bonne heure au palais, pour être arrangés dans la salle des cent nattes, où l'Empereur les doit examiner. La marche commence peu de temps après ; elle n'a rien de magnifique. Quelques Hollandois à cheval précèdent le norimont du Directeur, lequel est suivi d'un premier interprète porté dans un cangos : tout le reste des Officiers et

les domestiques sont à pied. Les uns vont devant, et les autres suivent le cortége, chacun dans l'ordre qui lui a été prescrit. On arrive en cet équipage au premier enclos du palais, lequel est bien fortifié de murs et de remparts; et d'abord on passe sur un grand pont bordé d'une très-belle balustrade ornée de boules de cuivre de distance en distance. La rivière qui coule sous ce pont est large, et l'on y voit presqu'en tout temps un grand nombre de barques et de bateaux. On passe ensuite par deux portes fortifiées, entre lesquelles il y a une petite garde, puis dans une grande place, où il y en a une beaucoup plus nombreuse. La salle des gardes est au dessous de cette place; elle est tapissée de drap; et une forêt de piques plantées en terre en obsède l'entrée : le dedans est orné d'armes dorées, de fusils vernissés, de piques, de boucliers, d'arcs et de carquois pleins de flèches; le tout rangé avec adresse et dans un goût qui fait plaisir. Les soldats y sont assis à terre en très-bel ordre, les jambes croisées, habillés de soie noire, chacun avec deux sabres; et il est bon d'observer que quand le Directeur rend visite aux Gouverneurs d'Ozaca et de Méaco, les soldats qui sont en faction dans les appartemens de ces Seigneurs sont assis sur leurs talons, qui est une posture bien plus respectueuse. La raison de cette différence est que chez l'Empereur cette marque de respect est réservée à la personne de Sa Majesté, ou tout au plus aux Princes du sang.

» Après qu'on a traversé le premier enclos, ou, pour parler plus juste, le premier château, on se trouve à la porte du second, qui est à peu près for-

tifié de la même manière que celle dont nous avons parlé ; mais le pont, les autres portes, la garde intérieure et les palais que renferme ce second château, sont d'une plus belle structure, et ont plus de magnificence. Le Directeur laisse son *norimont* en y entrant, et les Hollandois leurs chevaux ; pour les valets, ils ne vont pas plus loin. Le Directeur et ceux qui ont droit de l'accompagner chez l'Empereur, sont ensuite conduits au Sonmatz, qui est le palais de ce Prince, et le troisième enclos ou château. On y entre par un pont de pierre fort long, et après avoir passé au travers d'un double bastion et de deux portes fortifiées, on continue de marcher dans une rue irrégulière, disposée suivant le terrain, et fermée des deux côtés de murailles fort hautes. Elle aboutit à la grand'garde, qui est de cent hommes, et qui se tient à l'extrémité de la rue, en dehors de la dernière porte, qui mène aux appartemens de l'Empereur.

» On fait arrêter le Directeur en cet endroit, et le Capitaine de la garde lui présente du thé et à fumer. Les Commissaires chargés des affaires étrangères, avec une assez nombreuse suite de gentilshommes, l'y viennent complimenter. Au bout d'environ trois quarts d'heure, pendant lesquels le conseil d'état s'assemble, le Directeur, après avoir encore passé plusieurs portes et monté quelques escaliers, se trouve dans une salle obscure, mais très-richement parée, où on le fait encore attendre plus d'une heure (1). Enfin les Commissaires dont je viens de

(1) Les choses se passèrent ainsi en 1686 ; et il y a bien de l'apparence que c'est à peu près toujours le même cérémonial.

parler conduisent le Directeur seul dans la salle d'audience, l'Empereur est assis à la façon des Orientaux sur des tapis et des nattes qui lui font une espèce d'estrade assez élevée. Dès qu'il est entré, un des Commissaires crie à haute voix: *Hollanda Capitain ;* et à ce signal le Directeur approche en se traînant avec les mains et les genoux jusqu'à un endroit qui lui est marqué, et qui le met précisément entre le Monarque et les présens de la compagnie. Alors il se dresse sur les genoux, puis se courbe jusqu'à toucher la terre du front, ensuite il se retire en se traînant comme il est venu, mais à reculons, et l'audience finit sans qu'il se dise un seul mot. On n'observe pas plus de cérémonie pour les plus grands Princes; mais ils viennent en norimons jusqu'à la première salle où j'ai dit qu'on fait attendre le Directeur : au moins Kœmpfer y vit-il arriver plusieurs de ceux qui venoient pour assister au conseil d'état. On appelle la salle d'audience la salle des cent nattes, parce qu'elle est véritablement couverte de cent nattes, toutes de la même grandeur, c'est-à-dire d'une toise de long et d'une de large. Mais l'Empereur est dans une chambre assez obscure, qui donne dans cette salle : il y est environné des Princes, des Grands-Officiers de la Couronne, et d'un grand nombre de Seigneurs qui forment une double haie et sont assis dans un très-bel ordre, tous en habits de cérémonie. Il règne en ce lieu un profond silence, qui augmente beaucoup le respect qu'inspire la présence d'un Souverain si puissant et si redouté.

» Cette première audience, pendant laquelle il n'est presque pas possible de voir ce Prince, tant à cause

de l'obscurité du lieu que parce qu'on est dans une posture qui ne permet pas de lever les yeux assez haut pour le considérer ; cette première audience, dis-je, est suivie presque immédiatement d'une seconde dans l'intérieur du palais, laquelle ne paroît ménagée que pour contenter la curiosité du Monarque, et donner à l'Impératrice et aux Dames le plaisir de voir des étrangers. L'Empereur, l'Impératrice et les Dames y sont derrière des jalousies, d'où elles peuvent voir sans être vues. Les Conseillers d'Etat et les autres Grands sont en dehors, aussi bien que les Hollandois ; mais ceux-ci sont plus bas, parce qu'ils sont assis à terre et les autres sur des nattes, plus ou moins élevées suivant leur rang. Après le cérémonial, qui est assez court, et quelques complimens, l'audience se tourne en conversation, et dégénère ensuite en une espèce de comédie que l'on fait donner aux Hollandois bien malgré eux. On leur fait quantité de questions, la plupart ridicules ; on les oblige à se mettre dans toutes sortes de situations, à ôter leurs capes et leurs manteaux, pour voir comment ils les mettent. On veut qu'ils parlent hollandois et japonois ; on les fait peindre, danser, chanter, lire en leur langue : le seul Directeur est exempt de faire ainsi personnage.

» Le soir, il faut qu'il visite les Ministres et les Conseillers d'Etat, et le lendemain les premiers Officiers de la couronne et le Gouverneur de Nangazaqui actuellement résidant à la cour. Toutes ces visites doivent être accompagnées de présens, et ces présens sont réglés. L'audience de congé n'a presque rien qui diffère de la première ; mais après

que le Directeur a fait les prosternemens accoutumés, on l'oblige à entendre la lecture des ordres de l'Empereur, lesquels consistent en cinq articles, presque tous concernant le commerce des Portugais. Au sortir de cette audience, les présens de Sa Majesté sont portés chez le Directeur : ils consistent en robes du Japon très-riches ; tous les Seigneurs à qui l'on en fait en font aussi de même espèce, mais moins magnifiques. Ordinairement, outre le thé que l'on présente aux Hollandois à la seconde audience, on leur sert avant que d'y entrer un repas dont la description que nous en a laissée Kœmpfer, ne donne pas une grande idée de la délicatesse des Japonois en ce genre.

» Ce qu'il y a de plus remarquable dans le retour du Directeur à Nangazaqui, c'est qu'en repassant à Méaco, on l'oblige, et tous les Hollandois de sa suite, à visiter les temples qui sont aux environs de cette grande ville. « C'est une coutume établie depuis très-long-temps, dit Kœmpfer, qu'à notre retour de la cour, et le dernier jour de notre départ de Méaco, on nous accorde la liberté de voir la splèndeur et la magnificence de ses temples, qui sont les bâtimens religieux les plus grands et les plus magnifiques de l'empire. Ils sont placés avec beaucoup d'art sur le penchant des collines qui entourent cette capitale. On peut dire même que cette coutume a acquis par degré une force de loi ; et de la façon dont les choses vont, à peine peut-on dire que nous ayons la liberté de les voir ; on nous y mène, et nous devons les voir, que nous le voulions ou non. »

RÉFLEXIONS

SUR LES CAUSES QUI ONT AMENÉ LA CHUTE ET L'EXTINCTION DE L'ÉGLISE DU JAPON.

C'est dans les passions humaines qu'il faut chercher la source et l'origine de tous les maux qui désolent la terre, des persécutions qui ont affligé l'Eglise, des schismes et des hérésies qui l'ont désolée : et c'est encore là que nous trouverons le principe de l'extinction prématurée de l'*Eglise* du Japon.

Première cause. Tous les historiens conviennent assez unanimement qu'une des causes premières de cette perte, dont l'Eglise catholique gémira longtemps, fut la dissolution des mœurs portugaises. Ces Européens amollis par la prospérité et par les délices de l'Asie, fatiguoient le Ciel depuis près de deux siècles par les excès monstrueux auxquels ils se livroient. François Xavier nous a fait voir dans ses lettres quels obstacles leur vie scandaleuse, pire que celle des Païens et des Musulmans, apportoit à la propagation de la foi. Les scandales de cette nation, soi-disant chrétienne, détruisoient partout l'œuvre de Dieu; son commerce étoit devenu un trafic infâme; celui de réduire en esclavage ceux-là mêmes que la religion avoit conquis sur le paganisme, de les mener comme du bétail de foires en foires, sur toutes les plages de l'Asie, et de les vendre à leurs plus cruels

cruels ennemis les Païens ou les Mahométans. Ils désoloient toutes les côtes par l'enlèvement des femmes qu'ils entassoient sur leurs navires. Ce qui faisoit dire aux Japonois que *les prêtres Européens prêchoient une loi, et que les marchands en pratiquoient une autre.*

Le scandale fut si grand dans les ports du Japon que *Faxiba*, successeur de *Nobunanga* au trône impérial, qui se fit d'abord connoître sous le nom de *Combacundono*, puis sous celui de *Taïcosama*, informé de la vie brutale et crapuleuse que menoient des hommes qui se disoient Chrétiens, se persuada aisément que la piété, la morale des prédicateurs de l'Evangile n'étoient qu'un leurre, qu'un masque dont ils couvroient un dessein secret, celui de soumettre l'empire du Japon à une Puissance chrétienne.

Cette idée qui n'étoit d'abord qu'un soupçon devint dans sa tête une idée fixe, par un de ces évènemens inaccessibles à la prudence humaine. Je veux parler de l'impudente vanité d'un capitaine espagnol.

Deuxième cause. En 1596, un galion espagnol, le *saint Philippe*, étoit parti des îles Philippines avec un très-riche chargement, pour se rendre à la *Nouvelle-Espagne.* Une violente tempête le jeta sans mâts, sans voiles, sans gouvernail, et faisant eau de toutes parts, sur les côtes du Japon, au royaume de *Tossa.* Dom Mathias de Laudecho qui commandoit le galion, fit solliciter auprès de Taïcosama la permission de donner le radoub à son navire. Mais celui-ci informé que son chargement étoit très-riche, donna ordre qu'on lui appliquât les lois de *bris et*

de naufrage (1), de saisie et de confiscation.

Dans l'espoir de se soustraire à cet ordre barbare, le capitaine crut devoir invoquer en sa faveur les priviléges et les traités dont jouissoit la nation Portugaise, assurant que les Espagnols et les Portugais ne formoient qu'un seul et même peuple. L'officier Japonois chargé de l'exécution des ordres de l'Empereur fut étonné de cette assertion. Il questionna le capitaine ; il lui demanda si c'étoit le même Roi qui possédoit le Pérou, les Philippines, la Nouvelle-Espagne et les Indes orientales ; *sans doute*, répondit le vaniteux Espagnol ; et pour donner une haute idée de la puissance de son Roi, il tira d'une malle une carte géographique, et de son doigt rangea, sous la domination de son maître, toute l'Europe, toute l'Amérique, tout le littoral de l'Afrique et des Indes orientales. *Comment*, lui dit le Japonois, *avec un si petit pays, votre maître a-t-il pu faire d'aussi vastes conquêtes ? — Rien de si simple*, répartit l'Espagnol ; *le Roi mon maître envoie dans toutes les contrées quantité de religieux pour prêcher l'Evangile aux nations étrangères* ; *et lorsqu'ils ont converti un grand nombre de païens, il envoie ses troupes qui se joignent aux nouveaux Chrétiens, qui subjuguent les Rois ; et c'est ainsi qu'il se rend maître de leurs états.*

Ce sot et ridicule propos ne tomba pas à terre ; mais fut aussitôt rapporté à *Taïcosama*, qui d'ami

(1) C'est un droit que certaines nations exercent sur tout navire que la tempête jette sur leurs côtes, qui consiste à s'emparer de tout ce qui a échappé aux flots, en accordant la vie et la liberté aux personnes.

et de protecteur qu'il avoit été pendant long-temps des missionnaires et du christianisme, en devint aussitôt le Néron. Car dès ce moment il résolut d'exterminer de ses états les Chrétiens, pour garantir sa couronne des attaques du Roi d'Espagne. Dès ce moment il ne vit plus dans la noblesse de *Ximo*, qui étoit Chrétienne, dans les neuf royaumes qui en font partie, et qui étoient peuplés de néophytes, il ne vit plus que des ennemis alliés du Roi d'Espagne et acharnés à sa ruine. Au reste, depuis long-temps les bonzes insinuoient ces craintes chimériques dans la tête des Princes. (*Voyez* la lettre XXXIV, 9.)

Troisième cause. Dieu irrité contre la nation Portugaise, la livra avec tous ses trésors aux puissances infernales, c'est-à-dire aux Hollandois protestans.

Une rivalité de commerce et de religion alluma une guerre furieuse entre ces deux peuples. Le protestantisme voyoit avec dépit le catholicisme réparer aux extrémités du monde les pertes qu'il lui faisoit subir au centre de l'Europe. L'intérêt mercantile, la jalousie nationale armèrent la Hollande contre le Portugal. La mer des Indes devint le principal théâtre de leurs démêlés. Tous les moyens furent employés de part et d'autres pour se détruire réciproquement, se décrier, et se supplanter dans l'opinion des nations orientales. Mais l'avarice, l'orgueil, la mauvaise foi de la nation Portugaise en avoient depuis long-temps applani la difficulté. Pourquoi les révolutions sont-elles au reste si fréquentes et si subites dans l'Orient? c'est que là où règne la tyrannie, on s'occupe peu du nom des tyrans; et qu'il importoit fort peu aux nations Indiennes d'être la proie des Portugais plutôt que des Hollandois.

Quatrième cause. Grégoire XIII, par un bref du 28 janvier 1585, avoit fait défense expresse à tous prêtres et religieux, autres que ceux de la Compagnie de Jésus de prêcher dans le Japon. Ce bref avoit été confirmé par un autre de Clément VIII, du 14 mars 1597. On en conçoit aisément les motifs. Nonobstant ces défenses positives, en 1593 quatre religieux Franciscains s'introduisirent dans cet empire, comme ambassadeurs envoyés par le Gouverneur de Manille, au nom du Roi d'Espagne, vers le Cubo Sama, qui étoit alors *Taïcosama*. Ces bons religieux qui avoient plus de zèle que de prudence, prêchèrent ouvertement à Méaco l'Evangile qui y étoit déjà proscrit, tandis que les Jésuites avoient pris le parti de céder pour un temps à la tempête, et se contentoient pendant cette bourrasque de conserver leur troupeau, et de le garantir du feu de la persécution. Aucune remontrance de la part du P. Organtin ne put les retenir; ils semblaient accuser les Jésuites d'indolence et de lâcheté, et provoquer par leur témérité sur eux et sur tous les fidèles une cruelle persécution qui ne se fit pas attendre, qui fut aussi générale que longue et terrible, et qui épuisa tous les genres de supplice. Ces quatre religieux furent les premières victimes de leur zèle indiscret; trois Jésuites et dix-neuf Chretiens partagèrent leur sort et furent crucifiés, en 1597. Dans le nombre étoit un enfant de treize ans et demi, qui, sur la croix, chantoit: *Laudate pueri Dominum*. Ces bienheureux martyrs ont été mis au catalogue des Saints, par Urbain VIII, 1627. On célèbre leur fête le 5 février, jour de leur martyre. Depuis ce moment 1597, jusqu'en 1640, cette terre n'a pas cessé d'être ar-

rosée du sang des Chrétiens. Pendant cinquante ans, d'innombrables milliers de martyrs y ont épuisé la rage des bourreaux; et quatre vingts Jésuites y ont scellé de leur sang, au milieu d'horribles supplices, la doctrine qu'ils avoient prêchée.

On a encore attribué cette persécution à la mésintelligence entre les missionnaires Jésuites et les Dominicains; on a dit que leur rivalité contribua à décréditer les uns et les autres dans l'opinion des peuples. Quoiqu'il en soit, ce sont les passions humaines qui ont détruit ce que le zèle apostolique avoit édifié. Ainsi il faut avouer que les intérêts de corps, de société, d'institut et de nations sont entrés dans les élémens qui ont opéré la destruction de cette Eglise. La grandeur de l'entreprise, les diverses branches auxquelles elle s'étendoit, l'éloignement prodigieux des lieux, le hasard des évènemens ont dû nécessairement faire naître des obstacles imprévus. Il n'étoit pas aisé de saisir le caractère, la politique de tant de rois, jaloux les uns des autres, dévorés d'ambition, accoutumés aux révolutions, défians, soupçonneux, souvent irrités par les procédés hautains des armateurs européens.

A toutes ces causes il faut encore ajouter la fatalité des circonstances. Deux ou trois usurpateurs envahirent successivement le trône impérial. Les Chrétiens fidèles à leur Souverain légitime prirent les armes en sa faveur. Le parti de l'usurpation triompha, les traita comme des rebelles, et enveloppa dans leur proscription les Missionnaires comme fauteurs de la résistance des peuples. Depuis ce moment ces monarques, pour s'affermir sur leur

trône, se sont faits un point de politique d'exterminer le christianisme de leurs états. Leur barbarie a fini par en extirper jusqu'au dernières racines.

Il eut peut-être été à désirer qu'on eût plus exactement suivi le plan qu'avoient tracé les premiers prédicateurs de l'Evangile, qu'on eût choisi parmi les Fidèles Japonois les Ministres de la religion, les Apôtres de leurs compatriotes, et surtout des Evêques et des Archevêques qui auroient inspiré moins de défiance aux Souverains du pays, et qui auroient étouffé les prétentions absurdes des Cours d'Espagne et de Portugal, qui s'arrogeoient le droit de nommer les Evêques de ces contrées lointaines, et qui refusoient de transporter sur leurs vaisseaux *ceux que* Rome nommoit et instituoit. Car on ne peut se dissimuler, dit M. Bergier (1), « que la dépendance dans laquelle » les missions sont demeurées jusqu'à nos jours à » l'égard de l'Europe, en a singulièrement retardé » le succès. »

Les Hollandais de leur côté ont préféré voir le christianisme anéanti au Japon que de partager avec d'autres nations les profits qui résultoient du commerce exclusif. Aussi sont-ils les seuls Européens qui ne soient pas compris dans le décret de l'Empereur *Xogun*, prononcé lors du supplice de quatre ambassadeurs Portugais, décapités comme Chrétiens à Nangasaqui avec cinquante-sept personnes de leur suite. En voici le texte :

Tant que le soleil échauffera la terre, qu'aucun Chrétien ne soit assez hardi pour venir au Japon; et

(1) Traité de la Vraie Religion. Tom. XI, p. 600.

que tous sachent que le Roi Philippe lui-même, le dieu même des Chrétiens, le grand Xaca, un des premiers dieux du Japon, s'ils contreviennent à cette défense, le payeront de leurs têtes.

Les Hollandois sont les seuls Européens qui puissent aborder et commercer au Japon, parce qu'ils se sont seuls mis et se mettent tous les jours hors du christianisme, en foulant au pied l'image de Jésus-Christ; ce que les Japonois appellent *faire le jesumi.* Et l'on assure que c'est cette nation ellemême qui leur a suggéré cette cérémonie, pour avoir le monopole de ces îles.

Cet en vain que pour pallier cette impiété, leurs docteurs ont dit et disent qu'en qualité de protestans, les Hollandois ne doivent aucun culte aux images. Mais autre chose est de ne point pratiquer ce culte, et autre chose de faire une action qui est regardée par les *Japonois* comme un renoncement formel au christianisme et une apostasie.

Dans un ouvrage du siècle dernier, le Baron *Van-Haren* a taché de disculper sa nation de l'extinction du christianisme au Japon. Il prétend qu'elle n'y a point contribué; cependant il est certain qu'elle prêta son artillerie à l'Empereur dans une bataille contre les Chrétiens. Cet auteur passe légèrement sur la cérémonie du *jesumi;* mais il justifie les Missionnaires et les Chrétiens du Japon, contre les reproches des incrédules qui les accusent d'avoir excité des séditions dans cet empire, et d'avoir été les fauteurs des révolutions qui y sont arrivées. Voilà donc un protestant équitable qui fait leur apologie et qui prend leur défense contre les invectives sanglantes que le

rédacteur du Dictionnaire géographique de l'Encyclopédie (au mot *Japon*) avoit gratuitement lancées sur eux et sur tous les prêtres en général, sans citer aucun garant des faits qu'il avance. Mais au reste quelle autorité auroit-il pu produire, autre que celle de Koempfer et de quelques Gazettes hollandoises? Aucune. Aussi s'est-il abstenu de les nommer, parce qu'il a bien senti que leur nom seul détruiroit l'effet de ses assertions mensongères.

FIN DES RÉFLEXIONS.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES AUTEURS DE CHAQUE LETTRE.

TABLE SOMMAIRE

DES

LETTRES CONTENUES DANS CE VOLUME.

Les numéros en chiffres arabes indiquent les paragraphes de chaque Lettre.

---

sur mer avec des idolâtres. 2. Son arrivée à Sacai, à Frénoxama ; tentatives inutiles près des bonzes. 3. Description de Méaco. 4. Son établissement. Il prêche sur les places ; il est calomnié ; son hôte le chasse. 4. 5. Il obtient la permission de prêcher. 6. Tracasseries des bonzes. 7. Fêtes Japonoises. 9, 10, 11. Histoire du bonze Combadaxe, devenu dieu. 13. Fêtes des bonzes *Jcoxus ;* 14. de *Daimaogin.* 15, 16.

LETTRE XXVI. ARIUS SANCHE A LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

Bungo, 11 octobre 1562.

Ecole chrétienne des enfans. 1. Piété des Fidèles. 3. Drames religieux joués par les Chrétiens aux solennités de Noël et de Pâques. 4. Détails sur la mission de Méaco. 5. De Firando. 6. Taqua Nombo accorde une église aux Chrétiens ; il y est forcé par un capitaine portugais. 7. Voyage de Cosme de Torrez à Firando. 8.

LETTRE XXVII. LOUIS ALMÉIDA A LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

Japon, 25 octobre 1562.

Histoire d'un Chrétien qui, pour mettre ordre à sa conscience, affronte tous les périls. 2. Guérison d'une femme énergumène après le baptême. 3. Mission du Bungo. 4, 5. De Cangoxima. 6. D'Angune. 7. Il visite le Prince d'Ekandono et sa famille. (*Voy.* lettres de François Xavier. 21. Notice historique. 113.) Un vieillard avoit conservé la foi dans cette maison. 9. Alméida donne ses soins aux malades portugais. 10, 12. Son retour à Cangoxima. 13. Il se concilie l'estime des bonzes. 14. Il retourne vers les Chrétiens d'Ekandono. 15, 16, 17. Il part pour Vocoxiura. 18. Accueil qu'il y reçoit ; son entrevue avec Cosme. 21. Festin annuel donné au Roi de Bungo. 22. Son retour à Vocoxiura. 23. Guérison de trois officiers blessés par des coups de feu. 24. Eloge d'un enfant chrétien. 25.

LETTRE XXVIII. LE ROI DE CANGOXIMA AU VICE-ROI DES INDES.

Saxuma, 1562.

Il s'excuse sur les hostilités commises envers les Portugais. 1. Il promet de favoriser la religion chrétienne. 2.

LETTRE XXIX. LE ROI DE CANGOXIMA A QUADRIUS, VICE-PROVINCIAL, A GOA.

Eloge des missionnaires. 1. Il promet de les bien accueillir. 2.

LETTRE XXX. GASPARD VILLÈLE A LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

Sacai, 1563.

Détails sur la mission de Sacai. 1. Description de cette ville et

XXXVI.

(1) Une faute typographique, survenue dans l'impression du Précis historique et dans l'indication des paragraphes, depuis la page 430, où le n.° 25 et les suivans se trouvent répétés, je suis forcé de faire cette table sommaire sur les pages et non sur les numéros indicateurs.

SUITE DU PRÉCIS.

FIN DE LA TABLE SOMMAIRE.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

Les numéros en chiffres romains indiquent les Lettres, et les numéros en chiffres arabes indiquent les paragraphes de chaque Lettre.

C.

G.

H.

I.

J.

L.

M.

N.

O.

P.

Q.

R.

S.

T.